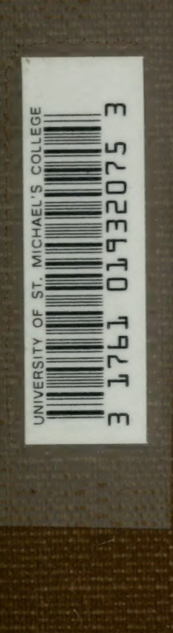

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01932075 3



ERNEST PSICHARI

D'APRÈS DES
DOCUMENTS
INÉDITS

IL A ETE TIRE DE CET OUVRAGE 10 EXEMPLAIRES SUR PAPIER PUR FIL LAFUMA NUMEROTES DE 1 A 10



« Nous savons bien, nous autres, que notre mission sur la terre est de racheter la France par le sang. »
(Les voix qui crient dans le désert).

A.-M. GOICHON

ERNEST PSICHARI

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

PREFACE PAR
JACQUES MARITAIN



EDITIONS DE LA REVUE DES JEUNES
3, RUE DE LUYNES, PARIS-VIIe. — TEL. : FLEURUS 19-68

dant que de vivants détails, des anecdotes caractéristiques ou des notes importantes nous étaient communiquées par M. le Vice-Amiral de la Noë, M. l'abbé Feillet, M. l'abbé Reygeaud, M. l'abbé Tournebise, Mme Lenfant, le Commandant et Mme Charpentier, Mme Pradoura, M. Henri Massis, M. Jeanne, M. et Mme Mahier, Mme Toupet, le maréchal des logis Monnet, le maréchal des logis Chazerand. Grâce à Mme Siohan, la sœur cadette d'Ernest Psichari, qui nous accompagnait alors, nous avons pu évoquer à Cherbourg le cadre même de sa vie quotidienne. Le R. P. Barnabé-Augier, M. l'abbé Reygeaud, Mme Lenfant, Mme Toupet ont bien voulu nous permettre de reproduire des lettres personnelles; Mme Noémi Renan et M. Jean Psichari nous ont ouvert avec une grande bienveillance les pages des œuvres inédites et des carnets de pensées.

A tous nous exprimons notre très vive reconnaissance. Mais nous ne saurions dire assez à M. Jacques Maritain celle que nous lui gardons pour toutes les indications, tous les renseignements qu'il nous a donnés à tant de reprises et qui nous ont été si précieux; nous ne saurions non plus lui dire assez combien nous sommes heureuse qu'il ait bien voulu, dans une préface très belle, présenter au public un auteur encore inconnu.

Nous n'avons pas pu citer les noms de tous ceux — et ils sont nombreux — qui nous ont aidée de quelque manière dans notre documentation, mais nous les prions de vouloir bien trouver ici l'expression de tous nos remerciements.

A. G.

PREFACE

« Là où sera le corps, là les aigles s'assembleront. » Ce qui est vrai du Chef n'est-il pas aussi, proportionnellement, vrai des membres ? Il semble qu'une fois leur sacrifice consommé, les âmes que l'amour a marquées de la croix de Jésus, comme des brebis signées pour l'égorgement, aient ce privilège d'attirer à soi les âmes des quatre coins de l'horizon. N'est-ce pas, en tout cas, ce qui s'est passé pour Ernest Psichari ? De ce merveilleux champ de gravitation développé autour de lui dans le monde spirituel je trouve un indice émouvant dans les soins fraternels dont, sur la terre belge, tant d'amis qui ne l'ont pas connu, ont, dès le premier jour, entouré sa tombe, et dans cette sorte de tendresse, beaucoup plus profonde que la simple admiration, avec laquelle bien des écrivains déjà ont entrepris de le faire connaître et aimer. Cédant à son tour au même attrait, Mlle Amélie Goichon nous apporte aujourd'hui un livre plus important que toutes les études précédemment rédigées, et qui constitue une biographie complète.

La très belle VIE D'ERNEST PSICHARI *d'Henri Massis restera toujours la source principale, le témoignage incomparable porté par l'ami et le frère d'armes, au lendemain de la mort du grand soldat, au cœur de l'action tragique et dans le souffle brûlant de la guerre. Mais*

toute ramassée sur l'essentiel elle insiste purement sur les dernières années de Psichari, et elle demande à être complétée par un travail d'ensemble, plus détendu, d'une courbe plus allongée, où soient patiemment rassemblés, depuis les jours de l'enfance, tous les traits de la vie et de la physionomie morale d'Ernest Psichari. C'est à ce travail que Mlle Goichon a consacré les plus attentives et les plus minutieuses recherches; elle a recueilli tous les documents, consulté tous les témoins, suivi pieusement sur le sol de France, depuis Rosmapamon jusqu'à Cherbourg, les étapes du voyage terrestre du petit-fils de Renan; et j'imagine qu'une fois son œuvre achevée, elle n'a pas quitté sans chagrin, au terme de son pèlerinage, celui dont la pensée vivante et fraternelle l'avait accompagnée tout le long du chemin. Elle a réussi ainsi à force de sympathie intuitive, à composer de lui, dans un livre simple et fidèle, une image très juste et très ressemblante. C'est pourquoi je suis heureux de lui dire dans cette préface la gratitude des amis de Psichari.

Et cependant, comment pourrais-je entreprendre sans une sorte d'appréhension de parler d'une âme si chère ? Nos plus précieux souvenirs souffrent mal d'être tirés par une main toujours trop brutale du passé où ils sont pliés. Et surtout, au moment de rappeler la figure de mon ami, je crains de la trahir involontairement, en le faisant paraître, à cause de son héroïsme et de ses vertus, comme une effigie trop austère, ou au contraire en donnant de lui, à cause de son humanité frémissante, une idée diminuée; car l'âme humaine est vraiment comme un horizon

joignant le ciel et la terre, et l'amplitude de son mouvement pour descendre et pour monter est toujours plus vaste que nous ne pensons.

Voilà aujourd'hui sept ans qu'il est tombé. Je vois son noble visage, ses yeux si beaux, sa main fermée sur son chapelet. Tous les traits qu'on trouvera dans le présent livre aideront à comprendre ce qu'il a été. S'il fallait essayer pourtant de dégager l'essentiel, je ne pourrais que répéter ce que je disais aux étudiants de Louvain, il y a quelques mois : Psichari était de ceux dont l'âme trop grande déborde toujours la plus haute activité, et les disproportionne à toute œuvre humaine, et les rend inadaptés à la vie parmi les hommes. C'est pourquoi il avait tant besoin du désert. Il promenait toujours un immense désert autour de lui, qui était son âme, et comme l'ombre lumineuse de sa destinée. Partout où il était on sentait qu'il passait et ne s'arrêterait pas. De là l'impression qu'il donnait de la présence et de la réalité du SPIRITUEL. *Rien n'était plus aisé pour lui, et plus naturel, que de faire un bond dans l'invisible, hors de la réalité présente. Rêve et action, rêve par débordement d'une plénitude intérieure, non par débilité de la raison; et action à la mesure du rêve. Ceux qui portent ainsi la marque de l'âme, et rendent partout témoignage, involontairement, de l'incomplétude essentielle des choses visibles, je les crois destinés à quelque grand sacrifice, où il leur faudra un jour lutter seuls avec Dieu. Une fois devenu chrétien, Ernest trouvait une saveur singulière à cette parole du Seigneur à l'apôtre Pierre :* « UN AUTRE TE CEINDRA,

ET TE MÈNERA LA OU TU NE VEUX PAS ALLER. » *Cette parole semblait éveiller en lui je ne sais quelles résonances profondes, et comme son propre secret.*

Au regard des diverses catégories où s'enferme l'activité humaine, et des intérêts variés qui l'arrêtent et la divisent, il était proprement LOIN DE TOUT; *et cependant, ou plutôt par là même, il était apte à concentrer en lui tous les feux qui circulaient dans l'âme de sa génération. De quelle merveilleuse manière cette nature généreuse et charmante devait fructifier sous le soleil de la grâce, ceux-là seuls qui l'ont connu peuvent se le figurer; hélas! le fruit était noué à peine, qu'il a été tranché. Pour donner une idée de l'entier désintéressement de lui-même où il vivait, qu'il me suffise de citer le trait suivant. C'était en janvier* 1913, *quelque temps avant qu'il eût arrêté sa décision de rentrer dans l'Eglise; il avait commencé d'assister à la Messe, il priait avec ferveur. Un jour, je me souviens de l'endroit, nous étions dans un restaurant de la place Montparnasse, finissant de déjeuner, il me dit : « Je prie beaucoup, je prie tout le temps. Mais c'est curieux, je ne peux pas prier pour moi, mon salut ne m'intéresse pas.* C'EST POUR L'ARMÉE QUE JE PRIE. » *Avec quel accent d'amour il disait cela ! Il comprit plus tard qu'il pouvait aussi prier pour lui-même... Mais qui ne sent le mystère profond de cette prière pour l'armée, en un tel temps, et venant d'un tel cœur, désigné lui-même pour le sacrifice !*

Enfin il ne faudrait pas croire qu'une fois enrichi des dons surnaturels et rectifié par l'amour du Christ, il ait

rien perdu de la spontanéité de sa nature, ni de ses saillies, ni de son mépris des conventions, ni de son humeur paradoxale, ni de ce je ne sais quoi de soudain très humain que le P. Clérissac aimait à trouver dans les âmes chrétiennes, et qu'il appelait leur FAIBLESSE SACRÉE. *Il n'y avait pas en lui un atome de pharisaïsme, même de ce pharisaïsme innocent qui n'est pas tout à fait inconnu dans le monde pieux. Je me rappelle qu'un jour il me disait avec le plus grand sérieux qu'une difficulté pour son entrée en religion, c'est qu'il lui faudrait sans doute renoncer à sa pipe. Dame, c'était un sacrifice à considérer. Il ne fallait pas lui demander de composer sa physionomie, ni son langage. Il restait soldat et poète, il gardait toute la richesse de sa sensibilité, aux résonances infinies. Cependant une certaine teinte de gravité se répandait sur son âme, au fur et à mesure qu'il ressentait davantage le souci de la pénitence et de la réparation, et qu'il entrait plus avant dans le mystère des douleurs de Jésus.*

***

A considérer le grand-père et le petit-fils, et leur sort inégal, et l'humaine gloire du vieillard, et le sacrifice du jeune homme, et combien de la même ramure les jets diffèrent,

QUAM SIT DISPAR EXITUS,

l'âme chrétienne rêve étrangement. Elle aperçoit les mystérieuses récupérations de l'économie divine, et les em-

brassements incompréhensibles de la Miséricorde et de la Vérité. Sans l'aventure de Renan, l'aventure de Psichari eût-elle pu se produire ? Qui dira quel contrepoids la charité de l'un, qui est une vertu divine, fait à la masse terrestre, et à toute la nuisance humaine de l'œuvre de l'autre ? En sauvant son âme, Psichari n'a-t-il pas sauvé aussi une certaine couleur de beauté que Dieu voulait absolument obtenir de cette race, et des germes spirituels, et une sève, et une vocation qui se trouvaient déjà chez Renan, mêlés aux dons puissants et dangereusement faciles voués par lui à l'idole Science? JE TE MÈNERAI AU DÉSERT ET JE PARLERAI A TON CŒUR. *Moment merveilleux, où l'Esprit de Dieu fait connaître au centurion que son vrai nom n'est pas celui qui lui vient de la chair et du sang, mais le nom nouveau par lequel il entend l'amour du Père l'appeler.*

Je voudrais ici, sans empiéter sur le récit de Mlle Goichon, attirer l'attention sur quelques points qui me semblent particulièrement importants dans l'histoire spirituelle de Psichari.

Toute conversion véritable est l'œuvre de Dieu, mais dans celle-ci plus peut-être qu'en aucune autre, se montre à l'œuvre Dieu seul, Dieu agissant directement dans ce fond de l'âme où le regard mystique peut seul pénétrer. Et ainsi ce qu'il convient de voir avant tout dans la conversion de Psichari, c'est un témoignage magnifique rendu à la réalité et à l'efficacité de la grâce, et à l'essence surnaturelle de la foi. Le grand-père était parti dans les ombres de la science humaine, et des discussions

des philosophes et des savants, le petit-fils revient par la lumière surnaturelle que dispense le Saint-Esprit.

L'Eglise est-elle un mystère vivant, par lequel me vient une Vérité qu'aucun effort humain ne peut atteindre? Voilà comment Psichari pose la question. — La philologie et la grammaire nous disent-elles que Moïse a écrit le Pentateuque, que le livre de Judith est un document historique, que le livre de Daniel a été composé au temps de la captivité, etc., etc.? Que devient la Bible si on la soumet aux procédés de notre science positive (1) *? voilà comment Renan la posait, comme s'il dépendait de nos machines scientifiques d'allumer les cieux. M. Loisy ne comprendra jamais qu'Ernest Psichari ait pu se convertir sans avoir scruté préalablement ligne à ligne et méthodhistoriquement réfuté l'exégèse de son grand-père. A vrai dire cette exégèse le laissait fort indifférent, d'autant que s'il admirait le génie proprement poétique de Renan, il n'a jamais pris celui-ci pour un savant. Dès* 1908, *dans une conversation où nous parlions de mon propre trajet spirituel, et où il m'avouait l'absence en lui de toute préoccupation religieuse, il me disait qu'en tout cas ce ne sont pas les controverses de critique historique et d'exégèse qui eussent pu l'arrêter si la question s'était posée pour lui; que celui qui croit travaille à réfuter par l'érudition les adversaires de sa foi, et à établir devant la pure raison l'exacte solution de tous les problèmes de critique et d'histoire, rien de plus normal et de plus juste; mais pour celui qui cherche il s'agit de bien autre chose,*

(1) Cf. Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse, pp. 293-299.

il s'agit d'accepter ou de refuser une certitude absolue, — et l'exégèse moderne est ce qu'il y a de plus pourri d'opinions et de constructions subjectives; il s'agit de savoir si une vertu divine passe ou non dans l'histoire humaine, — et à supposer seulement qu'il en est ainsi, les faits mêmes sur lesquels travaille la critique historique changent de signification. Le petit-fils de Renan veut avoir le cœur pur et se demande s'il va écouter l'Eglise, qui se proclame divine, et précisément il suffit que l'Eglise soit divine pour que tombe à rien toute difficulté faite au détail historique. « Quand je pense au problème de la foi, écrira-t-il dans LES VOIX, *aucune des difficultés soulevées par l'exégèse moderne n'arrive à m'émouvoir. Les prétendues « contradictions des synoptiques » ne servent qu'à ceux qui sont, dès l'abord et avant tout examen, décidés à nier le surnaturel. »*

Dans la longue lutte qu'Ernest Psichari a soutenue au désert avec Dieu avant de se rendre,

Non qu'il se croie faible,
mais parce que l'autre est plus fort,

je pense qu'un théologien relèverait un grand nombre de grâces mystiques « avant la lettre », si je puis ainsi parler. En tout cas la conversion de ce futur tertiaire de saint Dominique se trouve illustrer d'une manière particulièrement vive la doctrine thomiste de l'acte de foi. C'est un acte de l'intelligence, mais de l'intelligence impérée par la volonté, rectifiée elle-même et dressée vers Dieu; et où ce redressement de la volonté, indispensable à la ge-

nèse de l'acte de foi, où ce rapt, cet enlèvement du désir vers la Beauté substantielle apparaît-il avec plus d'éclat que chez le Centurion de l'Adrar ? C'est un acte surnaturel, dont la grâce seule nous rend capables; et où ce besoin du secours externe de la grâce, et cette impuissance de la nature en face du mystère insoutenable de la Déité, sont-ils mieux marqués que dans l'attente sacrée de Psichari ? Alors même qu'il ne croit pas encore, il parle de ces choses avec une conscience et une lucidité extraordinaires. Ah! il sait bien que pour faire adhérer au CREDO *catholique, la raison toute seule, même la plus vigoureuse et la mieux éclairée, est essentiellement insuffisante. « Peut-être ne connaîtrons-nous jamais le bonheur du centurion de Capharnaüm. Mais nous savons que nous ne résisterons pas et que le bon Dieu entrera sous notre toit, quand il lui plaira. Voilà la base; ne pas résister à la vérité quelle qu'elle soit; attendre, attendre patiemment* (1) *... » « Je n'ai pas traversé de « crise » en Mauritanie* (2) *. Nul drame intérieur. Nul déchirement. Nulle anxiété. Une attente calme, appuyée sur la certitude que les Sacrements sauraient bien me donner plus tard la foi qui me faisait défaut. Parfois, je maudissais les désordres de ma vie, mais je me disais aussitôt : « Cela aussi sera guéri ». Je rougissais de ma faiblesse dans la vie, mais aussitôt je me disais : « Je serai fortifié ». Je tremblais d'être si abandonné dans la vie, mais aussitôt je me disais : « Une main amie se tendra vers moi, un jour ». Et*

(1) LES VOIX QUI CRIENT DANS LE DÉSERT, p. 88.
(2) Ibid., p. 174.

mon cœur battait à se rompre, quand je pensais à ce que pourrait être ce jour-là. » « La Grâce procède par touches. Elle agit à l'heure qu'elle veut, et, si elle le veut, n'agit pas, et nous sommes naturellement soumis à ses fluctuations. La Grâce agit par touches. Un éclair surgit dans la nuit. La colombe plane dans le ciel sans tache. Et puis, elle remonte, à tire d'ailes, auprès du Père, et laisse le voyageur dans le désir et dans le regret » (1).

Sans doute enfin il faut à l'acte de foi une préparation prudentielle et de valables fondements apologétiques. Mais le MOTIF FORMEL *de la foi n'est pas dans les arguments humains, la foi n'est pas une conclusion scientifiquement ou rationnellement acquise à laquelle surviendrait « comme une couche d'or sur du cuivre », un mode surnaturel et méritoire pour le salut, la foi est* ESSENTIELLEMENT *surnaturelle, surnaturelle quant à sa substance même, et par suite elle s'appuie formellement sur une lumière infuse, le* LUMEN FIDEI, *l'illumination du Saint-Esprit affirmée par le Concile d'Orange et le Concile du Vatican* (2). *Et ce qu'il y a de plus beau et de plus profond dans le* VOYAGE DU CENTURION *comme dans les* VOIX, *n'est-ce pas précisément la description des progrès de cette illumination directe, l'histoire des ascensions d'une âme qui apprend à recevoir en elle le témoignage essentiellement surnaturel du Père céleste et à entendre sa voix?*

(1) LES VOIX QUI CRIENT DANS LE DÉSERT, p. 297.
(2) Denzinger-Bannwart, 180, 1791. Cf. GARRIGOU-LAGRANGE, La Surnaturalité de la foi, *Revue Thomiste*, janv.-février 1914; DE REVELATIONE, t. I, chap. XIV et XV.

« Pour autant que l'acte de foi est comparable à un argument, écrivait excellemment le P. Clérissac (1), l'apologétique peut en poser les prémisses : la conclusion de cet argument, dès là qu'elle porte sur un objet surnaturel, et qu'elle est émise avec la valeur essentiellement surnaturelle qui la rend salutaire, a un contenu plus étendu que les prémisses; elle se pose et elle vous pose dans un autre ordre, l'ordre du mystère, et un autre monde, le monde de la vie divine. Ce n'est donc point l'apologétique qui l'engendre en vous ».

Ecoutons ici saint Thomas lui-même. « Lorsque la raison naturelle, le témoignage de la Loi et des prophètes, la prédication des apôtres et de leurs successeurs, ont conduit un homme comme par la main jusqu'à l'acte de foi, alors cet homme peut dire qu'il ne croit pour aucun des motifs précédents, ni à cause de la raison naturelle, ni à cause du témoignage de la Loi, ni à cause de la prédication des hommes, mais à cause seulement de la Vérité première elle-même » (2).

Au reste, les fondements apologétiques dont je parlais à l'instant ne manquent pas au Centurion. Mais ils ne sont pas de nature scientifique ou philosophique, disons purement spéculative. Ils sont inséparables des TOUCHES *successives par lesquelles la grâce agit sur son cœur, ce sont des raisons strictement personnelles, qui valent pour lui et par rapport à lui.*

Faut-il s'en étonner? C'est qu'alors on ne tiendrait pas

(1) LE MYSTÈRE DE L'EGLISE, Paris, Téqui.
(2) In JOAN., c. 4, lect. 5.

compte de ce fait que chez beaucoup de ceux qui ont grandi dans l'atmosphère enfiévrée du monde moderne et se sont, en raison même de leur ardeur intellectuelle, saturés de ses miasmes, l'intelligence, si brillante et si pénétrante qu'elle puisse être, est encombrée d'obstacles qui lui font perdre de sa vigueur naturelle. Plus tard, cette intelligence pourra saisir toute la valeur des démonstrations purement rationnelles. Mais l'action de SANATION *de la grâce aura d'abord été nécessaire.*

Mlle Goichon, dans les deux chapitres (1) *qu'elle a consacrés au séjour de Psichari en Mauritanie, suit dans son développement progressif l'apologétique du Centurion. Qu'il me suffise de dire ici que cette apologétique (telle du moins qu'Ernest Psichari l'a vécue au désert, sans préjudice des compléments qu'elle a pu recevoir plus tard), ne porte pas sur des vérités abstraites et universelles, elle porte sur deux personnes : lui-même, et la France. Toutefois qu'il n'y ait pas de malentendu! Psichari n'est pas revenu au catholicisme parce que le catholicisme répondait à ses besoins et à ses sentiments. Un tel subjectivisme lui eut été haïssable. Mais lui-même et son âme, c'est quelque chose de réel, c'était un objet donné; et ce qui apparaît comme pouvant seul sauver cette réalité, et toutes les vérités qui palpitent en elle, du désordre ennemi de l'être, ce qui apparaît comme seul capable de la surélever jusqu'à une condition supérieure à celle de la vie purement humaine, que sera-ce donc, sinon*

(1) Chapitres III et IV.

la vérité? Il pourrait dire, comme l'aveugle-né : NISI ESSET HIC A DEO, NON POTERAT FACERE QUIDQUAM. *Si celui qui m'a guéri n'était pas de Dieu, il n'aurait rien pu faire.*

Psichari n'est pas revenu non plus au catholicisme parce que le catholicisme fait corps avec notre passé national, et parce qu'il est un élément essentiel de la grandeur et de la force de la France. Un tel traditionalisme purement national en matière religieuse était foncièrement étranger à son esprit. Ce n'est pas la puissance politique de la France qu'il considère, c'est sa destinée, et la réalité spirituelle, le « miracle très replié » qui réside en elle; il tient pour acquis que la France est parmi les nations la gardienne et la trésorière de l'esprit, et l'espérance du monde : conviction difficile sans doute à établir mathématiquement, et aussi « présomptueuse » qu'on voudra, mais que tout Français porte plus ou moins consciemment dans son cœur, et qui chez Psichari prenait la valeur d'une évidence, — comme cette pensée que la mission de sa génération était de « RACHETER LA FRANCE PAR LE SANG *». — Ce sans quoi cette vocation de la France, qu'il sait vraie, ne serait rien, est-ce que ce n'est pas la vérité?*

C'est la vérité qu'il cherche, c'est vers elle qu'il est tendu. « Que cherche-t-il donc, les yeux au ciel, ce voyageur ? De belles idées ? — Toute sa vie on lui en a servi à profusion. C'est un Maître qu'il cherche, un Maître de vérité ». Entendez-le bien; il ne dit pas un maître d'action ou d'énergie, il dit un maître de vé-

rité. Ne le prenez pas pour un adversaire de l'intelligence, son « antiintellectualisme » apparent n'a jamais été qu'une réaction contre les intellectuels, et non pas une réaction contre l'intelligence. « Quoi que nous fassions, nous mettrons toujours l'intelligence au-dessus de tout... » (1) *« Quand je dis que je préfère Zoug aux leçons des intellectuels, ce n'est pas un retour à la nature que je dis, à la naïveté, mais plutôt à l'intelligence, qui est, en un sens, la plus grande des simplicités. »* (2)

Il veut donc la vérité dans son objectivité pure, dans sa virginale et inflexible indépendance à l'égard de nos intérêts humains, « il veut la vérité avec violence... Que cette nef elle-même de Notre-Dame soit rasée à tout jamais, si Marie n'est pas vraiment Notre Dame, et notre très véritable Impératrice. Que cette France périsse, que ces vingt siècles de chrétienté soient à jamais rayés de l'histoire, si cette chrétienté est mensonge » ! (3) *Mais non; en approfondissant le mystère de la France, il découvre le mystère des saints qui ont fait la France, le mystère de la sainteté. Voilà le signe, voilà la preuve par excellence. « Dans ma déréliction, certaines vertus auxquelles je n'avais guère encore pensé, m'apparaissaient*

(1) Lettre à Henri Massis, publiée dans LES JEUNES GENS D'AUJOURD'HUI, 1913, p. 193. « Ces jeunes gens croient revenir à une plus grande simplicité », écrivait-il encore dans cette lettre en parlant de la jeunesse anti-intellectualiste. « Ainsi s'éloignent-ils un moment de la véritable tradition française à laquelle ils pensent sans cesse se rattacher. Celle-ci est faite de haute culture, de fin humanisme, de noble désintéressement spirituel. Mais ils y reviendront, et la VIE INTENSE de Roosevelt leur fera horreur. »

(2) LES VOIX, p. 278.

(3) LE VOYAGE DU CENTURION, p. 105.

comme les plus hautes qui puissent enrichir une âme. Mais toutes, elles étaient des vertus proprement chrétiennes : le renoncement, l'humilité, le détachement du monde, l'esprit de pénitence, l'ascétisme, la chasteté — non celle du corps, qui est vulgaire — mais celle même de l'esprit. J'éprouvais un bonheur infini à sentir pour la première fois, la bonne odeur des vertus chrétiennes (1) ».

« *Et puis je me tournais vers les Saints et les Bienheureux, et je ne pouvais pas nier qu'ils ne fussent les plus hauts exemplaires d'humanité, qui aient paru dans le monde. Alors après les regards d'amour vers le Paradis, je ne pouvais pas penser que le désir des plus suaves vertus me fût à jamais interdit* ».

« *La religion qui proclame une telle morale, est-elle donc fausse?* » (2).

« *Allons, me disais-je, courage ! Dieu aura pitié de nous. Il me permettra de recevoir ses Sacrements, et alors tout s'éclairera, je saurai...* » (3).

***

« *Mais qu'est-ce donc que le repos, pour qui... ne s'arrêtera plus qu'il n'ait* TROUVÉ L'ORDRE PARFAIT *et la suave harmonie de la vérité?* » (4)

Comme Mlle Goichon l'a très bien marqué, le caractère absolument dominant de la vie de Psichari, et la

(1) Les Voix, p. 298.
(2) Ibid., p. 300-301.
(3) Ibid., p. 210.
(4) Ibid., p. 130.

grande leçon qui ressort pour nous de cette vie, c'est qu'elle est l'histoire de la CONQUÊTE DE L'ORDRE *— de l'ordre intégral — par une âme que sa générosité même, et la richesse de ses contrastes, et la profondeur irrassasiée de ses puissances de sentiment — sans parler de l'immense indigence d'une éducation athée — prédisposaient à l'excès, non à la mesure, et rendaient en tout cas rebelle à tout ordre qui ne fût pas appelé, parmi ces grands gémissements de la créature dont parle saint Paul, par la plus intime substance de l'être. C'est pour se sauver du désordre intérieur qui le menaçait, qu'en 1903, au milieu d'une effrayante crise morale, il décide de devancer l'appel et de s'engager : de s'*ENGAGER, *pour se dégager de la mort, de se faire dépendant pour se posséder et pour être libre, de s'accrocher à un principe d'ordre extérieur, à un ordre donné parmi les hommes, pour créer lui-même en lui son ordre intérieur, d'entrer à la caserne pour trouver son âme. Première victoire de Dieu dans son cœur encore impie, première conversion, où il triomphe, non pas dans une controverse académique, mais dans sa chair et dans sa douleur, de tous les mensonges de l'individualisme moderne. Mais de cette « mystique » militaire qui n'a été en réalité pour lui qu'un passage, un moment instable dans sa course, il comprendra bientôt l'insuffisance; ou plutôt il comprendra que pour celui qui n'a embrassé cette activité réglée d'hommes dont l'un dit à l'autre, viens ici, et il vient, fais ceci, et il le fait, que parce qu'il cherche l'héroïsme du cœur et la fidélité de l'esprit, il faut aller jusqu'à l'héroïsme*

total et la fidélité suprême, qui est dans la charité du Christ, et dans la soumission à la divine Volonté qui est le principe de tout ordre. Il connaîtra alors l'ordination de la charité au dedans, et cette activité réglée où l'âme et l'esprit de Dieu communiquent, et où l'homme n'obéit pas à l'homme dans son acte extérieur, mais obéit à la Vérité première dans les plus secrets mouvements de son cœur comme dans le geste de ses mains. Il deviendra une pierre vivante de la cité pacifique construite dans les cieux, pleine de chants, de louanges, de jubilation sonore, couronnée de milliers d'Anges, et qui par un mystère admirable, est d'une certaine manière intérieure à l'âme comme elle lui est extérieure, puisque c'est la même vie qui est dans le corps et dans les membres, le même Esprit qui enseigne et commande dans le corps et qui écoute et obéit dans le membre.

Il aura enfin pleinement achevé de réaliser l'ordre en lui-même s'il donne un jour à Dieu la totalité de son être, en mourant uni au Christ. Et c'est ce qu'il a fait.

Jacques MARITAIN.

22 Août 1921.

CHAPITRE I

ENFANCE ET JEUNESSE

ERNEST PSICHARI ET SON TEMPS. — ENFANCE. — PREMIERS ÉLANS. — PREMIERS SIGNES D'ÉVOLUTION. ÉTUDES DE PHILOSOPHIE.

S'il y a une génération dont l'évolution soit profondément intéressante, c'est bien celle qui atteignait ses vingt ans vers 1900. Partie du scientisme athée et déterministe, elle est arrivée à la foi catholique, et, après s'être caractérisée par un immense amour de la France, elle a donné à la patrie la plupart de ses défenseurs et de ses grands morts.

Cette génération avait connu le pessimisme moral du dilettantisme qui, impuissant à saisir le bonheur, prétendait s'en consoler dans les jouissances de l'esprit et dans les sensations. Elle avait aussi connu le pessimisme intellectuel dans l'anarchie des systèmes impuissants à étreindre la vérité. Mais précisément, par une expérience qui avait la valeur d'un fait et la force d'un mouvement

de l'âme tout entière, son propre besoin d'action, d'amour et de vérité détruisait le dogmatisme scientiste.

A ce moment même, de nouveaux penseurs rompant, à l'aide de ce qu'ils appelaient l'intuition, le réseau des phénomènes, rendaient à l'homme le sens du mystère et de la liberté. Ce fut une étape. La pensée de l'élite des jeunes gens redevenait « mystique », aspirant à retrouver les réalités spirituelles et la signification profonde de la vie. Ils avaient soif d'action et d'idéal, mais voulaient un but réel. L'amour de la patrie leur en donnait un, et certains n'allaient pas plus loin ; d'autres poussaient jusqu'à la synthèse parfaite de l'amour et de l'action et jusqu'à la source de vérité : l'Eglise catholique.

Mais l'étude d'une époque demeure abstraite. Combien il est d'un intérêt plus vivant de suivre la pensée d'un homme qui, très près de son temps, a cependant une personnalité des plus accusées ! Une grande intelligence unie à un grand cœur, pour donner une œuvre littéraire de valeur et pour s'élever à une grandeur morale qui dépasse celle de sa génération par une logique poussée jusqu'à la sainteté. Un homme, enfin, dont la vie même est un enseignement. Ernest Psichari, avec son âme à la fois délicate et forte, ainsi représente sa génération et pourtant la dépasse.

On ne peut tenir plus que lui par ses origines au mouvement de son temps. Petit-fils par sa mère d'Ernest Renan, la génération qui le précède s'appelle couramment « la génération de Taine et de Renan », et le milieu dans lequel se passe toute sa jeunesse est imprégné



ERNEST PSICHARI ENFANT (1894)

des idées que ces deux noms symbolisent. Au point de vue de ses origines lointaines, se rejoignent les hérédités les plus diverses : française, gasconne et celtique, par son grand-père; hollandaise par sa grand'mère maternelle, nièce du peintre Ary Scheffer; grecque et latine du côté de son père, M. Jean Psichari, professeur de philologie byzantine et néo-grecque à l'Ecole des Hautes Etudes. La grand'mère de M. Jean Psichari était grecque et avait des ascendants constantinopolitains, tandis que sa mère descendait de la famille vénitienne de Spyridion de Biazi, venu habiter Paros, et naturalisé grec (1). Dans le caractère d'Ernest se retrouvent l'expansion méridionale, la virilité latine, la mélancolie bretonne, et, longtemps, un certain dilettantisme qui ne faisait, à vrai dire, que traduire la recherche ardente et le besoin d'absolu d'une âme insatisfaite.

Les hérédités religieuses n'étaient pas moins diverses : le protestantisme hollandais se rencontrait avec le catholicisme romain et français et le mysticisme celtique. Ces dernières tendances prédominaient dans le tempérament d'Ernest Psichari, « héritier de toutes parts, héritier de toutes mains, » dira Péguy (2), « vous qui de tous ces sangs nous faites un sang français et un héroïsme à la française ».

Pendant les trente ans de sa vie il vibra à tout idéal

(1) Ces détails ont été donnés d'une façon beaucoup plus complète dans la conférence de M. Jean Psichari, ENFANCE D'ERNEST PSICHARI, REVUE HEBDOMADAIRE, 2 avril 1921.

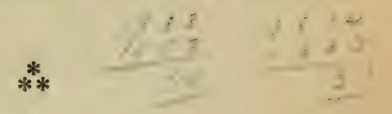
(2) Péguy, VICTOR-MARIE, COMTE HUGO, Epitre votive, pages 255 et 250.

qui effleura l'âme française. Sa jeunesse fut secouée par tous les vents qui soufflaient dans le monde intellectuel et politique d'alors, dirigé par l'idéalisme humanitaire et positiviste, par la politique de gauche qui allaient bientôt arriver à leur point culminant avec l'affaire Dreyfus. Idées qui pénétraient Psichari par la vie de famille et qui surtout bouillonnaient en de fiévreuses discussions entre lycéens, où il comptait parmi les plus combattifs. Plus tard, malgré une évolution très particulière, il reste encore intimement lié au mouvement nationaliste de cette époque; plus que tous, il se voue à la France, qu'il sert dans l'armée. Au moment de sa conversion il est encore au premier plan, moins par son nom que par l'intensité de sa foi; et, lorsqu'il meurt pour la France, c'est dans ce mois d'août 1914 qui marque l'heure la plus grave, la plus ardente, que notre génération ait connue.

Ainsi, par sa vie et par sa mort, Ernest Psichari est le symbole de son époque. Il est plus encore. Il reste comme un exemple, par son élévation morale et la généreuse noblesse de son cœur, par la perfection chrétienne des derniers temps de sa vie. Vie extérieure remarquablement active et remplie, vie intérieure si pure et si fervente, qu'on n'y pénètre pas sans une hésitation respectueuse, mais dont le contact élève, comme élevait son intimité charmante. Combien celle-ci était appréciée, ce mot du prêtre qui l'avait vu le plus intimement en témoigne; il écrivait en novembre 1914 à la sœur aînée de Psichari : « ...Je vous envie, Madame, vous qui l'avez

connu pendant trente ans; moi qui n'ai joui de lui que pendant un an, je perds un ami incomparable (1) ».

Mot de doubles regrets ! Ceux qui n'ont connu que l'âme d'Ernest Psichari ne peuvent s'empêcher de le redire, avec le désir, cependant, de voir naître pour lui beaucoup de ces amitiés qui se nouent entre le ciel et la terre, et élèvent les vivants par l'exemple des morts.



Ernest Psichari naquit le 27 septembre 1883. La grand'mère de M. Jean Psichari était grecque orthodoxe; très pieuse, elle avait obtenu la promesse que les enfants de son petit-fils seraient tous baptisés dans la religion qui était la sienne. Aussi le petit Ernest reçut-il le baptême deux mois après sa naissance, le 25 novembre, dans l'appartement de ses parents, rue de Rennes, car d'après les rites orthodoxes qui comprennent l'immersion complète, le baptême est donné dans la famille.

L'enfant n'eut pas d'autre contact avec la grâce des sacrements. Devant les religions et l'areligion qui se rencontraient à leur foyer, son père et sa mère décidèrent d'un commun accord d'élever leurs enfants en dehors de toute voie positive, mais avec une règle morale très ferme, peut-être même un peu tendue. Les premières

(1) Lettre de M. l'abbé Bailleul, alors vicaire à la paroisse de la Sainte-Trinité, à Cherbourg.

années d'Ernest s'écoulèrent dans le calme et la douceur d'une famille unie, où une petite fille l'année suivante, puis, en 1887, un second petit garçon, Michel, vinrent apporter un nouveau bonheur. Beaucoup plus tard naquit, la dernière, la petite sœur qu'aimait tant Ernest.

L'intelligence de l'aîné des enfants était très prompte et, dès son premier éveil, s'orienta vers cet amour du beau auquel la portait une vive et fine sensibilité. La première anecdote restée dans le souvenir des siens est, en ce sens, significative. Ernest avait deux ans; assis sur le tapis, derrière le piano où sa mère faisait de la musique, il s'amusait tout seul avec ses jouets. Tout à coup il s'arrête, écoute, puis se redresse sans rien dire, et saisissant la poignée, debout contre le piano, jusqu'à la fin du morceau il reste comme en extase, avec une expression rayonnante. Cette ardeur, cette puissance de sensation, cette vibration spontanée de l'âme devant quelque chose de beau, sont des traits qui persisteront toujours chez lui.

Comme il grandissait sans aucune contrainte, dans une atmosphère heureuse et gaie, sa spontanéité première s'épanouissait dans une franchise délicieuse. Il prenait l'habitude de laisser voir ses pensées d'enfant tout entières, avec cette simplicité devenue d'un si grand charme lorsqu'elle traduisit les profondes et délicates pensées de son âme d'homme. Tout à fait enfant, sans rien de prématurément réfléchi, il était d'une extrême vivacité, toujours insatiable, insatiable de jeu, de lecture, de projets, comme il le fut plus tard de perfection mo-

rale. Le joli mot, conservé par son grand-père Renan, le peint bien tel qu'il était dans toute son enfance : « Mon petit-fils, qui a cinq ans, s'amuse tellement à la campagne qu'il n'a qu'une tristesse, c'est de se coucher. « Maman, demande-t-il à sa mère, est-ce que la nuit sera longue aujourd'hui ? (1) »

De même, impatient devant son repos, l'officier qui s'étend sur sa natte dans le calme lourd des midis sahariens, écrira de Maxence : « ...son esprit était toujours en avance, d'une étape au moins, sur son corps, et il voyait mieux les spectacles du lendemain que ceux du jour (2) ».

Physiquement, il était un peu frêle, délicat, nerveux; avec une jolie figure fine, l'air gai, la mine éveillée. Ses yeux grands ouverts avaient un beau regard droit, volontiers un peu au delà, comme sur cette photographie d'un groupe du lycée Montaigne où une charmante petite tête ébouriffée se tourne, un peu étonnée d'être saisie au milieu de ses rêves, d'où elle n'a pas eu le temps de revenir. Très souple, très gracieux dans ses gestes et dans ses attitudes, il ne ressemblait pas à son frère, type du gros bébé solidement campé.

Comme les différences n'étaient pas moindres moralement, Michel aussi calme, positif, pratique, qu'Ernest était ardent et enthousiaste, on les appelait, dans la famille, Don Quichotte et Sancho Pança. Une amusante

(1) Examen de conscience philosophique. — Feuilles détachées p. 419.
(2) Le Voyage du Centurion, p. 15.

petite histoire racontée par une amie de leur mère, montre bien leur caractère. Ernest n'avait guère qu'une dizaine d'années lorsque Mme Duclaux l'entendit causer avec Michel dans le grand salon, à la nuit tombante, en attendant la leçon de violon. Ernest concluait le récit de quelque projet : « ...Et puis, je serai un grand homme et j'aurai ma statue sur tous les marchés de France ! » Mais Michel de répondre en riant de tout son cœur : « Il y a du chemin à faire, mon frère ! Il y a bien du chemin à faire ! »

En conversation, en rêverie, Ernest, aussi bavard qu'amoureux de solitude, se perdait dans ses pensées. Quand il se mettait à parler, il ne s'arrêtait plus. Revenant une fois de voyage avec ses parents, il rentrait de nuit à Paris. Dans le compartiment monta un jeune homme; l'occasion se présenta de lui adresser la parole. Voilà Ernest, peut-être alors âgé de sept ans, qui lie conversation. Pâle, excité comme il était toujours, il lui parla toute la nuit, sans arrêt, avec une pensée suivie. Il causait de ce qu'il aimait, des paysages qui l'avaient frappé, racontait ce qu'il faisait en classe, ce qu'il pensait de La Fontaine, enfin, tout le cadre, déjà très large, de sa vie d'enfant. Le jeune homme était stupéfait et ne put s'empêcher de dire à Mme Psichari en arrivant à Paris : « Eh bien, madame, vous avez un fils qui promet ! »

Aussi entreprenant qu'imprudent, Ernest entraînait

(1) Anecdote rapportée par Mme Duclaux, QUARTERLY REVIEW, january 1916, A CHAPLET OF HEROES.

un jour sa sœur et son petit frère à traverser la baie de Perros à marée basse « pour voir monter la mer ». Elle montait si bien, dans ces sables où elle s'infiltre invisiblement pour arriver de partout à la fois, que les enfants faillirent être pris. Tout le village effrayé était sorti pour les voir. Michel et la petite fille, pas bien rassurés, faisaient bonne contenance, mais Ernest, enchanté, s'amusait follement, sautait sur les galets, riait, gesticulait, n'ayant que le désir d'être bloqué sur le banc de sable que seules recouvrent les grandes marées.

Cet enfant si entrain et si exubérant était avide de solitude. En Bretagne, il aimait à se promener tout seul, au gré de sa fantaisie, et à rêver sur le bord de la mer, ou dans la campagne sous les pins et les frênes. Ce penchant à la rêverie ne se manifestait pas librement à Paris, où manquaient les occasions de s'isoler, mais Ernest s'y abandonnait à Rosmapamon, où toutes ses vacances se passaient dans la maison de Renan, près de Perros-Guirec.

Rosmapamon était plus pour lui que le pays des jeux et des promenades. Tout enfant, il en goûtait déjà la poésie pénétrante, à la fois d'une exquise douceur et d'une intensité poignante, soit dans la campagne, soit devant la falaise à pic de Perros, déchiquetée et grandiose. Couverte d'ajoncs et de bruyère, elle plonge dans une eau transparente, d'un bleu profond, à larges moirures vertes, translucides, si lumineuses qu'elles semblent éclairées par un fond de sable ensoleillé. Ces tons francs, intenses, se nuancent de mille teintes pures et claires, tis-

sées de lumière dont les fils s'entrelacent et se brisent au mouvement des vagues; et dans la mer infiniment pure et bleue, des îles de granit s'élèvent, grises et rouillées, roses sous la bruyère, un peu lointaines dans la douceur d'une fine brume qui les noie dans le ciel.

Ernest Psichari aimait aussi le jardin, avec ses échappées sur la mer, et les alentours de Rosmapamon : Treshugel, le petit village au bas de l'allée, les tons adoucis de ses toits de chaumes fondus avec « le bois de pins qui monte près du rivage harmonieux » (1), campagne très douce, sans tristesse, mais intime et solitaire, emplie de ce musical silence des campagnes françaises, qu'harmonise le murmure de la mer et du vent. Tout petit il s'y promenait avec sa grand'mère Renan, puis seul, errant dans les bois. Plus tard, il montait à cheval avec passion et faisait d'immenses randonnées, allant parfois jusqu'à Tréguier, dont la cathédrale l'enthousiasmait. La Bretagne fut son repos, le cadre où s'ébauchait sa vie intérieure, où se formait sa puissance de méditation, et où la beauté élevait son âme d'enfant, naïvement, mais déjà profondément artiste. Il en garda toujours un souvenir très vif, un de ces souvenirs qui tiennent à la vie même du cœur et affleurent à la moindre analogie, éveillés de leur apparent sommeil. Ses comparaisons y reviennent avec quelque chose de vibrant et de recueilli dans l'intonation (2). Au moment où Psichari écrivait

(1) Terres de Soleil et de Sommeil, p. 249.

(2) Cf. Le Voyage du Centurion, p. 159; les Voix qui crient dans le désert, p. 88, et Terres de Soleil et de Sommeil, p. 122.

LES VOIX QUI CRIENT DANS LE DÉSERT et LE VOYAGE DU CENTURION c'était peut-être le seul souvenir que les regrets de sa vie d'incroyant ne mêlaient pas d'amertume.

Il l'évoque dans l'un de ces POÈMES D'AFFRIQUE où il a conservé en Mauritanie quelques-unes de ses impressions saillantes. LA MER, poème écrit pour la plus jeune de ses sœurs afin qu'elle le mît en musique, est un de ces cris qui laissent voir le cœur très tendre et très affectueux que Psichari essayait souvent de dissimuler sous l'uniforme moral d'une certaine rudesse militaire.

En approchant de Port-Etienne, la mer lui rappelle Rosmapamon... Il s'arrête,

Voilà qu'il croit entendre un souffle de bonheur...

Et il s'attendrit au souvenir de « son enfance heureuse », du « hameau près de la mer », devant lequel s'efface maintenant le souvenir des longues marches dans les sables, et des « heures d'un magnifique exil » (1), qui était pourtant un exil, dans sa splendeur.

Alors il pleure sur la route solitaire,
Et sur le blanc désert où sa jeunesse dort (2).

L'enfant dont la sensibilité extrême vibrait si profondément devant les choses, et à toutes espèces de sympa-

(1) L'APPEL DES ARMES, avant-propos.
(2) POÈMES, V, LA MER.

thie, de douleur, avait d'immenses réserves d'affection pour ceux qui l'entouraient. Très tendre, avec des élans spontanés et d'une confiance charmante, il aimait presque tous ceux qu'il rencontrait, les voyant quelquefois à travers sa bonté naturelle et son cœur exquis, les parant de ses propres qualités. Sa tendance à magnifier, à embellir, allait devenir une splendide faculté de transfiguration et faire de lui un poète dans le monde de la beauté matérielle, un saint dans celui de la beauté morale, éclairant ainsi de sa lumière intérieure tous les détails de sa vie. Cependant, il avait parfois des antipathies immédiates, invincibles, et ces impulsions d'une sensibilité très fine étaient généralement clairvoyantes. A part ces rares exceptions, il était tel que le montre l'élan avec lequel il embrassait le proviseur, quelques jours après son entrée au lycée, il avait alors huit ans. Il arrive rayonnant chez lui, en disant : « Maman! j'ai rencontré M. G...! » — « Et tu as levé ta casquette, je pense ? » — « Oh! maman, je lui ai sauté au cou ! » Cela fit la joie de ses camarades; M. G... pouvait bien être un excellent homme, il n'avait rien pour attirer les enfants. « Sûrement, c'est la première fois que çà lui arrive », disaient-ils en riant.

Ces expansions avec les étrangers laissent deviner l'ardeur d'affection avec laquelle Ernest aimait les siens. Son exubérance ne venait pas de sentiments superficiels, mais débordait d'un cœur profond, très sensible et très fidèle. Son cœur n'oubliait jamais et ne variait pas. Ainsi

restera plus tard le jeune homme, et le soldat qui vint à Dieu par goût de la fidélité.

Sa grande affection d'enfant fut pour sa mère; et plus il grandissait et devenait capable de mieux comprendre sa bonté et sa grandeur morale, sa dignité sereine et souriante, plus il l'aimait. Elle fut son adoration constante, et une grande amie de la jeunesse d'Ernest pouvait dire : « Si quelque chose domine toute la vie d'Ernest, c'est son immense amour pour sa mère ». Il aimait bien son grand-père Renan, mais celui-ci, quoique très bon, restait un peu distant et les élans du petit Ernest allaient plutôt vers sa grand'mère. Il avait dix ans lorsqu'elle mourut. On le trouva un jour sanglotant devant une garde-robe ouverte (1), où il retrouvait, quelques mois après la mort de sa grand-mère, une robe qu'elle avait portée pour le soigner dans une de ses maladies d'enfant et qui venait de raviver le souvenir de cette douce protection perdue. Pour son père, il eut aussi beaucoup d'affection, mais ce fut surtout une tendresse virile chez le jeune homme devenu l'ami plutôt que le fils. M. Jean Psichari dirigea sa formation intellectuelle et suivit de très près ses études, même dans les tout premiers commencements. Leur appartement d'alors était assez petit. Ernest faisait ses devoirs dans la salle à manger et son père se tenait dans son bureau, qui communiquait, et par une porte, et par le balcon. La famille était donc pour ainsi dire toujours réunie, et M. Psichari quit-

(1) Anecdote rapportée par Mme Duclaux. QUARTERLY REVIEW, janvier 1916, A CHAPLET OF HEROES.

tait souvent son travail pour surveiller celui de son fils.

Dans cette atmosphère d'intimité douce et de vie simple, l'esprit de cet enfant spontané s'épanouissait. D'après ses idées d'autant plus originales qu'il était plus sincère, son père pressentit de bonne heure une vocation littéraire; opinion que les premiers rêves d'Ernest, tous orientés vers la littérature, vinrent bientôt confirmer. M. Psichari, cherchant à deviner et à développer cette personnalité naissante, favorisa les goûts de son fils et eut sur lui une grande influence par l'instruction et la direction de son éducation; tandis que l'influence de Mme Psichari s'exerça surtout par la conversation. Ernest enfant causait plus volontiers avec sa mère qu'avec personne, et cette exquise intimité continua dans sa vie d'homme.

Le milieu où grandissait l'enfant qui rêvait « d'écrire des livres » était le plus intellectuel qui soit, et, ce qui importait davantage dans les premières années, l'atmosphère familiale était toute littéraire De Renan il ne reçut pas d'influence; ce n'était pour lui que le grand-père, et, à sa mort, Ernest avait neuf ans. Mais il entendait causer ses parents, M. Psichari lisait souvent des vers à la veillée, des soirs entiers, en récitait à la promenade, et l'oreille d'Ernest se formait en même temps que s'enflammait son imagination d'une grande richesse naturelle. Les jeux mêmes avaient souvent quelque chose de littéraire. Tous les jeudis, Mme Louis Havet réunissait une bande d'enfants, les enfants Berthelot, les trois aînés des Psichari et d'autres « petits jeudis ». Une

large place était faite aux cris, aux sarabandes dans toute la maison et au jeu passionnant de la « Voiture » où ne manquaient ni les attelages ni les conducteurs; seulement, les draps dans lesquels on traînait les heureux promeneurs témoignaient parfois brusquement de l'absence de roues, et du danger de chevaux trop fougueux pour une carrosserie un peu légère. On se reposait de ces jeux mouvementés par des tableaux vivants, des poésies, de petites comédies. Quelquefois on organisait des conférences, et Ernest, gravement assis derrière un petit bureau, des papiers devant lui, parlait, parlait,... jusqu'à ce que l'auditoire demandât grâce.

Ses devoirs de lycéen n'avaient rien de particulièrement bon; son extrême vivacité se pliait mal au travail, il suivait ses idées plutôt que les directions reçues et n'entrait pas aisément dans le moule commun. Un jour qu'il n'avait pas eu de bonnes places, sa mère demandait au professeur : « Mais enfin, est-il au-dessous de la moyenne ? — Eh non, Madame, il est au-dessus... seulement comme il répond autre chose que ce qu'on lui demande, je suis bien obligé de lui mettre une mauvaise note. »

« Il est au-dessus... » Quelqu'un qui le connaissait bien exprimait ainsi la même idée : « Ernest ? il était toujours d'un centimètre trop grand ! » Il ne se contentait de rien de borné, mais ne sachant comment satisfaire à son insatiable besoin d'infini, il glissait dans l'imprécision et le vague. Dans ses jeux, ses projets innombrables, ses devoirs d'écolier, il y avait un désir de grandeur

qui se perdait dans le rêve. Il s'y joignait un goût du mystère, une attirance vers l'au-delà quel qu'il fût, indices d'une nature mystique et d'un besoin d'autre chose, non pas nécessairement de différent, comme les enfants qui se lassent et veulent changer, mais de mieux. De telles âmes ne se satisfont que dans l'amour de Dieu. Et en cette enfance heureuse, très gaie, mais où la règle morale ne se fondait pas sur Dieu et ne tempérait pas d'amour son austérité, une impulsion ignorée le poussait ailleurs, sans qu'il eût même pressenti une Réalité que pas un de ses rêves n'avait rencontrée.



Les études d'Ernest Psichari eurent un cours normal. Il les commença au lycée Montaigne et les poursuivit à Henri IV, puis à Condorcet, où il fit sa philosophie. Avant sa licence de philosophie, passée en 1903, il suivit les cours de la Sorbonne et ceux de Bergson au Collège de France.

Au point de vue de la formation de sa personnalité, ses études se divisent assez nettement en deux parties, le travail irrégulier et fantaisiste de son enfance devenant brusquement personnel en rhétorique. Mais toute cette période de jeunesse porte le même caractère de bouillonnement confus d'idées, avec des élans en tous sens, où il est impossible de démêler une orientation spéculative, mais où s'affirme le caractère le plus ardent, le plus généreux, le plus désintéressé, dans les tendances d'un tempérament d'artiste et d'une nature morale exquise.

Epoque importante aussi par les influences subies d'autant plus profondément qu'Ernest était lui-même moins fixé et par l'assimilation très personnelle qu'il en fit. Au lieu de suivre la ligne tracée, il partait d'un point de cette ligne dans un autre sens, trouvant une source d'élan dans l'influence reçue.

Donc affirmation du caractère d'Ernest Psichari, influences subies, sens des premiers élans, voilà ce qui fait l'intérêt de cette période d'environ sept ans, de sa douzième à sa dix-neuvième année.

Au sortir de l'enfance, avec une extraordinaire facilité de travail, dominaient dans les études d'Ernest le désordre et la fantaisie. Dès que son frère et lui eurent passé l'âge d'être accompagnés en classe, on voyait Michel très ponctuel, très ordonné, très posé, s'en aller sagement un quart d'heure avant le cours, son manteau et son béret bien mis, ses devoirs dans sa serviette. Trois minutes avant l'heure fixée, Ernest s'apercevait qu'il aurait dû être déjà rentré. Sans manteau, son chapeau en arrière, il courait à toutes jambes en remontant la rue d'Ulm, conduisant à Henri IV de la rue Claude Bernard qu'il habitait alors. Le soir, au retour, même retard, même oubli de l'heure. Il causait indéfiniment avec des camarades sur le trottoir, pendant que son frère et sa sœur faisaient leurs devoirs sous les yeux d'une gouvernante que les trois enfants détestaient pour cette double raison qu'elle était suédoise et qu'elle avait les cheveux rouges. Mais quand les dictées et les devoirs de mathématiques n'étaient plus en cause, l'ardeur d'Ernest

était tout autre. Il savait quantité de vers par cœur, les apprenait on ne sait quand ni comment; toutes espèces de vers, surtout ceux des poètes contemporains. Bref, aucune méthode, mais la passion des lettres.

Malgré sa vivacité, jamais Ernest n'était insolent, même quand on le grondait. En colère parfois, jamais cependant il n'était de mauvaise humeur. Pas de disputes non plus; quels motifs de querelle aurait-on pu trouver? A peine un autre enfant paraissait-il le désirer, il donnait ses jouets, ses crayons, jusqu'au livre qu'il était en train de lire : « Ce livre-là ? Mais oui, lis-le donc, c'est très amusant. » Et gentiment il se mettait à autre chose.

Il n'eut jamais un désir de luxe; il ne tenait pas à ce qui lui appartenait, donnait les cadeaux reçus comme ensuite les souvenirs de ses voyages, sans s'attacher à rien, sans même y penser. Avec une extraordinaire intuition, il devenait le mot ou l'objet qui ferait plaisir, sans s'apercevoir qu'il se gênait pour les autres. Ainsi, revenant un jour avec sa mère après l'achat d'un pardessus, il rencontra un petit camarade qui n'avait pas pu en avoir un cette année-là. « Maman, je t'en prie, s'écria-t-il, laisse-moi encore porter le vieux! Je ne peux pas ne pas donner celui-là à ce petit garçon! » Et Mme Psichari permit, elle qui préférait bien au pardessus la générosité et la fraîche spontanéité de cœur de son fils. Ernest, qui avait beaucoup grandi, porta tout l'hiver sa vieille capote de lycéen, avec des manches trop courtes.

Avec cette bonté, une douceur venue d'un cœur très

tendre plutôt que de la possession de soi-même, on devine combien il était aimé de sa famille, de ses amis, et de ceux mêmes qui ne le voyaient que de temps en temps. Les paysans de Perros, connaissant son goût pour les choses anciennes, lui gardaient tout ce qu'ils pouvaient trouver : des sculptures sur bois, des suspensions pour les cuillers, car dans les maisons bretonnes on passe les cuillers dans une sorte de couronne de bois ou de fer, suspendue au-dessus de la table. Ernest, qui avait beaucoup de goût, ornait alors sa chambre d'une façon très personnelle. Il arriva qu'il reçut un bibelot plus encombrant : une vieille pierre, assez grosse table de granit, conservant quelque sculpture sur laquelle il bâtissait des hypothèses de pierre tombale ou de reste de vieux château. Et c'est d'une ferme située à une quinzaine de kilomètres de Rosmapamon qu'on l'avait réservée pour lui !

Vers 1897 ou 1898, il fit la connaissance de l'ami qui devait tenir la plus grande place dans sa vie : M. Jacques Maritain. D'un an plus âgé qu'Ernest, il n'était pas dans la même classe; mais tous deux se retrouvaient sans cesse et se lièrent intimement. Dans leurs conversations de collégiens où toutes espèces d'idées étaient remuées avec passion, se forma une amitié devenue bientôt si étroite, qu'un jour Ernest disait à son père : « Jacques et moi, nous ne faisons qu'un. Ce qu'il pense, je le pense; ce qu'il fait, je le fais; ce qu'il sent, je le sens. »

Tous deux rivalisaient d'ardeur dans un socialisme vague et généreux. « Aller au peuple... l'éduquer... le

distraire... » c'était la lumière autour de laquelle venaient voleter les rêveries d'Ernest sans qu'il fît de plan précis. Les intellectuels avaient de douces illusions sur l'efficacité des Universités populaires pour la moralisation du peuple; mais la plupart n'allaient pas tarder à abandonner cette idée, voyant leurs efforts dévier vers de tout autres résultats. Ernest Psichari et son ami vivaient au milieu des idées les plus avancées; s'ils se distinguaient, c'était par un idéalisme plus présomptueux et plus militant. M. Jean Psichari s'occupait beaucoup de l'Université populaire du Xe arrondissement, il y emmenait ses enfants, on organisait des représentations devant un public d'ouvriers, de femmes portant au cou leurs tout petits... Ernest, qui disait très bien les vers, en récitait et il tenait son rôle dans les comédies qui devaient éduquer le peuple, soit classiques, car on en donnait de Molière, soit modernes, comme celle de Jules Renard, où il jouait « Poil de Carotte ».

Dans ce mouvement qui, vers 1895 et 1900 portait toute la jeunesse intellectuelle vers le peuple, Psichari et Maritain étaient des plus ardents, des plus généreux, de ceux qui se passionnaient de justice et brûlaient de se donner. Leur enthousiasme d'enfant se traduisait quelquefois par une singulière logique. Ce n'était plus assez de s'en aller tous les soirs, le dîner à peine fini, à l'Université populaire, avec un pantalon de velours et une ceinture rouge « pour faire comme les ouvriers »; une injustice aussi criante que d'accepter de se faire servir n'était plus supportable : aussi Ernest et Jacques bon-

dissaient à la cuisine et rapportaient les plats, à l'effarement de la vieille bonne qui avait bien de la peine à ne pas se fâcher et qui grognait : « M. Jacques pourrait au moins laisser les gens tranquilles! Le voilà qui dérange toute ma vaisselle! » Evidemment, son « éducation » n'était pas encore au point.

A défaut d'idées précises, l'attitude d'Ernest Psichari était pratiquement d'extrême-gauche, et aussi agressive que possible. Avec son professeur d'histoire de Condorcet, plutôt nationaliste, il avait des controverses passionnées et lui soutenait avec feu la conception matérialiste de l'histoire, non sans quelque chose des idées de Jaurès dans l'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION. Il apportait des pièces à l'appui dans une serviette bourrée de livres, de papiers, étalait tout cela avec une joie exubérante et parlait, discutait sans fin, jamais démonté, jamais à court, inépuisable. Car, à ce moment du moins, il aimait par-dessus tout la discussion, pour elle-même, pour le plaisir d'agiter les idées; mais n'y apportait aucune aigreur, aucune violence, aucune parole désobligeante; de même plus tard dans les discussions religieuses, les plus délicates de toutes. Chez lui, l'amour du paradoxe était poussé jusqu'à l'invraisemblance, servi par une intarissable facilité de parole, un plaisir extrême à étonner les autres et une faculté de s'étonner lui-même qui doublait le plaisir. Puis un certain besoin de s'opposer, de ne pas dire comme tout le monde, se joignait à son ardeur naturelle et le poussait à soutenir des thèses fantastiques, dépassant de beaucoup les opinions les

plus « à gauche » qu'il pouvait trouver autour de lui. Cela n'inquiétait d'ailleurs pas sa famille, où régnait une très large liberté d'opinions et qui, dans cette perpétuelle ébullition, voyait pour une bonne part les emballements de la quinzième année.

Dans ses idées les plus excessives, Ernest Psichari ne mettait rien que de généreux; jamais un calcul intéressé ne lui vint à l'esprit, jamais rien de bas, rien de vulgaire. Et en réalité, le sens de tous ces élans de jeunesse n'importe guère; ce qui compte, c'est la qualité de l'âme qui s'y révèle. Sous certains ridicules comme en ont tous les très jeunes gens, celle-ci apparaissait exquise dans ses deux traits saillants : un immense désir, un besoin même du don de soi, et une ardeur qu'aucun élan n'appaisait.

Vers cette époque, il faut placer le premier contact de Psichari avec l'idée de Dieu. Sa famille ne donna jamais dans l'anticléricalisme, mais le milieu où il vivait était pleinement areligieux. Ernest ne s'en distinguait en rien, sinon par une attitude extrêmement tranchante, étant aussi ardent en irréligion qu'en toutes choses. Ainsi resta-t-il jusqu'à son départ pour le Congo. Cela ne l'empêchait pas de connaître l'Evangile, qu'il avait lu... parce que c'est un livre qu'il faut avoir lu... Il le citait dans ses devoirs, un peu par jeu, semble-t-il. Une année, pendant ses vacances en Bretagne, il prit ainsi l'IMITATION. Cela l'amusait beaucoup de montrer qu'il la connaissait, mais il ne paraissait pas en avoir tiré d'autre profit que celui de nouveaux paradoxes. Cependant, à

ces lectures si étourdiment faites, mais auxquelles il apportait son intelligence ouverte et plus d'ardeur qu'on ne pouvait l'imaginer, Ernest fit plus tard remonter le premier germe de sa conversion. L'assimilation avait été plus complète qu'il ne le croyait; il garda une impression profonde, bien qu'alors inaperçue, et même des souvenirs précis, sur lesquels il méditait en Mauritanie où il n'avait pas emporté d'Evangile et où il le citait de mémoire dans ses notes.

Par son ami Maritain, chez la mère duquel le déjeuner du jeudi devait bientôt les réunir chaque semaine, Ernest Psichari fit la connaissance de Péguy, vers 1898 ou 1899, alors que celui-ci publiait ses premiers pamphlets sur l'affaire Dreyfus. Très vite, Péguy eut acquis sur Psichari une grande influence et la garda jusqu'en 1913. Au début de leur amitié, il agit dans le sens socialiste et dreyfusiste, renforçant les propres pensées de Psichari, de toute l'autorité qu'il tirait, aux yeux de l'idéaliste lycéen, autant de ses bizarreries que de son talent. Péguy, entouré d'un petit cénacle qui l'admirait jusque dans ses exagérations, mais d'une réelle et grande valeur, aussi bon qu'intelligent, d'une générosité folle, pleinement sincère et même naïf, portant sa noblesse de cœur dans toutes les erreurs où le jetait son enthousiasme, Péguy acquit un immense prestige aux yeux de Psichari qui eut pour lui la plus ardente vénération. Aussi, la psychologie de Psichari n'est-elle pas uniquement individuelle. Bien qu'elle ne se ressente pas seulement de l'élan qui porta la jeunesse issue des générations positivistes et ma-

térialistes vers l'idéalisme, — et en particulier sa forme la plus concrète en même temps que la plus élevée, le catholicisme, — elle participa très étroitement du mouvement dont Péguy, après avoir été le centre, est demeuré le type. Les phases que traversa Péguy, Psichari les connut : socialisme, dreyfusisme, ceux-ci dans toutes leurs illusions et leurs inconséquences; puis antiintellectualisme, traditionalisme, et enfin militarisme et catholicisme. Mais il resta toujours très indépendant et ne suivit d'abord nullement Péguy dans la touchante surprise de sa découverte des grandeurs catholiques. Puis bientôt Psichari, éloigné des luttes de parti, prenant du recul au moment même où son intelligence se fortifiait sans perdre de sa vivacité, différa de Péguy par plus de logique, plus de précision, plus d'exigences aussi d'une nature dont les éléments, confus encore tout à l'heure, se filtraient et s'affirmaient en devenant plus clairs. Péguy posait les données du problème et jouissait si bien qu'il oubliait d'en rechercher la solution. Psichari voulait la réponse, s'inquiétait fort peu de ce qu'il trouvait en route et ne comprenait pas qu'on s'y arrêtât. Aussi, Péguy restait sous le porche de la cathédrale pendant que Psichari entrait dans le sanctuaire. Ce fut leur seule séparation et le seul nuage de leur amitié.



Dans ce jaillissement d'idées, d'enthousiasmes, de paradoxes, si l'ardeur littéraire tenait sa place, les études n'en avaient guère. Ernest travaillait intelligemment

mais sans méthode; une réelle imprécision d'esprit le laissait glisser d'une idée à l'autre et, dans ses colères, il envoyait promener ses cahiers. Son père n'obtenait aucun travail suivi; les leçons, les discussions se terminaient par ce mot: « Tu as la cervelle en bouillie, tu ne sais pas ce que tu dis ! »

Il en fut ainsi jusqu'en rhétorique. Que se passa-t-il alors? Quelque influence s'exerça-t-elle sur lui ? Il semble que par une sorte de perception de sa très fine sensibilité, il eut l'intuition qu'il n'allait à rien dans ce désordre. En lui se fit un changement subit, non sans analogie avec celui que produisit le contact de l'armée, mais d'ordre encore tout scolaire et d'une portée beaucoup moindre. D'un seul coup, sa manière de travailler fut changée. Son père et lui n'étaient plus le maître et l'élève, ni le père et le fils, mais deux amis, parfois deux condisciples.

C'est après cette sorte de première conversion à l'ordre, qu'Ernest apprit à connaître les auteurs qui furent les seuls guides de sa conversion religieuse, Bossuet et Pascal, qu'il devait plus tard, sur le conseil de son père, emporter dans l'expédition de Mauritanie. Il ne les lisait pas dans leur sens religieux, mais pour leur beauté littéraire, ou mieux leur beauté humaine et universelle. « Si l'on veut connaître un homme, aimait à dire M. Psichari, il faut lire Bossuet, et le lire dans ses sermons. » Ernest, qui ne manifestait pas encore, mais devait avoir plus tard l'intérêt passionné de la psychologie, le goût des âmes, était à même déjà de comprendre ce jugement

et d'y souscrire. Assez facilement abstrait, avec une tendance à s'élever au-dessus d'une idée pour la voir en relation avec d'autres, il aimait aussi dans Bossuet ces larges vues synthétiques, puissantes et simples, qui l'avaient déjà enthousiasmé dans le DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE, lu aux vacances précédentes. Alors aussi il se prit à aimer Pascal, dont la psychologie passionnée satisfaisait aux exigences de sa nature morale. En Mauritanie, lorsque son esprit ayant achevé de se former, il aura complètement développé la faculté méditative en germe dans ses longues rêveries d'enfant, sa pensée s'affirmera dans le sens de celle de Pascal, mais avec plus de sérénité, d'expansion, de confiant abandon à Dieu. Joseph de Maistre lui fut aussi révélé par son père, dans les admirables SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG. Ernest ne les avait pas en Mauritanie, mais sa mémoire en avait conservé bien des passages, et, dans ses méditations, il les alliait à l'Evangile.

Son éducation fut très classique. Il n'aimait pas les sciences, n'en fit jamais beaucoup, et n'apprécia l'histoire que plus tard, lorsqu'il y chercha des arguments. Pendant ses études, il était très fort en grec, en latin un peu moins, et ici préférait César et Tacite. Comme ses ouvrages en témoignent, il était plutôt tourné vers la Grèce dans sa toute jeunesse et au temps où il écrivait TERRES DE SOLEIL ET DE SOMMEIL. Il aima surtout le génie latin lorsque son esprit plus mûri se fût orienté vers d'autres tendances, à l'époque de L'APPEL DES ARMES et du VOYAGE DU CENTURION. Changement

qui suit la courbe générale de son évolution : il allait de la grâce vers la puissante solidité latine en gardant le même amour du beau et de la simplicité; ainsi restant profondément artiste, il allait de la poésie vers les splendides certitudes de la foi catholique.

Ses préférences n'étaient pas exclusivement réservées aux classiques. Stendhal, qu'il relisait sans cesse surtout dans la CHARTREUSE, et les modernes, les ultra-modernes en avaient une large part. Il était un enthousiaste de Verlaine, savait Baudelaire par cœur. Sur le carnet daté de 1902 où il copiait ses poésies préférées et qui porte déjà, comme un désir d'englober toutes les époques, le quadruple titre de :

FLORILEGE .... THRESOR POETIQUE
SPICILEGE .... ANTHOLOGIE.

les symbolistes ont tous leurs noms : Verlaine bien des fois, et Mallarmé, Moréas, H. de Régnier, Kahn, Laforgue, A. Rimbaud. Mais à côté de ceux-là, à côté de poésies de sa mère et de son oncle Ary Renan, André de Chénier, Leconte de Lisle, les DEUX PIGEONS, une élégie de Properce, un passage des AMOURS d'Ovide, des ballades de Villon, et Théocrite qui côtoie Maeterlink, montrent combien il était loin de s'en tenir à une province littéraire. Ce carnet nous renseigne sur ses goûts vers dix-huit et dix-neuf ans, alors que ses tendances littéraires tout à fait caractérisées ne laissaient plus de doute sur la direction générale de son avenir.

Le développement de son sens artistique et de sa personnalité intellectuelle s'était produit entre la rhétorique, sa première année de travail conscient, et la fin de ses études de philosophie, dont il avait occupé les loisirs en faisant des vers, et des vers décadents.

A côté d'élucubrations d'étudiant en verve, certaines de ces petites pièces sont vraiment délicates, comme celle intitulée ECRIRAIS-JE ? (1) Les plus importantes forment deux petites plaquettes qui ne dépassèrent pas le cercle des intimes. La première est dédiée à Mme Maritain-Favre, et l'autre fut éditée à Beauvais pendant que Psichari y faisait sa première année de service militaire. Il la fit imprimer à ses frais, pour la somme de 13 francs 75, ce qui suppose un nombre d'exemplaires plutôt restreint.

La PROMENADE DANS L'ÉTÉ, précédée d'une épigraphe de Dante et de Mallarmé, est la promenade que fait un soir le Poète avec la Statue éveillée par la Fleur magique, mais sans doute trop près de son long sommeil pour que la promenade soit tout à fait exempte du vague des rêves.

Tous deux quittent la solitude de la colline, où ne s'entendait qu'un « bruit confus » de rires et d'échos, et descendent vers la ville, tandis que la statue écoute un poème :

Car le poète a fait des corbeilles tressées
Avec les tendres fleurs, ses dolentes pensées...

(1) Carnet de poésies-souvenirs de sa sœur aînée.

Peut-être se lasse-t-il un peu de rester si dolent, car il entraîne la statue dans une chasse : « Joie et Victoire ! », s'écrie-t-il.

Mais ici transparaît l'impossibilité à se satisfaire qui est, avec l'ardeur, le fond du caractère de Psichari.

Pourquoi tuâmes-nous le cerf et la gazelle ?
Hélas ! ni les parfums, et ni la tourterelle,

Les sourires du Jour, ni les pleurs de la Nuit,
Ami, n'ont pu calmer mon indicible ennui.

Mon âme, ici, (vois-tu) de longs soupirs se charge,
Et, petite, se perd à l'horizon trop large.

Mièvre plutôt que timide il jette déjà un regard vers l'espace. Cet horizon pourtant gêne le Poète : il n'a point encore l'âme forte qui ne se sentira libre que devant l'immensité du désert ; et il retourne vers la Maison. Où ? On ne sait. Sur son chemin il trouve ce petit tableau du soir :

Cependant les fruits mûrs tombent aux potagers,
Et les troupeaux sont las et las sont les bergers ;

L'adolescent s'oublie au rythme des fontaines,
Et voit dans le miroir de l'eau des ombres vaines,
. . . .

Des rythmes, oubliés des rythmes de l'automne,
Disent l'adieu lointain...

Le Poète a peut-être oublié sa Maison, car il se laisse aller à des rêveries d'une harmonieuse langueur, à une vague nostalgie, dans l'ombre et le silence. Enfin il s'évanouit comme une vision, ainsi que la Statue, unissant

La Clarté de leur être à l'Ombre des érables.

Il est curieux de voir ce poème, où les idées sont tout à fait symbolistes, garder la coupe de vers classique et de n'y rencontrer aucune des licences de rimes qu'affectionnait cette époque.

Il en est de même du SERMON DANS LA VALLÉE. Celui-ci, malgré le vague de l'ensemble, et sans avoir rien de religieux que le titre, est très intéressant au point de vue des idées. Comme les segments d'une ligne brisée indiquent cependant une direction générale, on dégage de ce tout un peu fragmentaire une conception de la vie tellement opposée à celle que Psichari se fera seulement deux ans plus tard au Congo, que ces deux années peuvent être regardées comme les plus importantes de son évolution.

Dès 1906, c'est la recherche de quelque noble raison de vivre, l'attrait de tout ce qui est élevé, et déjà du bellicisme. En 1904 (1), c'est la louange de la vie facile, avec cette idée générale de ne pas tendre trop

(1) LE SERMON, écrit en 1903, porte comme dernière date le 14 octobre 1904.

haut, de suivre ses désirs. Celui qui devait avoir la passion de la perfection écrivait cet essai de pastorale, qui est surtout un éloge de la facile médiocrité :

Trop haute est la montagne, et cet azur trop proche,
. . . .
Moi, je vous dis : Bergers, vous montâtes trop haut,
Et vous êtes partis de la plaine trop tôt.
. . . .
Descendons...
Par les chemins de sable et les routes faciles
Vers où croisent les lis qui ne travaillent point...

Et l'exhortation presse ceux qui veulent persister à regarder plus haut, qui ne croient pas que le bonheur est là, tout près :

O fols ! Vous regardez les montagnes encore,
Et vous donnez à des regrets leur sombre essor...
. . . .
Salut à la vallée où l'on pleure, où l'on rit.
Où parlent les oiseaux, où le pommier fleurit.
Le bonheur est en toi, lente et molle vallée...

Ce bonheur, dans la mollesse et les « routes faciles » est celui pour lequel Psichari aura plus tard de la haine, le mot n'est pas trop fort, tant son dégoût en est violent. Mais n'est-ce pas pour l'avoir un instant aimé qu'il en a gardé une pareille amertume ? La vallée, d'ailleurs, ne lui donnait pas ce soi-disant bonheur ; il y cherchait

surtout la vie. Toujours il rechercha la plus grande plénitude de vie. Quand il avait vingt ans, il croyait la trouver dans l'agitation et voulait descendre dans la vallée « où l'on pleure, où l'on rit »; voyant alors la vie dans ce qu'elle a de factice, il lui semblait que les sommets l'auraient écarté d'elle. Mais dès lors qu'il a compris l'essentiel et l'éternel de la vie, et compris qu'elle se développe dans l'ordre, le calme et le silence, il s'éloigne de la vallée, amené jusque devant l'exemple des saints « les plus hauts exemplaires de l'humanité ». Ainsi agit une même tendance sous deux conceptions différentes.

Ernest Psichari, passionné de musique, aimait chez les décadents la musique, l'harmonie et aussi l'extraordinaire. Cela s'alliait avec son amour du paradoxe et son plaisir à étonner. Cette pensée un peu floue s'accordait avec un reste d'imprécision d'esprit et sa tendance non seulement à se jouer dans le rêve, mais surtout à isoler une idée qui lui plaisait pour en faire le point de départ d'un rêve personnel, prêt à s'envoler tout seul, insoucieux de la pensée de l'auteur.

Entre ses deux admirations, nos grands classiques et les poètes modernes, on peut se demander quelle place il faisait à Renan. Certes il connaissait son œuvre; il l'avait lue dans ce qu'elle a d'abordable pour un jeune homme de seize à dix-huit ans; mais il ne s'en occupait pas beaucoup. La pensée de ce grand-père très vénéré, par Ernest comme par toute sa famille, ne l'influençait guère. Dans son enfance il avait été très frappé par

les DIALOGUES PHILOSOPHIQUES, mais par la forme plus que par les idées. Pour une de ses premières dissertations de philosophie, il avait précisément choisi cette forme et l'avait maniée avec une richesse de langage et une ampleur de vues étonnantes chez un aussi jeune élève, encore enfant par tant de côtés. Mais lorsque, à la suite de Bergson, il commença à réagir contre le scientisme, le matérialisme, l' « intellectualisme », il ne faisait point d'exception en faveur de son grand-père. Que sa famille fut très en vue, il ne s'en souciait pas, un peu par humilité socialiste, beaucoup par simplicité d'enfant généreux, fort indifférent aux avantages sociaux et qui, dans une insatiable et mobile curiosité, ouvrait son esprit à tous les vents qu'une éducation très libre laissait arriver jusqu'à lui.

Avant sa licence, ses études furent interrompues par une grave maladie qui, jointe à un excès de travail, lui laissa longtemps une grande dépression nerveuse. Sa sensibilité toujours vive devint extrême, maladive. Il faut placer à cette époque la déception dont il n'a jamais clairement parlé, mais que son dédain de l'amour laisse deviner dans ses ouvrages. C'est une indication psychologique sur l'un des points de départ de ce douloureux besoin de fixité auquel il n'échappa que par la discipline militaire, après s'être épuisé dans une insatiable curiosité de toutes choses, y compris ce que son âme ardemment et délicatement chrétienne considéra comme une coupable vie de désordres. Désordres, certainement, mais sans un sentiment bas. Désordres réels, mais que ses re-

mords et son humilité grandissaient bien un peu, au dire d'un ami, prêtre connu après sa conversion, à qui il avait voulu ouvrir sa conscience.

Pour le remettre on l'envoya dans le Midi, chez des amis de religion protestante. Il y fit un assez long séjour qui n'améliora pas sensiblement sa santé, mais eut, un instant, un effet singulier. Ernest accompagnait parfois ses amis au temple. Bientôt il y retourna seul, et connut alors un élan religieux, mystique, tout différent de l'ardeur idéaliste qui avait été son atmosphère intérieure dans le socialisme comme dans le dreyfusisme. Mais il y avait dans la rigidité protestante quelque chose qui ne pouvait s'adapter à sa nature sensible, ardente et tendre; à côté de cela, le libre examen ne pouvait répondre au besoin de fixité de cette âme ballottée depuis l'enfance dans les idées et les sensations les plus diverses. En effet, il oublia bientôt, et radicalement, ce contact avec le protestantisme, qui ne laissa aucune trace en lui. Il serait même inutile de noter cet élan passager de spiritualisme si ce n'était l'apparition première d'un besoin religieux qui devait se faire de nouveau sentir des années plus tard, avec une tout autre force.

Dans cette période de maladie, certaines tendances morales se précisèrent chez Ernest. Sa bonté naturelle, sa complaisance auraient pu s'atténuer pendant les mois où tout le monde s'ingéniait à le soigner et à le distraire. Mais où d'autres se seraient doucement laissé glisser dans l'égoïsme, lui s'oubliait entièrement, craignant toujours de donner de la peine. Pendant qu'il ne pouvait pas

travailler, il sortit beaucoup avec Mme Maritain-Favre, la mère de son ami, qui lui faisait visiter Paris. Il n'y avait pas d'attention qu'il n'eût pour elle, et cela avec une bonté exquise et la délicatesse d'une nature charmante. Mais il devenait de plus en plus rêveur. L'enfant volontiers solitaire, qui songeait sur la falaise de Perros, avait déjà senti tout le vide du monde. Ernest, très sociable, très causeur dès qu'il était dans un salon, exubérant, boute-en-train, sans l'ombre de timidité ou de vanité, trouvant toujours le mot gentil et à-propos, ne cessait pourtant de ressentir un grand dégoût qui ne fit que s'accentuer jusqu'à la fin de sa vie, avec l'horreur que lui inspirait Paris. Il y avait en lui, même pendant qu'il était gai, pendant qu'il était heureux, un grand fond de tristesse, de tristesse profonde, pour ainsi dire constante. Il se sentait partagé entre ces différentes tendances, entre des hérédités diverses qu'il faut voir aussi à l'origine de la confusion d'élans qui se produisit dans son enfance. Il en souffrait et disait à sa grande amie au cours d'une de leurs longues promenades à travers Paris : « Que voulez-vous, madame, je suis du pays de la brume et aussi de celui du soleil... » Plus tard seulement ce dégoût du monde en général se cristallisa en celui de SON monde.

Cependant Ernest, encore souffrant, avait recommencé à travailler. L'ensemble de ses études de philosophie s'étend à trois années : sa classe de philosophie faite à Condorcet avec M. Léon Brunschvicg et deux années de préparation à la licence, dont la première fut

encore faite à Condorcet, en rhétorique supérieure. C'est alors qu'il connut Henri Massis, et se lia avec lui d'une amitié devenue profonde, surtout lorqu'une évolution de même sens les amena tous deux, presque en même temps, au catholicisme. A la Sorbonne Psichari, qui se trouva cette fois avec son ami Jacques Maritain, suivit les cours de différents professeurs, parmi lesquels il ne paraît pas falloir compter, comme on l'a dit, Frédéric Rauh; ils ne laissèrent d'ailleurs sur lui aucune empreinte personnelle.

Ses études de philosophie furent brillantes, mais plutôt à cause de sa large intelligence que d'une tournure particulièrement philosophique de son esprit. Les tendances manifestées dans ses autres études se retrouvent dans celles-ci; même sens littéraire, même goût artistique. Il s'assimilait un enseignement en en prenant ce qu'il y avait de poétique, de beau; ainsi fit-il en philosophie où, non sans dilettantisme, il goûtait un plaisir de plus avec son amour du beau système, du raisonnement bien établi, aux belles lignes caractérisées. Il s'y joignait un plaisir de nouveauté lorsque l'histoire de la philosophie lui présentait des théories nouvelles. On voyait surtout chez lui le plaisir de la découverte, mais rien de défini comme orientation spéculative; il était sans résistance déterminée comme aussi sans excessive docilité. Lorsqu'il était interrogé, il répondait bien, mais sans qu'on le remarquât particulièrement, tout son groupe étant très fort. Ce qui était frappant, c'était, avec la forme, sa hauteur de vues et l'ampleur de ses dévelop-

pements. Jamais il n'était submergé par son sujet. « Dans sa manière d'aborder les idées philosophiques, il y avait quelque chose de très personnel : c'était de flamber immédiatement au contact, de les faire s'élever jusqu'à leur dernière hauteur et ensuite de les dominer pour les confronter avec d'autres idées (1) ». Cette faculté et cet enthousiasme le faisaient quelquefois glisser d'un sujet à l'autre. Son esprit devenait pourtant toujours plus précis. Ernest, qui devait avoir une si belle logique, droite et simple, venue de la sincérité de son cœur, gardait encore une tendance à dominer le sujet sans l'étreindre, mais prenait déjà l'habitude d'aller, dans ses raisonnements, jusqu'au bout des idées.

Autre chose intervenait encore dans la classe de philosophie. Le procès Dreyfus était en plein débat. Le milieu de Psichari était sincèrement dreyfusiste et, convaincu de l'innocence, ne pouvait se résoudre à voir la France commettre ce qu'il estimait une injustice. Le salon de M. et Mme Psichari, rendez-vous de tout le groupe de Clémenceau et de L'AURORE, des personnalités politiques et universitaires, jouait un rôle important dans le mouvement de la LIGUE DES DROITS DE L'HOMME. Quant à Ernest, il ne parlait que pour « la Justice... la Vérité !... » allait bien plus loin que ses parents et, comme ses camarades, donnait une direction passionnée à toutes les questions de philosophie. La fièvre de politique était telle dans toute la classe au moment du pro-

(2) Lettre de M. Brunschvicg, du 5 septembre 1920.

cès Alemanne-Régis, que les lycéens firent entre eux une quête pour Alemanne et signèrent : « La classe de philosophie de Condorcet ». Bien entendu, Ernest Psichari était antimilitariste, plutôt marxiste, et subissait l'influence de Jaurès à travers Péguy. Il ne conviendrait pas d'exagérer cet antimilitarisme batailleur et généreux dont le vague n'était pas sans danger, comme l'ont montré ceux qui en ont tiré depuis de si terribles conclusions. Par inconséquence, il n'avait alors rien d' « ANTInational », pour emprunter un mot de Péguy, et n'était qu' « INTERnational » (1). Au reste, la France, qui devait tenir tant de place dans la vie et la pensée de Psichari, ne l'occupait pas à cette époque. Sa jeunesse ardente et pleine de rêves généreux n'entrevoyait pas ce grand amour de son âge viril; et Péguy fut bien pour quelque chose dans la découverte émue que fit le jeune soldat ainsi que dans l'idée féconde de la mission de la France liée à celle de l'Eglise. Cependant l'esprit de Psichari suivait à cette époque une route si parallèle à celle de Péguy, qu'on ne peut savoir de quel cerveau est partie l'idée que les deux cœurs vivaient en même temps. Vers les dix-huit et vingt ans d'Ernest, c'est-à-dire à la fin de ses études de philosophie et pendant sa première année de régiment, Péguy, qui avait commencé à se rendre compte de la portée antifrançaise et bassement antireligieuse de l'Affaire et à voir, en un mot, les dessous malpropres du dreyfusisme, se détachait du groupe qu'il

(1) Cf. Notre Jeunesse, p. 132.

avait servi sans le vouloir, des « profiteurs » et des « politiciens ». Psichari ressentit la même déception et réagit avec violence contre Combes et Anatole France. Arrivé à cette année 1905 où la menace allemande achevait d'éclairer Péguy, il était aussi tout à fait nationaliste. Ecœuré des luttes de parti et du danger qu'elles faisaient courir à la France, il changea d'orientation politique, autant qu'on puisse parler de politique pour lui qui ne l'aima jamais et s'en tint à l'écart (1). Il commença à se tourner vers le mouvement d'ACTION FRANÇAISE. Lors de son départ pour le Congo, il était très monté contre Clémenceau; avec sa vivacité habituelle, il

(1) En 1912, Psichari examinait assez longuement le pour et le contre des différentes formes de gouvernement et s'abstenait de choisir :

La république a contre elle le suffrage universel, l'impossibilité d'un effort continu, l'absence de responsabilité, et surtout l'oubli de tous les « grands principes moraux », « la lutte étroite, mesquine, » contre tout ce qui est élevé, tradition, religion, patrie, études classiques. Mais du moins elle a relevé la France, refait l'armée, trouvé des alliances et créé l'empire colonial.

Contre l'empire il y a, avec le plébiciste et l'importance personnelle de l'empereur, une politique nécessairement flottante, entre sa démocratie de principe et son régime autocratique. Mais ce soldat voit surtout, à côté d'autres avantages, que l'empire est « un régime d'honneur militaire », où la grandeur par les armes redevient possible, et qui rendrait donc à la France « son ancienne place dans le monde ». Car la victoire lui apparaît bien comme absolument nécessaire pour donner au réel relèvement de la France son plein effet moral.

Enfin il examine la royauté. Elle est un « anachronisme » et serait pesante. Mais seule elle assure la continuité d'efforts et, respectueuse du passé, reprendrait les traditions. En théorie, la monarchie constitutionnelle serait le régime le plus près de la perfection.

Que va-t-il donc conclure après cet examen ? Simplement que la politique ne convient pas au soldat, et que l'armée doit rester « la GRANDE MUETTE ». (PENSÉES A DOS DE CHAMEAU).

l'accusait de toutes espèces de choses et, dégoûté, s'écriait : « Nous n'en sortirons pas sans un roi ! »

Dans le carnet où Psichari notait en Mauritanie ses PENSÉES A DOS DE CHAMEAU (1), il revient sur toute cette période à propos du CAHIER du 17 juillet 1910, NOTRE JEUNESSE, que Péguy lui avait envoyé. Péguy, parlant de l'affaire Dreyfus à laquelle il avait donné toute sa juvénile ardeur, expose sa fameuse théorie de la mystique et de la politique, c'est-à-dire du pur idéal opposé aux calculs des profiteurs. Il y eut, dit-il, un dreyfusisme mystique comme le sien, avec une « poussée d'essence chrétienne » vers la Justice et la Vérité, défendues avec une fierté, un courage, un désintéressement, un amour de l'idéal, du peuple et de la pauvreté qui étaient vraiment des vertus militaires, et françaises, et chrétiennes. Pendant ce temps, par une «illusion politique », d'autres faisaient au contraire de l'Affaire un mouvement antichrétien. Les politiciens créaient « une situation de guerre et de haine ».

Le dreyfusisme de Psichari avait été aussi pleinement « mystique » et idéaliste. « Grands mobiles », « hautes raisons », dit-il en approuvant le jugement de Péguy, et il ajoute : « C'est l'honneur de la France que de savoir élever tous les débats et regarder à l'occasion une cause judiciaire SUB SPECIE ÆTERNITATIS. »

Un jour, ce devait être en 1908, Ernest se promenait seul à cheval, en uniforme. Passant à Suresnes, devant

(1) C'est le titre, entremêlé de dessins et de lettres arabes, que Psichari a écrit sur la page de garde.

la statue de Zola, fondue avec le bronze des cloches de l'église, il fut accueilli par les huées d'ouvriers antimilitaristes. Ecœuré, il revint aussi très amusé en pensant à son dreyfusisme de jadis...

Pendant la préparation de sa licence, Ernest Psichari suivit au Collège de France les cours de Bergson. Ce fut la seule influence philosophique qu'il subit jamais; il lui dut la réaction « antiintellectualiste » qui fut pour tant de jeunes gens de cette époque la préparation d'une conversion au catholicisme. Pour lui comme pour Péguy, Maritain, Lotte et bien d'autres, Bergson dissipa les préjugés scientistes et matérialistes, et permit de retrouver la foi dans la liberté de l'âme spirituelle et dans les initiatives créatrices, comme l'espoir d'atteindre la connaissance de l'absolu. Psichari s'échappait avec bonheur de systèmes qui étouffaient sa nature ardente. Encore faut-il ajouter que l'influence de Bergson fut moins profonde sur lui que sur Péguy et ses autres amis, Ernest ne s'étant jamais donné à fond à la controverse purement philosophique. Le mot d'ANTIINTELLECTUALISME caractérise fort imparfaitement sa pensée, même à cette époque; car il n'a jamais cessé d'aimer passionnément l'intelligence, et l'attitude pragmatique, le goût de l'action pour elle-même, le mépris de la raison raisonnante qu'il partageait alors avec beaucoup de jeunes gens n'ont jamais été en réalité chez lui qu'une réaction violente contre les sophismes de la fausse raison, un moyen de sauver l'essentiel, de ressaisir par une voie abrégée les principes de salut sans lesquels la vie humaine croule

dans le néant, et que la vraie intelligence est apte à fonder et à justifier, il n'en doutait pas, mais sur lesquels sa génération promise, hélas ! au sacrifice, n'avait ni le temps ni le loisir de philosopher rationnellement.

On a parlé aussi d'une étude de Spinoza, qui l'aurait passionné vers le même temps. Ce fut une étude complète, dans le texte latin, annoté selon son habitude, mais elle resta sans influence sur sa pensée.

Tout autre fut la portée de Bergson, du moins par la partie négative de son œuvre. Là, bien que par certains côtés Ernest très littéraire, esthète même, resta en accord avec son milieu, la réaction contre son éducation devint assez consciente. Jusqu'alors il n'avait eu que cette « insatisfaction » profonde et dans un certain sens ignorée de lui-même, qu'il a traduite par cette phrase appliquée à Maxence : « Son père avait nourri son esprit, mais non son âme (1). » Lui ne savait pas que son âme avait besoin d'autre chose, et il trompait son cœur en le jetant sans cesse à la suite de son intelligence souple et pénétrante. Il aimait aussitôt ce qu'il avait compris, prompt, dans sa nature d'artiste, à saisir en toute chose quelque parcelle de beauté, de vérité, où s'attachait son âme vibrante. Ainsi faut-il entendre qu'il se laissait influencer et changeait assez facilement d'avis, excepté dans les questions où il avait réfléchi et avait une fois pesé sa décision.

Ses aspirations jamais satisfaites étaient aussi une cause de dilettantisme; car il fut très dilettante, toute-

(1) Le Voyage du Centurion, p. 4.

fois moins que son frère, et le resta jusqu'à son entrée dans l'armée. Il se prêtait à tout sans jamais se donner. Dans ses plus grands enthousiasmes, il ne s'abandonnait pas; une part de jeu intellectuel se mêlait à son exubérance et rend encore plus difficile de déterminer la véritable orientation de son esprit. On peut très nettement retrouver dans toute sa jeunesse des traits constants de caractère, mais pas d'idées constantes.

Enfant et jeune homme, comme si la chose ou l'idée goûtée avait dans l'instant même créé un vide nouveau dans son âme, son aspiration s'élançait plus loin, plus haut surtout, avec une sensation aiguë et douloureuse de ce qui lui manquait, avec un désir croissant de perfection auquel il donna son application véritable dans l'élan vers la perfection morale et chrétienne si bien rendu dans LES VOIX : Au « plus humble des saints », « ce qui est facile ne... suffit pas. Ce qu'il veut, c'est de vivre de la vie des anges. Jusqu'à sa mort, il garde l'inquiétude de la perfection, ce mécontentement de soi-même qui n'est que le sentiment de sa réelle impuissance. A mesure qu'il s'affine dans sa vie morale, il voit se creuser davantage l'abîme qui le sépare de son Dieu. Plus il s'approche de la perfection, plus il la voit fuir devant lui. Aussi sa vie est-elle un rejaillissement perpétuel, un perpétuel mouvement, une glorieuse ascension, et comme une escalade du ciel qui ne laisse nul répit (1). »

(1) LES VOIX QUI CRIENT DANS LE DÉSERT, p. 132-133.

Avant de se fixer dans l'ordre militaire et catholique, Ernest Psichari passa par bien des changements, mais constamment pour mieux faire, pour s'élever. Très souvent il disait à sa mère : « Vois-tu, maman, jusque-là j'ai erré... mais à présent : Vita nuova ! Vita nuova ! ». Il se jetait dans cette « Vita nuova » et faisait tout par crise, passionnément ; toujours avec la même noblesse de cœur, la même sincérité d'une âme de cristal qui, par certains côtés, restait enfantine.

Ce jeune homme, qui se jetait dans ce que les idées de gauche pouvaient offrir de plus révolutionnaire, souffrait précisément du manque de base stable des principes de son milieu. Inconsciemment c'étaient eux qu'il remettait en question. Sans en avoir souci, sans même y penser, il sentait le besoin ignoré d'une règle morale et intellectuelle moins rigide que le pur stoïcisme qui, malgré sa grandeur, ne satisfaisait pas son cœur plutôt mystique qu'ascétique. Il la lui fallait plus fixe et plus intime, pénétrant les régions secrètes de l'âme, et s'imposant au nom d'une idée en laquelle il pût reconnaître la vérité, l'aimer et s'y attacher enfin. La discipline militaire fut l'ébauche de cette Règle qu'il ne devait trouver que dans le catholicisme, en s'apaisant dans l'amour du Christ.

CHAPITRE II

CONVERSION A L'ORDRE

BESOIN DE RÈGLE. — « ERNEST PSICHARI, SOLDAT. » — LA MISSION DU HAUT LOGONE. — CARACTÈRES DE LA SENSIBILITÉ DE PSICHARI D'APRÈS SON PREMIER OUVRAGE

Le choix d'une profession n'avait jamais beaucoup préoccupé Ernest Psichari. Sa ferveur socialiste lui avait inspiré un moment le projet d'être instituteur, afin de participer à la grande œuvre de « former les couches de la démocratie ». C'était bien une carrière un peu moins considérée que celle de professeur à l'Université, mais cela n'était pas pour l'arrêter, au contraire : « D'abord, LA SITUATION, ça ne signifie rien », disait-il; « mais ce qui compte, c'est l'idée, et c'est le don de soi. »

Certains amis de sa famille se le représentaient volontiers comme un poète un peu bohème, cherchant et goûtant les sensations de beauté, flanant aujourd'hui, voyageant demain, au retour se mettant passionnément à écrire quelque volume de vers. Mais Psichari était un dilettante à qui le dilettantisme ne suffirait jamais. Cette

image par trop incomplète ne rend pas le côté généreux de sa nature ardente, celui-là même qui était le plus original et le plus puissant.

Quoi qu'il en fût des prévisions de son entourage et de son absence de plans personnels, Ernest Psichari s'acheminait, porté par son milieu, vers la carrière universitaire. Son père, le voyant très fort en grec, projetait d'en faire un helléniste, lui-même commençait de penser quelque peu à une thèse. Nombre de sujets s'offraient à lui. Combien a-t-il envisagé? C'est ce qu'il est impossible d'établir devant un esprit aussi jaillissant d'idées. Entre bien d'autres probablement, il semble qu'il en ait distingué deux. L'un était sur « la faillite de l'idéalisme », avec une nuance de bergsonisme sans doute. Le projet, conforme d'ailleurs à son état d'esprit, ne fut qu'effleuré dans quelques conversations entre camarades. Il ne mériterait même pas d'être mentionné, si certaines études sur Ernest Psichari ne l'avaient déjà signalé. L'autre, à défaut d'un résultat positif, a la valeur d'une indication psychologique assez importante. C'est le projet de thèse sur le quiétisme, Fénelon et Mme Guyon. Le sujet le passionnait et, dans la courbe difficile à tracer de son évolution, il n'est pas inutile de relever cet intérêt au moins spéculatif pour le mysticisme.

Mais dans tout cela, Ernest ne se prenait à rien. En fait, il subissait une crise morale très grave.

Sa vive intelligence voyaït immédiatement le fond et le vide de tous les systèmes, elle se dissolvait sous les paradoxes où bouillonnaient son exubérance et son impa-

tience intellectuelle, dans une absence totale de convictions philosophiques ou autres. Cet état d'esprit se traduit notamment dans le texte d'une dissertation où il paraît gagné par le scepticisme du mot de Protagoras: « L'homme est la mesure de tout. » Il évoquait cette période de sa vie, parlant dans L'APPEL DES ARMES, des « jeux mortels de l'intelligence » (1). « Mortels », en effet. Il allait vraiment à une sorte de destruction intellectuelle de soi-même, à laquelle le poussait encore son extrême sensibilité, donnant une répercussion inouïe à toutes ses impressions. Pourtant il ne paraissait alors nullement souffrir de ce manque de stabilité. Il en était à subir avec une bien autre force les suites d'un grave choc sentimental qui le laissa complètement désemparé. Il s'était donné tout entier à ce premier et très pur amour qu'il n'oublia jamais. Sa vie demeurait vide devant lui. La tendance au désordre qu'il avait toujours manifestée dans son enfance et qu'une éducation attentive n'avait pu corriger à fond, s'accrut jusqu'au désordre moral.

Psichari eut-il une vue claire du danger qu'il courait? Il pressentit certainement qu'il était perdu, s'il restait dans cet état. Comme en rhétorique il avait mis tout d'un coup de l'ordre dans son travail, il se ressaisit cette fois encore, et plus profondément. Par un effort de volonté admirable, surtout à vingt ans, il réagit contre lui-même et son énergie reprit le dessus. Elle le reprit même physiquement, car sa santé toujours délicate, et réellement

(1) L'APPEL, p. 42.

atteinte depuis sa dépression nerveuse, s'affermit définitivement.

C'est alors qu'il s'était tourné vers l'armée. Entrevoyant déjà quel soutien serait pour lui la discipline militaire, il voulut s'engager pour l'année de service qu'il avait à faire comme licencié. Ses parents craignaient qu'il ne pût s'accommoder d'une telle règle et d'une vie aussi remplie de fatigues. Mais lui n'avait aucune hésitation. Le soir de son départ encore, dans la voiture qui l'emmenait, il disait, serrant les mains de sa mère : « Maman, je t'assure, je sens que je serai un bon soldat... Je le sens... »

Un changement s'était produit en lui dès son arrivée à la caserne. Tout autre physiquement, avec son uniforme et ses cheveux courts, qu'il avait jusque-là portés longs, à l'esthète, il était affermi, solide, heureux. Au premier contact avec l'armée, par une sorte d'influence directe, immédiate, sur son tempérament, il avait perçu l'ordre, l'avait compris, l'avait aimé. Il s'était senti à sa place, avec « un rôle infime et capital » dans le « grand mouvement en commun, ... l'action énorme, combinée, mystérieusement unie... » (1). Il n'abdiquait pas son intelligence; il prenait une conscience plus nette de ce qui lui manquait et de ce qui pouvait compléter son action personnelle. Maintenant il savait ce qu'il avait à faire, et, ce qui plus est, se sentait fait pour cela. Son imagination, sa sensibilité, son intelligence, au lieu de le tirailler en tous sens, s'unissaient pour ouvrir de splendides per-

(1) L'Appel, p. 139.

spectives derrière la grisaille du « métier » monotone, auquel il s'appliquait minutieusement, amoureux du détail de service qui satisfaisait son besoin de règle. En même temps, son habitude de l'abstrait et des larges vues le faisait s'élever jusqu'à l'idée inspiratrice, au nom de laquelle Maurice Vincent, pressentant que la petitesse vient de l'esprit et non de la chose. disait dans sa prière en l'église de Cherbourg : « O mon Dieu, ... Faites que je trouve beau ce qui paraît mesquin aux autres hommes (1). » « Lui acceptait tout parce qu'en tout, il percevait confusément une raison dernière (2) », et se sentait sauvé.

Il passa un an au 51e de ligne à Beauvais. Puis, au grand étonnement des amis qui l'avaient connu autrefois si fantaisiste, il rengagea pour cinq ans. Dans sa famille, où l'on connaissait les impressions de sa première année de régiment, la surprise fut moindre, mais réelle cependant. D'ailleurs, aucune opposition de la part de ses parents. Ils parlèrent avec lui de l'avenir qui lui serait fait par sa décision, et du choix de cette voie plutôt singulière d'accéder à la carrière militaire. Au contraire, cela lui plaisait de passer par le rang. Il était encore un peu socialiste et avait pris à l'armée cet amour du détail qui allait devenir un trait saillant de sa physionomie morale : « On connaît bien mieux le métier », disait-il.

Il désirait cette vie, sa personnalité s'y adaptait, il

(1) L'Appel, p. 106.
(2) Id., p. 147.

pensait continuer sa carrière littéraire, sa santé enfin était devenue excellente : « Eh bien, mon ami, rengage! » lui dit son père. Et la décision fut prise, le rengagement signé.

Voilà Psichari soldat, et bien fier de l'être, heureux et stabilisé comme jamais. Il venait de publier sa seconde plaquette de vers, LE SERMON DANS LA VALLÉE, « par Ernest Psichari, soldat. » Ce mot était pour lui comme une prise de point d'appui sur la réalité, quelque chose de ferme où se ressaisir, s'affirmer, se développer.



Si l'on veut connaître les impressions d'Ernest dans l'année de régiment qui décida de sa vie, il faut les chercher dans l'APPEL DES ARMES où, démarquées sans doute pour que le roman ne tournât pas à la confession personnelle, il les a données cependant très exactes. Les caractères des deux personnages principaux de L'APPEL, l'officier et le jeune soldat, sont des fragments d'autobiographie empruntés à des époques différentes. Maurice Vincent, c'est Psichari à vingt ans, expliqué plutôt que jugé par Psichari à vingt-sept, dans une analyse psychologique affinée par l'habitude de l'observation intérieure, et qui, par conséquent, éclaire des impressions, des sensations confusément ressenties.

Une fois faite la part du roman, qui comprend toute la partie sentimentale, certains antécédents personnels

de Maurice et de Nangès, et le caractère de l'instituteur Vincent, on voit se dégager un portrait moral très ressemblant de l'engagé volontaire de 1903. Il prête à Maurice certaines des raisons qui l'orientèrent vers l'armée, ses impressions de manœuvres et de vie de caserne, sa perception de l'ordre, sa reconnaissance de la France et des forces du passé; jusqu'à son amour du pays de Voulangis, où son ami Maritain l'emmenait souvent dans la maison de campagne d'une de ses tantes. Pays aux lignes sinueuses, plein de grâce sinon pittoresque, avec de larges horizons où se complaisait le regard lointain de Psichari. Il est à remarquer que dans toute son œuvre ne se trouvent ni une description, ni une évocation, d'un paysage qui soit borné. Pas un sous-bois, pas un de ces petits coins de rivière, pourtant solitaires et frais. Peut-être, en Afrique, quelque gorge austère, sauvage; mais il la signale parce qu'elle coupe l'horizon. Son regard ressemble à son âme; comme elle il s'élève, va jusqu'au bout, aime les vastes ensembles, comme elle droit, franc et clair. Psichari aimait encore dans la Brie ce manque de joliesse, cette nudité, en accord avec le dépouillement intérieur qui se faisait en lui. Sa simplicité naturelle, accrue par son nouveau sens de l'ordre, allait se traduire dans son goût de la nature par l'amour de plus en plus marqué de la ligne au lieu de la nuance, des lignes sobres, pures et nues. C'est un caractère sur lequel il y aura lieu de revenir à propos de ses descriptions et qui se remarque jusque dans ses dessins, où la ligne est presque dure, d'une netteté trop saillante.

Puis aussi, dans cette campagne unie qu'il colorait à travers son prisme intérieur, il s'apaisait près de « la terre qui est la vraie compagne », de sorte qu'on peut appliquer en un sens à ce causeur déjà très homme du monde ce qu'il dit de Maurice : « C'était le seul compagnonnage où ce sauvage pouvait se plaire. Tout autre l'eût dégoûté comme une écœurante vulgarité (1) ». Les conversations d'un niveau cependant élevé et les choses immatérielles elles-mêmes lui semblaient vulgaires si elles ne baignaient dans la noblesse et la générosité du cœur. N'est-ce pas déjà Psichari disciple, peut-être involontaire, de Pascal, et prêt à distinguer l'ordre de l'esprit de celui de la charité ?

L'origine de la vocation militaire d'Ernest Psichari est bien racontée sous le couvert de celle de Maurice. Il faut éliminer certaines des raisons de celui-ci, l'influence personnelle de Nangès, l'attrait des coups de sabre, les évocations d'Afrique rapportées de ses propres voyages, et même certaines luttes intérieures sur le pacifisme. Psichari n'avait pas été seulement le « bon élève » qui répète élégamment sa leçon, il avait dépassé ses maîtres de toute son ardeur combattive ; mais grâce à sa souplesse intellectuelle, sa loyauté et sa facilité d'adaptation à ce qu'il estimait le meilleur, il ne se trouvait pas lié à ses opinions d'autrefois.

On peut attribuer hardiment à Psichari au temps de son engagement les besoins de cœur et d'intelligence prêtés à Maurice Vincent. Ces aspirations vers

(1) L'Appel des Armes, p. 44.

la grandeur, cet apaisement devant un ordre nouveau joint à un certain malaise causé par l'imperceptible rupture de mille petits liens du passé, « sensations troubles » par lesquelles on s'achemine vers une conception de vie différente. Cette attention aussi, donnée aux tressaillements du cœur, cette « étonnante facilité à garder en soi, à retenir comme importantes des impressions en apparence négligeables, de ces impressions qui secouent comme le contact d'une bobine de Ruhmkorff, mais qui laissent peu de traces chez la plupart des hommes, parce qu'ils les estiment, les insensés, étrangères à la raison (1). » Précisément, c'était avec une intelligence très vive qu'il les saisissait, les écoutait et jugeait pouvoir « bâtir sa vie sur ce sable mouvant (2) ». Sa nervosité arrivée « à un degré... qui aurait inquiété quiconque ne connaît pas la beauté de ces élans juvéniles (3), » lui donnait une singulière clairvoyance de ces intimes aspirations et de l'accord où elles se fondaient avec tel ou tel détail de sa vie nouvelle, développant en lui une joie de stabilité. Joie de certitude dans un système logique qu'il ne s'agissait plus d'aimer du dehors, en dilettante, mais auquel il fallait adhérer par sa conduite, auquel on pouvait se soumettre et dont on sentait l'armature soutenir jusqu'à la pensée individuelle. Dès lors, peu importaient les mesquineries, les fatigues et les rudesses inutiles. Au contraire, il les regardait comme fortifiantes, préservant

(1) L'Appel, pp. 128-129.
(2) Id., p. 129.
(3) Id., p. 49.

d'une certaine déliquescence intellectuelle. Lorsqu'il rappelle le mot célèbre de Pascal, « cela vous abêtira », il ajoute : « Pour ma part, je ne redoute pas de telles extrémités (1). » C'est-à-dire : cela fera taire vos raisonnements superflus; vous mettrez toute votre intelligence à saisir l'esprit de ce que vous pratiquez, essayant de connaître par le dedans ce que vous ne considériez que par le dehors.

Joie de certitude, sensibilité qui s'apaise, c'est l'idée qu'évoquait la physionomie de Psichari dès la semaine qui suivit son arrivée au régiment. Cependant le premier contact du jeune soldat avec l'armée ne manquait pas d'imprévu, pour un socialiste d'hier... La première fois qu'il fut en service commandé, il faisait partie du peloton envoyé pour une exécution capitale! Il y assista après une longue faction dans la nuit glacée... et resta parfaitement indifférent.

Ernest Psichari détestait la sensiblerie. Bientôt, lorsqu'il eut commencé à s'assimiler son métier, il sentit « confusément cet orgueil, naïf et charmant, de se dire un « vrai » soldat (2). » Orgueil un peu enfantin qui se virilisait à mesure qu'était mieux comprise la grandeur militaire. Il aimait ce qu'il y avait de rude dans les vertus militaires, car il y voyait « une épreuve où l'on pût mesurer la valeur des âmes et voir si la trempe en était solide (3). » Et non seulement il sentait qu'il résistait à

(1) L'Appel, p. 23.
(2) Id., p. 143.
(3) Id., p. 144.

l'épreuve, mais encore qu'il s'améliorait, se fortifiait. Enfin il se sentait un but, une joie d'agir dans un cadre délimité où s'employaient utilement les forces jusque-là dispersées de son ardeur; il se développait dans un ordre supérieur à lui et gagnait en précision d'esprit. Différent de Maurice, dont il disait à propos de ses débuts : « Pauvre enfant! Il n'a pas encore compris les beautés de la règle ! », lui, c'est à cause de la règle qu'il aimait l'armée. Il prenait le goût de la beauté précise, et restait artiste dans ce sentiment de l'ordre qui commençait à prédominer chez lui. Ordre plus élevé que l'ordre rationnel et qui, des régions supérieures de l'âme, descendait au fond de ses facultés sensitives et intellectuelles.

Puis sa soif de dévouement, un désir d'héroïsme où s'orientait son passionné désir du mieux, espéraient se satisfaire un jour. Il ne semble pas exagéré de dire que dès cette époque, il avait une intuition, une espérance clairvoyante, du sacrifice dernier, total, qu'il enviait à nos morts d'Afrique dans ses méditations sahariennes. Maurice, dit-il, « songeait au jour où il lui faudrait se dévouer, à de grands sacrifices de tout qui, peut-être, lui étaient réservés (1). »

Quel épanouissement de l'être tout entier, dans cette « vie où le rêve et l'action se mêlent » (2), le sublime et le précis, pour un jeune homme de vingt ans, imaginatif, vibrant, qui transfigure tout ce qu'il touche! Il

(1) L'Appel, p. 171.
(2) Id., p. 171.

a glissé quelque part une petite phrase bien significative de son caractère insatiable et de sa surprise de ne pas être encore déçu : Maurice « n'avait pas épuisé la matière militaire (1). » Pour la première fois, Psichari n'avait pas cette impression douloureuse de toucher le fond de ce qui paraissait infini. Et dans les sentiments militaires, nets, simples, droits, ardents, un peu frustes, « il se croyait dans un bain bienfaisant de franchise et de clarté » (2) ; à l'aise, lui qui aimait tant le peuple, au milieu des « humbles propos » de ces « braves gens », chez qui, « sous leur rude écorce, il devinait des âmes naïves et fortes et de bonne trempe ». Il se reposait des compromis du monde, de ses capitulations et de cette liberté d'errer où le laissait l'anarchie intellectuelle. En goûtant cette joie de « servir », il se sentait libéré. De tout son orgueil de soldat qui sait « tout ce qu'un soldat doit savoir..., c'est-à-dire... commander et obéir » (3), et qui est soumis à l'une des plus nobles idées qui soient, il écrivait de Maurice :

« Enfant de France! La servitude qu'il accepte, c'est celle que veulent tous ceux qui ne sont ni des marchands ni des banquiers. Etre le domestique de son idée, ce n'est pas donné à tout le monde. La servitude militaire existe, comme existe la serviture du prêtre et comme existe la servitude du penseur. Mais il n'y a de libres au monde que ces esclaves.

(1) L'Appel, p. 109.
(2) Id., p. 149.
(3) Id., p. 207.

« Grandeur et servitude militaires! Servitude plus noble encore que la grandeur, plus grande que la grandeur, immensurable, parce qu'elle ne peut se mesurer qu'avec l'idée même. Au lieu que la grandeur militaire peut se mesurer... Mais la grandeur de la servitude! C'est celle du prêtre et du penseur, et elle ne peut absolument se mesurer avec aucune mesure humaine. C'est une grandeur épouvantable (1). »

Dans ces jours pareillement rythmés, « teints uniformément d'une belle couleur morale, sévère et sombre » (2), il y avait cependant des notes de lumière, de fraîche lumière. C'était « la première manœuvre de garnison... une révélation, mais nullement réfléchie, toute de sensibilité esthétique (3). » C'étaient, après les départs dans l'aube encore froide, la pureté matinale qui vous exalte sur la route, les marches au grand soleil, la halte et la saine fatigue où l'on s'effondre dans un sommeil total ; le cantonnement dans le village accueillant, et les illusions de manœuvres, la guerre, la bataille, qu'on imagine et qui vous soulève...

En allant « sur les routes de village en village », Psichari découvrit la France. « La France! Comme c'est grand et joli! C'est à pleurer de joie de voir tant de noblesse épandue partout, tant de bonheur (4). » En-

(1) L'Appel, pp. 270-271.
(2) Id., p. 144.
(3) Id., p. 129.
(4) Id., p. 229.

core n'est-elle pas à nous seulement pour la contempler ou même pour la défendre, nous y tenons par le cœur, par le passé. C'est parce qu'elle est en nous déjà, parce que nos pères, qui lui ont donné sa physionomie, alors faisaient déjà nos cœurs d'aujourd'hui, que notre âme et le sol de France sont comme deux frappes de la même médaille; et c'est pourquoi, à la bien regarder, elle nous révèle les empreintes fines et profondes que nous ne voyions pas sur notre cœur.

De plus en plus, Ernest Psichari se sentait fixé. Il commençait à aimer l'histoire, qui nous explique à nous-mêmes, nous rattache à d'autres et emploie notre vie à une partie déterminée de « l'action énorme... mystérieusement unie... » aussi, comme celle de l'armée, et qui est celle de la patrie. « Son état d'âme était fait d'une sorte de reconnaissance émue et mouillée pour le passé, de respect tempéré d'amitié » (1), car il découvrait qu'il n'était pas seul dans le temps. Il « ne démêlait pas bien à cette époque », mais n'allait pas tarder à apprendre, « que ce n'est pas seulement le père qui éduque l'enfant, mais aussi, surtout peut-être, les pères, ses pères, les mille forces du passé, les conseils obscurs des forêts et des pâtis, mêlés aux voix innombrables des penseurs et des poètes. Voilà ce qui prévaut contre une déviation particulière. La route, un instant perdue, se retrouve...

« Appel intense que celui de la terre et des livres... Là, c'est une force divine qui se dégage, et qui nous appelle, et qui nous courbe, et qui nous ploie irrésistible-

(1) L'Appel, p. 56.

ment. Là, l'intelligence échoue, comme la plus haute raison échoue devant la foi d'un Pascal. Là, nous sommes humiliés, abaissés vers la terre, et plus encore que le laboureur silencieux penché sur sa charrue, parce que la puissance qui nous prosterne descend du ciel lui-même (1). »

« La route, un instant perdue, se retrouve... » Et lorsque par un approfondissement, comme dit avec raison Péguy (2), plutôt que par un changement, se retrouvent dans le fond du cœur des traditions militaires ou religieuses qui n'ont pas été apprises directement dans la famille, mais transmises par le sang, lorsque l'enfant s'y est attaché, alors, selon le mot devenu célèbre, il a « pris le parti de ses pères contre son père » (3). « Ce mot admirable et incroyablement profond et ensemble si intelligent d'Ernest Psichari » (4), ce mot qui est « d'un grand écrivain », Péguy le commente ainsi :

« — Qui avait pris le parti de ses pères contre son père, tout est là, tout est dit, et tel est le programme et la dure destinée de notre génération.

« — Mais c'est aussi ce qui nous justifie, et ce qui nous authentique, et ce qui nous fait rentrer dans la nature, et dans l'ordre et la loi. C'est nous ainsi qui sommes l'autorité la plus ancienne et la plus légitime,

(1) L'Appel, pp. 86-87.
(2) Cf. Un nouveau théologien, p. 238.
(3) L'Appel, p. 221.
(4) Cf. Péguy, L'Argent, suite, pp. 89-90.

c'est nous qui sommes la tradition, c'est nous qui sommes la continuité, c'est nous qui sommes les pères, véritablement, puisque c'est nous qui sommes la race, puisque c'est nous qui sommes les grands-pères et les aïeux. C'est nous qui sommes la plus haute autorité. C'est nous qui sommes le plus vieux droit. Nous leur passons par-dessus la tête. Un tel mot éclaire tout. C'est nous qui sommes leurs pères. Et ils sont de bien mauvais fils. »

C'est ainsi que « le cas de notre petit Français devient une sorte de symbole, prend la valeur d'un fait historique. Voici que ce petit Français devient la France elle-même (1). » Par cette douloureuse nécessité de toute une génération, il témoigne que ce n'est pas seulement au temps des guerres qu'il faut s'arracher du milieu familial où tous les souvenirs aimés d'une enfance heureuse nous retiennent. Il y a aussi un temps de luttes entre les générations où, sans cesser d'aimer son père, il faut cependant s'écarter de lui, pour défendre, avec l'idéalisme français qu'il aime et qui subsiste dans une générosité déviée de ses buts légitimes, tous les principes de l'héritage de nos pères, toutes les idées justes, sources de plus de générosité encore, d'où cet idéalisme même est issu et sans lesquelles il finirait par être emporté. Sauf cette part d'autobiographie, d'autant plus importante qu'une famille représente davantage son temps, il ne faudrait pas transporter dans la réalité l'épi-

(1) L'Appel, p. 207.

sode de Maurice Vincent revenant à la maison paternelle. Lorsque l'engagé volontaire de Beauvais revint avec ses galons de caporal, il n'eut pas de reproches à affronter. Il n'eut pas à briser avec un père qui se réjouissait de voir son fils devenir lui-même, et écrivait après l'avoir perdu :

Je vis ainsi de jour en jour l'éloignement
Qui t'enlevait aux influences paternelles,
. . . .
Je me disais, le cœur ravi : « L'enfant que j'aime
Marche dans sa nature et marche dans son vœu.
Il est homme, il s'est dégagé de son milieu.
Ce qu'il sera, je veux qu'il le soit, par lui-même (1).

Sur l'exemplaire de L'APPEL que Psichari donnait à son père, il écrivait : « A mon cher papa qui m'a appris à écrire, très tendrement — Ernest. »

Maurice Vincent n'avait connu que l'armée coloniale. Moins heureux, Ernest Psichari avait connu d'abord « la grande armée nationale ». Bien que celle-ci ait décidé de sa vocation, il était loin de l'aimer autant que l'autre, plus fermée, plus militaire, dans laquelle, pour reprendre un de ses mots, on se sent davantage un « vrai » soldat. Il ne passa dans l'artillerie coloniale qu'après son rengagement, pour pouvoir faire partie de l'expédition au Congo que préparait alors le commandant Lenfant. Car ses parents, qui avaient entendu parler

(1) Jean Psichari, AU FILS TUÉ A L'ENNEMI, REVUE HEBDOMADAIRE du 13 mai 1916.

des projets du commandant avaient fait à Ernest la surprise de tout régler pour son départ, mais, pour changer d'arme, il lui fallait rendre ses galons, qu'il regagna d'ailleurs assez vite.

De sergent, il devint donc simple canonnier, et fut envoyé à Lorient. Il y passa une année pénible, retrouvant les corvées dont il avait été dispensé comme sous-officier. Certaines lui répugnaient, telle cette corvée de viande, pour laquelle il devait aller prendre les quartiers saignants, les rapporter dans son camion, et qui lui avait laissé un si désagréable souvenir.

S'il s'accommodait avec joie d'une vie très simple, il était trop délicat, trop près d'une vie raffinée quelquefois jusqu'à la subtilité, pour ne pas être ainsi heurté. Mais cela même il l'acceptait, le voulait, précisément parce qu'il le sentait contraire à sa nature et voulait réagir. Cet effort qu'on aurait pu croire momentané, et limité à une résolution d'entrer dans l'armée, se poursuivait, appuyé sur la discipline, avec une constance, une régularité, une volonté de ne rien négliger qui donnaient à cette conversion morale un très grand mérite, une très grande portée, et en faisaient le grave et austère prélude de la conversion religieuse.



La Mission du Haut Logone (1) avait pour but

(1) Tous ces détails, nécessaires pour situer les impressions d'E. Psichari, sont empruntés à l'ouvrage du commandant Lenfant : LA DÉCOUVERTE DES GRANDES SOURCES DU CENTRE DE L'AFRIQUE, Paris, 1909.

l'exploration des pays qui s'étendent entre la Sangha et le Chari, donc entre le bassin du Tchad et celui du Congo; région qui pourrait permettre des communications entre le Centre Africain et la colonie congolaise. Il fallait reconnaître le pays, en relever les ressources, prendre contact avec les indigènes, reconnaître les routes praticables et les laisser ouvertes après avoir dressé des cartes aussi détaillées que possible.

Le commandant Lenfant, chef de la mission, avait choisi pour collaborateurs le capitaine Périquet, chargé du travail géographique; le docteur Kérandel, chargé des observations médicales et de la délimitation des zones où règne la maladie du sommeil; le capitaine Joannard, l'ingénieur des mines Bastet, et les quatre sous-officiers Bougon, Delacroix, de Montmort et Psichari. Dans une zone d'exploration comprise entre sept degrés de latitude et, en longitude, entre la mission de délimitation Congo-Cameroun et les bords du Chari, l'expédition dura un peu plus d'un an.

Partis de Bordeaux, les membres de la mission étaient à Brazzaville le 18 septembre 1906. Ils remontèrent le Congo, puis la Sangha jusqu'à Nola, et, le vapeur allégé à cause des rapides, jusqu'à Bania, où ils arrivèrent dans les premiers jours de novembre, après avoir traversé une région des plus accidentées. La rivière y coupe silencieusement la grande forêt qui s'arrête vers Bania; là, commence la région des hautes herbes, la savane, moins riche mais plus habitée. Le commandant Lenfant, avec Psichari et une partie de la colonne, fit

la route par terre à partir de Nola. La marche pénible était bien compensée par de splendides points de vue sur les vallées noyées de brouillards où les forêts s'estompent dans une buée violette. Bania, centre d'exploitation de la région, est situé près d'une boucle où la Mambéré (la Sangha) franchit en cascades toute une série de rapides. C'est là que fut complétée l'escorte de la mission, qui comprit dès lors quarante fusils et quelques boys. Les porteurs furent recrutés un peu plus au nord, à Carnot, poste important des territoires de la Haute-Sangha.

La direction générale de l'expédition était sud-nord, avec Laï comme point extrême, situé sur le Logone un peu avant son confluent avec le Chari. A l'aller, l'itinéraire s'infléchit à l'ouest vers Yadé, à travers la région montagneuse où le bassin du Congo se sépare de celui du Tchad. Au retour, il inclina vers l'est pour atteindre le Chari à Fort-Archambault et remonter le cours de son principal affluent, l'Ouhame, avant de reprendre la direction de Carnot. Afin de pouvoir multiplier les observations, le commandant Lenfant divisa la mission en plusieurs colonnes qui devaient reprendre contact à certains points désignés et subir alors les changements que la progression dans des pays nouveaux rendrait nécessaires.

Le 1er décembre, la mission était concentrée à Carnot. Elle fut divisée en deux colonnes. L'une, lourde, se dirigeait droit au nord et devait porter à Laï le matériel indispensable à la seconde partie des opérations. L'autre, plus légère, allait explorer le nœud orographique de

Yadé; le chef de la mission la dirigeait et Psichari en faisait partie.

De Carnot à Yadé, on traverse le pays des Bayas, tribus cannibales, qui ont cependant une langue populaire poétique, des danses dont certaines ont beaucoup de grâce, et une musique parfois plus que dissonante, mais non sans beauté dans les chœurs à l'unisson. La morale n'existe pas chez eux, ils ignorent jusqu'au sentiment de la reconnaissance. Quant à leur origine, elle reste obscure. Chez les Bayas, les M'Boums et les Lakkas, se retrouve la coutume du « labi » période d'éducation morale et physique qui dure plusieurs années pendant lesquelles les jeunes noirs emploient une langue spéciale, le labi, qui permet de se comprendre de tribu à tribu dans l'Afrique centrale.

La colonne légère remontait la vallée de la Nana, par étapes d'environ 25 kilomètres, longeant une haute chaîne granitique, où des villages aux toits coniques se perdent dans les cols. Le pays, d'un climat assez doux, est coupé de rivières et couvert de buissons où s'entremêlent des liserons, des œillets, des glycines, des aubépines; tandis que les insectes de toutes couleurs abondent dans les sous-bois, sur les lianes, sous les feuilles. Vers le nord, la Nana devient de plus en plus torrentueuse et bruyante, resserrée entre deux lignes de hauteurs. Puis les cultures diminuent, le pays devient de plus en plus sauvage et désert. Des tribus en guerres continuelles habitent des cases mal bâties.

Le 1er janvier 1907, la colonne se divise encore. Pen-

dant que le commandant faisait une pointe au nord vers la ligne de partage des eaux de la Nana, de l'Ouhame et du Logone, c'est-à-dire du bassin du Chari et de celui du Congo, les sous-officiers Psichari et Montmort prenaient à l'est, vers le cours supérieur de l'Ouhame. Le 6 janvier ils se rejoignirent à Bouala et y trouvèrent la colonne lourde, en route vers le Nord. Deux sous-officiers, Bougon et Delacroix, envoyés sur le cours inférieur de l'Ouhame manquaient. A Laï seulement, ils rallièrent la colonne vers le milieu de mars, après des difficultés de toutes sortes, sans vivres, sans munitions, à travers des pays hostiles, difficiles, mais en rapportant des cartes et des documents précieux.

Le pays est splendide dans les montagnes au-delà de Yadé. Très élevé, le sentier passe à 1.200 mètres d'altitude et l'on découvre « un océan de crêtes rocheuses et de mamelons boisés dont le profil s'enveloppe d'une teinte bleue des plus douces. A perte de vue, cette nature grandiose se déploie silencieuse et calme, sauvage et mystérieuse, laissant au cœur une étreinte singulière... (1). » Peu après, la mission arriva dans le pays des M'Boums. Très attachés à leurs montagnes, ils habitent non plus des cases de terre comme les Bayas, mais des huttes de roseaux couvertes de paille tressée. Vêtus de peaux d'antilopes, très grands, fiers, graves, ils portent des bijoux de fer ouvragé qui dénotent leur sens artistique, moins cependant que leurs poteries, de pure forme antique, rappelant les lignes égyptiennes. Leur

(1) Op. cit., p. 100.

musique est sobre, avec des refrains en mineur; leurs chants mortuaires sont extrêmement tristes.

La traversée du Boumbabal, déjà très dure dans un pays aussi accidenté, fut encore rendue plus difficile par les porteurs bayas qui menaçaient de s'enfuir. Enfin on arriva au bord de la plaine du Logone, qui s'étend jusqu'au-delà de Laï. C'est le pays lakka, qui comprend aussi le cours de la Penndé, affluent du Logone. Chaque case de paille est près d'un arbre immense, dans des sites choisis avec un sens inné de la beauté; les tons sont disposés avec infiniment de goût. « C'est une adorable composition de terre rouge, d'arbres verts, de troncs gris, de cases dorées et de ciel bleu au milieu de laquelle l'homme noir déambule d'un pas lent mais assuré, en jouant un air mélancolique et doux sur un flûtiau (1) ». Les Lakkas sont très grands, de vrais athlètes, mais aux formes légères; à côté d'eux les porteurs bayas paraissent tout petits, et se déssèchent dans l'air sec, la peau gercée par la chaleur.

Laï, où la colonne arriva le 14 février, était le centre d'une région qu'un Français, le capitaine Faure, avait complètement refaite en neuf ans et où, au courant comme il l'était de toutes les ressources du pays, son secours fut des plus utiles. Après l'étouffante forêt de la Sangha et les montagnes de Yadé, la plaine immense et blanche, brûlante, pays des antilopes, du gros gibier et des oiseaux, est d'un contraste absolu. Le commandant Len-

(1) Op. cit., p. 146.

fant s'arrêta tout un mois à Laï, pour préparer le retour par la vallée de la Penndé et mettre aussitôt en pratique la route découverte, ramenant pour le ravitaillement du Congo un troupeau de cinq cents animaux.

Pendant que le commandant et le capitaine Périquet exploraient d'autres parcours, la colonne de la Penndé et les animaux partirent vers la Sangha, avec une escorte qui comprenait un homme pour 200 mètres de la colonne, étendue sur 3 kilomètres. Psichari en avait le commandement : « Ce furent donc les vingt-deux ans du jeune Psichari qui dirigèrent ce convoi... (pendant quinze jours). Le petit-fils de l'illustre Renan s'acquitta de sa mission avec le calme d'un vieux soldat, avec l'entrain des jeunes recrues, avec une simplicité remarquable. Quand je le retrouvai, il était assis sous un arbre, rédigeant un vocabulaire m'baï pour occuper ses heures de sieste, au milieu d'un camp fort bien ordonné, confiant et surveillé... (1) »

Pendant ce temps, Périquet et Montmort relevaient le cours de l'Ouhame en différentes parties, traversant des territoires hostiles où leur mission fut particulièrement périlleuse; le campement de Montmort dut même être défendu à la baïonnette contre une sérieuse agression de nuit. Encore n'était-ce pas le seul danger, et l'expédition fut bientôt profondément attristée. Montmort tomba malade, et, en deux jours, succomba à la fièvre avant d'avoir pu arriver à Bouar où les différentes branches de la mission devaient se rejoindre le 14 juillet.

(1) Op. cit., pp. 141-142.

Sous les ordres du commandant Lenfant, le troupeau et la colonne lourde progressaient lentement vers Bouar, Carnot et la vallée de la Sangha, par le cours de la Penndé, le massif du Simbal et les territoires des M'Boums, obstinément embusqués dans les rochers. Pays magnifique, de masses rocheuses gigantesques, où la population tout entière en armes guette la colonne. A Beloum, l'attitude énergique du commandant qui, après avoir laissé le camp sous la garde de Psichari, pénétrait dans un village dont les indigènes voulaient lui interdire l'entrée, permit de s'arrêter paisiblement pour deux jours et de nouer des relations plus amicales. Mais ce ne furent pas les dernières difficultés jusqu'à Yadé.

Les provisions étaient à peu près épuisées; le commandant et Psichari vivaient de laitage depuis quarante jours. Quant aux vêtements, « il nous restait à chacun un fond de pantalon et des vestes trouées, le reste était accroché aux arbustes de la route. Comme chaussures, nous avions pour tous deux une paire de souliers que nous portions à tour de rôle (1). » Costume dans lequel les trouva M. Walsain-Laurent, délégué par les sociétés de la Sangha pour aller au-devant de la mission. Le commandant raconte ainsi cet épisode pittoresque : « En deux minutes, je chaussai les « souliers » et je vais à sa rencontre... Après les saluts d'usage, je priai le nouveau venu de m'attendre un instant, j'allai dans la case, me déchaussai en un clin d'œil en faveur de Psi-

(1) Op. cit., p. 188.

chari qui, orné des « souliers », put se présenter à son tour (1) ».

La descente de la vallée de la Sangha jusqu'à Carnot offrit moins de difficultés. Pendant que, la colonne disloquée au point d'arrivée, le commandant partait rejoindre à Bouar le capitaine Périquet, « Psichari qui venait, au cours de cette colonne, de montrer une énergie et un sang-froid admirables, une activité et une endurance remarquables pour un jeune homme de son âge, partait seul en reconnaissance dans le pays yanghéré, vers la M'baéré, viâ Carnot, Koumbé, Tongo et Bania. Il devait en outre faire monter le matériel sur Abba en vue de nos opérations terminales (2) ». A Bania la mission se retrouva au complet sauf, hélas! le sergent de Montmort.

Après quelques jours de repos à Bania, la mission se scindait une fois de plus. Périquet et Delacroix allaient explorer la forêt de Nola, pendant que le commandant Lenfant et Psichari partaient vers la M'baéré pour revenir encore à Bania. Puis le commandant, toujours avec Psichari, dut se rendre à Brazzaville et ensuite dans l'Etat indépendant du Congo pour un voyage d'études comparatives sur le développement et la mise en valeur des colonies belge et française.

Beau voyage qui termina les travaux de la Mission. Elle rentrait en France, où elle débarqua le 11 janvier 1908, à Bordeaux, après avoir exploré 130.000 kilo-

(1) Op cit., p. 192.
(2) Op. cit., p. 193.

mètres carrés de territoires, dont les routes étaient reconnues et les cartes établies.

***

L'année passée dans ce milieu si nouveau, parmi de splendides paysages, fut une année de bonheur pour Ernest Psichari. Il lui semblait quitter « les vanités du monde », comme il dira plus tard, pour un monde tout autre où son activité ardente allait s'employer à quelque chose d'utile, de beau, de militaire et de français à la fois, qui le perfectionnerait moralement en lui donnant de bienfaisantes sensations neuves.

Tout d'abord il fut troublé devant l'Afrique. Il y pénétrait brusquement, avec une avidité de tout comprendre, de tout assimiler qui comportait un peu trop d'application et une analyse parfois exagérée. Vibrant, attentif à tout mouvement intérieur, il finissait par se trouver au milieu d'une quantité de sensations juxtaposées, impliquées, liées, opposées, qui se croisant et se recoupant en tous sens, ne présentaient qu'un extrême désordre. Il ne les classa que lorsque son retour en France lui eût permis de sortir de cette confusion et de la dominer. C'est alors qu'il revit les notes qui allaient lui donner son premier ouvrage et qu'il les compléta. Il lui était difficile de plier les mots à l'infinie délicatesse des nuances intérieures auxquelles il s'attachait, d'où certaines duretés qu'un mot rare vient parfois accuser. De cette im-

possibilité à tout rendre, d'une tendance à rêver indéfiniment, vient aussi l'emploi étonnamment fréquent des points de suspension; et, peut-être par une importance excessive attachée à ce qu'il y a de contingent dans les choses, l'adjectif reste le mot saillant. Dans les autres ouvrages, il passera de plus en plus à l'arrière-plan. Suivant l'évolution de sa pensée, le style de Psichari mettra en relief dans les VOIX les mots qui expriment l'essentiel : le verbe et le substantif.

Dans le style de TERRES DE SOLEIL ET DE SOMMEIL, se mêlent l'influence de Barrès, apparente dans la continuelle observation intérieure et la tendance à dégager d'un lieu une idée de morale, celle de Loti, sensible dans les descriptions et parfois une certaine langueur dans le ton général, et enfin celle des symbolistes.

Ecrit avec une harmonie chantante, un peu frêle quelquefois, aux phrases volontiers enveloppantes et tendres lorsqu'elles sont un peu longues, TERRES DE SOLEIL renferme les impressions de ce voyage d'Afrique.

Rien d'un récit ni d'un journal de route; mais une série de notations sur l'âme des tribus rencontrées, une suite de croquis d'attitudes, de mouvements, de physionomies, et une succession de tableaux vus avec ampleur, précision, et une fraîcheur qui laisse ces pages enveloppées d'une transparente pureté matinale. Et surtout, intimement mêlés au tableau extérieur, l'écho, la vibration de l'âme, de sorte que la psychologie et la description se rejoignent, en des traits rapides il est vrai, mais capables de donner une première idée de la facilité avec la-

quelle le Centurion passera des détails du voyage à la méditation. Cependant l'observation s'exerce sur des matières bien différentes : ici, les intimes besoins du cœur et ses aspirations les plus élevées ; là, les sensations presque exclusivement.

Ce premier livre d'Ernest Psichari, où douleur et volupté sont presque synonymes, tant les sensations sont aiguës et pourtant goûtées, a une place à part dans son œuvre ; il expose mieux que tout autre son tempérament où prédomine la sensibilité. Pour le moment nous étudierons seulement celle-ci, réservant plutôt les points de repère intellectuels à l'étude de sa pensée.

Manifestée dans l'interprétation artistique, parfois dans un certain dilettantisme, mais aussi dans des sentiments de bonté, de pitié et enfin dans un élan vers l'action qui marque le début d'une vie nouvelle, cette sensibilité apparaît avec plus de naturel dans TERRES DE SOLEIL que dans les ouvrages postérieurs. L'ordre militaire avait commencé par épanouir et développer la personnalité première de Psichari avant de la modifier par des pratiques, des habitudes, des pensées corrigeant peu à peu une fantaisie qu'accusait alors une extrême jeunesse. Sa sensibilité notamment, connut une sorte de réveil ; non qu'elle fût atténuée, mais au contraire ses vibrations trop aiguës en étaient venues à manquer d'amplitude ; et Psichari s'était apaisé si brusquement dans l'ordre, dans une vie un peu monotone, que des cordes entières s'étaient assourdies, celles qui, dans le jeu normal, vibrent le plus souvent et le plus largement. Cette

complète richesse due à la santé morale ne lui fut pleinement rendue qu'en Afrique; c'est pourquoi l'expédition du Congo, qui paraît de prime abord une époque distincte, ne peut pas se séparer psychologiquement de son entrée dans l'armée, car elle acheva ce que la vie militaire avait commencé en France. Dans son premier livre, Psichari apparaît donc avec sa grande sensibilité, sa vive compréhension, sa curiosité d'esprit, son profond sens artistique et son habituelle ardeur, accrue de toute la joie de vivre d'une jeunesse qui se livre enfin tout entière, sans inquiétude ni réserve.

La première idée donnée par TERRES DE SOLEIL ET DE SOMMEIL, c'est que ce jeune explorateur, s'il ne sait pas encore suffisamment rendre son impression, est profondément artiste dans sa manière de sentir et de voir.

Il est vrai, certains des villages qu'il traverse, des objets qu'il rencontre, ne sont décrits qu'en fonction de leur emploi. Ailleurs on trouve quelques aperçus historiques, nets et brefs, comme l'exposé des migrations des Foulbés. Mais il s'intéresse à tout cela par simple curiosité, avec quelque chose de littéraire dans la manière même de l'envisager. Le ton est tout autre lorsqu'il rend une sensation de beauté qui l'a frappé. C'est la différence entre un homme qui parle avec son âme et celui qui répète ce qu'il vient de lire. Il s'est donc assimilé son voyage dans un sens artistique, et c'est pourquoi ses souvenirs sont empreints de lui-même. Son imagination, plus frappée par la beauté que par le côté scientifique ou par les banalités, opère dans sa mémoire une simplifi-

cation, une sorte de purification qui apparente déjà le souvenir à une œuvre d'art en le rendant plus caractéristique et plus beau que la réalité. Puis il l'évoque intensément, lui rendant la vie par la précision d'un ou deux détails, pas plus, choisis avec cette netteté et cette puissance de vision qui sont aussi d'un artiste.

Tous ces caractères, qui appartiennent à la sensibilité de Psichari plus encore qu'à son style, apparaissent d'autant mieux que le livre n'est qu'une suite de tableaux, la plupart sans lien. Quitte à ne pas offrir une composition d'ensemble, ils gardent ainsi une sorte de spontanéité rappelant les impressions si vives ressenties lorsqu'on est très jeune : devant une sensation de beauté, on tressaille tout entier, et l'on reste, tout saisi, dans une immobilité intérieure qui la laisse s'imprimer sur l'âme sans qu'un réflexe en vienne troubler l'image. Mais à cause de leur vivacité même, ces impressions, effaçant ce qui les précède et ce qui les suit immédiatement, restent isolées. Chez Psichari, elles sont de plus extrêmement variées, parce que sa sensibilité vibrait en tous sens. Il avait des élans d'ardeur et d'imagination à propos des paysages, des bruits, des voix, des coutumes, des rapprochements faits avec ses propres souvenirs ou ses souvenirs classiques, et cela dans une gamme infiniment étendue, qui va du rêve le plus immatériel à ceux que lui suggérait une vie où la morale n'est pas moins primitive que les conditions d'existence.

Un classement de ces choses si fines et si liées entre elles est toujours un peu brutal et factice; il est cepen-

dant nécessaire si l'on veut essayer de les saisir. Cette sensibilité excessivement impressionnable était très facilement soumise aux influences muettes qui se dégagent d'un ensemble. Psichari s'exalte devant la clarté, les heures éblouissantes : « On est ivre de marcher dans toute cette lumière... (1) ». Il se laisse glisser dans « un engourdissement de tout l'être, un peu morbide, avec de la décomposition et de la pourriture, et un sensualisme, non point aigu, mais délicat et envahissant », en traversant cette campagne monotone de Binder, imprégnée de la pensée de l'Islam et « si pareille toujours, semblable à la mort elle-même et léthargique (2) ». Il se sent désemparé, « avec des pensées de désastres », devant « la terre des Moundangs... emplie d'une majesté funèbre..., sol dur, aux horizons ascétiques » ; ou bien débordant de vie dans l'air adouci par les brumes de l'Ouhame.

« Nos idées morales, dit-il, sont le reflet même de notre vie tout entière (3) ». « Les horizons qui limitent notre vue nous remuent profondément et les aspects divers que nous entrevoyons sont susceptibles de modifier nos cœurs autant que les plus solitaires méditations (4). » Il pousse quelquefois trop loin les conséquences de cette formule bien barrésienne et veut dégager du paysage non seulement une vie psychologique propre, mais une idée morale, et même toute une règle de conduite. Aussi,

(1) Terres de Soleil, p. 220.
(2) Id., pp. 104-105.
(3) Id., p. 227.
(4) Id., p. 228.

au lieu de sa jolie spontanéité, laisse-t-il à certaines pages quelque chose d'un peu compliqué, d'un peu cherché. Il dit lui-même quelque part : « Cette fois-là, je me faisais réellement complice du paysage pour exalter en moi une sorte de ferveur mystique qui semblait lui donner sa valeur vraie (1) ». Ailleurs, il finit par arriver que le complice prend le premier rôle, car la naïve et simple Afrique n'aurait jamais donné de conseils aussi précis : les montagnes de Yadé, paraît-il, nous laissent cette « loi », cette « certitude », « celle-ci seulement, mais stérile et douloureuse en vérité : vivre sa vie dans son excès solitaire, dans son solitaire orgueil (2) ». Tandis que la grâce attirante et la noblesse heureuse du Logone nous enseigne « la formule d'un bonheur transitoire qui nous suffit pour chaque instant : la volupté intelligente (3). »

La note vraie est rarement ainsi forcée. Ernest Psichari trace des tableaux charmants, avec une tendance à les spiritualiser, par l'impression qu'il en dégage et par les éléments mêmes de sa description. Il avait un véritable amour de la lumière. Ses paysages sont comme dégagés de matière, impalpables, sans modelés, réduits à quelques lignes pures, élégantes, le plus souvent lointaines ; avec parfois de somptueuses colorations d'or, de bleu, de violet, mais posées en teintes plates, ou en nuances délicates. Voici comment il parle du lac de

(1) Terres de Soleil, p. 157.
(2) Id., p. 211.
(3) Id., p. 165.

Tréné : « A notre gauche se dessine une petite colline qui vient mourir en pente douce près du sentier, tandis que là-bas, vers le Nord-Est, s'étire une mince ligne d'argent bordée de rose (1) ». Déjà, c'est un éclat adouci plutôt qu'une couleur. Plus souvent encore il ne reste même pas de couleurs, seulement des lignes avec des notes de lumière et d'ombre qui déterminent les valeurs. Ainsi, sur les bords du Logone, à Dioumane, « les villages, entourés de murailles parfaitement circulaires, stagnent dans l'infinie lumière du jour, semblables à des couronnes de deuil (2). » Et cette autre description, plus idéalisée encore, tient dans un souffle et la couleur de l'herbe : « A mes pieds, l'herbe est grise; elle a la couleur de la terre... Ceci c'est l'Afrique. Elle est toute là, et aucun mot de ma langue ne peut la dire. Un souffle descend du ciel, chaud et voluptueux, plein de senteurs imprécises... (3) »

Moins fréquentes, mais peut-être plus intenses que les sensations visuelles, plus intimes, plus pénétrantes, sont les sensations auditives, musicales surtout, que Psichari goûte profondément et qui restent souvent pour lui le trait saillant d'un ensemble. Ainsi cette jolie description du retour des Bayas dans leur terre natale; au-dessus du tableau du campement, des porteurs assis près du feu, plane « la litanie du retour, lente et monotone, ce thrène harmonieux qu'on ne saurait oublier quand

(1) Terres de Soleil, p. 98.
(2) Id., p. 21.
(3) Id., p. 122.

on l'a entendu une seule fois (1). » Et lorsqu'on les fête, quelques jours plus tard dans leur village, au-dessus de la joie et de l'exaltation, on entend « cette même complainte obsédante... et aussi cette double cloche en airain, sorte de gong,... qui jette, parmi la voix crépusculaire des chœurs, des notes de clarté, doucement mystiques et religieuses (2) ». Ou encore cette désolation dans la nuit, toute la nuit, après la mort d'un des porteurs : « Une note déchirante se prolonge et décroît en gamme chromatique pour finir sur une note profonde, à peine tenue et suivie d'un court silence. Puis la plainte éclate encore, toujours semblable, pleine de douleur et d'abandon (3) ».

Sur quelqu'un d'aussi sensible aux sensations auditives, on peut deviner combien fut profonde l'impression produite par le silence de l'Afrique. Silence absolu, inconnu de nos campagnes françaises, silence que rien ne trouble pendant des heures, qui nous laisse écrasés, seuls en face de nous-mêmes. Au premier contact, Psichari est surpris. Puis il s'y complaît, mais comme dans un « charme subtil et malfaisant ». D'après un mot bien romantique tel qu'on n'en rencontrera plus dans ses ouvrages : « Tout se tait et ce silence est un drame », on dirait d'un charme malsain d'isolement dans un tout vivant autour de nous, près de nous, d'une vie inconnue, mystérieuse et brutale sous l'apparente inertie de la forêt.

(1) Terres de Soleil, p. 35.
(2) Id., p. 37.
(3) Id., p. 93.

Tandis que dans le VOYAGE DU CENTURION, lorsque le développement de sa vie intérieure aura peuplé de pensées l'imposant silence du désert, qui l'isole des contacts humains et lui laisse l'intégrité de ses méditations, Psichari bénira un silence qui lui permet la sensation de la divine Présence.

Pour le moment il est bien loin de ces sommets. Le voilà qui va dans la plaine éclatante et blanche du Logone, monté sur son grand cheval foulbé, si heureux de vivre, si loin des spéculations. « Tout chante la clarté de la vie, le charme des minutes (1) » ; il s'y abandonne, attentif et souple devant chacune d'elles, qui « emplit l'âme comme si elle était la plus belle et la plus pure (2) ». Il goûte l'éclat de la lumière, l'écrasante chaleur, la fraîcheur des rivières, la tornade brutale, la paix des haltes où l'on fume sa pipe. « sans penser », le charme paresseux des heures de « vie douce, doux instants, dans la voluptueuse chaleur des jours, à ne rien faire... (3) » ; et bientôt la joie fière de sentir en lui-même quelque chose de l'orgueil des dominateurs et des conquérants. Puis, à côté, une certaine douceur triste qu'il éprouve dans les découragements et les déboires de l'action (4). Elan du corps bien portant au réveil, sensation voluptueuse de la fièvre, à tout cela il s'arrête, et unit la joie de comprendre à la joie de sentir. Malgré

(1) TERRES DE SOLEIL, p. 220.
(2) Id., p. 60.
(3) Id., p. 178.
(4) Cf., p. 176.

ces jouissances de toutes espèces, on sent un attrait pour ce qui est sain, jeune et fort. Et c'est là le véritable intérêt du livre. Au-delà de ces pages, nous cherchons l'âme qui déjà s'orientait vers l'action, vers la force, vers l'héroïsme, et qui s'essaie à noter les mouvements intérieurs par lesquels elle s'y achemine.

Il reste encore en Psichari du dilettante, et c'est bien ainsi qu'il arrivait en Afrique, où son cœur allait se prendre si profondément, en disant : « ...j'admirais, sans être ému... Je voulus une découverte prudente et classer seulement, en amateur, les quotidiennes émotions. Je voulus jouir, sans plus,... (1) » Psichari, un amateur? Pas pour longtemps; il détestait faire les choses à demi. Comme un soldat doit être un soldat, il faut qu'un Africain soit un Africain, et c'est là la vraie raison de son attitude : ceux qui vivent toujours de cette existence primitive jouissent, et souffrent, égrenant les heures dans une insouciance heureuse qui ne revient pas en arrière et ne devance pas le temps. « De trop vivre parmi tout cela qui est sans passé, nous apprendrons que rien n'est, sinon la minute ailée dont le passage nous laisse, avec un peu d'insouciance stoïque, un infini de détresse... (2) ».

Stoïcien, il ne l'est guère, avec sa sensibilité et sa tendresse de cœur. Même dans cette Afrique où il ne veut que passer, et passer en jouissant, il lui faudra s'attacher. D'abord à « cette terre insigne [qui] nous rend meilleurs,... nous exalte, et nous élève au-dessus de nous-

(1) Terres de Soleil, p. 2.
(2) Id., p. 6.

mêmes (1). » Il lui faudra y revenir, et, tant qu'il en reste éloigné, il ne cesse d'y rêver. Mais encore, le temps que dure son passage, va-t-il pratiquer l'enseignement qu'il prétend recevoir du Baya : « Il nous dit qu'il ne faut pas rêver du ciel et que, seule, l'insouciance animale de vivre rend les heures légères et voluptueuses (2). »

Psichari est bien trop profond et trop ardent pour s'en tenir là. C'est pourquoi il s'écrie, lorsqu'il vient de deviner quelques âmes bayas : « Quelques êtres... venaient de nous signaler cela même que nous cherchions si avidement, c'est-à-dire le parfum particulier des âmes, et ce qui demeure en elles d'essentiel et d'éternel (3). » Mot qui laisse voir le fond du cœur! Ernest Psichari apparaît tel qu'il était enfant, dans sa recherche passionnée du mieux, tel qu'il sera plus tard dans son amour de l'armée et de l'Eglise, les deux seules forces immuables (4), et tel qu'il sera à la dernière année de sa vie, où son sens de l'éternel et de l'essentiel se développera encore dans la foi. Il disait une vérité de plus de portée qu'il ne croyait, lorsqu'il signalait en lui-même « un infini de détresse » après le passage de la « minute ailée » qui l'effleurait d'une joie violente ou délicate, mais insuffisante à son âme.

Encore n'était-ce point une avidité de pur philosophe,

(1) Terres de Soleil, p. xxii-xxiii.
(2) Id., p. 42.
(3) Id., p. 40.
(4) Cf. Appel des Armes, p. 34.

ni un égoïsme d'écrivain, qu'il mettait dans cette recherche de l'essentiel d'une âme et de son parfum particulier. C'était beaucoup plus de lui-même et de son cœur, car, chez lui, aimer et connaître dépendent incessamment l'un de l'autre, et la sensibilité est étroitement mêlée au jeu de l'intelligence.

Le charmant récit de son amitié pour Sama, son petit porteur baya, permet de suivre cet élan du cœur à la suite du désir de connaître (1). Psichari s'était intéressé à Sama moitié en artiste, moitié en psychologue. Bientôt on sent dans son récit la note émue d'un intérêt venu du cœur ; puis il arrive à aimer vraiment son petit porteur, et, après sa mort, lutte longtemps pour ne pas s'attendrir.

Cependant, il s'irrite de sa pitié comme d'une faiblesse, d'une faiblesse indigne d'un soldat : « Combien d'hommes ai-je vu mourir, et j'avais un cœur dur de soldat... (2). » Mais non, le sien est profondément bon et délicat, et s'il prend du soldat en campagne l'austérité, il ne prendra pas la dureté qu'il lui attribuait dans son idéal juvénile.

Cet idéal du soldat se précisait à l'esprit de Psichari. Lui offrant des raisons d'agir, il tendait à modifier sa sensibilité, la rendant moins flottante, lui faisant une volonté plus stable, moins fantaisiste et plus tendue. Jusque là, Ernest n'avait pas manqué d'énergie, mais son but changeait avant qu'elle eût donné tout ce qu'elle

(1) Cf. TERRES DE SOLEIL, pp. 45-100.
(2) TERRES DE SOLEIL, p. 96.

pouvait donner. Maintenant, au milieu de cette vie où, « dans une tension de l'âme... le rêve et l'action se pénètrent » (1) il découvrait la beauté de l'action et le bonheur viril qu'elle laisse au cœur.

Complètement, il abandonna le dilettantisme. Sa sensibilité fut définitivement guérie de son extrême acuité par ce goût de l'action. Sans crainte enfin de se donner tout entier, sûr d'être utile, Ernest Psichari employait son ardeur au service d'une idée : l'idée, servie jusqu'à l'héroïsme par les explorateurs et les soldats, de la grandeur de la France.

Désormais, il est entré dans cette voie de la perfection dont l'armée, le catholicisme et le désir du sacerdoce sont les étapes. « Dès que l'on fait un pas hors de la médiocrité, l'on est sauvé, l'on est assuré de ne plus s'arrêter dans la voie du perfectionnement intérieur, où l'on s'est imprudemment engagé (2). » Progressivement, l'idée s'élève, la règle sous laquelle il faut servir est demandée plus précise et plus intime, et, si le don de soi ne peut pas devenir plus joyeux, du moins est-il plus absolu et plus passionnément offert. Il était bien entré dans la voie austère et rayonnante, celui qui allait bientôt envier les martyrs et terminait ainsi son premier livre : « Ce que j'ai trouvé de plus beau dans ces domaines, c'est le souvenir des hommes qui sont venus jadis de la terre natale pour y mourir obscurément... Loin de la vie

(1) Terres de Soleil, p. xxiii.
(2) Les Voix qui crient dans le désert, p. 173.

mondaine et sentimentale, je suis ramené par eux à la vie même, à la source même de la vie (1). »

Avec une plénitude de bonheur encore inconnue, il se donnait à la grande œuvre de la France, éclatant de santé morale et physique, plus ardent que jamais. Il s'écrie, lorsqu'il vient de découvrir que la source de la vie est dans le sacrifice entier de soi-même : « Jamais la passion de la vie ne m'a brûlé comme à présent. Je me penche sur la vie avec ivresse;... La vie, quelle merveille de lumière, quel éblouissement ! » (2)

Couché dans une frêle barque d'écorce, il glissait sur l'eau ensoleillée de la Sangha, vers « les seuils clairs de la France (3) ».

(1) Terres de Soleil, p. 237.
(2) Id., p. 224.
(3) Id., p. 233.

CHAPITRE III

L'APPEL DES ARMES SUIVI JUSQU'EN MAURITANIE

L'OFFICIER S'ENGAGE DANS UNE SECONDE ÉTAPE, CONDUIT « VERS DE PLUS PURES GRANDEURS ». MÉDITATIONS MILITAIRES. — LA CAMPAGNE DE MAURITANIE

Avec le retour d'Afrique s'ouvre une période heureuse de la vie d'Ernest Psichari. Il avait vingt-quatre ans. Très mûri, il semblait maintenant un homme, mais restait expansif, simple, d'une gaieté, d'une spontanéité d'enfant. Il revenait plein de joie, allait achever avec son père son livre presque fini. Tout lui réussit. Trois éditeurs à la fois se présentent; bientôt TERRES DE SOLEIL ET DE SOMMEIL lui vaut à l'Académie le prix Montyon. Il retrouvait ses amis, et, plus en train que jamais, allait cette fois dans le monde avec plaisir.

Après la solitude et la rude vie d'Afrique, il goûtait le charme de la vie de famille, au « vieux foyer, empli de pensées douces et graves (1) ». Il avait repris sa chambre ouverte sur le jardin, ornée de livres, de

(1) TERRES DE SOLEIL, p. 242.

dessins, souvenirs de ses vacances, et se réinstallait dans le petit pavillon, domaine commun qu'il partageait avec son frère. Très unis, ils avaient pourtant assez peu de ressemblance. Michel n'était pas profond comme Ernest; mais comme lui très intelligent et très sympathique, il avait peut-être encore plus de charme mondain, et, plus tard, ne lui fut pas inférieur en bravoure. Envoyé en 1915 dans un régiment de marche, après une longue typhoïde, il bouillait d'impatience, fit tout pour sortir de ce milieu trop peu actif à son gré, et ne s'estima satisfait qu'après avoir obtenu l'infanterie. Il participa alors à la reprise de Fleury, devant Verdun, et fut tué comme officier dans la grande offensive de Champagne, le 20 avril 1917, en face d'Auberive.

Michel avait toujours beaucoup admiré Ernest. Quand celui-ci revint de Mauritanie, leur intimité déjà très grande se resserra encore. Ils échangèrent beaucoup d'idées sur la question religieuse; Michel suivait l'évolution de son aîné et s'orientait vers le catholicisme par la politique d'ACTION FRANÇAISE, tandis qu'Ernest y était arrivé par la discipline militaire.

Pendant qu'Ernest finissait son premier livre, Michel s'essayait à écrire. Dès sa philosophie, il avait publié une petite plaquette, L'INDEX RAISONNÉ DE LA MYTHOLOGIE D'HORACE, mais en 1908, il travaillait à une étude plus importante, sur les JEUX DE GARGANTUA, qui parut l'année suivante. Se destinant déjà au théâtre, il écrivait encore de petites comédies, réservées, il est vrai, au seul public familial.

Ernest Psichari passa dans sa famille un congé de six mois. Une de ses grandes joies lui fut donnée au mois de mars 1908, lorsque, après une conférence faite à la Sorbonne par le commandant Lenfant sur les résultats de la Mission du Haut Logone, le général Toutée lui remit la médaille militaire.

Quand arriva le temps de rejoindre son corps, Ernest Psichari voulait absolument rester maréchal des logis. Il n'avait pas tout à fait oublié ses principes socialistes, et n'entendait pas quitter « les rangs inférieurs ». « D'ailleurs, répétait-il si l'on insistait, on peut être tout aussi utile, même davantage, et on pratique mieux le métier! » Ses parents lui disaient que s'il tenait à rester dans l'armée, il fallait suivre complètement la carrière militaire. « Et puis, ajoutait sa mère, si tu veux continuer à écrire, tu ne peux pas signer toujours tes livres « maréchal des logis »... c'est très gentil maintenant, c'est entendu; mais, vois-tu, quand tu auras quarante ans!... » Plus encore pour faire plaisir à sa mère que pour s'être rendu à ses raisons, il entra à l'Ecole de Versailles. Il en sortit l'année d'après comme sous-lieutenant.

Rien ne marqua ce séjour, sinon une passion pour les mathématiques et une insouciance heureuse dans laquelle il laissait couler les jours. Constamment il retrouvait sa famille, soit à Paris, soit à Versailles, et voyait souvent M. Jacques Maritain, mais n'avait aucune préoccupation religieuse. Il avait appris au Congo la conversion de son ami. En 1908, il lui demanda quelles raisons il

avait eues, en causa assez longuement, mais sans paraître y attacher grande importance.

Au sortir de l'Ecole, Psichari fut envoyé à Cherbourg, au 2e d'artillerie coloniale et y passa quelques mois avant de partir pour la Mauritanie. La ville lui plut beaucoup; aussi, lorsqu'il revint en France à la fin de 1912, demanda-t-il à y retourner. C'est là qu'il commença son second ouvrage, L'APPEL DES ARMES, achevé en Mauritanie.

En arrivant à Cherbourg, Psichari avait déjà vécu une grande partie de ce livre de psychologie et de « mystique » militaires; mais il n'avait pas encore eu le temps de réfléchir sur les impressions de son entrée dans l'armée, jusque-là trop récentes, et peut-être éclipsées par les sensations très vives et très variées de son séjour au Congo. En ce sens, TERRES DE SOLEIL est en retard sur son évolution. De sa vie précédente, il lui restait des habitudes intellectuelles et psychologiques, des moyens d'expression, survivant à l'état d'esprit d'où ils étaient issus, alors que Psichari était déjà, depuis son entrée dans l'armée, tel que le révèle L'APPEL DES ARMES.

Depuis son retour du Congo, sa vie gaie et entourée avait été plus extérieure que réfléchie. Au contraire, dans le calme de la garnison où, pour la première fois, il a le grade d'un chef et sent ainsi derrière lui, achevée, la première période de sa vie de soldat, ses tendances méditatives et le besoin de précision le firent revenir sur lui-même. Il se rendit compte de l'influence profonde que l'armée avait eue sur lui, et il en rechercha les raisons.

Puis entré, cette fois définitivement, dans une carrière qu'il lui restait à approfondir, il voulut, comme il le dit dans le bref avant-propos où sont indiquées les circonstances de composition de L'APPEL, s'attacher « à reconnaître patiemment la région dans laquelle il venait de pénétrer et à s'assurer des règles à l'aide desquelles il lui faudrait s'y diriger. »

Alors Psichari étudia ces beaux règlements militaires, si forts, si pleins, si sobres; si bien en accord avec ses devoirs moraux et le développement de sa propre personnalité. Il poursuivit son enquête en cherchant à définir le rôle de l'armée, non seulement en temps de guerre où il est précis, mais en temps de paix.

Puis il voulut savoir « ce que c'est qu'un soldat ». Fixant ses impressions, il vérifia sur un caractère extérieur à lui puisqu'il le créait, et pourtant intérieur, puisqu'il le faisait à son image, la vérité psychologique de l'effet ressenti. A côté de Maurice Vincent, il voulut un portrait de chef, et traça celui du capitaine Nangès, si fortement individualisé au milieu des types vivants de soldats et d'officiers dans lesquels Psichari a groupé ses observations quotidiennes. Enfin, comme toujours incapable de ne pas s'élever aux plus hautes généralités, il retrouve, dans la méditation des vertus militaires, le lien qui unit l'armée à l'Eglise, un lien plus que traditionnel, objectif. Ainsi apparaît le germe de l'idée pleinement dégagée dans le VOYAGE DU CENTURION : l'ordre militaire est la figure de l'ordre chrétien (1). Dans

(1) Cf. LE VOYAGE, p. 179.

L'APPEL, il n'apparaît pas nettement comme la figure, mais déjà comme la préparation. Ce beau livre nous laisse sur l'impression que l'auteur vient en effet d'accomplir « la première étape d'une route qui devait le conduire vers de plus pures grandeurs ». (1)

A la recherche de ce qu'il appelait après Péguy « la mystique », Psichari fit une véritable méditation des règles sur lesquelles repose l'organisation de l'armée. Il était attiré par les idées morales qui se dégagent de leur ensemble : cet ordre, cet équilibre entre l'initiative et l'obéissance; cette notion de la valeur humaine, donnée par le sentiment de la responsabilité et la constante dignité dans une soumission exigée au nom seul du dévouement à une idée supérieure; cette grandeur morale enfin, qui élève à une telle hauteur l'idée de devoir, d'énergie, d'abnégation.

Plus immédiatement personnelle se révélait aussi une discipline qui ne peut régner parfaitement que si elle est intérieure et s'exerce dans la domination de soi-même, dans la force de caractère, dans la clarté et la précision des idées, dans l'accroissement du sentiment de l'honneur individuel et de l'honneur de la patrie.

Ces vertus militaires, ainsi enseignées comme une nécessité première, n'étaient jamais apparues à Ernest Psichari aussi claires, aussi caractérisées. Elles peuvent être dans la nation, mais elles y restent ignorées, tandis que le simple règlement les fait ici obligatoires. Dès lors,

(1) L'APPEL, avant-propos.

Psichari sépare l'armée de la nation (1), la voue plus particulièrement à la patrie, lui fixe un idéal spécial et lui donne ce rôle à part de maintenir, comme un principe utile au pays tout entier, l'idéal moral que les soldats doivent réaliser dans leur vie. Pour l'atteindre, il leur faut s'élever, donc réaliser la fin qui leur est assignée comme hommes : « Nous ne sommes qu'un moyen pour le pays, mais nous sommes un but pour nous-mêmes (2). » Ainsi l'armée a-t-elle en temps de paix un rôle plus effacé qu'en temps de guerre, mais non moins essentiel au point de vue collectif et au point de vue individuel.

L'APPEL DES ARMES est d'un style tout différent de TERRES DE SOLEIL ET DE SOMMEIL. Plus de tableaux ; seulement, de loin en loin, pour donner un cadre au sujet, un trait remarquablement juste et d'une poésie grave. Plus d'impressionnisme; plus rien de Loti. Encore quelque chose de Barrès, mais dans certaines idées communes à toute cette génération; et cette fois beaucoup de Péguy, comme en témoigne cette vibrante dédicace que Psichari retouchait sans cesse, ne la trouvant jamais assez bien, et craignant pourtant de la faire trop enthousiaste : « A celui... en qui vit aujourd'hui l'âme de la France et dont l'œuvre a courbé d'amour notre jeunesse, à notre Maître CHARLES PÉGUY... ». Il y est rappelé par les idées traditionalistes surtout, et même par certaines tour-

(1) Cf. L'APPEL, pp. 197-198.
(2) Id., p. 199.

nures de phrase et certains procédés de style employés, d'une façon générale, beaucoup plus discrètement.

Dans L'APPEL, le style s'efface devant l'idée : le rôle de l'armée et la découverte des traditions françaises. L'expression tend à donner une teinte unie, sévère. Les notations intérieures ne sont là que pour appuyer l'idée d'ensemble. Le livre entier est un effort vers la pensée, une recherche des réalités qui peuvent être un fondement de vie intérieure. Psichari essaie de fonder une vie du moins, à défaut d'un système, sur des principes militaires et traditionalistes. Qu'ils soient grands, c'est certain. Qu'ils soient suffisants à une âme qui veut la vérité absolue et l'ordre entier, l'exemple même de Psichari montre que non. L'APPEL est un essai de stabilisation d'un état moral essentiellement transitoire. A chaque instant, des perspectives qui le dépassent sont ouvertes, puis refermées. Un excès dans des théories vraies en elles-mêmes n'arrivent pas à remplacer les principes primordiaux qui manquent. La discipline, la force, l'armée, la guerre sont données comme des buts, parce que l'ordre qui règne au-dessus d'elles et leur assigne une place comme moyens n'est pas encore retrouvé.

Puis Psichari était un colonial pour qui l'armée véritable était l'armée de métier, il écrivait d'elle et pour elle, avec un idéal « militairement militaire », sans se préoccuper de l'armée « nationale », la nation armée, pour laquelle sa thèse de l'armée cloîtrée n'aurait plus aucune raison d'être.

Sa théorie ne se présente pas sans excès. Mais elle

a de la grandeur, cette armée qui ne transige pas, qui est « d'un métal pur », qui poursuit dans l'isolement un idéal de vertus oubliées du monde, comme un ordre religieux qui aurait fait vœu de force, de désintéressement et d'amour du sacrifice. C'est bien en effet la grandeur morale de l'armée que ces vertus y soient simplement professionnelles, et Psichari corrige un peu lui-même, reprenant sa thèse traditionaliste, ce qu'il met d'exagération à lui en donner le monopole : « Celui-ci était déjà un soldat quand il est venu ici (1) », dit-il de Maurice Vincent. Les vertus de l'armée sont donc aussi du patrimoine de tout Français; mais, par cela même, l'armée aurait tort de se tenir à l'écart de la nation.

Pour voir la valeur réelle de L'APPEL, il faut le replacer au rang qu'il occupe dans l'évolution générale de Psichari, et le compléter par les idées qui en furent, dans sa vie même, l'aboutissement. Il faut se souvenir que Psichari avait expérimenté combien ce qui lui paraissait pénible lui avait été salutaire. Il était une preuve vivante que l'excès fortifie les forts, et n'avait aucunement le goût maladif des excitations aiguës. Aussi ne faudrait-il pas prendre Nangès et Maurice pour des neurasthéniques, à voir l'un chercher dans ses recrues un moyen de se connaître soi-même, et l'autre se demander s'il ne se prépare pas une merveilleuse agonie en Afrique. Nangès veut savoir enfin de quoi il est capable et

(1) L'APPEL, p. 211.

l'accomplir. Maurice brûle tellement de s'offrir que, s'il meurt, sa joie de s'être donné tout entier transfigurera son agonie... Ce qu'ils cherchent, ces soi-disant malades qui se sentent trop de vie inemployée et ont l'idée fixe de l'élévation morale et du dévouement, c'est un système qui, tenant compte de leur grandeur et de leur faiblesse, réponde à leur besoin d'infini. Mais en attendant, ils essaient du moins de s'arracher à la médiocrité universelle : l'armée, le désert, les en séparent sans les séparer de ce que la France a de noble et de généreux.

Cette vie solitaire et grandiose ne satisfait cependant pas Psichari. Dans trois de ces POÈMES D'AFRIQUE, il en reprend l'idée; et si le CONQUÉRANT la fait apparaître dans sa rude beauté, dégagée avec joie de tous les liens qui rattachent à la patrie et à la famille, le SOIR exprime, avec une sorte d'orgueil, une nostalgie, non pourtant des choses abandonnées, mais d'une douceur absente. On dirait d'une sorte de désespérance qui se berce de grandeur, dans un espoir très lointain. Et dans NOMADES, après avoir dit l'apaisement demandé à une vie détachée du lieu et du temps, à une vie qui s'écoule, tranquille et rêveuse, mystique et pastorale, et dont le calme fait apparaître vains les fièvres et les doutes, il termine pourtant :

Le passant s'en va, plus las...

Psichari n'avait pas trouvé de solution définitive pour lui-même lorsqu'il écrivait la conclusion de son roman, et celle-ci s'en ressent.

Maurice revient d'Afrique avec l'âme illuminée à tout jamais. Cette clarté pourtant ne le laissera pas satisfait. Le livre semble inachevé : Maurice a reçu une blessure qui l'écarte de l'armée pour toujours; mais il ne peut plus se faire à la tranquille vie de France. Il rapporte une inquiétude. Il a connu la grandeur et appris à agir... Est-ce donc pour ne plus pouvoir s'adapter ? Se contentera-t-il d'un souvenir ? Le dénouement de L'APPEL paraît une solution provisoire. Ou Maurice n'est pas vraiment un fort, ou il va bientôt chercher une action, une grandeur, encore plus élevées, tout intérieures et que sa blessure ne lui défendra pas. Il semble que Psichari, pendant même qu'il écrivait, restait avec l'impression que la fin de son livre ne cadrait pas avec l'ensemble. Dans les PENSÉES A DOS DE CHAMEAU, il note au bas de son ART POÉTIQUE : « Ecrit à Char en avril 1912 pour m'encourager à terminer la CONNAISSANCE DU SOL NATAL. » C'était le titre — bien significatif — alors choisi pour L'APPEL DES ARMES.

Qu'écrivait-il pour « s'encourager » ? Une petite pièce qui est moins et plus qu'un « art poétique », et porte ce nom en réponse à Verlaine : « Pas la couleur, rien que la nuance ».

La couleur, oui, jamais la nuance,

dit Psichari; et ses préceptes s'adressent à qui met son âme dans son œuvre, à qui croit au devoir d'unir la beauté et la vérité, de fortifier les cœurs :

Si ton âme est de fer, écris,

avec clarté, avec précision, avec

La pudeur d'être bref et dur.

Dans un précepte d'art très large, il donne une belle règle de vie :

Tâche avant tout d'être toi-même,
Sois loyal, énergique et pur.

Cependant cet effort pour être soi-même, si nécessaire pour joindre une vraie beauté humaine à la simple beauté artistique, accusait peut-être ici un certain flottement dans l'ensemble. Ce livre d'un soldat, dont l'armée demeure le personnage de premier plan, est un roman, et l'on sent bien qu'en cela il n'intéressait pas Psichari. Maurice Vincent, dans le désert, se hâtait d'écrire quelques formules ou début des lettres à sa fiancée, pour se mettre « en règle avec Eros », puis, débarrassé, il reprenait la louange de sa vie de soldat .Psichari fait de même. Les sentiments des fiancés, leurs visites, leurs promenades, leurs lettres, leur mariage, tout cela l'ennuie. Il avait pris la forme du roman un peu par concession faite au public; quand il eut fini, toute cette partie romanesque ne lui plaisait plus; elle ôtait, pensait-il, de la force aux idées.

Psichari n'aimait pas l'APPEL. Ecrit dans une période de sa vie très lointaine par les idées de celle à laquelle il le publiait, il avait fallu les conseils du P. Clérissac,

le Dominicain qui l'avait guidé dans les derniers jours de sa conversion et restait son directeur, pour qu'il se décidât à le faire paraître. Il ne le trouvait pas seulement trop mélangé de roman, mais encore trop éloigné de la religion, trop brutal dans certaines descriptions, trop mêlé, dans quelques-unes des jouissances que le « métier » procurait à Nangès et à Maurice, d'un dilettantisme auquel se joignait un certain manque de santé morale; puis il jugeait l'éducation militaire de Maurice trop « animale », selon un mot qu'il avait employé souvent. Cependant il le publia sans le retoucher, par humilité, afin de ne pas dissimuler les voies éloignées de la grâce.

A Cherbourg, où il se trouvait pendant que paraissait l'APPEL, le livre fut très discuté. Avec sa tendance à n'être jamais satisfait de lui-même, il était le premier à signaler les défauts. « Il y en a tant, là-dedans! » disait-il. Si bien qu'avec une franchise toute militaire, l'amiral de X... qui ne supportait pas l'ouvrage, disait tout uniment devant Psichari : « C'est un livre à ne pas publier!... Enfin! ne lui en dites donc rien, il le regrette assez, allez! »

Le 8 juillet 1913, Ernest Psichari écrivait (1) :

« ... Vous avez mille fois raison de critiquer, — et vous le faites avec une grande bienveillance, — le bruit fait autour de mon nom. J'espère qu'il ne m'a jamais fait

(1) Lettre à Ed. Trogan. CORRESPONDANT du 25 novembre 1914.

manquer à l'humilité qui est le double devoir d'un chrétien et d'un soldat. Mais il m'a, je l'avoue, causé une gêne, un malaise, dont j'ai compris, en vous lisant, la vraie raison. Et ceci appelle de ma part une petite confession.

« L'APPEL DES ARMES a été écrit, il y a bientôt quatre ans, à une époque où, tout en désirant la lumière surnaturelle de la Grâce, tout en la demandant, comme l'aveugle de l'Evangile, de toute mon âme, j'étais pourtant bien loin de la vie et de la vérité chrétiennes. Je terminais à peu près mon manuscrit, — en même temps qu'une dure campagne en Mauritanie, — lorsque, foudroyé sur les routes du désert, je connus la Gloire de Celui qui, de Sa Main sanglante, était venu me chercher sans nul mérite de ma part.

« Vous comprenez facilement quelles furent mes hésitations, mes scrupules, quand, à ma rentrée en France, des amis que j'avais à l'OPINION me demandèrent de livrer à la publicité un livre qui était, déjà à ce moment, si loin de moi. Je l'ai fait néanmoins, et non sans avoir pris des avis éclairés, parce que j'ai pensé que, si je ne pouvais faire aucun bien appréciable, je ne pouvais pas du moins faire de mal. Mais croyez bien que je sens très vivement tout ce qui manque à ce pauvre ouvrage et que je sais parfaitement que TOUT lui manque.

« Il me semble que je vous devais ces confidences, d'abord pour vous remercier de votre indulgence, et puis pour vous prouver à vous-même la vérité de votre analyse. La « pleine et durable clarté » que vous me souhai-

tez, je l'ai reçue, en versant toutes les larmes de mon corps, mais elle n'éclaire, hélas! aucune des pages de l'APPEL DES ARMES... »

Psichari avait-il raison de se juger si sévèrement? Car personne n'eut d'appréciation plus sévère que la sienne. L'APPEL était utile au moment où il paraissait. Nous avions grand besoin, en 1913, d'être réveillés, fût-ce avec un clairon un peu trop sonore, de la somnolence où nous oubliions que les vertus de la France sont militaires autant que chrétiennes, et que l'individualisme n'a pas la grandeur de la discipline. La meilleure preuve de l'opportunité du livre en est dans le grand nombre de jeunes gens sur lesquels il eut une influence morale heureuse et saine, les ramenant à la France, à la discipline, à l'armée. L'un deux écrivit ce qu'il avait éprouvé à Psichari, qui note sur son carnet : « Quelle joie d'avoir pu atteindre quelques âmes de jeunes gens ! »

L'APPEL DES ARMES, en lui-même, a de grandes beautés : les sobres paysages, le récit du combat de Tichitt, les pages si fortes, si vraies du retour de Maurice à la maison de son père et de leur opposition profonde; celles de la rencontre de Nangès avec Timoléon d'Arc, où Psichari cause si joliment avec Vigny de la situation faite à l'armée en leurs temps respectifs; puis la psychologie du jeune soldat, celle de l'officier, des officiers plutôt, avec leurs différentes manières d'envisager la mission de l'armée. Psychologie très individuelle et très profonde, par là même très générale, parce qu'elle

atteint le fond commun à tous les hommes. Au-dessus de ces observations, tantôt synthétiques, tantôt minutieuses jusqu'au détail de service, une haute conception d'ensemble donne au livre un sens général et révèle une âme ayant le sentiment de la vraie grandeur.

Psichari va plus loin que Vigny. Celui-ci était un romantique, non parce qu'il écrivait aux environs de 1830, mais bien à cause de son égocentrisme. Psichari estime n'avoir jamais une assez grande part de dévouement, mais en toute autre chose il aime à se regarder comme subordonné à un ensemble. Si l'isolement du soldat lui cause quelque temps une joie d'orgueil, il ne tarde pas à en souffrir, non pour se renfermer, comme le triste et grand Moïse, dans sa froide dignité, mais pour chercher un ordre auquel il puisse appartenir. C'est cette recherche de l'ordre, à la fois classique et catholique, qui lui fait dépasser Vigny par la fin de son évolution, et déjà par sa conception de l'armée, où il va jusqu'à découvrir la grandeur de la servitude. Tandis que Vigny oppose grandeur à servitude et nous laisse une pénible impression d'équivoque, car nous ne savons s'il est pour ou contre l'armée, Psichari — et avec quelle ardeur! — se prononce pour l'armée, par un sentiment de l'ordre qui se développera naturellement en humilité. Elle est précisément une forme, et non la moindre, du sens de l'ordre, portant ainsi à un degré surnaturel une des vertus humaines les plus hautes et les plus larges dans leur conception.

De ses pensées profondes, jointes à ses impressions,

Psichari a tiré deux types de soldat : Maurice Vincent et Nangès. Nous avons déjà vu combien la vérité des sensations de Maurice est directement issue des réalités vécues. La part d'autobiographie est moindre en ce qui regarde Nangès. On reconnaît bien cependant un parent du jeune officier d'artillerie dans ce capitaine méditatif, qui s'exalte, dans la solitude, devant la grandeur du soldat. Puis, au retour de ces promenades à cheval, où sa pensée s'est concentrée sur quelque grande idée, il arrive au quartier et se donne tout entier à son service, à ses hommes. Il a un commandement bref, sans éclat de voix, qui force pourtant l'attention. Il est chef, par la netteté de ses ordres, par son sentiment de l'autorité, par sa joie forte à sentir dans sa main, comme un bon outil, de bonnes troupes, de beaux exemplaires de soldats vaillants et solides.

Mais il est bien plus chef encore par cette « grande et fine tendresse » qui l'unit à ses hommes. Quand il galope dans le manège, « il est là chez lui, et son cœur est là aussi ». Par un amour d'ordre plus haut que l'ordre sentimental, « là, sans paroles, sans gestes, il s'accorde avec ses hommes, son cœur se donne tout entier. Il est plus près d'eux que de tout. Napoléon aussi aimait ses grenadiers par-dessus toutes les femmes, et elles ne le lui ont point encore pardonné; mais cet amour-là est d'un soldat (1). »

Ce grand amour, si fort et si délicat, Psichari l'avait

(1) L'Appel, p. 99.

lui-même éprouvé bien souvent, lorsqu'il sentait ses hommes tendus avec lui dans un même effort, ou lorsque, après quelque absence, il les retrouvait campés dans le désert, comme dans ce coin de l'Aouker : « ...mon cœur battit, quand je revis de loin nos tentes..., puis les hommes, mes chers compagnons du tour d'Afrique, accourant tous vers moi... C'est à ces heures-là que l'on sent comme tout est lié dans une troupe, et quel est ce lien indicible qui noue et enchaîne, plus fort que l'amitié et plus fort que l'amour. Et ce n'est ni de l'amour paternel, ni de l'amour filial, ni de l'amour fraternel, mais c'est un autre amour qui n'a pas été dit, un autre amour qui balaie le reste, ne laisse plus rien après lui (1). »

Chez Psichari il s'y mêle une tendresse poussée jusqu'à la sollicitude. Elle ne se satisfait pas des prescriptions réglementaires, elle y joint des soins attentifs, comme dans ces manœuvres où il allait sans cesse retrouver ses hommes au repos, causant avec eux, regardant s'ils ne manquaient de rien (2). Psichari complète Nangès. Tout ce que celui-ci a de noble, Psichari l'éprouve, tout ce qu'il a d'ardent, jusqu'à ce besoin de « partir », cette « vocation de l'exil », d'une âme inapaisée qui n'a pas encore trouvé de grandeur où se satisfaire. Mais Psichari dépassait Nangès.

Le capitaine avait essayé de défendre sa grande conception de l'armée, malgré l'apparente inaction où celle-

(1) Les Voix qui crient dans le désert, p. 162.
(2) Lettre de M. l'abbé Etienne, curé de Bazens, ou Psichari passa en 1913, pendant les grandes manœuvres du Sud-Ouest.

ci souffrait de « tant de forces inemployées »; et il était triste, troublé, comme au « retour chez soi après une malheureuse croisade (1). » Psichari se reconnaîtrait-il impuissant à justifier l'armée? Non; mais il sent que la règle militaire, si bienfaisante, ne lui suffit pourtant pas. Plus encore que Nangès, « il se crispait dans la volonté de s'élever. Il ne pouvait se consoler de ne point vivre en ascète (2). » Et lui ne s'arrêtera pas à une grandeur qui, noble cependant, n'est point souveraine.

Avant de marquer les étapes de cette route montante, il n'est pas inutile de noter brièvement ce qui, dans ses deux premiers ouvrages, annonçait l'évolution de Psichari et sa puissance intellectuelle.

TERRES DE SOLEIL ET DE SOMMEIL n'est pas un livre de pensée. Cependant certaines idées, certaines tendances y ont déjà un intérêt. Malgré des réminiscences — un peu vagues — de la « durée » bergsonienne (3), Psichari n'a pas d'attitude philosophique bien définie; son dédain des raisonnements superflus ressemble plutôt au plaisir de se perdre dans le rêve à propos d'une sensation. Mais l'ensemble du livre marque une tendance à progresser du rêve vers l'action — jusqu'au bellicisme le plus ardent — donc vers plus de précision. D'autant que Psichari paraît avoir une certaine défiance de lui-même et chercher un point d'appui

(1) L'APPEL, p. 39.
(2) Id., p. 115.
(3) Cf. entre autres, pp. 111 et 136.

moral. Déjà c'est une extension du besoin de règle qui le mène à vouloir plus que la règle militaire. Moitié par jeu intellectuel, moitié par un sentiment obscur qu'il lui manque encore quelque chose, il cherche partout une règle morale et la demande même à ce qui peut le moins la lui donner. Au contraire, il n'y pense pas quand la prière musulmane le met pour la première fois en présence de l'idée religieuse; il ne voit là que le mysticisme. Encore n'a-t-il pas à ce sujet d'opinion bien précise.

En arrivant en Afrique, il avait désiré être la « victime » du mysticisme (1). Lequel?... Il ne sait trop... Il le souhaite comme une sensation inconnue qu'il serait toujours intéressant d'éprouver. Mais d'après lui l'Islam est-il ou non mystique ? On ne le voit pas bien. Il le considère comme « un rêve perpétuel qui enveloppe toute la vie et lui donne sa raison profonde (2) »; puis, un peu plus loin : « Religion occupée de la terre, très peu mystique (3). » La simple vérité est que Psichari a rêvé d'abord sur un cri de prière et ensuite sur un geste religieux vers la terre.

Mystique ou pratique, d'après les rapprochements faits, l'islamisme serait supérieur au catholicisme. A Binder, ville musulmane, la religion des Maures a un grand charme, mais on « sent la vieille lassitude, l'accablement de la foi, qui laisse au cœur qu'elle a touché cette mortelle impression des ossuaires bretons... (4) ». Im-

(1) Cf. TERRES DE SOLEIL, p. 5.
(2) Id., p. 110.
(3) Id., p. 115.
(4) Id., p. 106.

pression qui montre combien Ernest Psichari est revenu de loin, et loyalement, pour en arriver à trouver dans la foi l'épanouissement du cœur et la vie pleine de ses facultés. Sa seconde appréciation est plus intéressante; elle témoigne d'une recherche de l'absolu qui, par une aversion croissante des demi-mesures, le guidera puissamment vers l'ordre définitif, la perfection et l'amour de Dieu : « L'Islam, dit-il, n'est point une PARTIE des Foulbés comme le catholicisme est une PARTIE de nous-mêmes (1). » Idée fausse — et combien rectifiée plus tard ! — mais que nombre de catholiques contribuent en effet à donner par une vie participant si peu de leurs soi-disant convictions religieuses.

« Nous-mêmes... », a-t-il dit ; cependant il n'a pas encore découvert en lui quelque chose de ce catholicisme qui lui semble si lointain. Le mot, fortuit dans TERRES DE SOLEIL, annonce une des grandes thèses de l'APPEL DES ARMES. Devant le catholicisme même, Psichari ne pense rien, ou seulement que les croyances sont de petites questions, des mesquineries d'un monde enfin quitté. Il raconte avoir reçu « une carte d'un ami, chrétien fervent et mystique. Il me disait : « J'espère que de ces solitudes, tu nous reviendras croyant en Dieu. » J'ai pensé souvent à ce mot. Hélas! non, cette Afrique n'est pas la patrie de Dieu. Cette Afrique est le propre triomphe de l'individu. Eglises, doutes, croyances, fantômes lointains de la ville, comment vous aimer,

(1) TERRES DE SOLEIL, p. 110.

quand on a connu cette clarté... (1) » Et voilà tout... C'était une image de la Vierge de la Salette envoyée par M. Maritain. Elle est rappelée dans le VOYAGE DU CENTURION, mais sur le moment elle ne l'avait nullement impressionné : « Maxence pose sur le sable la Vierge en pleurs, que le vent emporte... (2) »

Psichari n'en est pas à considérer l'Eglise, mais déjà il aime passionnément la France. C'est le service de la France qui est son but et sa raison de vivre, l'idée qui par sa grandeur justifie l'action. A cette idée, à l'exemple de ceux qui sont morts pour elle, il doit de prendre cette fière attitude d'homme qui sait ce qu'il a à faire sur la terre : « ...j'ai la prétention inouïe d'avoir conquis une croyance et d'avoir pu hausser mon rêve au-dessus des doutes et des relativités. (3) » Plus idéaliste que jamais et toujours avec la volonté d'aller au bout coûte que coûte, il admire dans les explorateurs et les soldats d'Afrique « ceux qui marchent, ceux qui n'en peuvent plus de marcher et qui veulent mourir de leur idée. (4) » C'est devant leur œuvre qu'il proclame : « ...je crois encore en la bonté de l'action, et qu'elle saura dominer la paresse des faibles. (5) »

L'idéalisme patriotique et français relie TERRES DE SOLEIL ET DE SOMMEIL à l'APPEL DES ARMES. Psichari avait d'abord choisi pour titre à son second ou-

(1) TERRES DE SOLEIL, p. 62.
(2) Le VOYAGE, p. 36.
(3) TERRES DE SOLEIL, p. 236.
(4) Id., p. 227.
(5) Id., p. 228.

vrage : LA CONNAISSANCE DU SOL NATAL; en effet, c'est une découverte de l'âme française par l'analyse de ses traditions. Psichari a trouvé dans l'âme de l'ancienne France la racine profonde des vertus militaires, et il y rencontre en même temps le catholicisme. Ainsi lui apparaît entre la France et le catholicisme un lien qu'il note sans cesse et qui lui deviendra précisément un motif d'examen, joint à son besoin de haute moralité, pour l'orienter vers la question religieuse. Puis il trouve une affinité entre l'Eglise et l'armée. les deux autorités qui ne transigent pas, les deux idées immuables, les deux forces du passé (1). Cela contribue à lui faire considérer avec sympathie une Eglise qui d'autre part s'est fortifiée dans l'épreuve et a montré une dignité forçant l'admiration; attitude qui avait puissamment influé sur tout le groupe de Péguy.

L'APPEL nous renseigne en bien d'autres points sur l'orientation de Psichari. Les soldats, par une pratique des vertus spécialement militaires, sont déjà « plus habitués à regarder le ciel que la terre » (2). Sans être croyants, ils aiment « ce qui résonne clair » et beaucoup, vivant de quelques principes seulement, mais fermes et assurés, ont une vie intérieure développée. Simplement morale, il est vrai, elle essaie du moins d'échapper à l'envahissante médiocrité du monde. Puis, avec une volonté d'action et d'héroïsme, une « soif inapaisa-

(1) Cf. L'APPEL, surtout pp. 34 et 107.
(2) Id., p. 34.

ble de dévouement » (1), Psichari se sent
une fin inconnue, mystérieuse; il a consc
évolution (2), se sent la vivre, se rend c
n'est pas achevée, mais ne sait pas où el
chaque page on trouve proclamé le bienfa
militaire, cependant on voit qu'elle ne saisi
tout entier.

L'APPEL est encore un livre de jeunes
ton beaucoup plus sévère que TERRES DE
sent déjà, avec la passion de l'ordre, une
forme. Sans que toutes les idées y soient ég
tes, il y a un effort vers la pensée sobre, n
fois, l' « antiintellectualisme » — au sens
avons déjà précisé, le dégoût de la raison des ph
— donne ses raisons et réclame une largeur de conceptions incompatible avec le scientisme et le rationalisme.

Dans certains passages, la pensée s'affirme puissante et s'exprime fortement; par exemple dans ces lignes dont Péguy s'est certainement inspiré pour commenter le mot « prendre le parti de ses pères contre son père ». Psichari établit la différence entre la génération de 1880, « celle des hommes qui avaient vu la défaite — frêles enfants purs — et qui l'avaient oubliée », et celle de leurs fils. Eux « n'avaient pas vu la défaite, et ils s'en souvenaient au contraire, et l'alouette, qui longtemps s'était tue, ouvrait de nouveau les ailes, sur le

(1) Id., p. 236.
(2) Cf. L'APPEL, p. 264.

casque. (1) » Puis ces deux générations s'affrontent quand Maurice revient au foyer paternel :

« C'était donc une grande chose que ce père et que ce fils qui se mesuraient du regard, se tenant debout l'un devant l'autre, et se recueillant en eux-mêmes. Ils signignifiaient le présent et le passé. Mais, par une sorte de transmutation des valeurs, c'était le père qui signifiait le présent et le fils qui signifiait le passé, et c'était le fils qui recourait à l'histoire, et c'était le père qui en appelait à l'avenir. Ainsi l'ordre ordinaire des facteurs se trouvait-il renversé, le père se disant nouveau, et l'enfant, au contraire, faisant office de vieil homme. (2) »

Au moment de son départ pour l'Afrique, Psichari a donc déjà une pensée forte et une vie intérieure. Bien que tout à fait en dehors de l'idée religieuse, elle le prépare cependant à aborder celle-ci. Par ses principes de haute tenue morale, l'armée ouvre les voies à d'essentielles vertus chrétiennes qui demandent à être pratiquées avec la même mesure exacte d'initiative et de soumission. Dans l'Eglise et dans l'armée, mêmes vues larges sur les ensembles des devoirs, même précision souple. Le chrétien est un être essentiellement discipliné, extérieurement à l'ordre de l'Eglise, intérieurement aux règles qu'il s'impose. Ernest Psichari se préparait par la discipline à la soumission dogmatique, cette discipline

(1) L'Appel, p. 162.
(2) Id., p. 163.

de l'esprit, et à l'acceptation des commandements de Dieu et de l'Eglise, cette discipline morale.

Dès lors, il est tourné vers les idées élevées. Il veut qu'elles dominent sa vie, plus encore, qu'elles l'ordonnent, en lui déterminant une raison d'agir et en englobant ses efforts dans un mouvement qui le dépasse. Il tend de plus en plus à s'éloigner du facile et à se séparer du monde. Nangès et Maurice sont impatients de se livrer à l'Afrique. Ils la sentent nécessaire à cette aspiration intense qui les entraîne. Il leur faut, dans une véritable vie de soldat, « ces grandes pensées que fait le désert ». Ainsi Ernest Psichari, emporté par son ardeur et son besoin de méditation, quitte de nouveau la France, et va trouver son orientation décisive dans les solitudes sahariennes.



Le séjour d'Ernest Psichari à Cherbourg fut très bref. Par les relations de son frère Michel aux bureaux du GIL BLAS, il apprit bientôt qu'il pourrait suivre en Mauritanie le lieutenant-colonel, aujourd'hui général Patey, qui devait y remplacer prochainement le colonel Gouraud. Il fit aussitôt sa demande, très désireux de partir, malgré la date encore récente de son retour du Congo, et arriva à Saint-Louis au mois de décembre 1909, un mois après le colonel Patey. Il allait passer en Mauritanie trois ans d'une vie très différente de celle qu'il avait menée pendant son premier voyage d'Afrique.

Il ne s'agissait plus d'explorer, mais d'organiser un

pays tout nouvellement pénétré, dans lequel il fallait affermir l'influence française, créer des moyens d'action en accord avec les ressources offertes, susceptibles de développer la vie du pays et d'en faire même notre auxiliaire. Comme la conquête et la pénétration avaient été l'œuvre du colonel Gouraud, l'organisation allait être l'œuvre du colonel Patey (1).

L'année 1909 avait été « caractérisée par les importantes et heureuses opérations de police de l'Adrar qui marquent le terme de notre pénétration mauritanienne. (2) » Cette région était jusque-là le théâtre de graves désordres. Les combats et les engagements, nécessités par l'attitude des dissidents ou recherchés par eux se succédèrent jusqu'au mois de septembre. La paix fut alors définitivement établie, et le chef des dissidents, Ould Aïda, chassé au delà de Tourine.

Au départ du colonel Gouraud, le 15 novembre 1909, ces actions énergiques avaient déjà amené des résultats importants et durables. S'il restait encore des éléments de trouble, du moins la sécurité était-elle grandement accrue. Déjà les populations noires, pressentant une paix complète, s'attachent de nouveau au sol, et les Maures, tribus pastorales, se livrent plus paisiblement à l'élevage. Les progrès de notre influence se mesurent aussi à l'aide, déjà efficace et de bonne volonté, que nous apportent les tribus soumises. Les unes prêtent leurs animaux, les au-

(1) Cet aperçu a été tiré des RAPPORTS rédigés par M. le Général Patey et mis très aimablement à notre disposition.

(2) Rapport d'ensemble, 1909.

tres fournissent des partisans; certaines concourent à maintenir la tranquillité. De leur prestige personnel et de leur autorité, des chefs religieux secondent notre action.

Ces résultats étaient acquis. De nouveaux progrès vont se succéder au cours des années 1910, 1911 et 1912 que Psichari passa en Mauritanie sous les ordres du colonel Patey, puis du colonel Mouret.

Le caractère de ces trois années est le progrès continu de l'organisation, poursuivie méthodiquement. Elle assure la pacification et la protection du pays. En 1910 s'établit une atmosphère de confiance, qui se traduit en 1911 par un mouvement marqué vers le travail, la culture, l'élevage. En 1912, la paix était complète après l'expédition menée au mois de janvier contre les dernières bandes de pillards réfugiées dans le Hodh, autour de Tichitt. Déjà le pays vivait de sa vie propre, sous des mesures qui tendaient à en faire une série de petits protectorats dont la France coordonnait les entreprises.

Cette organisation était aussi politique que militaire et visait à un emploi politique des nécessités militaires elles-mêmes. De plus en plus les méharistes apparaissaient comme « la troupe appropriée aux régions sahariennes ». Or cette formation,dont Psichari sur sa demande fit bientôt partie, a deux exigences (1) : elle oblige à une nomadisation perpétuelle, et elle nécessite des cadres spécialisés, secondés par un effectif dans lequel les nomades entrent pour une large part.

(1) Cf. Lieutenant-colonel Patey. NOTE RELATIVE AUX MÉHARISTES. Gorée, 1911.

Les déplacements des méharistes peuvent, et doivent être utilisés dans un but politique. Soumis aux mêmes besoins que les tribus, les méharistes se trouvent en contact fréquent avec elles. Ce sera donc un devoir pour l'officier d'inspirer confiance aux divers campements qu'il pourra rencontrer et d'acquérir une influence personnelle dont le premier résultat sera de faciliter l'enrôlement des nomades. L'habitude acquise par ceux-ci de cette vie très spéciale favorise la mobilité de la troupe et permet de ne pas faire retomber tout l'effort des expéditions sûr l'élément français. Outre ce point de vue purement militaire, il faut encore envisager l'accroissement d'influence de la France, lorsque ces Maures se trouveront en contact perpétuel avec des officiers français et s'habitueront à les considérer comme leurs chefs. Eux-mêmes protecteurs naturels de leurs tribus, ils contribueront à faire regarder la puissance française comme protectrice, en même temps que leurs efforts, coordonnés et non plus dispersés, prouveront l'utilité de la discipline.

Cet ensemble était réalisé par de multiples mesures de détail. Elles exigeaient, avec la continuité d'efforts, autant de largeur de vues que de tact et de fermeté, et cela, sur toute l'échelle du commandement. Ernest Psichari, avec son intelligence naturellement tournée vers l'analyse intérieure et l'étude psychologique, avait su donner à ces rapports délicats avec les Maures, les nuances exactes, infiniment variées selon les circonstances. Sa bonté et sa bienveillance le faisaient aimer des Maures autant que

des Français, tandis que sa bravoure, qui était extrême, lui donnait un grand ascendant sur eux.

La politique proprement militaire était unie à une politique regardant plus particulièrement la vie des tribus. Fragmentées à l'infini, il fallait les reconstituer, les grouper sous des chefs proposés par leurs djemmas et reconnus par nous. La nomadisation pouvait beaucoup en ce sens par les contacts qu'elle permettait d'établir. Ces chefs reconnus favorisaient à leur tour nos formations en facilitant le recrutement des méharistes. La sécurité du pays s'en ressentait doublement : le nombre des défenseurs augmentait, en même temps que la faculté d'entrer dans les troupes méharistes permettait aux nomades de vivre sans pillage, entourés au contraire de considération. Les chefs maures, apportant ainsi leur concours, se formaient à un loyalisme qu'on voyait remplacer peu à peu l'esprit d'indépendance et même d'anarchie.

A un degré supérieur, la nomination par la France de l'émir du Trarza Occidental était un premier pas fait pour l'organisation de notre protectorat. Elle était citée comme exemple de ce qu'on pouvait obtenir des Français ; et les amendes infligées aux tribus se dérobant à leur soumission prouvaient notre fermeté autant que les récompenses accordées après des services remarquables témoignaient de justice et même de générosité. Les demandes de soumission étaient accueillies avec prudence, mais les dissidents soumis, eux-mêmes, recevaient des commandements s'ils s'en montraient dignes.

Pendant que cette organisation se poursuivait, diffé-

rentes mesures venaient favoriser la reprise du travail devenue possible dans cette paix nouvelle. Des facilités étaient données à la culture, surtout aux bords plus fertiles du Sénégal ; des droits étaient supprimés sur le colportage, afin de donner un plus grand essor au commerce, des puits étaient creusés ou grandement améliorés pour faciliter les parcours. Aussi un important progrès dans l'extension du travail et l'attitude des populations est-il signalé en 1911.

Cependant toutes ces mesures, excellentes en soi, n'auraient pas amené un tel résultat si la destruction des bandes de pillards n'eût été poursuivie avec vigueur.

Les belles opérations de l'Adrar en avaient laissé subsister un grand nombre qui, éloignées depuis 1909, n'en constituaient pas moins un sérieux et perpétuel danger. La situation générale de la Mauritanie était bonne en 1910, mais de graves menaces de troubles s'étendaient encore, en particulier sur l'Adrar et le Tagant, situés à proximité du Hodh où les pillards se rassemblaient hors de notre rayon d'action.

Accompagné de Psichari, le colonel Patey, dès son départ de Saint-Louis, en février, avait traversé le Tagant pour aller prendre contact avec les troupes du commandant Frèrejean, alors à Tidjikdja, le poste le plus près du Hodh (1). Revenu vers le Sénégal et rentré à Saint-Louis, le colonel préparait dès la fin d'avril une tournée qui, durant les cinq derniers mois de 1910,

(1) Voir les cartes ci-jointes.

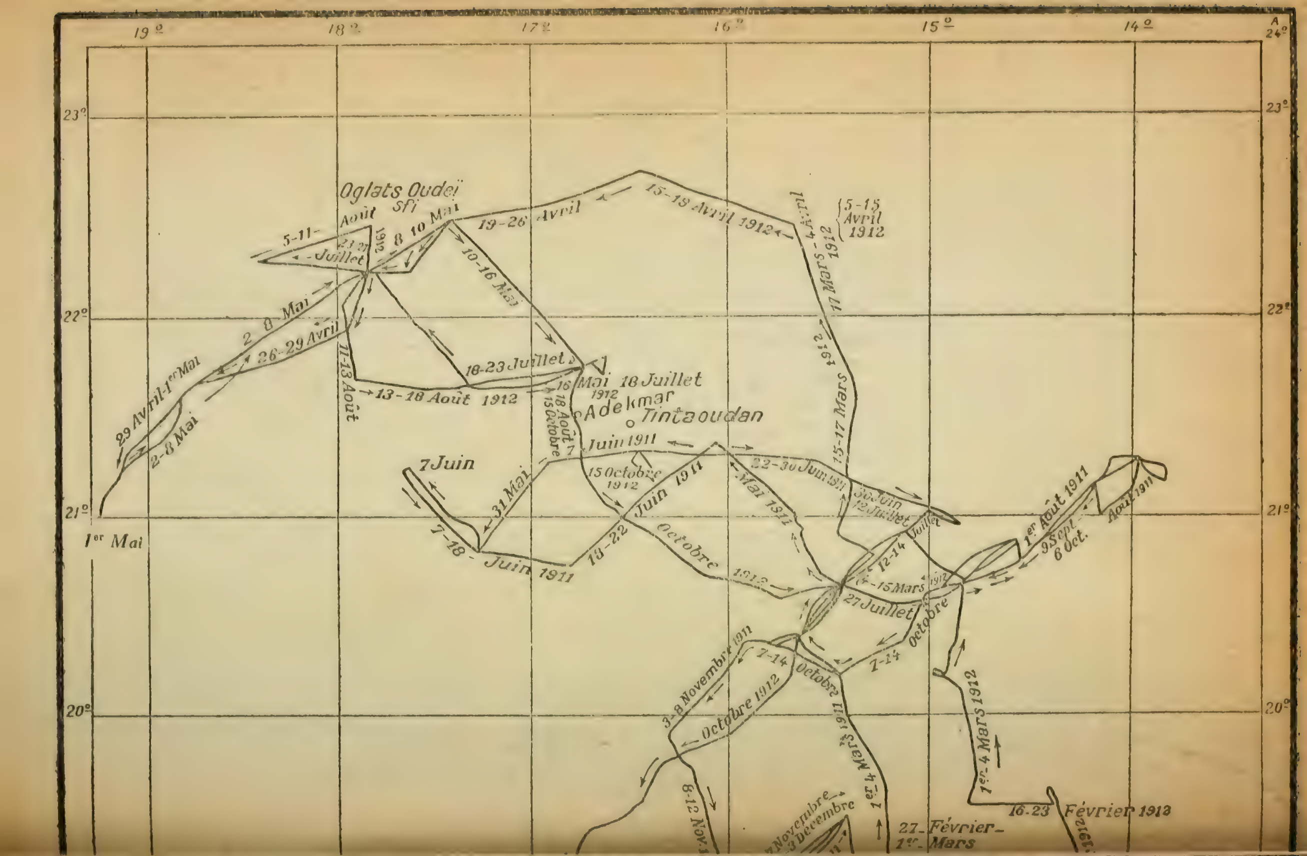
le conduisit dans les différents postes où il put se rendre compte de l'état militaire et politique. Psichari, cette fois, ne l'accompagnait pas. Il était resté avec le commandant Frèrejean qui l'envoya, après divers déplacements, nomadiser à Moudjéria et dans la région, jusqu'au 16 février 1911.

Moudjéria était alors un poste important par l'effervescence qui régnait dans l'est de la Mauritanie. Jusqu'au mois d'août les nouvelles autorisaient le pessimisme. Ould Aïda, d'une bravoure légendaire, jouissait d'une popularité sans égale parmi les Maures. Fort de son prestige, il avait projeté de grouper tous les dissidents du Hodh. Heureusement, dans ces tribus persistaient des rivalités que son ascendant personnel ne put apaiser. Un des chefs fit même sa soumission, ainsi que de nombreuses tribus de l'Adrar. Quant à la palmeraie de Tichitt, pillée de tous côtés, elle demanda notre protection, voyant son efficacité dans l'Adrar où nos méharistes venaient de chasser des pillards qui ne l'avaient jusque-là jamais quitté.

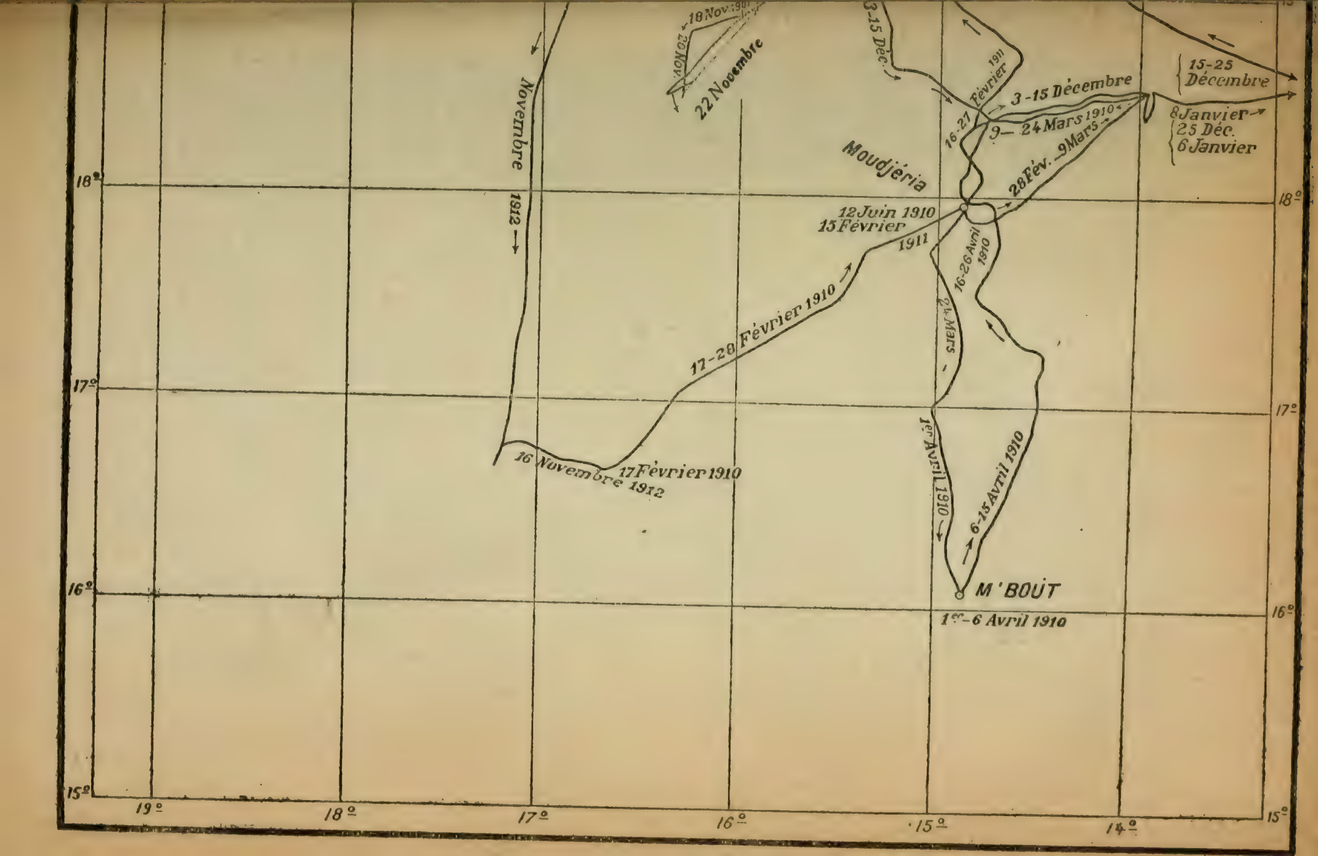
Malgré l'existence de ce foyer de désordre, il fut seulement répondu à Tichitt que sa demande était transmise, mais que la France ne comptait pas occuper le Hodh. Cependant, le colonel Patey, voyant la nécessité d'agir, commença déjà à préparer l'expédition du début de 1912, sur Tichitt. Les conditions de succès en étaient « avec les belles qualités personnelles des officiers et sous-officiers méharistes... une préparation patiemment et méthodiquement poursuivie aussi bien par la formation

ITINÉRAIRES DE PSICHARI EN MAURITANIE

RELEVÉS SUR LA CARTE DE PSICHARI, ILS ONT ÉTÉ DATÉS D'APRÈS LES RAPPORTS OFFICIELS, LES VOIX QUI CRIENT DANS LE DÉSERT, ET DES NOTES MANUSCRITES.



Oglats Oudeï
Sfi
Tintaoudan
Adekmar
1er Mai
29 Avril-1er Mai
2-8 Mai
26-29 Avril
5-11- Août
Juillet
19-26 Avril
15-18 Avril 1912
17 Mars-4 Avril 1912
5-15 Avril 1912
15-17 Mars 1912
10-16 Mai
18-23 Juillet
11-13 Août
13-18 Août 1912
16 Mai 18 Juillet 1912
18 Août 15 Octobre
7 Juin
31 Mai
7-18 Juin 1911
19-22
Juin 1911
15 Octobre 1912
Octobre 1912
22-30 Juin 1911
30 Juin 12 Juillet
Mai 1911
12-14
27 Juillet
Octobre
7-14
3-8 Novembre 1911
Octobre 1912
1er Août 1911
9 Sept. 6 Oct.
Août 1911
1er-4 Mars 1912
1er 4 Mars 1911
16.23 Février 1912
27 Février-1er Mars
Novembre 3 Décembre
8-12 Nov.



18 Nov. 1910
20 Nov.
22 Novembre
3-15 Déc.
Février 1911
15-25 Décembre
3-15 Décembre
16-27
9-24 Mars 1910
8 Janvier
25 Déc.
6 Janvier
Moudjéria
28 Fév.-9 Mars
Novembre 1912
12 Juin 1910
15 Février 1911
16-26 Avril 1910
17-28 Février 1910
24 Mars
1er Avril 1910
6-15 Avril 1910
16 Novembre 1912
17 Février 1910
M'BOUT
1er-6 Avril 1910
18°
17°
16°
15°
19°
14°

et l'entraînement de la troupe que par le bon entretien des animaux (1). »

La préparation se poursuivit au cours de l'année 1911, qui fut plus calme dans l'ensemble. Les méharistes, placés sur les confins du pays, en interdisaient l'entrée aux pillards. Toutefois, la tranquillité restait précaire dans l'Adrar et la menace ne cessait pas dans le Hodh.

Les officiers entraînaient leurs troupes tout en nomadisant. Psichari traversa ainsi le Tagant, l'Adrar, passa à Amatil, à Atar. Il mena cette vie de surveillance incessante qui demande un caractère exceptionnellement trempé. Quelle que soit la paix apparente, l'embuscade est possible à chaque heure. Est-elle différée pendant des semaines, il faut conserver la même énergie, la même attention, ne pas se relâcher un instant et ne pas permettre aux hommes de se relâcher. Dans ces longues périodes de solitude et de tension, Psichari méditait, mais il n'en donnait pas moins une grande activité à son service et à la documentation professionnelle, comme en témoignent de nombreuses notes et des travaux de cartographie. Il eut quelquefois à exercer des commandements, ainsi dans une reconnaissance sur Bir Igni, au mois de juin, où il dut faire un recensement de tribu et percevoir l'amende de guerre. S'il n'eut à agir que dans des circonstances limitées, il s'y montra aussi intelligent que brave et dévoué.

Les tribus agirent avec beaucoup de bonne volonté dans cette préparation. Elles fournirent très largement

(1) Rapport d'ensemble 1911.

des animaux, envoyèrent des partisans, qui formèrent pour la première fois des troupes entièrement maures.

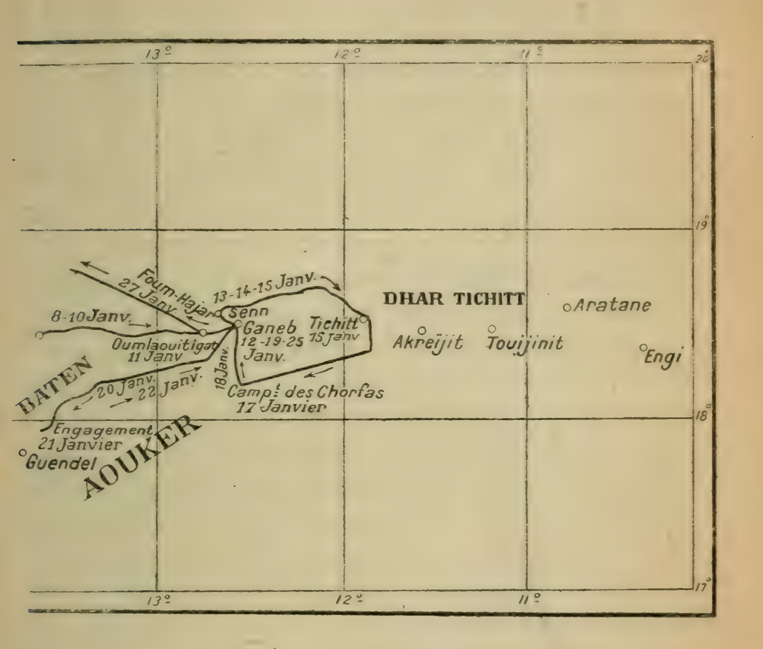
Dès les mois de novembre et de décembre, les ordres furent donnés pour l'organisation des opérations de Tichitt. Les troupes de Mauritanie du colonel Patey prenaient part, avec les troupes de Tombouctou et du Sahel, à une large action dirigée par le général Bonnier.

Le groupe de Mauritanie devait comprendre, outre le détachement sur Tichitt, en liaison avec les troupes de Tombouctou, une réserve à Tidjikdja, assurant les convois, un détachement fermant les routes de Kiffa et du Sahel, et établissant la liaison avec le groupe du Sahel. Les mesures à prendre pour que Tichitt fût occupé le 15 janvier étaient laissées à l'initiative du commandant militaire de Mauritanie.

Le colonel Patey avait donné des ordres en conséquence le 17 novembre et le 1er décembre. Au début de janvier, toutes les routes étaient gardées, les palmeraies occupées, et, le 4, toutes les troupes étaient à leur poste depuis la mer jusqu'à Nioro.

Les ordres pour le mouvement de concentration qui devait être effectué à Tidjikdja le 3 janvier avaient été donnés dès le 22 novembre à Saint-Louis, en raison des difficultés de communications. Psichari qui était à Bouaga, dans le Trarza, recevait son ordre de départ le 3 décembre. Le détachement des méharistes de l'Adrar était placé sous les ordres du capitaine Beugnot, celui des méharistes du Tagant, dont Psichari faisait partie, était commandé par le capitaine Aubert. Tous deux

étaient compris dans la colonne de marche, tandis que l'artillerie était laissée à Tidjikdja, Tichitt n'étant pas fortifié.



Le 8 janvier, le détachement était définitivement constitué. Porté à 464 hommes et rassemblé à Bou-Arrh, près de Tidjikdja, il allait se diriger sur Ganeb. Il avait pour mission de rejoindre les pillards commandés par trois chefs dont les forces étaient sérieuses, réunies sous Ould Aïda, avec Ould Mogueya comme conseiller. Puisqu'il

s'agissait de détruire leur force morale autant que leur effectif, il fallait atteindre les personnalités dirigeantes, et les atteindre par la surprise, produite par une troupe appropriée : les méharistes.

Le détachement s'était mis en marche, partie le 8 au soir, partie le 9 au matin. Le 11, à Oumlaouitigat, des renseignements donnèrent la presque certitude de la présence à Tichitt des deux chefs Ould Aïda et Ould Mogueya. Aussitôt, le colonel Patey décida de les surprendre, le moindre retard ne pouvant que leur donner le temps de fuir ou de préparer une attaque.

Pendant la rédaction même des ordres, le capitaine Beugnot, sur des ordres verbaux, se prépare. Car la mission de surprendre les dissidents le 13 au matin à Tichitt est confiée aux méharistes de l'Adrar, peloton plus nombreux qui pourra ensuite nomadiser, tandis que le peloton du Tagant « aura ultérieurement une longue mission à remplir pour reconnaître ces régions nouvelles et y pourchasser les petits groupes de pillards qui les parcourent ».

« Le détachement du capitaine Beugnot quitte Oumlaouitigat à 17 heures.

« Dans la sérénité du soir, le départ silencieux au pas feutré des chameaux vers un inconnu si plein de promesses a quelque chose d'émouvant et de grave.

« Un même espoir envahit tous les cœurs. C'est le secret instinct dont l'âme se sent obscurément remuée aux heures décisives.

« Ceux qui partent dissimulent mal leur joie sous la

correction toute militaire de leur salut. Ceux qui restent dominent leurs regrets de soldats, souhaitant aux camarades un glorieux succès (1). »

Psichari restait... Et il donnera un beau récit (2) de l'émotion de sa troupe à l'annonce de la victoire dont elle n'a pu prendre sa part.

Les troupes du colonel progressaient sur Tichitt, en deux colonnes depuis Ganeb, le peloton de Psichari suivant une route très difficile par le Dhar, à travers les rochers. Pendant ce temps, le capitaine Beugnot se hâtait vers Tichitt. Du 11 au 13, les marches, accomplies surtout la nuit, par une lune voilée, furent très dures, ainsi que la dernière étape :

« Avant l'arrivée à Tichitt, durant quatre heures, il faut suivre entre les roches abruptes, noirâtres et une dune haute, un long couloir monotone de dunes de sable peu consistant... La bande de sable rouge signalée par le guide au bout de la barrière rocheuse comme marquant l'emplacement du Ksar semble rester toujours aussi éloignée pendant ces heures longues.

« ... Enfin, après avoir franchi non loin de la mongne un dernier rempart de sable qui coupe la direction de marche, le Ksar apparaît. Perché sur un mamelon... [il] se détache sur le ciel comme une masse grisaille sur-

(1) Rapport d'ensemble politique, administratif et militaire sur les opérations de police du détachement de reconnaissance des troupes de Mauritanie dans la région de Tichitt, du 4 janvier au 2 février 1912.

(2) Cf. les Voix, p. 180.

montée de la tour quadrangulaire de la mosquée (1), » dominant une vallée de dunes cahotiques.

A sept heures, arrivé au sommet de la dépression creusée devant Tichitt, le capitaine donne les ordres pour l'enveloppement. Bientôt on voit sortir Ould Aïda qui, se voyant sur le point d'être pris, veut se réfugier dans les dunes du sud. Au minaret de la mosquée on hisse l'étendard du prophète. Les méharistes se lancent à la poursuite des dissidents, les délogent de la palmeraie, puis des dunes utilisées pour la défense. « Une chasse, une charge à chameau entrecoupée de sauts à terre et de remontée en voltige dans la dune, se déroule... Il n'y a plus de groupes, la valeur individuelle morale et physique, le sang, le dressage des montures priment (2). » Ould Mogueya est tué. Ould Aïda, blessé, essaie de s'enfuir, mais son chameau est atteint et tombe. Enfin il est pris avec plusieurs de ses hommes.

En même temps, le Ksar investi, ne faisant aucun signe de soumission, était occupé avec prudence et ordre. L'étendard du prophète, saisi, est remplacé par le drapeau tricolore.

« L'ennemi avait été attaqué en plein jour, alors que sa mise en marche était commencée, c'est-à-dire qu'il se trouvait dans des conditions particulièrement favorables pour exploiter son extrême mobilité, glisser entre nos mains et s'échapper.

(1) Rapport du colonel Patey accompagnant celui du capitaine Beugnot.
(2) Rapport du capitaine Beugnot.

« Cependant il fut pris de vitesse, pour ainsi dire enveloppé à la course et, sans avoir eu le temps de se reconnaître, accroché dans sa retraite, sans cesse menacé de front et de flanc jusqu'au moment de sa débandade, grâce à la rapidité des manœuvres de nos méharistes...

« La physionomie de ce combat très vif... qui semble sans précédent en Mauritanie, donne bien le caractère des luttes dans les régions désertiques. Il apparaît comme la consécration de l'organisation poursuivie en Mauritanie pour l'utilisation des nomades... Entraînés par leurs officiers, ils ont fait preuve sur le terrain d'une bravoure et d'un entrain extraordinaires et, ce qui est à retenir, ont combattu avec une cohésion qui est du meilleur augure pour l'avenir. (1) »

Ainsi le colonel Patey jugeait-il le beau succès dont la nouvelle lui parvint dans la matinée du 14. Le 15, il rejoignait le capitaine Beugnot, dont les méharistes devaient passer quelques jours dans un pâturage près de Tichitt, après le gros effort fourni.

Le capitaine Aubert était envoyé en reconnaissance sur Angi où il retrouverait les fuyards de Tichitt. Le 16, « le lieutenant Psichari reçoit l'ordre de se porter en reconnaissance avec 20 méharistes maures dans la direction du Sud pour rassurer et ramener les campements qui se sont enfuis à notre approche et y capturer les dissidents qui s'y seraient réfugiés après le combat de Tichitt, puis de se porter sur Ganeb (2). »

(1) Rapport du colonel Patey, accompagnant celui du capitaine Beugnot.
(2) Rapport d'ensemble sur les opérations de Tichitt, déjà cité.

Le 18 janvier, un courrier de Psichari « rend compte qu'il a visité les campements des Ahel Chereff, Chorfas de Tichitt qui avaient déserté ce Ksar à l'annonce de l'arrivée des troupes françaises.

« Il a poussé sa reconnaissance jusqu'à 80 kilomètres au Sud dans une région de dunes difficiles mais parsemées de beaux pâturages et remonte sur Ganeb ramenant deux prisonniers dissidents qui s'étaient cachés dans ces campements.

« Cet officier reçoit l'ordre de s'établir au pâturage de Ganeb pour recueillir le groupe d'Ould Deid (1) attendu d'Aguielt El Nemadi et assurer par un actif service de patrouilles la sécurité de cette région parcourue par nos courriers. (2) »

Pendant cette reconnaissance, Psichari avait employé comme guides des Nemadis. Ces gens, soumis depuis peu, sont issus de diverses tribus et groupés par leur genre de vie. Ils n'ont d'autres ressources que la chasse, poursuivent les grandes antilopes et les autruches, armés de lances avec lesquelles ils tuent le gibier forcé par leurs chiens, qu'ils suivent à la course. Ces habitudes, jointes à leur vigueur physique, en font de merveilleux suiveurs de piste, mais alors, pour la mieux reconnaître, ils vont les jambes écartées, et la tête tout près de terre. Ainsi le remarqua Psichari, les voyant courir à toute vitesse devant les chameaux, relevant des traces presque invisibles sur le rag noir.

(1) Dissident soumis et chargé d'un commandement.

(2) Même rapport.

Au cours de sa reconnaissance, Psichari avait atteint le 21 janvier un groupe de dissidents. Le rapport du colonel Patey rend compte en ces termes de cette opération très bien conduite, qui fait l'objet d'un beau récit dans le VOYAGE DU CENTURION et dans l'APPEL DES ARMES, et la matière de hautes méditations dans les VOIX QUI CRIENT DANS LE DÉSERT :

« Le lieutenant Psichari fait connaître qu'en exécutant sa mission de surveillance dans la région de Ganeb et plus particulièrement dans la direction du Guendel, où malgré la présence de nos partisans Abakaks une petite bande d'Ahel Tenaki a été signalée, il a recoupé à 50 kilomètres environ au sud d'Oumlaouitigat les traces d'un petit groupe de dissidents O. Gheilane réfugiés dans le massif rocheux qui forme la bordure est du Tagant qu'il a atteint.

« Bien que l'ennemi ait été trouvé occupant une position très forte dans les éboulis de roches amoncelées au bas de la falaise qui a en cet endroit une hauteur de 130 mètres, il a été délogé et poursuivi pendant 6 kilomètres, perdant deux hommes tués et deux fusils 74, et emportant quelques blessés. La poursuite ne fut abandonnée que par suite de l'impossibilité de suivre les traces dans la montagne.

« Le détachement du lieutenant Psichari a perdu un partisan maure tué au début de l'action. (1) »

(1) Même rapport.

Dans l'impossibilité d'attaquer de front les dissidents dans leur repaire rocheux, Psichari avait dû contourner leur position, et arrivait derrière eux par le sommet de la falaise. Dévalant une pente abrupte de 60 mètres, il les délogea sans même se servir de ses armes, par l'ascendant moral de son courage plus que par la force des quelques partisans jetés à sa suite (1).

Cette belle action militaire lui valut le 15 juin suivant, du général Bonnier, commandant supérieur, la citation suivante à l'ordre du jour des troupes de l'Afrique Occidentale Française :

« Le lieutenant Psichari de l'artillerie coloniale hors cadre :

« Au cours des opérations du Hodh (colonne de Mauritanie, 8 janvier-4 février 1912) a fait preuve d'autant de décision que de bravoure en dispersant à la tête de 20 méharistes maures un parti de dissidents qui menaçait d'inquiéter les communications de la Colonne. »

Pendant tous ces jours, Psichari s'était trouvé en contact avec des marabouts fanatiques qui l'avaient profondément intéressé. Il avait su leur inspirer confiance au point que l'un d'eux lui fit les honneurs de sa « bibliothèque », manuscrits contenus dans deux grands sacs en peau de bouc, et vint peu de jours après se présenter à Ganeb, au nom de son chef absent depuis trois mois.

(1) Cf. Jean Psichari, ENFANCE D'ERNEST PSICHARI, REVUE HEBDOMADAIRE, 2 avril 1921.

Avec lui furent entendus « les chefs des campements réunis à Ganeb sous la protection du détachement Psichari », lorsque le 29 janvier le colonel y passa au retour de Tichitt où il s'était arrêté à deux reprises pour régler des questions politiques. Le chef des Nemadis avait été offrir sa soumission à Tichitt. A Ganeb, dans le groupement de Psichari, il fut possible de prendre vraiment contact avec cette tribu très spéciale, déjà pleine de confiance.

La dislocation du détachement commença à Ganeb. Le capitaine Beugnot ramenait son peloton vers l'Adrar; il ne se sépara qu'à Tidjikdja du colonel Patey, qui se dirigeait sur Moudjéria, pour rentrer le 25 février à Saint-Louis.

L'expédition de Tichitt, longuement préparée, et de résultats aussi complets que durables, est le centre de ces trois années de la conquête française en Mauritanie. Dès lors, les pillards dispersés, retenus au loin par le détachement du capitaine Aubert qui continuait à nomadiser la région, ne retrouveront ni leur force passée ni leur ancien prestige. Des relations étaient nouées avec de nouvelles tribus, et d'autres soumissions n'allaient pas tarder.

L'organisation de la troupe des méharistes était confirmée par un succès qui venait d'en montrer toute l'utilité et confirmait en même temps la politique suivie jusqu'alors, par laquelle un rôle de plus en plus large était confié aux Maures, ainsi organisés sous nos ordres, dans l'administration de leurs tribus et de leurs forma-

tions méharistes. Devenus excellents tireurs, agissant avec cohésion, ils nous avaient permis un service de renseignements, une mobilité, une attitude offensive qui n'auraient pu se réaliser sans eux. L'organisation d'une garde maure allait achever de leur faire regarder l'enrôlement dans notre armée comme une carrière ambitionnée, d'autant plus que leur mentalité même se transformait : « ...L'idée du service, l'esprit de discipline, s'implantent en eux. La confiance en leurs chefs dont ils reconnaissent la supériorité et recherchent les éloges a affermi leur caractère inconstant et stimulé leur amour-propre (1). » Autrefois jalousement indépendants, ils sont déjà loyalistes et leur brillante conduite

(1) Rapport d'ensemble sur les opérations de Tichitt, déjà cité. — Il est curieux de rapprocher de ces résultats les adresses des principaux chefs maures de l'Afrique Occidentale à la France, en 1914 (REVUE DU MONDE MUSULMAN, décembre 1914, vol. XXIX, pp. 5-168.) Sidi Ahmed Ould Aïda, devenu émir de l'Adrar, écrivait : « ...Par cette lettre nous venons vous dire combien nous sommes heureux de vivre sous votre domination dont le bienfait atteint tout notre pays désormais protégé...

« Nous ne sommes pas des hommes qui se laissent tromper par des mensonges et des calomnies, que des gens poussés par Satan répandent.

« Nous connaissons mieux notre intérêt, et savons où il se trouve.

« Ce que nous regardons chez les gens, ce sont les actes, sans nous faire des illusions. Nous nous rendons compte du bien qui nous est fait et saurons rendre le pareil... » (p. 13).

Plus explicite est encore Cheik Sidi El-Kheïr, parlant au nom des Fadelia qu'il représente dans le Hodh : « ...Avant votre arrivée, les habitants du Hodh vivaient dans la crainte perpétuelle du pillage et de l'assassinat. Lorsque vos fils... vinrent dans le pays, il les défendirent, les réconfortèrent et les protégèrent contre les incursions des pillards du désert... Ils se comportèrent... envers les gens du pays avec une générosité et une bonté sans égales... Vous laissez aux nobles leur prestige, aux savants leur science, vous respectez dans leur intégrité les prescriptions de la loi musulmane... la sécurité dans la paix leur est assurée par la présence des Français; quiconque en douterait ferait preuve de bien peu d'intelligence... » (pp. 89-93).

dans le combat témoigne aux yeux des dissidents de la valeur de notre commandement. Celui-ci se manifestait d'autre part comme singulièrement éclairé, ferme et actif dans la conception de l'expédition de Tichitt.

Tandis que la campagne de Mauritanie avait des résultats politiques et militaires de cette importance, elle en avait d'autres, d'un ordre tout différent, dans l'esprit de Psichari. Il continua à nomadiser pendant quelques mois dans le Tiris et l'Adrar Souttouf. Après une reconnaissance très dure sur Tagnedest au mois de juillet, pour protéger un convoi de vivres, il reprit les pâturages jusqu'au 16 novembre 1912, date de son départ pour la France.

Ces trois années de solitude, de réflexion, de travail intérieur, devaient l'amener jusqu'au seuil du catholicisme.

CHAPITRE IV

DE L'ORDRE MILITAIRE A L'ORDRE CATHOLIQUE

ARRIVÉE D'ERNEST PSICHARI EN AFRIQUE; LES INFLUENCES SUBIES. — PÉRIODE SIMPLEMENT MORALE DE SON ÉVOLUTION. — COMMENCEMENT D'ORIENTATION SPIRITUELLE. — PASSAGE DES PENSÉES MORALES AUX PENSÉES RELIGIEUSES; LA GRACE

La colonne venait de quitter la vallée du Sénégal pour s'enfoncer dans le désert. Au bord de l'immensité des sables, à la fin de la première étape, c'est encore la France qui accueille le soldat; le drapeau flotte au poste d'Aleg et élève toute la grandeur de la patrie au-dessus de l'étendue dépouillée. Psichari, ému et grave, s'écrie : « Nous voici engagés, par le pur symbole de ce qu'il y a de plus noble sous les cieux, dans la plus noble vie spirituelle (1). »

Il faut voir dans cette parole autre chose qu'une leçon de morale comme celles que le jeune maréchal des logis

(1) Les Voix qui crient dans le désert, p. 3.

aimait à tirer des paysages du Congo. C'est un mot doublement vrai, et par l'état d'esprit qu'il dénote : la tension vers la noblesse du perfectionnement intérieur jointe à l'espoir d'un secours venu de la terre où le soldat s'engage ; et par le raccourci qu'il offre de cette campagne de Mauritanie où la France et le désir de vie spirituelle ont été les deux raisons de l'évolution de Psichari.

La France ! « Oh ! être digne d'elle ! (1) » et ne pas la défigurer quand nous sommes chargés de l'imposer ! La France, qu'ici nos moindres actes engagent, que nous devons la regarder longuement avant d'agir, pour nous imprégner d'elle et ne pas la trahir !

Comme il faut que le cœur soit pur, et généreux, et ardent, pour représenter cette France si grande et si « jolie » ! Or l'aspiration intime de Psichari est de commencer une vie austère et purifiante. Il en brûle d'impatience. Toute son âme est tendue dans le « sentiment d'une mystérieuse attente (2) », dans l'espoir de quelque chose d'inconnu qui va l'aider à s'élever, de quelque chose de grand et de sévère dont le contact va le dépouiller des mesquineries du monde. Il les sent adhérer encore à son âme, mais il est venu au milieu de ce désert pour s'en laver dans le grand vent.

Son voyage a un but moral. Il est venu, « décidé à [se] conquérir [soi-même] par la violence (3) », demander à l'Afrique, exiger d'elle, des vertus et des cer-

(1) Les Voix, p. 7.
(2) Id., p. 16.
(3) Id., p. 4.

titudes, « la force, la droiture, la pureté du cœur, la noblesse et la candeur », et aussi « le vrai, le bien, le beau, et rien moins... (1) » Il est prêt à tout, et ne demande qu'à se soumettre aux pensées qui vont s'élever de cette terre dénudée. Il ne marchandera pas, il ne reculera pas. Il ne s'apaise que dans un sentiment d'obéissance et de renoncement, vague encore, et qui pourtant l'éloigne déjà de lui-même (2).

En cette Afrique il a mis de grandes espérances : elle le sépare du monde ; changeant le moule d'une vie extérieure où les bons et les mauvais sont coulés dans la même médiocrité, elle lui donnera aussi les moyens de changer sa vie intérieure. Terre pure, austère et rude, qui n'a pas de DISTRACTIONS, mais vous offre la faim, la soif, la fatigue et le danger. Terre qui se tourne vers le ciel, s'efface devant lui, et lui renvoie son propre rayonnement, car elle n'a point d'autre éclat. Terre ardente et mystérieuse, où les cris de passion se perdent dans le vent, où le sang est bientôt recouvert par le sable, et qui cache partout la haine et le danger autour de ce petit groupe, simple point mouvant au pas de la colonne et perdu dans un espace sans nom. Terre qui vous laisse seul, des heures et des jours, en face de vos pensées, et trempe singulièrement les caractères ; ambiance pesante où l'on apprend à garder l'esprit libre pour méditer, parfois pour causer, à travers cette lourde attente du danger proche et caché qui peut exiger en

(1) Les Voix, p. 4.
(2) Cf. p. 14.

un instant, la décision. Grandiose en sa douceur même, et la noblesse de ses tableaux bibliques, en la simplicité des tribus de pasteurs, des haltes près des puits ou des sources, dont « les vasques rocheuses ont un grand parfum d'hébraïsme (1) », cette terre dépouille des petitesses, « exalte ce que nous avons de meilleur en nous (2) », et nous offre encore des exemples par lesquels nous sommes remis brusquement en face de nous-mêmes.

Les Maures ont fait réfléchir Psichari. Très fins, artistes, psychologues, leur conversation lui plaisait beaucoup ; mais il se sentit bien inférieur au point de vue religieux. Avec une ardeur douloureuse, il leur enviait leurs profondes pensées, leur mysticisme, leurs calmes contemplations. Devant leurs réflexions, leurs maximes, s'ouvraient pour lui d'immenses perspectives vers le ciel fermé de Mahomet ; il songeait à la douceur chrétienne, à la religion d'amour qui fait bien d'autres promesses et reste pourtant délaissée dans son pays de France. Les Maures l'interrogent, l'obligent à se prononcer. Dans cette rude et sincère Afrique, le sourire n'est pas possible, ni la duplicité : il faut choisir. Ce choix, cette précision dans la règle acceptée, cette netteté de vues dans les vérités, c'est cela même qu'il est venu chercher ; mais aucun désir religieux n'intervenait au moment de son départ.

Son état d'esprit sur ce point apparaît bien dans l'embarras où le mit alors M. Jacques Maritain. Psichari,

(1) Les Voix, p. 5.
(2) Id., p. 3.

qui venait de lui faire ses adieux, arrive chez Mme Maritain-Favre : « Je suis bien ennuyé, Madame. Voilà Jacques qui vient de me donner des médailles ! Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ?... Voyez-vous ce qu'on dira si je suis tué et qu'on les trouve dans mes affaires ! » Et avec l'idée confuse que ces médailles n'étaient pas comme un autre objet : « Ce serait autre chose, je pourrais encore le brûler ou le jeter... mais ça, je ne peux tout de même pas. Vraiment je ne sais pas quoi en faire... » Il finit pas s'en tenir au conseil donné: « Ne vous inquiétez donc pas, mon ami; mettez-les dans votre porte-monnaie et gardez-les tout simplement comme un souvenir de Jacques... »

Pourtant son attitude durant les longues causeries des « popotes », motivèrent bientôt cette remarque du colonel Patey : « Ce sera curieux, savez-vous, quand on verra le petit-fils de Renan venir au catholicisme! » Mais bien qu'il ne se crût lié aux opinions de personne, Psichari se défendait de toute orientation religieuse, disant seulement qu'un ami catholique lui écrivait de temps en temps et donnait à ses questions différentes solutions, dont la solution chrétienne lui apparaissait comme la plus simple et la plus souple. Cela l'intéressait; on sentait qu'il serait content, au retour en France, de causer avec son ami.

Quelques lettres de M. Maritain lui parlant de ses propres travaux ou répondant à ses questions, parfois des études récemment publiées, telles que LA SCIENCE MODERNE ET LA RAISON, LES DEUX BERGSONISMES,

c'était tout ce que Ernest Psichari recevait de France avec les nouvelles de sa famille. Les courriers les lui portaient à des mois d'intervalles, ainsi que des CAHIERS DE LA QUINZAINE que lui envoyait quelquefois Péguy, entre autres VICTOR-MARIE, COMTE HUGO, terminé par la jolie « Epître votive pour engager quelque jour dans le parti des hommes de quarante ans, notre ami et notre frère Ernest Psichari... » L'exemplaire lui parvint avec cette dédicace : « mon enfant, puisque les imprimés restent généralement en panne et que vous recevez régulièrement les lettres, voulez-vous bien recevoir celle-ci comme une lettre dans votre courrier ordinaire. Je suis votre bien affectueusement dévoué, Péguy. »

Il est à remarquer que le seul passage annoté dans ce CAHIER par Psichari, traite de l'ordre. A propos des tragédies classiques, Péguy différencie l'ordre de l'ordonnance, celle-ci factice, l'autre réel. L'ordonnance ne fait pas l'ordre : « L'ordonnance règne surtout dans le détail. L'ordre règne dans le corps même. »

« § 48. — L'ORDONNANCE COUVRE. L'ORDRE RÈGNE (1) ».

C'est Psichari qui souligne, et il note en marge : « Ordonnance c'est le papier; ordre, c'est la chose. » Un trait de crayon signale la suite qui s'accorde remarquablement avec sa propre conception :

« § 49. — Il est plus naturel de mettre, il est plus

(1) VICTOR-MARIE, COMTE HUGO, p. 193.

commode de mettre de l'ordonnance dans le détail que dans l'œuvre même, dans l'œuvre que dans la vie. C'est une progression descendante du détail vers l'œuvre, de l'œuvre vers la vie. L'ordre au contraire suit la progression contraire. Il vient de la vie même. Il va, il descend de la vie vers l'œuvre, de l'œuvre vers tout le détail, du corps de l'œuvre vers tout le détail de l'œuvre. C'est dans la vie pour l'œuvre et dans l'œuvre pour le détail, dans le corps de l'œuvre pour le détail de l'œuvre que l'ordre prend sa force et son origine, son point de force et son point d'origine.

« § 50. — L'ordonnance est une apprêteuse. L'ordre est un souverain. Il peut y avoir une mode dans l'ordonnance. Dans l'ordre il ne peut y avoir qu'un ordre (1) ».

Les influences venues de France étaient donc pour peu de chose dans la vie de Psichari. Ses camarades d'Afrique, charmants, et excellents officiers, mais peu préoccupés de religion, ne pouvaient davantage agir sur lui. En fait de livres, une bibliothèque de campagne étant nécessairement réduite, il n'avait, comme l'a dit Péguy (2), que Pascal qui fut la source principale de ses méditations et dont son œuvre est imprégnée; puis des Sermons de Bossuet, un exemplaire de SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES qui avait appartenu à un jeune officier tué en Mauritanie; et, ce que Péguy ne signale pas, les COMMENTAIRES de César dont il avait

(1) Op. cit., pp. 193-194.
(2) Op. cit., EPITRE VOTIVE.

traduit une bonne partie pendant les marches. Mais pas d'Evangile, ni aucun des livres cités dans les VOIX; la plupart font allusion à des lectures postérieures, faites alors qu'il mettait au propre ses notes de voyage.

Les influences qui ont agi sur Psichari pendant ces trois années d'une évolution fondée sur des raisons morales et poursuivie dans la réflexion, viennent donc de l'Afrique, de lui-même et de la Grâce. Elles sont plus apparentes dans les VOIX QUI CRIENT DANS LE DÉSERT que dans le VOYAGE DU CENTURION. Celui-ci est plus qu'une seconde version des VOIX, version impersonnelle et travaillée davantage au point de vue artistique, c'est encore un essai pour objectiver en un récit plus général, « plus large, plus CLASSIQUE, » un retour à Dieu qui n'est pas sa conversion. Les raisons, en bloc, sont restées les mêmes — on ne peut pas aisément les transformer lorsqu'on vient de les vivre — mais certains passages sont démarqués, l'ordre des faits n'est pas suivi. La progression est donc changée et surtout condensée, car, inclus dans la seule expédition de Mauritanie, se retrouvent des états d'esprit datant en réalité du Congo ou du temps de l'APPEL DES ARMES.

En fait, les différences sont très secondaires entre les VOIX et le VOYAGE. Si l'on met à part certains détails de la jeunesse de Maxence, une place plus grande donnée à la tradition française, à la présence, ignorée peut-être mais réelle, de la foi catholique dans l'âme de tout Français; et une place réduite, au contraire, faite à la déduction logique, présentée sous une forme poéti-

que et imagée, on peut dire que Maxence suit bien le même chemin, et parcourt les mêmes étapes que Psichari.

Avec la même netteté, la même finesse d'observation jusque dans les mouvements fugitifs et secrets du cœur, les VOIX et le VOYAGE DU CENTURION restent à la fois dans la vérité psychologique et dans une note artistique très juste en laissant les pensées intimement liées au voyage. Ce qu'elles ont d'occasionnel, dépendant de certains incidents, de mêlé, provenant d'influences variées, intermittentes, dont le résultat est essentiellement complexe, donne au livre une unité vivante et non schématique.

Le style est devenu original à force de vérité, de sincérité scrupuleuse dans l'analyse. Souple, varié, il s'adapte immédiatement dans le ton général et les détails de l'expression. Il reste très simple dans certaines notes ethnographiques ou historiques. Contenu, d'une sobriété voulue, mais fière, ardente, devant les souvenirs de la conquête française, il évoque, par sa force sereine et son intensité de pensée, le geste de l'officier saluant le drapeau. Il est d'un lyrisme large, plein, rythmé sur l'élan intérieur. Dans les descriptions, souvent courtes, il serre la réalité de très près, tout en se tenant toujours au-dessus, exact, précis, en même temps que large et imagé. Parallèle au dépouillement de l'âme, il y a un dépouillement volontaire du style; l'art n'est pas le but, mais il est atteint par surcroît. Psichari cherche à concentrer sa pensée; il le fait souvent en de belles images brèves,

d'une ligne nette et pure. Tantôt elles rendent une idée : « ...si je n'ai devant moi que vingt-trois tentes misérables, j'ai derrière moi tout un peuple (1) », dit-il en agissant comme représentant de la France. Tantôt une impression : au seuil du désert, dans son impatienc [illegible] entend « comme le claquement d'un large coup d' l'envolée de la vie (2) ». Ou bien elles syn ensemble : « Chingueti, la vieille cité, repo sur la dune et regarde le ciel en priant (3). raccourci puissant qui renforce l'idée. A un restée très simple, il mêle une grande douce rien de mièvre, mais s'allie au contraire à une centrée. Douceur qui parfois s'épanouit en im ses, comme dans cette parole de joie confiant rait être l'épigraphe de son voyage spirituel :

« ...Ne te fais point de soucis, ô voyageur gneur, ton Dieu, marche auprès de toi. Il mar cement que tu ne l'entends même pas — et est là, et Il te protège, et Il te regarde de tout plus grand que le monde (4) ».

Malheureusement, il faudra séparer de artistique et militaire l'élément propre de la d'établir les étapes qui se dessinent depuis le si du perfectionnement intérieur jusqu'à celui de tion intégrale de la morale et du dogme cath

L'Afrique, et surtout sa propre élévation et

(1) Les Voix, p. 93.
(2) Id., p. 43.
(3) Id., p. 71.
(4) Id., pp. 211-212.

logique aidées de la Grâce divine, ont conduit jusque là Psichari.



Pendant presque un an et demi, son évolution resta simplement morale (1) ; mais il fut mis en présence de l'idée religieuse par le génie français qu'il essayait de pénétrer et par l'extension de sa propre vie morale.

A l'entrée du Tagant l'itinéraire de sa colonne amena Ernest Psichari devant le mausolée de Coppolani, le promoteur de la conquête française en Mauritanie. Son intelligence de l'âme maure avait mérité ces mots gravés sur son tombeau : « Ci-gît Coppolani, l'ami des musulmans. » Psichari médite. Il avait admiré d'abord cette compréhension et cet amour, qui rappellent son propre état d'esprit lorsqu'il découvrit la foi musulmane à Binder. Alors il l'avait préférée à la foi de sa patrie et voici qu'il évoquait maintenant la fermeté des Croisés en face des infidèles, en « l'aventure dou pélerinaige de la Croiz », comme dit le bon Joinville. Eux n'abdiquaient pas leur grandeur héréditaire et leur exemple demeure vivant, utile à ceux qui représentent aujourd'hui la puissance de Chrétienté.

L'âme formée, qu'elle le veuille ou non, par des traditions françaises et catholiques, éprouve un trouble, un

(1) Cf. Les Voix, chapitres II, III et IV.

malaise à se livrer au mysticisme maure. Il est attirant cependant, et Psichari le sait mieux que personne, hier encore saisi par l'humble foi de ce contemplatif, Ali ben Abou Taleb, qui se définissait ainsi en sa vie d'oraison (1) : « Je suis le petit point placé sous la lettre bâ », la première de la prière musulmane. Ceux-ci cherchent à se rapprocher de Dieu par une série de degrés dans la perfection mystique jusqu'à se confondre presque avec lui dans l'extase, et tels ils apparaissaient voici mille ans, sans que les Croisés fussent tentés d'abandonner leur foi.

De lui-même, Ernest Psichari avait déjà mis au point son admiration. Emu, il se gardait de l'adhésion aussi bien que de l'indifférence : « Nous avons la sensation fortifiante d'aller à des excès, de nous élever au-dessus de la médiocrité quotidienne (2) », dit-il dans une phrase très caractéristique qui explique ce qu'il y a souvent chez lui d'excessif : peu importe une violence momentanée si elle doit nous arracher plus sûrement à la médiocrité. Puis, cette « fièvre d'intelligence divine », admirable peut-être, les Français la dépassent inconsciemment. Cette génération qui a rejeté le dogmatisme scientiste vit si puissamment par le cœur qu'elle ne s'était pas aperçue de sa vraie grandeur; tout naturellement, elle avait atteint ce splendide développement de beauté morale qui met le sacrifice au-dessus des plus subtils raisonnements. Psichari le découvrit dans l'involontaire sursaut d'indignation qui le secoua devant cette maxime

(1) Cf. Les Voix, p. 25.
(2) Les Voix, p. 27.

du mysticisme maure : « L'encre des savants est plus précieuse que le sang des martyrs (1) ». Ah! ce n'est pas lui qui s'en laissera imposer par l'encre des savants! « Il sait bien ce que c'est que de mourir pour une idée. Il a derrière lui vingt mille croisés, — tout un peuple qui est mort l'épée dressée, la prière clouée sur les lèvres. Il est l'enfant de ce sang-là (2) ».

Plus Psichari va comprendre l'élévation de sa race, plus il aura d'exigences pour lui-même. Il veut savoir de quoi il est capable et chercher dans le désert silencieux ce qu'est une âme française, car « la morale du plus saint des Maures ne suffit pas encore au plus pécheur des Francs (3) ».

Pas de ces abus d'analyse qui affaiblissent et sortent de l'ordre en donnant au moi une importance exagérée; pas de notations curieuses ou pittoresques (4) ; une fois de plus, il va à l'essentiel, avec une volonté violente qui emporte l'obstacle. Des amateurs, du dilettantisme, il est dégoûté jusqu'au fond du cœur. Sa sensibilité saine et rafraîchie ne se lasse pas de l'Afrique. Il est tendu dans l'effort et dans l'action, avec une joie jeune qui explose aux heures de soleil et d'ardeur. Telle cette course à la poursuite d'une razzia, où les Maures de la colonne, grisés, s'élancent dans « un uniforme mouvement de grande coulée vers l'avant, les cous tendus... Je précède

(1) Les Voix, p. 37.
(2) Le Voyage, pp. 57-58.
(3) Id. p. 29.
(4) Cf. Les Voix, p. 28.

un frémissement de joie (1) », dit-il. Joie guerrière, joie claire, qui bientôt éclate dans la confusion de la prise, au milieu des chameaux, des ballots et des cris. « Une joie naïve et saine de conquérants devant ce butin obtenu de haute main (2) ».

Enfin, c'est la délivrance des étroitesses du monde moderne. La terre sans nuances, toute de collines noires et de sables blancs, appelle le dépouillement intérieur. Dans les « masses brutales » des rochers de Zli, dans les plaines nues, c'est une grandeur de silence et de mort; « on n'y souffre plus que de hautes pensées (3) », rien ne paraît assez épuré. La difficulté même attire : « Cette terre misérable, où nous sommes nous-mêmes si misérables, elle a une singulière vertu d'excitation. L'on sent que l'on s'y élève au-dessus de soi-même. (4) » Tandis que les vents la balayent, « lèchent sa peau comme des langues de feu », ils font aussi saillir « les angles de notre cœur (5) » et nous laissent nus et dépouillés en face de nous-mêmes, débarrassés de nos sentiments factices, de nos inconséquences et de nos illusions, à l'aise dans « les vertus que nous aimons », cette pure simplicité de la vie nomade, cette pure rudesse (6) » toute baignée de clarté.

De Moudjéria à Atar, Psichari avait pour compagnon et pour ami un Maure très cultivé, Mohammed

(1) Les Voix, p. 33.
(2) Id., pp. 33-34.
(3) Id., p. 46.
(4) Id., p. 50.
(5) Id., p. 48.
(6) Id., p. 51.

Fadel. Ils causaient longuement, pendant les étapes, et le soir à l'heure douce où la chaleur est tombée, à l'heure intime où la vie se resserre autour du campement, des feux à peine allumés par les tirailleurs et qui déjà flambent clair dans la nuit. Le plaisir de se retrouver après la route faite et d'échanger des idées prolonge le simple dîner, et les conversations continuent, tard, sous les étoiles. Mohammed et Psichari aimaient à contempler le dessin des constellations et ils effleuraient mille sujets. Mais toujours Mohammed revenait aux questions religieuses. Il interrogeait Psichari sur ses croyances. A ce Maure sérieux, sincère et simple, l'officier français répond avec une franchise entière. Ainsi obligé à extérioriser et à compléter ses pensées, il aperçoit le fond ignoré de son cœur. « Je n'avais pas la foi et je parlais en croyant, et pourtant je n'avais pas le sentiment de manquer de sincérité (1). » Psichari, qui n'avait pas indiqué jusqu'ici de préoccupations proprement religieuses, note sans préciser : « La compagnie de cet honnête homme m'inclina vers certaines pensées qui m'étaient déjà familières (2). » Sans doute celles que le souvenir des Croisés lui offrait à méditer et qu'il ne s'était pas encore défini. Il découvre un germe de foi dans son cœur. Depuis quand y était-il ? Il ne sait; mais, loyal, il ne se dérobe pas: « Alors pour la première fois, j'ai compris combien le Christ me liait, comme malgré moi et à mon insu (3). »

(1) Les Voix, pp. 52-53.
(2) Id., p. 45.
(3) Id., p. 53.

Il commençait aussi à se lier lui-même, par cette fidélité qui était le fond de son caractère et non pas seulement une vertu militaire acquise. Mais il la voulait entière et légitime. Dès lors qu'il y avait une autorité divine au-dessus des autorités humaines, qu'était ce simulacre de fidélité qui refusait de se soumettre à la plus haute, à la plus large des autorités et cependant voulait se soumettre à celle de l'armée ? Ainsi Psichari mettait-il sa logique au service de son cœur. Chez lui le besoin du cœur pose la question, puis une logique ample et pourtant exigente donne les raisons sans lesquelles cette âme éprise de vérité ne se laisserait point aller à son impulsion. Péguy avait aussi admirablement parlé de la fidélité (1), sans toutefois désirer se soumettre ni même estimer illogique de réserver son indépendance. Au contraire, Psichari, qui déjà s'était vu, incroyant, représenter une puissance catholique, ressent profondément l'équivoque de sa situation tandis qu'il traîne « jusqu'au sein même de l'infidélité le goût ardent de la fidélité (2). » Il garde cependant une certaine fierté, au moins devant les hommes, de cette grandeur du soldat, isolé du monde, perdu dans son désert, mais les yeux fixés sur un idéal immuable.

Que fera-t-il donc? Qui le guidera dans la complexité révélée par les questions de Mohammed? Encore une fois c'est dans le passé qu'il va chercher des exemples

(1) Cf. Péguy, Un nouveau théologien, pp. 106-115.
(2) Les Voix, p. 53.

pour le présent. A côté du goût poétique de la guerre dans les épopées d'Afrique et celles de l'antiquité, il lui vient un goût apologétique de l'histoire, pour les arguments et les exemples qu'elle offre; intérêt d'action et non pas d'érudition. C'est le sentiment qui se joint à son admiration pieuse pour les Français tombés à Amatil en 1909. En allant de Zli à Atar, il s'arrête dans ce petit cimetière et cherche à saisir le passé qui nous gouverne, invisible. Puis « son épée nue fichée en terre, il jure sur les cendres de ses compagnons d'être un bon serviteur (1) », un bon serviteur de la vraie France qu'il vient de découvrir : « ...Ce n'est plus la France des sophistes et des faux savants,...C'est la France vertueuse, pure, simple, la France casquée de raison, cuirassée de fidélité. Nul ne la peut comprendre pleinement s'il n'est chrétien (2) ».

Avant de parler du séjour de Psichari à Atar, la ville jeune qui frémit dans la fraîcheur des palmes, il faut signaler encore un trait de son caractère. Il garda toujours quelque chose d'enfantin dans une extrême souplesse à se détendre : venant de penser, d'écrire des choses poignantes, il riait aussitôt avec ses amis ou avec ses sœurs; sa méditation à peine finie, il se jetait dans l'action. C'était une détente immédiate et complète, un des charmes de son caractère, ne le laissant jamais raidi sur les hauteurs ni terre-à-terre dans les détails, mais qui,

(1) Le Voyage, p. 92.
(2) Id., p. 8.

jusqu'à sa conversion, n'était pas sans danger s'il se trouvait dans une ambiance malsaine, car il avait la faculté de s'adapter spontanément. Ainsi le séjour à Atar, qui suit une réelle tension dans la « grandeur de Zli », marque-t-il une chute passagère dans l'ascension morale de ces trois ans d'Afrique.

Il en a parlé lui-même, jusqu'à aggraver le fait, dans le VOYAGE DU CENTURION. Psichari n'a jamais, comme Maxence, oublié son devoir au point de retarder le départ de sa colonne. Mais il n'a pas tout de suite ressenti ces remords, cette douleur qui sont d'un chrétien. Son regret devint tel qu'il voulut par humilité laisser ce récit dans le VOYAGE, et répondit à un prêtre qui lui conseillait de le supprimer : « Non; il faut qu'on voie d'où je suis sorti... » Parmi les motifs de sa conversion, dans son besoin de la Grâce des sacrements, entrait quelque chose de ce souvenir.

A Atar il ressentit seulement la honte de « la démission de soi-même (1) », plus aiguë chez lui que chez d'autres moins délicats. Il essayait de s'excuser en face de lui-même et de s'illusionner sur la soi-disant grandeur du soldat qui ne s'attache pas, et qui use des droits antiques du conquérant. Mais en réalité le péché n'a jamais satisfait Psichari. Au temps de sa toute jeunesse, alors qu'il percevait surtout le plaisir, il ressentait déjà « jusqu'à la douleur... la brièveté d'une minute de désir (2) »

(1) LE VOYAGE DU CENTURION, p. 95.
(2) L'APPEL, p. 184.

et ce dégoût, cet écœurement, qui suivent le retour à soi. Il a voulu les marquer, au long de l'APPEL DES ARMES, dans la psychologie de Maurice, et même celle de Nangès bien que ce fût à propos d'une vie qu'il n'avait pas connue. Le fond de sa pensée paraît bien être que l'amour, quel qu'il soit, est au-dessous du soldat. La grandeur du soldat est dans le détachement du monde, et l'amour, celui-là même qui fonde la famille, lui est un lien, un poids qui le rabaisse. Les vrais passionnés ne se satisfont pas dans l'amour ; sans le vouloir ils s'en détachent (1), peut-être pour en avoir attendu plus qu'il ne peut donner et en avoir trop souffert, peut-être par crainte de l'épuiser trop vite et de ne garder rien que l'inexprimable tristesse d'un infini si tôt dissipé. Il y a des êtres qui ne sont pas faits pour le bonheur; une fatalité qui vient d'eux-mêmes les emporte vers des fins qu'ils ignorent (2). Dans cette thèse autrement vraie que celle exposée dans les VOIX, il ne faut pas seulement voir le portrait de Maurice Vincent, mais l'image de ceux qui ne peuvent se satisfaire dans rien d'humain, pas même dans les saines douceurs du foyer, et ne s'attachent qu'à ce qui est éternel : ce ne sont pas les soldats, qui font les fiers pour dissimuler leur humaine faiblesse; ce sont ceux que Dieu appelle et qui ne savent pas encore quelle est la Voix qu'ils entendent.

Durant ce séjour à Atar, bien des pensées diverses

(1) Cf. L'APPEL, pp. 51, 53, 184-5.
(2) Cf. id., pp. 256, 259, 264.

et sans lien se succèdent dans l'esprit de Psichari. Dans l'ensemble Atar, ville de querelles et de passions guerrières, s'accorde avec son horreur de la fausse raison. C'est avec le dédain des vaines contestations qu'il évoque Antistius, en marge de la vie du peuple et troublant les consciences sans avoir de certitudes à leur donner. Puis, par une réaction de sensibilité en sens inverse de celle que lui avaient causée la fraîcheur et les sourires inattendus de la palmeraie, il éprouve le besoin de principes solides et durs. Voilà ce soldat si artiste qui proclame son dégoût de l'art; car les soldats sont des hommes de « froide logique », maîtres de la force ordonnée, cette puissance que rien ne dépasse. Il n'y a point de rêves dignes d'eux, sinon ceux qui « viennent des nombres » ou de la musique, l'art aux règles immuables des « combinaisons harmonieuses du nombre (1). » Sous ces paradoxes, il faut voir une vérité non exprimée : les heures de la palmeraie lui laissent une pénible impression de désordre. D'instinct, d'un instinct en accord avec la logique, il se retourne vers tout ce qui évoque de l'ordre. S'il pense au dilettante qu'il fut autrefois, c'est pour dire : « Le dilettante qui butine toutes les fleurs, n'est pas plus riche que le conquérant avec ses deux ou trois principes assurés (2) ». De même, il se détourne du romantisme vers « l'ordonnance classique, si loin qu'elle semble de la réalité ». Cependant, sans s'en apercevoir, il devient lui-même classique, par ces deux caractères du classi-

(1) Cf. Les Voix, pp. 72-77.
(2) Les Voix, p. 73.

cisme, la recherche de la réalité (quoi qu'il en dise ici) en ce qu'elle a d'éternellement vrai, et l'effacement de soi-même, en ce qu'un auteur a d'individuel, sinon d'original et de fort. Il y a de l'humilité chez les classiques les plus occupés d'eux-mêmes, c'est pourquoi ils nous laissent des types éternels, et non des faces multiples de leur personnalité.

Encore vers le fort et le permanent, l'incline la prière qui s'élevait de la mosquée d'Atar et se termine ainsi : « ...Vous avez votre religion, et moi la mienne (1). » Les Croisés, pense-t-il, pouvaient reprendre ces mots; mais lui, non. C'est tout un ordre supérieur dans lequel il n'a point sa place. Du moins se repose-t-il du Ksar d'Atar, ancienne forteresse entourée de taudis, en regardant de la terrasse de l'émir le poste français, « nos murs de brique et cette forte assise quadrangulaire... Tout ici respire l'ordre, la mesure dans la force, la règle harmonieuse (2). » Devant « l'ordre latin », il éprouve un « sentiment de plénitude, une grande joie sérieuse où l'on se noie (3). » Puis il prend son César, lit un passage du siège d'Avaricum, et reconnaît « ces murs carrés, ces nobles tracés, les pures lignes droites des « oppida » et des voies romaines... Et aussi, et surtout, ce que nous reconnaissons, c'est cette POPULI ROMANI MAJESTAS, cette sereine et rectiligne souveraineté, ce tranquille orgueil qui joint à la fierté gauloise, devait

(1) Cf. LES VOIX, p. 67.
(2) LES VOIX, pp. 80 et 74.
(3) Id., p. 80.

faire beaucoup mieux que la POPULI ROMANI MAJESTAS : la dignité française (1). »

Psichari se sent de nouveau affermi. Sur cette base latine et française, solide et bien assise, étayée de nos traditions et des traits fondamentaux de notre caractère, il reprend son ascension.



Une nouvelle période s'ouvre, avec un commencement d'orientation spirituelle (2). Beaucoup plus qu'autour des traditions françaises, la pensée de Psichari va évoluer autour de deux points : l'ordre et la morale. C'est dire que la question ne comporte plus une solution générale, à laquelle il essaie pourtant de se tenir, mais des solutions individuelles. Les méditations de Psichari se modifient. De militaires elles se font de plus en plus religieuses; puis elles prennent une forme de prière; il ne se sent plus seul, et enfin, sous une impulsion de la grâce divine cette fois sentie, il tombe à genoux.

C'est l'armée qui conduisit Ernest Psichari à penser réellement à Dieu. Sans doute l'idée de Dieu était bien au fond de ses enquêtes sur les traditions chrétiennes de la France, et de ses conversations avec Mohammed, puisqu'il s'était senti « lié » par le Christ. Mais ni le Christ, ni Dieu dans un sens plus large, n'avaient occupé vraiment son esprit. Or voici qu'un matin, dans la paix d'une longue marche, balancé comme il l'aimait

(1) LES VOIX, pp. 82-83.
(2) Cf. LES VOIX, chapitres V, VI, VII, VIII et en partie IX. Juin 1911 à janvier 1912.

par le « trot berceur » du chameau, suivi d'hommes qu'il connaît et en qui il a confiance, il va prendre une orientation nouvelle, une route qui mène loin. Il pensait aux soldats, à cet ordre latin si net et si ferme ; et voilà que Jésus-Christ avait ADMIRÉ justement un centurion romain : « Un humble officier subalterne, comme nous sommes tous... ». « Faveur unique ! Nous pouvons dire, après cela, que l'armée a une place éminente dans l'ordre chrétien, puisque c'est un soldat qui a été proclamé le premier par la foi. NEC IN ISRAEL TANTAM FIDEM INVENI (1) » ; foi basée sur la discipline, par une simple application surnaturelle des vertus d'obéissance et de commandement. Avec la logique et l'honnêteté des soldats. « une honnêteté qui n'a peur de rien, pas même de la vérité (2) », celui-là avait spontanément assimilé « l'autorité humaine » à « la divine ». Ainsi la Croix et l'Epée se rejoignent dans le sentiment d'un même devoir de discipline et de fidélité, ordonnées par l'armée, admirées par le Christ.

Combien l'attitude du centurion est juste ! Précisément parce qu'il sait ce qu'il peut devant les hommes, il se soumet devant Dieu. Comme lui, Psichari est prêt à accueillir, dans l'humilité et l'obéissance, la Parole qui ordonne et qui sauve. Déjà il attend le Maître et le désire. C'est lui le vrai Maître. Car enfin, le soldat n'a pas de maître. On le sent bien en Afrique où l'on est si indépendant, si loin de tout. Et quand le soldat ne

(1) LES VOIX, p. 86.
(2) Id., p. 87.

serait pas le conquérant, le maître, son cœur ne resterait-il pas en dehors de l'ordre militaire? Ses actes, son temps, sont soumis à la discipline; mais ce qui est le plus vraiment lui-même, son cœur, son âme, ses pensées?... Il n'a point de maître, sinon Celui qui sonde les cœurs...

Relisant Pascal (1), comme Psichari trouve un ordre bien établi dans la doctrine de la Grâce! L'homme à sa place, entre un effort humainement puissant, mais soumis, et une soumission qui laisse « place à l'effort humain ». « Effort et soumission, liberté et servitude, voilà le plus haut état de la conscience humaine. Car il est une raison de progrès et un motif d'humilité. La grâce est la part de Dieu. Le désir de la grâce est ma part (2). » Ce n'est ni l'orgueil stoïcien, ni la dureté des huguenots, ni la misère musulmane; mais l'équilibre parfait trouvé en Jésus-Christ. Pascal est peut-être aussi puissant sur l'esprit de Psichari par son ordonnance chrétienne, splendidement synthétique et supérieure à la seule « ordonnance classique », que par sa profondeur psychologique. Et si, fermant Pascal, le Centurion de Mauritanie ouvrait Bossuet, ce magnifique ordre chrétien s'offrait encore à lui, comprenant dans un même système hautement logique, et le ciel et la terre.

La question morale surtout entraînait pour Psichari la question religieuse. Un jour, devant un ciel merveilleusement pur et nuancé, translucide et pâle, après une grande pluie, alors que le soleil couchant venait de dis-

(1) Cf. Les Voix, pp. 94-96.
(2) Cf. id., p. 95.

paraître et que la plaine s'étendait immense et unie, il se mit à penser au ciel immatériel et à l'éclatante pureté des saints :

« Je sens qu'il y a, par delà les dernières lumières de l'horizon, toutes les âmes des apôtres, des vierges et des martyrs, l'innombrable armée des témoins et des confesseurs. Tous me font violence, m'enlèvent par la force vers une région morale plus élevée que celle où je vis aujourd'hui. Ce soir, nous désirons de tout notre amour leur pureté, leur humilité, leur pitié, leur chasteté, leur sagesse, leur force, leur science, leur piété. Nous concevons que l'on puisse aspirer à la perfection.

« Quand je pense au problème de la foi, aucune des difficultés soulevées par l'exégèse moderne n'arrive à m'émouvoir. Les prétendues « contradictions des synoptiques » ne servent qu'à ceux qui sont, dès l'abord et avant tout examen, décidés à nier le surnaturel. Si ignorant que je sois, je sens bien que d'aussi misérables discussions ne sauraient entraîner une conviction, quelle qu'elle soit. En fait — toute la question est là — il s'agit de savoir si l'on désire un certain fond moral, un certain rejaillissement de l'âme, une sorte d'innocente pureté. Il s'agit de savoir si l'on a le goût du ciel, ou non ; si l'on désire de vivre avec les anges, ou avec les bêtes ; si l'on a la volonté de s'élever, de se spiritualiser sans cesse. Là est toute la question. A tout argument l'on peut opposer un argument, et ainsi apparaît la vanité de l'argumentation. Si donc ce désir d'agrandir son cœur, si donc ce

goût de Dieu n'existe pas, nulle preuve ne peut être administrée utilement, nul argument n'est efficace (1). »

Il poursuivait la même idée, disant après sa conversion : « Je ne comprends pas que l'on puisse ne pas croire. Pour moi, il n'y a qu'un motif à l'incrédulité : l'immoralité (2). » Il s'agit donc de savoir où nous trouvons la perfection. Or elle est dans le catholicisme et pas ailleurs. Pour des âmes très belles, très affinées, assoiffées de pureté et de vraie grandeur, si la plus haute perfection morale, si la sainteté est le principal critérium de vérité, (mais non pas le seul, comme il apparaît dans cette autre parole de Psichari : « Nous, nous voulons une plénitude de vérité, une pensée, non de fiction, mais de réalité (3) »), faudra-t-il dénier à ces conversions une valeur attribuée aux conversions précédées d'une enquête plus strictement rationnelle ? L'homme s'élève au-dessus de la matière et de l'animal par l'intelligence et par la perfection morale. Mais le monde de la charité est encore infiniment au-dessus du monde de l'esprit. L'intelligence est encore naturelle; mais la morale du Christ surpasse infiniment la morale naturelle. Si le critérium de la morale s'opposait à celui de la raison, il y aurait lieu de s'inquiéter. Mais précisément l'un et l'autre s'accordent. Quelle nécessité donc de se perdre en une vaine argumentation sur des points secondaires ou inutiles ? Il le faudrait, à en croire certains rationalistes (4).

(1) Les Voix, pp. 90-91.
(2) Dit à M. l'abbé Loyer, directeur d'un Foyer du soldat à Cherbourg.
(3) Les Voix, p. 230.
(4) Cf. Loisy Mors et vita.

Cependant les hommes qui vont à l'essentiel en jugent autrement, eux, comme dirait Péguy, qui ne tiennent pas à épuiser selon la méthode allemande, « méthode de la grande ceinture (1) » tout ce qui est éloigné de la question avant d'aborder celle-ci. Et les soldats, qui vivent plus que d'autres en présence de la mort, savent que les limites de la vie nous pressent et que la vérité nous importe plus que la route à prendre pour la trouver.

Psichari est saisi depuis cette époque, depuis sa capitulation d'Atar, de « cette angoisse d'être meilleur » — selon une si forte et si juste expression — qui lui laissera une souffrance aiguë et continuelle tant qu'il ne se sera pas joint à ces saints qui l'attirent, du ciel donné à leurs cœurs purs.

Ce besoin de pureté creuse son cœur et lui donne une immense capacité de grâce surnaturelle : ESURIENTES IMPLEVIT BONIS. Son dégoût du monde est devenu une complète impuissance à se satisfaire dans les choses humaines. Amitiés, douces affections de la famille, contact avec des esprits ornés, de goût délicat, il y avait de tout cela autrefois en lui, autour de lui, et, dit-il, « il me semble que ma vie était un désert, bien plus aride que celui que je traverse en ce moment (2). »

Avec ce désir de perfectionnement croît sa soif de précision (3). Il veut du discernement avant de s'enga-

(1) Cf. Péguy, LA MÉTHODE DE LA GRANDE CEINTURE ; ŒUVRES CHOISIES, pp. 158-170 et dans les CAHIERS, ZANGWILL.
(2) LES VOIX, p. 98.
(3) Cf. id., p. 113.

ger dans une voie, qu'il s'agisse de mysticisme maure ou de mysticisme chrétien. Il est trop avant dans la difficulté pour en sortir autrement que par la paix de la certitude.

Il caractérise sa génération par cette fièvre de vérité, ces « sursauts de doute et de haine et d'amour (1) » qui empêchent ceux d'aujourd'hui de voyager comme Chateaubriand, Fromentin ou Loti, et de juger comme les faux savants, « les « penseurs » modernes, [qui] préfèrent A PRIORI, et sans aucune hésitation, dix erreurs venant de l'homme à une vérité venant de Dieu (2).» La génération nouvelle se détache de toute la génération précédente. Elle a une autre responsabilité, qui demande plus qu'une « vie intellectuelle appauvrie et languissante, [une] vie morale irrémédiablement abaissée (3). » D'une manière impressionnante, avec une vue qu'on dirait prophétique et qui s'apparente à la pensée de Péguy (4), Psichari écrit : « C'est en nous que sont remis tous les espoirs — et nous le savons. C'est de nous que dépend le salut de la France, donc celui du monde et de la civilisation. Tout se joue sur nos têtes. Nous savons bien que nous verrons de grandes choses, que de grandes choses se feront par nous... — Nous ne sommes pas des amateurs ni des touristes — sachant ce qu'on attend de nous... allons-nous donc nous épuiser en d'éner-

(1) LES VOIX, p. 114.
(2) Ici Psichari cite Maritain, LA SCIENCE MODERNE ET LA RAISON.
(3) LES VOIX, p. 119.
(4) « Nous ne savons pas si nous serons heureux, mais nous savons que nous ne serons pas petits. »

vantes analyses? Nous n'en avons pas le loisir (1).» Ils voient, ces jeunes hommes, ce que peut leur donner la pensée chrétienne; ce qu'ils lui doivent déjà : cette noblesse française devant laquelle les Maures eux-mêmes s'inclinent (2). Mais nous avions tant oublié notre grandeur native, que nous avons profit à considérer cette race moins privilégiée que la nôtre et pourtant plus fidèle (3), dont les grands rêveurs désirent Dieu infiniment, sans jamais le posséder ni jamais se satisfaire.

Les Maures ont eu « presque toutes nos grandes connaissances... mais frappées de stérilité, dépouillées de leur vie (4).» C'est qu'il leur manque cette admirable doctrine de la Grâce, par où nous avons « le sentiment de notre liberté et celui de notre servitude : deux joies infinies (5).» Le secret de notre action est là, et le caractère de notre personnalité.

Par là, la civilisation française est catholique, irrémédiablement, diraient certains; et elle le reste malgré les défections particulières, perdues dans ce flot de grâce et de noblesse. Ici Psichari va s'abuser un instant. Il se

(1) Les Voix, pp. 115 et 116.

(2) Psichari écrivait à Jacques Maritain : « Tout essai de libération du catholicisme est une absurdité, puisque, bon gré, mal gré, nous sommes chrétiens, et une méchanceté, puisque tout ce que nous avons de beau et de grand en nos cœurs nous vient du catholicisme. Nous n'effacerons pas vingt siècles d'histoire, précédés de toute une éternité; et comme la science a été fondée par des croyants, notre morale, en ce qu'elle a de noble et d'élevé, vient aussi de cette grande et unique source du christianisme de l'abandon duquel découle la fausse morale, comme aussi la fausse science. » (Ap. Massis, Vie d'Ernest Psichari, pp. 19-20).

(3) Cf. Les Voix, p. 106. .

(4) Les Voix, p. 117.

(5) Id., p. 118.

voit englobé dans le mouvement de toute la France chrétienne, « comme serait un jeune garçon enrôlé dans l'armée », et répète : « Qu'importe une vocation particulière devant l'élection de tout un peuple ?» Qu'importe notre salut? se demande-t-il, poussé par son habituel oubli de soi et absorbé dans cette vue d'ensemble. Que nous soyons ou non des croyants, puisque nous participons à la « grande élection du peuple français », « nous agissons de même (1) ».

Non, nous agissons d'une manière très différente; au point que la France elle-même a fini par s'écarter. « Je me disais à Ouadan que peut-être nous serions ceux par qui la France reviendrait à l'ordre et à la fidélité. Mais aujourd'hui, un immense découragement m'envahit (2) ». Il voit avec évidence qu'il lui faudrait être lui-même dans la fidélité, dans la pureté. La question morale prime de plus en plus la question nationale. Psichari est tourmenté, dévoré du besoin de l'ordre. Rien ne l'apaise, ni les longues marches, où il cause avec les officiers auxquels il se trouve momentanément réuni ;ni les affaires de service, ni le travail que lui valent les préparatifs de l'expédition de Tichitt. Pour lui il n'y a plus de repos, « il ne s'arrêtera plus qu'il n'ait trouvé l'ordre parfait et la

(1) LES VOIX, pp. 122-123. La même idée est présentée un peu différemment dans une curieuse page sur la Grâce, dans les PENSÉES A DOS DE CHAMEAU. Psichari constate que, s'il lui faut la grâce pour être croyant, — une grâce qu'il n'a pas méritée — il peut du moins, dès maintenant et par lui-même, être pour l'Eglise. Cette attitude lui paraît donc être la seule qui importe, puisqu'elle est la seule en son pouvoir pour le moment.

(2) LES VOIX, p. 129.

suave harmonie de la vérité (1). » Il va même, tellement le sacerdoce était la suite logique de sa conversion jusqu'à penser aux vies monastiques, si « bien ordonnées », si « bien établies dans la pureté et dans la paix du cœur (2). » Plus tard, méditant le livre qui l'introduisit et l'éleva dans la vie chrétienne, il témoigne avoir enfin trouvé cet ordre passionnément cherché. Tout d'abord dans la prière, car il souligne : LES RAPPORTS DE L'AME AVEC DIEU DANS L'ORAISON MENTALE OBÉISSENT A DES LOIS QUI SONT L'ORDRE ET LA LIBERTÉ TOUT A LA FOIS. Il va plus loin, et le trouve aussi dans la noble et grave ordonnance d'une vie réglée librement selon l'amour de Dieu. OMNIA IN MENSURA, ET NUMERO, ET PONDERE DISPOSUISTI. En regard du passage qui commente cette mesure avec laquelle Dieu conduit l'âme qui prie et la fait parvenir à la consommation de la charité: ORDINAVIT IN ME CARITATEM (3), Psichari écrit : « Quoi de plus sage que la mystique? On n'y parle que d'ordre et de sagesse et d'équilibre. » Désormais, il pouvait s'arrêter dans l'harmonie de l'amour et de la vérité. Sur la première page de ce livre où il puisa sa vie spirituelle dans tout l'hiver de 1913 à 1914, il écrit la devise bénédictine : le mot « PAX », suivi du monogramme du Christ.

Dès qu'il eût entrevu où était cet « ordre parfait »

(1) LES VOIX, p. 130.
(2) Id., p. 131.
(3) Cf. LA VIE SPIRITUELLE ET L'ORAISON, pp. 127-128 et 130.

il n'y eut plus de trêve à son aspiration brûlante vers la pureté, l'humilité des saints qui voient fuir devant eux la perfection (1). C'est lui qu'involontairement il définit ainsi, lui dans son inquiétude et sa tension, encore accrues par le sentiment de la grandeur de notre liberté (2) : respectée de Dieu même, par elle nous avons le pouvoir d'être dans l'ordre ou dans le désordre.

Rempli de ses méditations, il ne note plus l'écho des choses dans son âme. Devant les « dunes désolées » de Zarga il ne signale que « l'image de son propre désordre (3). » Puis, tandis qu'il se sent pleinement libre au désert, évoquant un tableau d'Ary Scheffer, LE CHRIST TENTÉ PAR LE DIABLE, il pense que, comme au temps du Christ, la grande tentation du désert c'est l'orgueil. Mais aussi : « Heureux ceux qui ont gardé... l'impatience à obéir. Car Dieu n'est pas loin d'ici, et il a vite fait de reconnaître cette âme de silence et de bonne volonté qui le désire (4). »

Le temps n'était pas loin où Psichari allait sentir le secours de Dieu. Déjà, les « Voix » lui avaient crié ce que l'homme peut vers le bien, et comment il y a des efforts tellement violents qu'ils forcent la grâce. Mais lui veut plus encore, et un dialogue sublime s'engage :

« Que ferai-je donc pour sortir de cette mortelle lan-

(1) Cf. LES VOIX, p. 133.
(2) Cf. id., p. 135.
(3) LES VOIX, p. 140.
(4) Id., p. 143.

gueur où je suis, pour m'élever au-dessus des monotones campagnes de la terre ?

« Et la voix dit :

« — Rien par toi-même. Tes pieds sont rivés au sol... Mais voici venir Celui qui t'a promis la vie... Prends cette main sanglante qui t'est tendue. Veille et prie...

« Alors le voyageur s'arrête. Il s'assied sur les ruines des cités. Une angoisse affreuse le saisit à la gorge, et il murmure dans sa solitude :

« Mon Dieu, puisque vous m'avez mené jusqu'ici pour me faire entrevoir votre visage, ne m'abandonnez plus. Manifestez-vous enfin, puisque vous seul pouvez le faire et que je ne suis rien. Comme vous avez montré à Thomas vos plaies sanglantes, envoyez-moi, mon Dieu, le signe adorable de votre présence... (1) »

Depuis ce premier appel, si humble, si touchant, si désolé, déjà si plein de foi, les méditations de Psichari prennent la forme de la prière. Plus que jamais les apparences lui sont à charge. Peu lui importe « tous les contours du monde sensible... c'est la voix immatérielle, la voix qui clame dans le désert, qu'il appelle en sanglotant (2). »

A partir de cette époque, Ernest Psichari a distingué dans son âme une action étrangère, différente des influences d'Afrique et de ses propres pensées. Cette puissance invisible,douce et impérieuse à la fois,connue de tous les

(1) Les Voix, pp. 133-134. Psichari indique la date du 29 septembre 1911.
(2) Id., p. 140.

convertis, fait d'eux tous des témoins de Dieu parmi les hommes. Action intermittente et mystérieuse, portant avec elle une telle force de vérité, une telle marque d'authenticité que, dans les manifestations infiniment variées par lesquelles elle atteint les âmes, toutes y reconnaissent ce que l'Eglise appelle la Grâce. Et ceux, comme Psichari, comme Newman, qui demandent un signe, un signe intérieur, le trouvent en définitive dans cette lumière divine s'imposant à leur âme. Ils ne savent pas tout de suite d'où elle vient. Pour chacun d'eux, se renouvelle l'histoire de Madeleine au matin de Pâques. Elle cherchait partout son Seigneur, et l'appelait dans les larmes et la désolation. Cependant, éperdue, elle lui parlait et ne savait pas que ce fût lui. Mais lui, qui souriait, enfin l'appela par son nom : « Maria ! » — « Rabboni !... » Elle aussi cherchait le Christ et l'avait déjà trouvé.

Psichari en était venu à prier presque continuellement, d'une prière spontanée, expansion d'un cœur débordant de reconnaissance, et du regret de tant d'heures passées loin de Dieu. Maintenant c'était une paix, une certitude intime d'être protégé, guidé ; une confiance délicieuse, lorsque rentrant en soi-même il essayait, dit-il, de saisir le sens « de ce perpétuel effort où j'étais, et néanmoins de ce déroulement continu que je savais bien ne pas ordonner tout seul (1). » Il participait à un ordre supérieur et se sentait le cœur « enfin guéri ». Mais plus que jamais consumé du désir d'avancer dans cette Connais-

(1) Les Voix, p. 158.

sance et dans cet Amour, il médite les mystères de la foi catholique, devant lesquels l'a amené une « force intérieure » (1). Attribuée plus tard à la grâce de son Baptême, cette force le poussait vers l'idéal, mais il l'avait d'abord employée en tous sens, sans penser à la Vérité et à l'Amour infinis.

Vers ce temps-là, son état d'esprit lui fut révélé dans une conversation avec son guide, le Maure Sidia. Comme Mohammed Fadel, Sidia, et avec plus de précision, l'interrogeait sur la religion des Français, des Nazaréens. comme ils disent là-bas où France et catholicité ne font qu'un. Sidia lui demanda ce qu'il pensait de Jésus, le grand prophète. « En toute vérité, répond Psichari, il est le fils de Dieu (2) », et, dans un exposé en tout conforme à la doctrine de l'Eglise, il lui raconte la vie et la mission du Christ. Puis : « Je m'arrêtai, la gorge serrée... J'étais alors dans le plus étrange état d'esprit. Car je ne croyais pas que Jésus-Christ fût le fils de Dieu, et je ne savais pas prier. Et pourtant, je parlais du fond de ma conscience, et il ne me semble pas que j'aie manqué de franchise (3) ». Non, il n'en manquait pas ; mais son âme était déjà renouvelée dans ses parties profondes. C'est pourquoi il écrit : « Que de larmes délicieuses je devais verser plus tard, au souvenir de ces heures troubles qui précèdent l'arrivée de la Grâce ! (4) »

Elle vint, la Grâce, non plus seulement en des éclairs

(1) Cf. Les Voix, p. 166.
(2) Les Voix, p. 170.
(3) Id., p. 171.
(4) Id., p. 171.

de céleste clarté, mais comme un ordre tout chargé de promesses, et Psichari tomba à genoux pour son premier acte d'adoration.

« Une fois que je m'étais aventuré assez loin, je connus une de ces minutes qui restent ineffaçables dans la vie. Dans la chaleur bruissante de midi, je cherchais un peu d'ombre. J'avais erré longtemps dans les rochers qui dominent la vallée. Enfin, dans le lit à jamais desséché de l'Oued, un arbre assez épais m'invita au repos. Autour de moi, tout était si mélodieux, si assoupi, qu'il me semblait être en cette terre comme en un berceau. Lorsque je fus sous l'arbre, je tombai à genoux. C'était la première fois de ma vie — mais le geste si nouveau pour moi, m'avait été commandé de très loin et toute résistance eût été impossible. Dans mon frêle abri, je me sentais infiniment bien pour adorer la puissance qui me courbait et lui exposer avec franchise les besoins de mon cœur. En même temps, je savais de toute certitude que ces besoins seraient satisfaits, que ces désirs seraient exaucés, et au delà. J'étais bien sûr que je serais un jour catholique et je ne ressentais qu'une impatience sans nervosité, du bonheur qui m'était promis (1). »

« — Mais quoi ! Seigneur, est-ce donc si simple, de vous aimer? (2) »

(1) Les Voix, p. 174. Il faut placer ce fait entre le 25 décembre 1911 et le 6 janvier 1912, dates extrêmes du séjour de Psichari à Edderoum.
(2) Le Voyage, p. 242.

***

Psichari avait dit à un prêtre de Cherbourg (1) avec lequel il parlait de sa conversion : « Je suis passé sans à-coup de l'état d'incroyance à la foi ». De même, dit-il dans LES VOIX QUI CRIENT DANS LE DÉSERT : « Je n'ai pas traversé de « crise » en Mauritanie (2). » On voit en effet lorsqu'on suit ses pensées qu'elles vont doucement des pensées humaines les plus élevées aux pensées religieuses, par des transitions tellement graduées que le passage est presque insensible. Mais qu'il surgisse un événement imprévu, qu'une méditation fasse pénétrer plus profondément la lumière, et il apparaît soit une idée nouvelle, soit une conception neuve d'une idée ancienne; ce sont des jalons sur la route.

Le trait distinctif des premiers mois de 1912 est de former en quelque sorte le nœud de la conversion d'Ernest Pischari (3). Ses pensées se changent en pensées chrétiennes. A Tichitt, il médite sur la mission spirituelle du soldat, le rachat par le sang; et ce n'est pas seulement sous l'impulsion de Joseph de Maistre qu'il considère le sacrifice en chrétien. Ensuite, retournant vers l'Adrar, il essaie de préciser l'état de son âme, délimite sa propre action et l'action de la grâce. La caractéristique de toute cette époque, comme des mois qui vont suivre, est un insatiable besoin d'amour. Il l'exprime dans une médita-

(1) M. l'abbé Loyer.
(2) LES VOIX, p. 174.
(3) Cf. id. ch. IX, X, XI; janvier-avril 1912.

tion sur les disciples d'Emmaüs, qui n'avaient reconnu le Maître qu'au signe de son amour, à la fraction du pain.

Psichari venait d'apprendre la douceur et la beauté de la prière. Il les associait très naturellement avec l'objet de son rêve depuis qu'il était dans l'armée, avec la suprême beauté, grandiose et sanglante, qu'entrevoit la vocation du soldat : la bataille. « Il me semblait qu'une bataille mêlée de prières devait être la plus haute émotion humaine, et le point de jonction où nous pouvons atteindre l'infini (1) ». Plus que jamais, car l'approche de Tichitt rend son espérance plus vive, des images guerrières traversent son esprit, toute sa jeunesse bouillonne, impatiente. Un certain goût physique du risque, une soif d'action, une vie qui brûlait de s'offrir, un désir enfin du don de soi quel qu'il fût se transformait et s'ennoblissait jusqu'au désir de l'holocauste. De l'holocauste voulu pour sa valeur spirituelle, pour la purification de celui qui s'offre et pour celle de la France que les soldats sauvent aussi d'une façon mystique autant et plus que par la défense militaire. C'est ici que Psichari pense en chrétien. Déjà il avait préféré le sang des martyrs à l'encre des savants, mais pour la seule grandeur morale du sacrifice. Ici, il s'appuie sur la Rédemption pour établir par analogie la vertu mystique du sang des soldats — analogie seulement, car il ne savait pas encore que la valeur du sacrifice est autrement grande et surnaturelle lorsqu'il est offert en union avec celui du Christ.

(1) Les Voix, p. 173.

Qui pourrait se défendre d'une émotion intense à relire ces lignes, écrites avec une vue si claire des réalités cachées qu'elle semble être plus qu'un pressentiment de l'avenir; une véritable prophétie :

« Si nous croyons à la vertu du sang répandu au Calvaire, comment ne croirions-nous pas, d'une manière analogique, à la vertu du sang répandu pour la patrie? La vertu de ce sang-là est aussi certaine dans l'ordre naturel, que la vertu de l'autre, dans l'ordre surnaturel. Oui, nous savons que le sang des hosties offertes à la patrie, nous purifie. Nous savons qu'il purifie la France, que toute vertu vient de lui, que sa vertu est infinie — que toute patrie ne vit que de sa vertu.

« SINE SANGUINE NON FIT REMISSIO. Mais il n'est pas besoin du témoignage de la Bible. Nous savons bien, nous autres, que notre mission sur la terre est de RACHETER LA FRANCE PAR LE SANG (1). »

Et celui qui écrivait cet acte de foi en la valeur du sacrifice avait depuis plus d'un an déjà la préoccupation constante de se purifier pour devenir digne de sa mission envers la France et pouvoir l'accomplir tout entière. Peut-il y avoir une plus sublime grandeur morale que celle de cet effort vers la pureté, pour être, en vérité, plus digne de mourir ?

A la veille de la bataille de Tichitt, Ernest Psichari

(1) LES VOIX, p. 189.

envisage la mort presque en chrétien, avec un calme déjà plus que militaire. Il exprime sa joie, son espérance timide du ciel peut-être tout proche; et sa soumission à Dieu si entière, si confiante, emprunte pour la première fois les paroles du Christ :

« Je m'étends sous les étoiles. Cette nuit est la plus belle de toutes. Je ne ressens qu'un bien-être étrange, je suis dans l'océan de la béatitude éternelle, tout près de Dieu, qui a déjà inscrit les noms sur le Livre.

« Quels sont ceux qui sauront demain l'éblouissante vérité? Lesquels, parmi ceux-ci, iront apprendre la grande nouvelle ?

« Il me semble que ma joie est noble, que mes yeux, comme à la veille de mourir, voient plus clair. N'est-il pas doux d'être de ceux qui défendent la vertu et les autels ? de ceux qui attendent les miracles, aiment la mort, tout ce qui dépasse l'horizon borné de la vie?

« J'ai déjà connu des veilles de bataille. Aujourd'hui, pour la première fois, je me prends à murmurer : « Que votre volonté soit faite, Seigneur, et non la mienne... (1) »

Un peu plus tard, passant à Ksar Teurchane, où le lieutenant Violet avait été tué en 1909, il revient encore à cette grande idée de « la valeur du sacrifice ». Cette fois il a trouvé la raison profonde de notre différence avec les Maures, qui placent l'encre au-dessus

(1) Les Voix, pp. 186-187.

du sang. C'est qu'eux ils n'ont point eu « un Dieu qui ait connu la souffrance et qui soit mort sur une croix de bois. Lui, leur prophète, il n'est pas mort sur la Croix... Il est monté au ciel sur un beau cheval blanc... (1) »

Ce magnifique rapprochement témoigne du chemin fait par la pensée de Psichari depuis qu'ayant entendu cette parole il concluait que la civilisation des Maures « n'avait pas su s'orienter (2). » La France n'est plus seule aujourd'hui à le tourner vers la chrétienté; à côté de ce que nous devons à la pensée chrétienne, comme tradition française, il voit ce que nous devons à la personne même de Jésus-Christ. Plus il comprend ce qu'est notre grandeur et d'où elle vient, plus il s'indigne devant le pauvre orgueil de « nos savants » qui voudraient eux aussi « que nous les préférions aux martyrs et aux héros (3). »

Puis il raconte la mort de Violet; il y revient et y revient encore, ébloui par la suprême élégance de son élan dernier. A un récit volontairement sobre, sans un mot d'appréciation personnelle, succède un jaillissement d'admiration et d'envie, tout vibrant, recueilli et ardent, concentré dans ce mot d'amour de la France : « Minute française entre toutes (4). » Lequel, de Violet ou de la France, est le plus admiré, le plus aimé?

Violet est le symbole de l'âme française dans son jeune enthousiasme, son sérieux et sa grâce. Violet, à

(1) Les Voix, pp. 213-214.
(2) Id., p. 39.
(3) Id., p. 214.
(4) Id., p. 217.

cheval et vêtu de boubous blancs, qui s'élance vers la mort, c'est autre chose que Mahomet montant au ciel. C'est bien aussi « une envolée d'étoffes, un envolement de rêve. Mais il y avait, au bout, une goutte de sang (1). » Dans l'attente des heures à venir, heures de guerre qu'il voyait déjà proches et dans lesquelles il espérait, sans oser le dire, trouver son heure, Psichari ajoute : « Mourir, me dites-vous, mes amis, ce n'est pas malin. Nous sommes des milliers qui en ferions autant... Nous n'avons pas dit notre dernier mot. Que l'on nous fasse crédit. — Voilà ce qu'ils disent, ces Français, mes camarades, dans leur soif de sacrifice, vieille comme Jésus... (2). »

S'il y a loin de l'envolée de Violet dans le soleil aux morts cachées et silencieuses des années de guerre, devant l'éclat de leur beauté morale, nous pouvons plus que jamais, avec une « reconnaissance [qui] devient une frénésie d'amour, un mouvement précipité du cœur qui va se rompre (3) », remercier « Dieu qui nous a faits Français ».

En quittant Tichitt pour rejoindre l'Adrar, la colonne de Psichari traversait le Tagant. Pendant cette période de calme, il voulut saisir les modifications que deux ans d'Afrique avaient apportées en lui.

Les divers éléments de ses réflexions peuvent se ramener à deux idées principales : le sentiment de son im-

(1) Les Voix, p. 217.
(2) Id., p. 216.
(3) Id., p. 218.

puissance; la confiance d'arriver au terme de toutes les difficultés, lorsqu'il possédera une aide surnaturelle dont il a déjà une expérience, incomplète, mais suffisante pour deviner ce que sera ce secours dans sa plénitude.

Voici où Psichari est arrivé : à un immense besoin d'amour que rien n'a satisfait, et que Dieu seul, il l'entrevoit, pourrait apaiser; à la certitude de ne pouvoir aller plus loin par ses propres forces et de rester infiniment malheureux s'il s'arrête; au dégoût du péché ressenti en même temps que l'impossibilité de n'y pas retomber. Avec une aversion croissante, il juge ses fautes en pénitent, et exige déjà plus que ne demande la morale naturelle. Par le sentiment d'une imperfection longtemps ignorée qui rappelle ce mot de Pascal : « Tu connaîtras tes péchés à mesure que tu les expieras (1) », il avait des moments de dépression où son impuissance lui paraissait telle qu'il trouvait inutile de réagir. Puis il disait au contraire dans les heures de courage : « Je dois m'efforcer de me perfectionner jusqu'à forcer la grâce (2). » Pour l'obtenir, pour mériter le pardon, il comptait aussi sur les épreuves d'une vie pénible de soldat (3).

A côté de cette impossibilité à changer, clairement perçue, il a la certitude qu'il changera dès qu'il sera dans la foi catholique. Il sent le besoin du sacrement

(1) Mystère de Jésus.
(2) Les Voix, p. 94.
(3) Cf. id., p. 199.

et compte sur l'efficacité de sa grâce pour acquérir la force et la pureté.

Cette confiance était fondée sur deux raisons. La première logique, tout imprégnée de Pascal : de la grandeur et de la misère de l'homme, Pascal concluait à un accord, possible par la Rédemption seule. Du besoin de perfection et de l'impossibilité de parvenir à la perfection par les seules forces de la nature, Psichari conclut à une perfection surnaturelle que Dieu, assurément, a voulu rendre possible puisqu'il nous en laisse l'aspiration dans notre misère.

La seconde raison de Psichari est tout expérimentale. Non seulement sa foi dans la Grâce, déjà surnaturelle, témoigne d'une action divine, mais surtout il a nettement senti cette grâce. Déjà elle était dans cette irrésistible et douce puissance qui l'avait agenouillé sous le grand arbre d'Edderoum; mais elle se montre plus agissante quelques jours après, durant une étape où elle le plonge dans des sensations et des pensées inconnues. C'est un récit important qu'il faut analyser.

Parti pour une longue marche de sept heures, Ernest Psichari voulait passer tout ce temps à méditer; mais ses pensées se dispersaient malgré lui. Il n'avait donc aucune idée prédominante qu'il pût objectiver; seuls les détails de la route sont restés fixés dans son esprit avec une netteté singulière, comme ceux d'un cadre que fait saillir un événement inattendu.

Sans rien qui l'eût fait prévoir, « je sentis en moi comme une douce lumière qui m'envahissait, et se divi-

sait dans mon cerveau, et envahissait de là tous les recoins de mon être. Je me rappelle très bien : Soudainement, je fus comme arraché à moi-même, une vague de pensées affluait qui ne m'étaient pas habituelles, et pourtant je n'avais pas alors l'idée qu'elles me fussent ENVOYÉES. Depuis le départ de Tichitt, je n'avais pas pensé à ces choses, j'étais surpris, je demandais simplement que le doux miracle se continuât (1). » Psichari est donc pénétré par quelque chose que la lumière symbolise mais qui en diffère évidemment. Sans raisonner, il s'abandonne à cette chose délicieusement douce qui le dépasse. L'impression est si vive qu'elle efface les idées plus ou moins floues qui l'ont précédée (2). La première pensée nette, dans cette « vague », est un désir d'amour de Dieu ; mais elle ne se présente que sous forme de phrase répétée machinalement. La seconde est très en accord avec sa tournure d'esprit, son horreur de la médiocrité et du facile : « Et puis, j'eus l'idée d'un but qu'il était difficile à atteindre. « Quelle que soit la vérité, pensais-je, c'est une grande joie, c'est une grande noblesse que d'avoir un tel but en la vie. La DIFFICULTÉ, c'est l'unique noblesse » et, de nouveau, je me répétai cette phrase, comme si j'avais de la peine à la comprendre et à la graver dans ma tête (3). »

Si en harmonie avec le cours de ses pensées que

(1) LES VOIX, pp. 207-208.
(2) Cf., p. 207. « Je me rappelle très bien », et p. 208 « Comment cela vint-il ? Je ne sais plus ».
(3) LES VOIX, p. 208.

soit cette idée de difficulté, sa méditation suggérée est toute différente de celles qu'il fait de lui-même. Au lieu de s'élever progressivement et sans effort, il ne la déduit pas, il n'a même pas conscience du mode d'enchaînement. Il est passif, et, quand il voudra prendre un rôle actif, il ne pourra que sentir son impuissance (1).

Psichari continue : « Alors je vis une existence entière déroulée dans un progrès indéfini, non point tournant, comme la mienne, dans un cercle étroit d'habitudes, mais progressant au contraire, et se renouvelant constamment, et allant même au-delà de ses propres forces pour étancher sa soif inextinguible du divin ; je vis enfin ce lieu de jonction de toute la vérité et de toute la Béatitude, auquel tendrait une telle âme, et cette conjonction, ce lieu commun, je le nommai Dieu (2). » Il note une sorte de vision, qu'il ne produit pas, qu'il ne projette pas, qui est en lui sans être de lui, infiniment discrète, sans aucun appel, sans rien de sensible. Mais elle paraît envoyée par une force singulièrement impérieuse, qui pourtant reste douce, se sachant irrésistible pour cette âme droite et de bonne volonté qu'elle incite à la connaissance : « Je ressentais un appétit extraordinaire de savoir. Mon incertitude m'accablait... (3) ». Puis vient cette phrase restrictive en apparence seulement : « ...et pourtant, il me semblait doux, en un certain sens, d'y rester (4). » Mais cette hésitation, plutôt

(1) Cf. Les Voix, p. 209.
(2) Les Voix, p. 207.
(3) Id., pp. 207-208.
(4) Id., pp. 209.

que d'un désir de s'immobiliser, tient du sentiment de confiance inspiré par un amour qui veille sur nous sans nous, déjà prouvé par une série de faits, et qu'il serait doux certainement d'entendre confirmer par des paroles,, mais qu'il est peut-être encore plus doux de deviner et de comprendre sans paroles.

Psichari devine dans ces impulsions l'action de Dieu ; à cause de cette force qui l'a envahi sous forme de lumière, il essaie de s'imaginer la plénitude de la lumière du Ciel. Il prend une part active à la méditation, et, par un effort d'imagination, veut contempler le mystère de la Sainte-Trinité. Mais il ressent violemment l'insuffisance de la logique et de l'intelligence humaines devant cet « abîme » : « Je retombai, épuisé. Je sentais toute l'impuissance humaine, toute la misère qui est la nôtre (1) .» Par là il revient à sa confiance en Dieu et en la grâce des Sacrements ; mais ce n'est plus l'attente résignée, un peu trop passive, de ce jour où il trouvait naturel de ne pas faire effort pour sortir seul du péché ; c'est une attente soumise, tout exultante de bonheur, d'un bonheur qui fait écho à Pascal : « Certitude... Joie, joie, pleurs de joie ». Et Psichari : « Allons! me disais-je, courage! Dieu aura pitié de nous. Il me permettra de recevoir Ses Sacrements, et alors tout s'éclairera, je saurai... Mon Dieu! Que je suis heureux! Que je suis heureux!... (2) » Bonheur immense qui ne

(1) Les Voix, p. 209.
(2) Id., p. 210.

ressemble pas au contentement d'avoir suivi et déduit des idées (1).

Cette action étrangère a duré assez longtemps : au début « le soleil était déjà haut », et à la fin « le soleil était aux deux tiers de sa course (2). » Différente de l'influence d'une méditation, même intense, elle n'a pas non plus la forme d'une inspiration de génie ou d'un éclair jailli du subconscient. Pas davantage on ne peut la rapprocher des rêves du demi-sommeil (3) ; plus le rêve a l'apparence de la réalité, plus le choc est fort au réveil. Mais là, pas de réveil; le fait qui a prédominé sur les choses extérieures cesse peu à peu et le contact reprend graduellement. Tous les détails du cadre sont notés. Le soleil a baissé. « Un vent léger s'éleva. Nous entrions dans les grandes dunes de Mraleg (4). » Rien non plus d'une vision qui s'objective et cache le paysage; Psichari a très nettement conscience que tout est intérieur. Une contemplation uniquement intellectuelle passe au premier plan au point d'absorber toute l'attention dont l'âme est capable; et, à l'inverse des pensées qu'il a tirées de lui-même, ne laisse rien en se retirant : « J'étais tout à la joie d'arriver... Rien ne restait en moi des pensées qui m'étaient venues durant la route. C'était exactement comme si rien ne s'était passé (5) », dit-il aussitôt en approchant de Chingueti.

(1) Cf. les pages de raisonnement logique, par exemple, pp. 238-241.
(2) Les Voix, pp. 207 et 209.
(3) Cf. p. 207 : «... sur le point de m'assoupir ».
(4) Id. p. 210.
(5) Id. p. 210.

Ce fut l'intervention la plus apparente de la Grâce dans ce que Psichari a livré de sa vie intérieure. Elle l'oriente vers l'amour de Dieu, les sacrements de l'Eglise catholique et le désir de certitude, sans agir particulièrement sur le cœur, mais plutôt sur la pure intelligence, sans toutefois soulever de conflit entre les différentes puissances de l'âme, dont le jeu est réglé sous cette influence en un accord étroit.

Dans ces premiers mois de 1912, Psichari ne discernait pas clairement l'action de la Grâce. Plus tard seulement il pourra la définir (1). Mais il sait déjà d'où vient cette force agissante et il se réjouit de ce que l'austérité du désert ne lui apporte pas d'obstacle, afin qu'elle puisse le mener jusqu'au bout. Car il est de ceux qui n'ont pas peur de l'Absolu, qui veulent à tout prix la lumière et l'acceptent « quelle qu'elle soit, vînt-elle même de Dieu (2). » Ceux-là demandent la lumière de tout leur cœur : « MISERERE MEI, DOMINE, FILI DAVID ! — QUID TIBI VIS FACIAM ? AT, ILLE DIXIT : DOMINE, UT VIDEAM !

Et, perdus dans l'ombre, ils attendent la Main qui touchera leurs paupières » (3).

Psichari exige la « Vérité », « une pensée, non de fiction, mais de réalité (4). » Cependant deux mois environ plus tard, il écrit à M. Maritain qu'il ne cher-

(1) Cf. LES VOIX, p. 297.
(2) LES VOIX, p. 230.
(3) Id., p. 231.
(4) Id., p. 230.

che pas « dans la raison des raisons de croire (1). » En effet, pas un système de philosophie ne l'avait satisfait et il avait un suprême dégoût des raisonnements. Malgré cela il usait certes de son intelligence, et d'autant plus qu'elle était remarquablement vive, pénétrante et large; et par là, bien que certains dogmes lui eussent coûté à admettre, ainsi l'Eucharistie, il goûtait dans l'ordre catholique la seule logique qui lui parût en elle-même sans défaut et d'une ampleur suffisante pour comprendre toutes choses dans un immense système parfaitement lié.

Dès lors, puisque malgré cette absence du besoin d'argumentation il ne croyait pas encore, c'était que l'amour lui manquait : « J'ai plus besoin d'amour que de lumière », dit-il, dans la même lettre; non de l'ardeur du cœur, mais d'une sorte de lumière intérieure venue de Dieu, venue de la Grâce, qui ravît ses puissances affectives : « Il ne me manque absolument QUE cette petite étincelle de la Grâce... (2) », la grâce définitive qui achève la conversion. Et il médite l'histoire des disciples d'Emmaüs qui n'ont pas compris par des explications, mais par la lumière de l'amour, eux dont le cœur était tout brûlant pendant la route. Nous aussi, dit-il, « nous marchions pleins de confiance, ayant oublié nos cités. Mais, moins heureux que les pèlerins d'Emmaüs, nous attendons toujours « la fraction du pain. »

(1) Lettre citée par H. Massis, VIE D'ERNEST PSICHARI, p. 71.
(2) LES VOIX, p. 196.

« Deum quem in divinæ scripturæ expositione non cognoverant, in panis fractione cognoscunt. « Ils savaient, dit Saint Grégoire le Grand — et c'est Jésus qui leur avait fait la leçon ! — et pourtant ils restaient dans les ténèbres. Et il a fallu la fraction du pain pour qu'ils reconnussent Jésus, c'est-à-dire toute la Vérité. »

« Il me semble que nous savons. Ne nous manque-t-il donc plus que le vrai signe de la reconnaissance, le gage de certitude : la fraction du pain ? (1) »

(1) Les Voix, pp. 231-232.

CHAPITRE V

L'ORDRE CATHOLIQUE

L'ordre catholique est un tel ensemble, l'âme d'Ernest Psichari est si droite et use d'une telle logique que, perdu dans son désert, sans livres et sans conseils, il retrouve les fondements de la vie chrétienne, la nécessité de la liturgie et tout l'enchaînement des dogmes (1).

C'est peut-être la partie la plus surprenante de cette conversion, et celle qui témoigne le mieux de la part de l'intelligence dans cette évolution non « intellectuelle ». C'est en effet pour satisfaire son besoin d'amour et son besoin de prière, que Psichari, d'après Pascal, Pascal revêcu et souvent complété, va trouver la nécessité d'un médiateur, qui ne peut être que Jésus-Christ, avec la prière infiniment parfaite de la Messe. Puis, par la nécessité d'une sorte de médiation naturelle, pour se préparer à recevoir les choses surnaturelles, il retrouve la doctrine de l'ascétisme.

Toujours insatiable de perfection, il va plus loin, dans l'ordre de la vie morale, où il envisage la sainteté comme une simple et indispensable fidélité, et dans l'or-

(1) Cf. LES VOIX QUI CRIENT DANS LE DÉSERT, chapitres XII, XIII, XV et XVI. Avril-mai et juillet-novembre 1912.

dre des idées, où, par sa seule réflexion, s'aidant de ses souvenirs, il retrouve le CREDO et tout le monument de l'ordre catholique; mais sans y adhérer encore par la foi.

Il en était là au moment de quitter la Mauritanie pour revenir en France, où sa conversion s'acheva bientôt.

Du mois d'avril au mois d'août, sauf la moitié de mai et le mois de juin passés au tranquille camp de Zoug, Psichari fut presque continuellement dans les régions désertiques du Nord et de l'Ouest, dans le Tiris et l'Adrar Souttouf, tantôt en colonne, tantôt en simple reconnaissance avec quelques hommes. Il mena donc une vie très rude, particulièrement pénible à certains jours.

Le Tiris est une plaine presque complètement unie qui s'étend sur 200 kilomètres. Rien ne retient les yeux jusqu'aux limites dernières de l'horizon. Mais il y a le ciel immense, et la grande lumière qui inonde les sables. Psichari n'aimait plus les beautés de l'Afrique seulement en poète; il signale ce ciel avec la joie de sentir sa pensée à l'aise, dans l'espace et dans le silence, pour s'élever vers le ciel invisible, et trouve dans ces étendues un secours qui justifie en un sens la parole de Renan : « Le désert est monothéiste ».

Désormais quelque chose de recueilli, de religieux, entre dans son admiration. Un matin, sur la limite de l'Adrar Souttouf, il s'éveilla dans une « sorte de lande bretonne », toute couverte de rosée. A l'horizon les

hauteurs de l'Adrar se perdaient dans la brume. Il contemplait, sans oser briser le silence, cette reposante fraîcheur, toute parfumée des souffles qui venaient de passer sur la terre mouillée. Son guide Sidia s'approche de lui et dit, tout ému : « Dieu est grand ! » — « ...Oh ! comme ce mot me fit du bien ! » s'écrie Psichari. « Je connaissais enfin que ma joie n'était pas la création d'un touriste en quête de sensations, ou l'illusion d'un civilisé (1). »

Jusque-là, il avait eu quelque crainte de se laisser égarer par son imagination, ou d'apporter encore un reste de dilettantisme dans cette joie fervente. Car il voyait toujours croître son bonheur, un de ces bonheurs si secrets et si puissants, si doux et si pénétrants, qu'on les sent s'irradier dans le corps même non comme un bien-être, mais comme un principe immatériel et lumineux qui l'allège, l'entoure d'un halo où expirent tout souci, toute peine, toute fatigue.

Dans une heure semblable, Psichari comprit l'insuffisance de sa prière. Quand il avait souffert, quand il avait imploré, quand il avait espéré, sa prière lui avait suffi. Mais pour remercier, non. Dans ce moment de plénitude, il sent ce qu'il y a d'infiniment disproportionné dans la prière la plus pure et la plus aimante, si elle s'élève d'un cœur d'homme pour monter vers Dieu. En cela, peut-être nous fait-il plus que Pascal toucher toute notre misère, car il ne la déduit pas seulement

(1) Les Voix, p. 250.

de notre bassesse, il la découvre par l'insuffisance du sentiment le plus élevé qui soit en nous.

Je voudrais, dit-il, « par la force naturelle de mon cœur, m'unir à Dieu. Mais non! Car ceci même est une contradiction. Moi, être fini, je ne puis atteindre l'infini par mes propes forces, et je le sais bien, quand je reste, frappé d'impuissance, devant mon cœur qui va trop loin... (1) ». Faut-il donc des livres pour prier ? Mais Psichari sent bien que des mots ne vaudront pas ce « gonflement d'amour », et c'est par un raisonnement d'une simplicité très haute qu'il déduit jusqu'à la nécessité de la Sainte Messe (2).

« Donc, il m'est absolument impossible, dans ma faiblesse, d'atteindre ce qui dépasse toute force humaine; dans ma nature d'atteindre le surnaturel. Absolument impossible — en dehors des signes que Dieu lui-même m'a envoyés pour le connaître (3) ». « Mais, au contraire, avec des signes — pourvu qu'ils soient révélés — nous pouvons joindre cet ordre surnaturel, et même, pour les Sacrements, être intimement liés à ce surnaturel, et, en tant que nous les recevons, participer de Dieu lui-même (4). »

Si l'on s'arrête à ce qui est naturel on ne peut pas dépasser les musulmans. Si l'on entre dans l'ordre des signes révélés et du surnaturel, il faut aller jusqu'à l'Eglise catholique et au principe de la liturgie :

(1) Les Voix, p. 238.
(2) Id., pp. 238-241.
(3) Id., p. 238.
(4) Id., p. 239.

« Les actes symboliques sont révélés, ou ils ne sont rien (1). Mais s'ils ne sont rien. Dieu m'échappe. Il faut que les déistes de toutes les sortes y viennent : ou Dieu n'est pas, ou il n'est connu (2) que par la révélation (3), et il n'est de révélation que dans l'Eglise catholique. Les musulmans s'arrêtent au désir naturel de Dieu, et je les vois très justement dans l'état où je suis, désirant Dieu par la simple lumière de la raison et ne le possédant pas (4). »

Il faut donc accepter tout l'enseignement de l'Eglise. On ne peut choisir dans ce que Dieu transmet, et toute la doctrine de l'Eglise doit être approuvée de lui parce qu'il ne peut laisser subsister l'erreur dans le corps qu'il a élu. Tout admettre.... c'est dur... Et pourtant : « Quelle que soit ma bonne intention, si droit que soit mon désir, j'arrive à une impasse... J'en suis sûr, un épanchement de l'âme, si pur soit-il, ne peut atteindre que mon âme. Une pensée humaine, si élevée soit-elle, ne peut connaître ce qui, par définition, est hors de la pensée humaine.

« Et, par le même travail, l'ordre divin ne peut être

(1) Psichari n'est pas un simple symboliste, puisqu'il exige des signes choisis par Dieu comme adéquats à ce qu'ils représentent.

(2) Connu tel qu'il est en lui-même, dans l'abîme de son essence et de manière à être possédé par nous dans sa vie divine elle-même, — la pensée de Psichari est bien claire, mais l'expression a ici besoin d'être précisée. Il ne faudrait pas croire que Psichari ait voulu nier dans ce passage la possibilité de la connaissance analogique de Dieu par la raison, telle que l'a définie le Concile du Vatican.

(3) Car il est impossible, si Dieu existe, qu'il ne se fasse pas connaître et laisse les hommes dans l'erreur.

(4) Les Voix, p. 240.

saisi par un ordre humain, si quelque forme sensible ne s'y mêle. Il faut donc, pour saisir l'ordre divin, un ordre humain qui procède de l'ordre divin, un symbole. C'est la prière, jusqu'à sa forme la plus parfaite, la Sainte Messe (1). »

Psichari n'ajoute plus rien; la lumière est retrouvée. Maxence, dira-t-il plus tard, résumant ces pensées, « Maxence n'a pas d'autre raison pour aller à Dieu que JESUS, — ni d'autre raison, ni d'autre moyen. Il ne peut avoir aucune certitude en dehors de JESUS, ni d'autre désir que de JESUS. Et il ne peut avoir d'autre accès à Dieu que JESUS, Dieu lui-même, et Homme en même temps... (2) ».

Tout d'abord, l'Eucharistie lui avait paru difficile à admettre : « DURUS EST HIC SERMO (3). » Puis il l'avait désirée comme source de lumière et de foi. Maintenant il l'a comprise, il a saisi son lien vital avec notre âme, la divine perfection de ses rapports avec l'ordre divin et l'ordre humain. Soutenu par cette logique, son désir de la communion s'accroît sans cesse. Comme Pascal, il met Jésus-Christ au centre du monde, mais dans sa tendresse déjà catholique, il va jusqu'au Pain de vie : « ...là il faut Jésus lui-même, non plus dans Sa Parole, mais dans Sa Chair, non plus dans Son Souvenir, mais dans Sa Présence (4). » Psichari contemple la France à genoux devant l'Hostie et, délivré enfin

(1) LES VOIX, pp. 240-241.
(2) LE VOYAGE, p. 231.
(3) LES VOIX, p. 136.
(4) LE VOYAGE, p. 220.

des compromis si pénibles à sa droiture, il s'écrie dans la joie d'une fidélité entière : « Chère France... chère France prosternée, c'est maintenant que je t'aime. C'est maintenant... que je me soumets, non plus seulement soldat soumis, mais chrétien soumis, et tel désormais dans le divin que dans l'humain (1). »

« Chrétien soumis... », dit Psichari. Peut-être en une heure de ferveur. Mais il n'est pas si facile de se soumettre. Tout cet ordre qu'il venait de retrouver, il n'y adhérait pas. Malgré son désir, il n'avait pas la foi. Lorsque son exaltation était tombée, il lui restait ce que son raisonnement avait acquis — et cette persistance du résultat logique indique bien que les preuves se tenaient par elles-mêmes indépendamment de son expérience intime — mais, dans cet ordre du monde sensible et du monde spirituel dont il ne pouvait saisir l'ensemble, sa place exacte ne lui apparaissait pas encore. Il se plaçait tantôt trop haut, tantôt trop bas. Joyeux de ce qu'il venait de découvrir, il croyait être avancé dans la vie spirituelle, mais qu'une réflexion de Sidia vînt lui faire sentir son infériorité vis-à-vis des Maures, il estimait n'avoir rien fait, rien gagné.

C'était dans un voyage de quelques jours à Port-Etienne. Au milieu de ces constructions sans harmonie, toutes modernes et disséminées, Psichari retrouvait sans plaisir la civilisation. Cependant, prompt à s'enflammer devant l'idée et fier de l'importance qu'a prise dans ces régions sa France tant aimée, il s'arrête avec Sidia,

(1) Les Voix, p. 241.

devant « les quatre grands pylones de la télégraphie sans fils, beauté moderne, scientifique, beauté métallique, grêle et forte tout ensemble, beauté faite de précision, et qui sait aussi nous faire rêver (1). » Précisément un officier « causait » avec un paquebot passant au large, et Psichari dit à Sidia :

« Tu vois, les Maures sont fous de vouloir résister à des gens aussi riches et aussi puissants que les Français.

« Sidia reste un moment silencieux, puis il me dit cette phrase inouïe :

« — Oui, vous autres, Français, vous avez le royaume de la terre, mais nous, les Maures, nous avons le royaume du Ciel ! (2) »

C'est vrai, pense Psichari; les Français seraient-ils croyants dans le secret de leur cœur, leur vie n'en témoigne pas et par là ils s'abaissent. Violemment, la nécessité lui apparaît d'une vie tout entière en accord avec les croyances. Sinon, quel que soit notre désir de foi, nous restons dans notre infériorité (3). « Moi-même qui ai si profondément ressenti l'offense de Sidia, que suis-je dans le domaine du Spirituel ? Où est ma foi ? Où sont mes œuvres pour la mériter ? Et même, dans ce particulier domaine du Spirituel, quelle figure fais-je à côté de Sidia ? (4) »

(1) Les Voix, p. 257.
(2) Id., pp. 257-258.
(3) Cf., pp. 260-261.
(4) Id., p. 261.

Le retour de Port-Etienne et les reconnaissances dans les régions désertiques de Tagnedest, dans un pays troublé où les dissidents pillaient les convois, furent des jours de dénuement pour Psichari et sa petite colonne. Sans eau, sans vivres, isolés, une nuit perdus dans les gorges de l'Adrar, pour tous c'étaient les privations, la fatigue, et, pour Psichari qui avait le commandement, de réelles inquiétudes. Mais ces jours lui furent utiles par leur rudesse même. Sans préjudice de ses devoirs d'officier il prenait de plus en plus les événements dans leur sens spirituel; les privations de Tagnedest lui confirmaient la nécessité de l'ascétisme.

Le Christ et les Sacrements sont une médiation surnaturelle. Mais pour nous préparer de loin à user de celle-ci, il y a encore une sorte de médiation naturelle : « Car le peu que je connais de Dieu, c'est encore par quelques moyens humains... La charité parfaite ne peut se concevoir sans l'aide de la prière, des Sacrements. Mais le désir lui-même de la charité, il faut encore quelque moyen naturel pour l'obtenir. Là encore, il faut une médiation (1). » Les choses matérielles entrent donc dans la grande «harmonie chrétienne», et nous donnent des degrés dès maintenant accessibles, car ils ne demandent que des forces naturelles, mises en œuvre par la grâce actuelle.

« Et d'abord le silence, » ce « grand maître de vérité... » car « c'est en lui que s'entend le verbe de

(1) Les Voix, p. 242.

Dieu (1). » Ce silence, la première impression que Psichari avait eue en Afrique, l'inquiétait et l'oppressait alors (2). Aujourd'hui, il lui est un secours, le « silence qui coule comme un grand fleuve sans écueils... Bien souvent, il est venu vers moi, comme un maître bien-aimé... Par nappes immenses, il venait du Ciel, des grands espaces interstellaires... Alors, je m'arrêtais, plein d'amour et de respect. Car le silence est aussi le maître de l'amour (3). »

Le silence et la solitude; la pauvreté avec la faim et la soif... Déjà, Psichari avait dit en traversant le Tiris: « Rien ne nous avance dans la vie spirituelle comme de vivre d'une poignée de riz par jour et d'un peu d'eau salée... rien ne prépare une âme à recevoir son Dieu que de la vider de tout plaisir sensible. Tout naturellement, la pensée de l'éternel naît d'un cœur d'où tout l'éphémère de la vie a été chassé... (4). »

Autour de Tagnedest où les privations sont plus grandes, il s'exalte et la misère où il se trouve lui semble « un état privilégié, auquel certainement de grandes faveurs devaient être attachées... ; il est bien certain que le détachement des biens de la terre, même s'il n'est pas volontaire, peut aider à entrer dans ce monde de l'esprit. S'il n'est pas volontaire, il est donc une épreuve que Dieu envoie à ceux qu'Il a choisis (5). »

(1) Les Voix, pp. 242 et 266.
(2) Cf. Terres de Soleil, p. 4.
(3) Les Voix, pp. 266-267.
(4) Id., p. 243-244.
(5) Id., pp. 296 et 298.

Ernest Psichari retrouve ainsi le bienfait de l'épreuve et entrevoit ce grand principe chrétien : la souffrance est une grâce. C'est la marque des vrais disciples de la Croix de la recevoir avec reconnaissance.

Dans ces jours d'intense méditation, les vertus « les plus hautes » lui apparaissaient. « Mais toutes, elles étaient des vertus proprement chrétiennes, le renoncement, l'humilité, le détachement du monde, l'esprit de pénitence, l'ascétisme, la chasteté —non celle du corps, qui est vulgaire — mais celle même de l'esprit (1). » Elles dépassent les vertus des incroyants, parmi lesquels il y a cependant « ...de grandes âmes. Bien que rarement. Il y a du désintéressement, du courage, de la bonté chez ceux mêmes qui vivent le plus loin de l'Eglise (2). » Mais ils ne pratiquent pas la morale parfaite de force et de délicatesse qu'enseigne le Christ, lui « qui a imposé aux âmes vraiment choisies, des exigences autrement lourdes que celles de la morale humaine (3). »

Psichari médite longuement les « ordres terribles » que Jésus donne à ceux qui veulent le suivre. Le désir de perfection qui depuis son enfance le poussait toujours plus loin se satisfait enfin dans cette noble et surnaturelle difficulté qui est pourtant d'une certaine manière en notre pouvoir, puisqu'elle nous est demandée. N'est-elle pas cependant en contradiction avec la

(1) Les Voix, p. 298.
(2) Id., p. 299.
(3) Id., p. 299.

nature humaine? Non; elle la porte au contraire à sa plénitude, à un achèvement merveilleux jusque-là hors de son atteinte et elle témoigne ainsi de la conformité des principes évangéliques avec notre nature intime : « ...je pensais à ceux qui avaient fidèlement exécuté ces ordres, je me tournais vers les Saints et les Bienheureux, et je ne pouvais pas nier qu'ils ne fussent les plus hauts exemplaires d'humanité, qui aient paru dans le monde (1). » Après avoir déjà, non en artiste seulement, trouvé une preuve de la vérité de la religion catholique en son profond accord avec la beauté (2) il en trouve une seconde dans sa beauté morale. Mais il n'entend pas s'en contenter, et écrit, dans une page qui caractérise bien l'ensemble de sa conversion :

« La religion qui proclame une telle morale, est-elle donc fausse ? Telle était la question que je devais me poser, telle était la deuxième démarche que je devais faire. Car, il y avait, à mon sens, tant d'intérêt à ce que Jésus et son Eglise eussent raison, qu'il était nécessaire d'y regarder à deux fois avant de proclamer leur fausseté (3). »

Il réserve cette deuxième démarche pour le retour en France. Que peut-il faire jusque-là? Il essaie de saisir une vue d'ensemble de l'ordre chrétien. Une fois les difficultés surmontées, « tout apparaissait comme parfaitement beau et harmonieux, dans notre cœur

(1) Les Voix, p. 300.
(2) Cf. id., p. 175.
(3) Id., p. 301.

comme dans notre esprit. — Supposons le problème résolu, me disais-je. Alors, nous avons un système du monde cohérent et magnifiquement ordonné, nous avons une morale que rien n'égale. Aussitôt, une lumière miraculeuse se distribue dans les coins et les recoins les plus obscurs de notre âme. C'est donc que la solution est bonne (1). »

Psichari remercie Dieu qui l'a amené jusqu'ici par sa Grâce. Il est arrivé au terme de son voyage. Encore un mois ou deux et il sera en France. Il passe ces derniers jours d'Afrique à contempler les merveilles qu'il vient de découvrir : perfection morale et perfection logique, dans lesquelles il se repose enfin. N'avait-il pas dit qu'il ne s'arrêterait qu'en possession de l'ordre parfait ? (2)

Il se repose; mais chaque apaisement est pour lui le début d'une autre étape, l'élan vers un nouveau degré de perfection. Confondu de reconnaissance, il déclare que « la paresse serait impardonnable » à qui a reçu tant de grâces. Et tout naturellement, tout simplement, avec ce que la logique chrétienne a de sublime et avec ce que son âme a de droiture ardente, il considère la sainteté comme une indispensable fidélité (3). Au point de vue moral, c'est l'idée qui clôt ce voyage si fécond. Idée qui prend une importance croissante dans son esprit, au point de devenir l'axe de ses pensées dans l'an-

(1) Les Voix, p. 130.
(2) Cf. id., p. 130.
(3) Cf. id., p. 300.

née qui suit sa conversion et précède sa mort. Il la développe dans ses méditations, dans ses paroles, dans ses exemples, et c'est le grand enseignement qu'il laissera à ceux qui se font de la fidélité une idée trop facile, et de la sainteté une image trop lointaine.

Maintenant, il se hâte vers la France : « ... toutes ces austères beautés du désert ne me suffisaient plus. Je sentais que le bon Dieu m'appelait ailleurs (1). » Si un prêtre lui était apparu dans le désert, disait-il plus tard à M. Maritain, il se serait jeté à ses pieds pour lui avouer ses fautes; aussi avait-il surtout « hâte de rejoindre la France, afin d'y commencer une vie nouvelle et de [s']y laver de toutes les misères, que vingt-huit années d'impiété avaient amassées en [lui] (2). » Son aspiration vers la pureté morale avait enfin un but précis : « Cette fois-ci, je savais où j'allais. — J'allais vers la Sainte Eglise, catholique, apostolique et romaine. J'allais vers la demeure de paix et de bénédiction, j'allais vers la joie, vers la santé,... et je pleurais de bonheur, d'amour et de reconnaissance (3). »

Joie de cœur devant la perfection morale; mais aussi joie d'intelligence devant « l'ordre chrétien ». Déjà il avait retrouvé le CREDO, et l'avait mis avec quelques petites fautes de forme (4) dans sa NUIT D'AFRIQUE (5). Il reconstitue de même l'enchaînement de tou-

(1) LES VOIX, p. 309.
(2) Id., p. 307.
(3) Id., pp. 310-311.
(4) Comme AB au lieu de EX : natus EX *Maria* Virgine.
(5) Cf. inf. p. 226-230.

LE CIMETIÈRE DE ROSSIGNOL (1919)

tes les vérités catholiques, comme le montre l'exposé qui achève les VOIX, complété par certaines précisions et certaines références ajoutées l'année d'après (1). Dans son bonheur il s'écrie, pendant que son imagination donne une forme sensible à l'harmonie d'idées qu'il entrevoit : « Tout l'ordre chrétien m'apparaissait ; ...un temple immense et majestueux, fondé sur des pierres solides, un temple de Raison et de divine Sagesse se levait devant moi, et toutes les lignes de ce temple étaient si droites, si pures, si unies que, devant lui, l'on ne pouvait plus désirer autre chose que de vivre éternellement à son ombre, loin des prestiges et des vanités du monde (2). »

Sur le chemin du retour, il se repose en Dieu avec confiance, il attend « en paix et en joie, de connaître jusqu'à sa magnifique plénitude la douceur du nom chrétien (3). » Il ne lui manque plus pour s'unir à son Dieu que le secours dernier qui l'attend dans sa patrie.

⁂

LES VOIX QUI CRIENT DANS LE DÉSERT nous ont montré au jour le jour les pensées de Psichari ; mais un petit drame en vers écrit entièrement en Mauritanie, la NUIT D'AFRIQUE, offre, avant même sa conversion, une synthèse des états par lesquels il était passé successivement.

(1) Ainsi les citations des ACTES DES APOTRES, de saint Paul, de certains offices de l'Eglise, du catéchisme du concile de Trente, du P. Hugeny, de saint Augustin, d'A. de Ruville.
(2) LES VOIX, p. 311.
(3) Id., p. 242.

Psichari a-t-il voulu opposer deux étapes qu'il avait parcourues? Il est probable que non, et sa préface indique un autre dessein. Mais ses deux officiers, Fortis et Sernonnes, tiennent de lui-même à des époques différentes de sa vie. Le capitaine Fortis, l'ami des musulmans, a l'intelligence du dilettante et la force du conquérant. Il ressemble à l'explorateur Coppolani, à Psichari prêt à se laisser conquérir par le mysticisme de l'Islam; puis, lorsque, causant avec Sidia, il commence à se sentir différent des Maures par ce que les traditions françaises comportent de religieux. Le lieutenant de Sernonnes représente la grâce de la jeunesse, la douceur de la patrie, le charme de la famille, la poésie de la prière. Il est Psichari pleurant au souvenir de la Bretagne (1) et, moins la foi, ému à la vision de la France, prosternée devant l'Hostie (2). Il est Psichari déjà chrétien de désirs. Et le dénouement ramène à l'unité ces deux périodes de sa vie, plus proches qu'elles ne pouvaient le paraître. Fortis ne se croyait-il pas loin de l'Eglise ? Cependant il meurt en martyr. Mis en demeure de prendre part au culte musulman, l'officier admirateur de l'Islam se retrouve et Français et chrétien. Il récite le CREDO et il est massacré.

Dans un décor de dunes blanches, sous les étoiles, Fortis cause avec le vieux savant maure Cheik Aziz. Ils sont unis par une sincère amitié, mais se sont com-

(1) Cf. POÈMES, V, LA MER.
(2) Cf. LES VOIX, p. 241.

pris par ce qui est individuel en eux, plutôt que par les caractères généraux de leur race (1). Fortis se croit très près de son compagnon ; car peu importe la foi : il a le même sentiment religieux. Cependant lorsque Cheik Aziz lui annonce des troubles dans la région, tout naturellement Fortis se tourne vers les traditions françaises, et lui raconte quelle fut la bravoure des chevaliers à la bataille de Poitiers. Ainsi Fortis semblait fait aux conceptions musulmanes. A le voir tant aimer l'exil et la vie sous la tente, Cheik Aziz l'y croyait définitivement gagné; mais non, il s'en défend, car la notion de liberté qu'il doit aux traditions occidentales ne peut se réduire à l'étroit fatalisme (2). Il est donc plus éloigné qu'il ne le paraissait et voici qu'un mot lui révèle la persistance en lui de quelque chose de chrétien. Cheik Aziz ne vient-il pas de l'appeler « Nazaréen » au lieu de « Français » !

C'est l'heure de la prière du Cheik, et Fortis fait remarquer à Sernonnes la grandeur de cette contemplation solitaire (3). Mais Sernonnes, venant de recevoir son ordre de départ pour le Tiris, est tout à la joie de partir, cette joie de Psichari en face de la « Vita nuova »; joie de briser avec quelque chose qui va devenir du passé et ne le retiendra plus.

Fortis, lui, songe à la vie de l'officier qui s'est voué

(1) Cf. Les Voix, p. 45. Psichari et Mohammed Fadel.
(2) Cf. id., pp. 118 et 121, le sentiment de la liberté issu de la notion de la Grâce.
(3) Cf. id., p. 25-27. Psichari songeant à Ali ben Abou Taleb.

à l'Afrique; vie où se mêlent les regrets d'une douceur passée, et les joies austères de la liberté presque infinie du désert. Certes il a quelquefois le regret douloureux de la France, de sa maison cachée sous les glycines, avec son petit jardin calme, dans la paix du soir. Et là, Psichari rêvait de sa maison de la rue Chaptal, si douce dans le lierre et les lilas où, comme Fortis, il évoque sa mère, sa mère pour laquelle il a un vrai culte et d'inépuisables tendresses. Mais Fortis est entraîné presque malgré lui vers l'ascétisme de la rude vie saharienne, vers les combats, et l'orgueil militaire. Puis, dans cette belle France, il y a tant de laideurs, tant de médiocrités, tant de banques, d'agiotage et d'argent... Cet argent qui lui inspire un si profond dégoût. Tandis que l'âme est assez riche qui sait vibrer aux larges souffles du monde. Au-dessus du regret de la patrie, il y a ici l'infini du ciel et du désert, l'ivresse de la domination, la beauté des sables, des nuits sous les étoiles, et cette terre mystique a sa douceur. Sernonnes est-il donc si sûr d'avoir la vérité? Lui, il a le cœur assez large pour tous les sentiments religieux; paisible et pur est le Sahara, et toutes les prières se rejoignent au ciel.

Mais Sernonnes ne l'approuve pas. Il donne à la France absente plus qu'un souvenir passager. C'est un amour très tendre qu'il conserve pour elle, pour les joies de la famille, du foyer, de la simple et calme province qu'aimait tant Psichari. Il sent la solitude, parfois presque l'ennui. L'Afrique ne lui suffit pas. Il lui faudrait un but, un apostolat, des heures remplies. Il

rêve d'âmes de missionnaires (1) pures, ardentes, tendues vers l'effort et la perfection. Cependant il goûte l'Afrique, mais avec une douleur de se reconnaître quelque chose du dilettante alors qu'il a entrevu l'Absolu. Il voudrait suivre naïvement la tradition, simplement... le cœur n'est-il pas plus près du surnaturel qu'on ne le croit? C'est ce qu'il dit à Fortis et ce que le dénouement va justifier. Et il pense à la pureté des saints, au sang des martyrs... (2).

Voici qu'autour du camp on a relevé des traces de dissidents. Ils paraissent nombreux. Un combat est imminent. Les Maures se préparent en priant, et semblent supérieurs aux Français par leur paix, leur simplicité, leur faculté de contemplation.

Au contraire, que reste-t-il à Sernonnes et à Fortis des prières apprises dans leur enfance ? Sernonnes se rappelle la paix des églises et la douceur des cloches; le bonheur tranquille des dimanches où l'on se sent groupés dans un même sentiment, sous une même règle; le charme des prières, si lié aux souvenirs d'enfance qu'il demeure toujours vivant, un peu ancestral et légendaire... Avec quelques mots des prières d'autrefois, c'est tout ce dont il se souvient. Mais Fortis? Non, en vérité, il ne se souvient ni de ces impressions évanouies, ni des paroles... non, pas même du « Notre Père ».

Pourtant Fortis, pendant que Sernonnes veille aux préparatifs derniers, Fortis se prend à rêver de ce passé

(1) Cf. Les Voix, p. 260. Lettre de Psichari à Mgr Jalabert.
(2) Cf. Les Voix et Le Voyage.

si lointain, si oublié. Mais il a surtout le désir du combat.

Le voilà, le combat! La mêlée ardente autour du camp ! Les partisans sont débordés, plusieurs tués, Fortis est fait prisonnier. Mais il est l'ami des Musulmans.... Aussi il aura la vie sauve, il n'a qu'à réciter la prière musulmane là, avec eux...

Alors Fortis se redresse. Non seulement il est Français et ne se soumettra pas à ces Maures, mais il est chrétien et ne dira pas leur prière. C'est un grand signe de croix qu'il fait, et lui qui ne savait plus son PATER, retrouve peu à peu le CREDO... Lentement, les paroles de sa foi lui reviennent : « CREDO IN UNUM DEUM... »

Les Maures, stupéfaits, se taisent. Mais bientôt ils se jettent sur lui. Il tombe, et, quoique frappé, achève le CREDO à genoux. Il meurt en martyr. Sernonnes accourt, mais trop tard : « Un saint était avec nous, s'écrie-t-il, et nous ne le savions pas! Il s'ignorait lui-même ».

Cette foi chevaleresque, fière et vaillante, cette foi que le danger réveille et affermit, comme elle est française, comme elle s'accorde avec nos traditions, notre caractère! En même temps comme elle est l'image de l'âme de Psichari, si noble et si ardente ! Lui aussi avait retrouvé le CREDO dans le désert, devant les infidèles, mais sans l'avoir su dans son enfance. Il l'avait retrouvé avec l'intelligence autant qu'avec le cœur.

CHAPITRE VI

IDEE DIRECTRICE DE L'EVOLUTION D'ERNEST PSICHARI

Depuis trois ans, les pensées d'Ernest Psichari s'orientaient avec une précision croissante vers le catholicisme. Réflexion morale, considération de la grandeur de la France et de la noblesse de l'armée ; puis, au-dessus de l'ordre militaire, méditation de l'ordre chrétien comme moyen d'arriver à la perfection de l'ordre moral ; développement enfin d'une ou deux idées infiniment riches contenant, pour qui savait les y retrouver, tous les fondements du catholicisme ; voilà les étapes d'une évolution qui a certes de l'unité et de la logique.

Quelle est la marche de cette logique et quels en sont les caractères ? Quelles sont les raisons de cette unité ? Voilà ce que peut indiquer une brève étude du mode d'élaboration des pensées de Psichari, complétée par une vue rapide sur l'évolution qui le mena du simple traditionalisme à la manière de Péguy jusqu'au pur catholicisme.

Les Voix qui crient dans le Désert sont l'ouvrage où l'on saisit le mieux sa manière de penser. Dans

Terres de Soleil et de Sommeil, il y a encore trop de jeunesse. Dans l'Appel des Armes, on trouve le résultat de pensées antérieures qui nous sont données déjà mûries, et dont la formation nous échappe. Sans doute, Psichari y signale le besoin « d'un système d'idées, d'une logique idéale (1), » et quelques indications données à propos de Nangès nous éclairent bien sur la marche générale. Lorsqu'il médite, le capitaine avance par « approfondissements » successifs; c'est-à-dire qu'il aime à tirer d'une idée tout ce qu'elle contient, jusqu'aux conséquences lointaines. Nangès encore se faisait des idées générales en dégageant une même tendance de petits faits en apparence éloignés : « C'est le procédé des peintres dits « pointillistes » (2). » Ou bien il recevait un trait de lumière d'un seul fait prenant la valeur d'une synthèse; ainsi, devant ce jeune Français qu'est Maurice Vincent, Nangès embrasse soudainement d'un coup d'œil l'âme française de tous les temps, et perçoit l'utilité présente de l'histoire.

Mais enfin, dans L' Appel, on ne saisit pas la pensée dans son jeu même. Rapprochements, synthèses rapides, sont le fait d'un esprit observateur et ample, c'est tout; et les « approfondissements » n'ont pas encore mené jusqu'aux conséquences dernières.

Les Voix ne sont pas une démonstration de la conversion d'Ernest Psichari. Ce sont des notes de voyage. Les pensées y sont donc variées et, selon leur objet, ont

(1) L'Appel, p. 21.
(2) Id., p. 120.

des progressions différentes. Cependant on peut dégager de l'ensemble un caractère général : la pensée procède par développements logiques dont le point de départ n'est ordinairement pas intellectuel ; c'est une sensation artistique, un sentiment, une question de morale, que l'observation intérieure ou quelque circonstance de la route auront fait saillir.

L'idée naît habituellement d'un choc de la sensibilité qui la fait sortir du groupe des pensées latentes et ignorées. C'est le cas du beau développement sur la valeur du sang des martyrs (1), issu d'un cri d'indignation spontanément jailli du cœur de Psichari, devant une maxime qui le blessait dans la profondeur de sa conscience morale, chrétienne sans qu'il le sût.

Le choc de la sensibilité peut encore être déterminé par un ensemble de choses extérieures, dont Psichari dégage aussitôt une idée. De là, par « approfondissements », il tire souvent une conclusion morale qui se termine par une résolution intéressant sa conduite à venir. La valeur du raisonnement et de la conclusion restent pleinement indépendantes de celle du point de départ, et c'est peut-être ce que certains jugements sur sa conversion ne font pas comprendre suffisamment. Les exemples abondent à ce sujet dans les VOIX ; pour n'en citer qu'un (2), c'est l'admiration d'un ciel lumineux qui porte Psichari à un désir de perfection, de pureté, d'où il déduit la nécessité du christianisme pour qui veut

(1) Cf. LES VOIX, pp. 37-39.
(2) Cf. id., pp. 89-91 ; et d'autres exemples, pp. 9-10, pp. 163-164, etc...

s'élever, et la vanité de l'argument pour ceux dont l'argumentation est le but.

Ce fait montre déjà comment progresse la pensée d'Ernest Psichari. Toujours large, elle s'élève immédiatement. L'espace matériel même lui est, sinon une condition absolue, du moins une aide très réelle. Les grandes plaines, l'immensité du ciel, exaltent les facultés de Psichari en leur donnant à la fois plus de puissance et plus d'envergure. Toujours les vues générales sont un besoin chez lui, en morale, en histoire, en ethnologie, et il s'y élève tout de suite, spontanément et souvent d'un seul élan. D'autres fois, c'est une ascension de phrase en phrase, vers une généralité croissante.

Dominer et confronter les idées tient à sa manière même de penser. Il n'y a pas seulement passage d'une idée à l'autre, mais vue d'ensemble sur des matières parfois très différentes au premier abord. Ainsi après avoir rapproché la musique des mathématiques en ce qu'elle a de réglé, d'ordonné, d'harmonieux dans des combinaisons qui font rêver : « C'est dans la musique que l'effort vers l'unité est porté au plus haut point. Donc, c'est la patrie des mystiques, qui s'efforcent en désespérés vers l'unité — et des conquérants, ces mystiques de l'action (1). »

Facilement imaginatif dans l'abstrait, il y glissait souvent autrefois, et de là dans la rêverie, puis dans le vague. Maintenant il ne dévie plus que très rarement ; son goût de l'action s'est uni sur ce point à son effort vers

(1) Cf. Les Voix, pp. 76-77.

la précision. Il rectifie bientôt si l'imagination se laisse prendre encore à une certaine griserie de mots par laquelle il s'abuse sur le fond des choses (1).

Cette souplesse trop grande est exceptionnelle. Ordinairement, c'est une logique très large, mais rigoureuse, qui caractérise son raisonnement et ses conclusions. Chose particulièrement rare, il a la logique des actes, ce qui prouve un assujettissement de la volonté à l'intelligence que bien des rationalistes pourraient lui envier. La conclusion du raisonnement est reculée pour lui jusqu'au moment où il est allé au bout, où il possède enfin « l'Absolu », selon un mot qu'il aime et qui répond bien aux exigences et de sa logique et de son cœur. Il n'était aucunement « entier », si l'on entend par là autoritaire, mais il était extrêmement entier dans ses conceptions.

La méditation de Psichari naît aussi assez souvent d'une pensée étrangère. Mais au lieu de suivre l'enchaînement donné, il prend plutôt l'idée principale et refait une méditation personnelle. Parfois, il la dirige en sens différent; il n'apporte pas les mêmes sentiments. Ainsi où Pascal est angoissé, Psichari avec la même netteté de vues reste calme. Jusque dans ses cris poignants, il garde une sorte de paix, tandis que Pascal est haletant. La même pensée conduirait l'un à la frayeur, l'autre à l'amour (2). Parfois aussi Psichari achève la pensée de Pascal; par exemple dans l'élan

(1) Cf. Les Voix, pp. 122-123..

(2) Ainsi Pascal : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. » Et Psichari : « ... Par nappes immenses il venait du Ciel, des grands es-

eucharistique avec lequel il met l'Hostie au centre du système du monde.

Ces aspirations d'amour le caractérisent bien. Sa pensée, appuyée sur le pur élan du cœur, atteint des hauteurs où le désir du don de soi jusqu'au sacrifice suprême, l'amour frémissant de la France, l'amour de Dieu et l'insatiable désir de sa possession, dépassent les éléments que donne la simple logique, mais non ceux que la plus haute logique justifie.

Artiste jusque dans la morale, où il voit une question de beauté intérieure plus élevée que la beauté plastique, Psichari réagit pourtant contre sa fantaisie naturelle, et, parallèlement à son effort vers l'ordre moral en fait un vers l'ordre intellectuel. Au lieu de le dominer seulement, il étreint de plus en plus le sujet. Le cœur intervient comme régulateur en limitant le champ de l'intelligence dans un certain rayon d'idées dont il veut la solution. Psichari n'a plus de ces élans sans orientation où le cœur était immédiatement jeté à la suite d'une intelligence presque trop pénétrante mais insuffisamment réglée. Et, si le cœur ne s'épuise plus dans cette incohérence, l'intelligence n'est pas moins fortifiée par cette stabilité nouvelle.

Elle a pris une vue beaucoup plus claire des choses, en même temps que la conscience de leur complexité. Ernest Psichari s'en explique en des pages (1) qui sont

paces interstellaires... Alors, je m'arrêtais, plein d'amour et de respect. Car le silence est aussi le maître de l'amour. » (Les Voix, p. 267).

(1) Cf. Les Voix, pp. 274-278.

la première expression d'une perception plus nette de la valeur de l'intelligence, et déjà il s'appuie sur saint Thomas en même temps que sur saint Paul et sur saint Augustin.

Il repousse la fausse simplicité des naïfs, celle qui élude les grands problèmes par la négation et ne tient pas compte de notre complexité intérieure, expliquée artificiellement avec « trois ou quatre pauvres idées » de sociologues ou de faux savants. Non, au fond de nous-mêmes nous ne trouvons pas une simple idée, une simple tendance, autant vaudrait dire la simplicité de l'élément chimique, et en ce sens l'esprit n'est pas simple. Ni saint Thomas, ni saint Paul, ni saint Augustin n'étaient des « simples ».

Mais il y a la haute simplicité, qui sait voir la complexité, et y retrouver l'ordre et le plan. C'est celle de la vraie et large culture, celle de l'Eglise, et, à un degré infini, celle de l'intelligence divine qui est la parfaite unité, la parfaite simplicité, dans l'union des vues à la fois parfaitement synthétiques et parfaitement analytiques. Et c'est pourquoi la méditation chrétienne, rapprochant nos points de vue du point de vue divin, ramène à la fois à la vraie simplicité de l'esprit et à l'intelligence.

« ...rien n'est plus contraire à la tradition française que la foi du charbonnier (1) », dit Psichari. « Ce qui fait le fond de la tradition française, c'est une foi solide — celle de la religion catholique, apostolique et romaine — appuyée sur une large culture, ou parallèle à une

(1) Les Voix, pp. 275-276.

large culture intellectuelle. ...Ainsi, quand je dis que je préfère Zoug (1) aux leçons des intellectuels, ce n'est pas un retour à la nature que je dis, à la naïveté, mais plutôt à l'intelligence, qui est, en un sens, si l'on veut, la plus grande des simplicités (2) ».

La même idée est développée dans une lettre à AGATHON (3) où le rôle de l'intelligence est mis en relief avec une énergie singulière :

« ...Il ne faut même pas nous laisser attrister par cet abaissement de l'intelligence qui semble être l'idéal de certains jeunes hommes d'aujourd'hui. Le noble mot d' « intellectuel » n'est-il pas devenu chez eux la pire des insultes? Cela n'est rien.

« Ces jeunes gens croient revenir à une plus grande simplicité. Ainsi s'éloignent-ils un moment de la véritable tradition française à laquelle ils pensent sans cesse se rattacher. Celle-ci est faite de haute culture, de fin humanisme, de noble désintéressement spirituel. Mais ils y reviendront, et la VIE INTENSE de Roosevelt leur fera horreur.

« Ce serait singulièrement rabaisser la foi patriotique que de la croire fonction de la barbarie et de l'inculture. Ce serait aussi vouloir nous ramener au point de l'Allemagne actuelle où tout est sacrifié aux entreprises de la vie pratique. Que l'on donne aux jeunes l'exemple de

(1) Un camp où il passa six semaines en plein désert.
(2) LES VOIX, p. 278.
(3) Cf. AGATHON. LES JEUNES GENS D'AUJOURD'HUI, 13e éd. pp. 192-194.

ces grands chefs militaires qui joignent la plus solide éducation intellectuelle à l'énergie la plus rude! Qu'ils relisent, notamment, les lettres du colonel Moll, où ils verront ce qu'est un conquérant français!

« Quoi que nous fassions, nous mettrons toujours l'intelligence au-dessus de tout. Il est possible que la pureté du cœur vaille mieux. Mais un Français croira toujours que le péché est plus agréable à Dieu que la bêtise. Cela est nécessaire quand on songe à la haute mission de la race française, à la grande élection spirituelle qui domine toute son histoire, à cette destination non simple, mais infiniment complexe qui est la sienne.

« Les jeunes gens qui reviennent, comme le note très justement Agathon, à la grande tradition chrétienne n'oublieront pas que la doctrine catholique se confond ici avec la vraie pensée française. Ecoutons l'un de ces jeunes, notre cher Jacques Maritain : « L'intelligence surnaturelle, dit-il, est le second des dons du Saint-Esprit. C'est elle que le psalmiste, dans le psaume 118 en particulier, réclame avec une si merveilleuse insistance : INTELLECTUM DA MIHI ET VIVAM. C'est par l'intelligence que nous jouirons de la vision béatifique. Un des noms des anges est celui d'intelligences pures. Notre intelligence est aussi précieuse à Dieu que notre cœur, et il n'envoie rien moins que sa paix, sa paix qui surpasse tout sentiment, pour la garder... Notre intelligence enfin est une participation de la lumière increéée, QUÆ ILLUMINAT OMNEM HOMINEM VENIENTEM IN HUNC MUNDUM. »

« Voilà l'intelligence, disent déjà les jeunes, qu'ont abaissée les intellectuels. Mais les jeunes la garderont précieusement comme la plus fine fleur française... »

Ainsi nous apparaît le sens général de l'évolution d'Ernest Psichari. Il ne veut ni l'abus du raisonnement ni la dispersion de l'effort intellectuel, mais pas davantage l'abdication de l'intelligence. Il parle en homme qui veut soumettre raisonnablement sa raison et employer sa culture, d'abord à établir sa foi, puis à la servir. Psichari a été homme de très grand cœur ; mais non moins homme d'intelligence et d'ordre.

A cause de ce principe d'ordre, son évolution garde un caractère très à part : rapproché de différents groupes, avec aucun d'eux il ne s'est confondu. L'expédition de Mauritanie, période de réflexion intense, est comprise entre le temps où la règle militaire lui avait suffi, apportant un ordre nouveau mais trop extérieur, et aussi trop étroit pour englober le monde visible et invisible en un seul système ; et le temps où la règle morale retrouvée et pratiquée le conduisit à désirer la règle intellectuelle, non seulement dans le domaine de la Vérité révélée, mais aussi dans celui de la raison naturelle elle-même. Là, il trouva sa règle dans la philosophie thomiste à laquelle il adhéra, mais seulement après sa conversion. L'analyse de l'âme du soldat l'avait amené à reconnaître l'utilité de la tradition. Cependant le manque de fondements rationnels du traditionalisme et même du « traditionisme » ne pouvait lui permettre de voir dans ce seul

PRAGMATISME, l'ordre plus large et plus intime, l'ordre total et définitivement VRAI auquel il aspirait : la doctrine de l'Eglise, et, dans le plan naturel, la philosophie de saint Thomas, le lui donnèrent.

Déjà au milieu du premier groupe auquel il se rattache, il se différencie de Péguy. Traditionaliste comme lui, il ne se contente pas d'admirer du dehors la beauté de la France et l'accord de sa mission avec celle de l'Eglise. Péguy, pendant qu'il retrouve, dans les forces qui ont fait la France, l'armée et le catholicisme, ne se donne pas foncièrement à l'une et à l'autre, comme l'a fait Psichari. Il ne fut jamais aussi « militariste » que ce dernier, il était combattif et organisateur, mais entendait bien rester indépendant. Heureux de faire ses périodes d'officier de réserve, enthousiaste en 1914, il croyait encore à une ère de paix démocratique et le sens de l'ordre social comme de l'ordre chrétien n'était pas sa vertu dominante : s'il aimait dans le christianisme la continuité d'inspiration et les vertus évangéliques, s'il était vraiment et sincèrement revenu à la foi de son enfance, il tenait à son indépendance de vie, d'action, de pratiques. Il n'allait pas à la messe et disait à Psichari, fort étonné et un peu égayé de cette raison de s'en dispenser, qu'il n'aurait pu supporter l'émotion d'y assister. Il ne voulait point que « les curés » vinssent se mêler de ses affaires, et lorsqu'il eut appris la conversion intégrale de son ami Psichari, sur l'avenir duquel sa tendresse fondait tant d'espoir, c'est avec une déception un peu amère qu'il disait : « Peuh ! à présent... les curés

l'ont pris!... » Peut-être y avait-il aussi pour une part la peine d'un homme très bon et très aimant, mais volontiers dominateur, qui voit d'autres influences et d'autres affections à côté de la sienne. Il se définit bien lui-même dans la vivacité avec laquelle il reprenait M. Fernand Laudet (1), qui s'était avisé de lui prêter le mot de « monde catholique »; comme s'il avait pu employer un mot pareil, lui qui dans toute son œuvre, n'avait jamais dit que « la chrétienté » !

Psichari a aussi l'idée du traditionalisme. N'aurait-il eu que celle-ci, il eût voulu en tirer toutes les conséquences, sinon comme raisons suffisantes de conversion militaire ou religieuse, du moins comme puissant motif d'examen. Mais il différait profondément de Péguy par son aspiration à un ordre à la fois extérieur, pour se sentir à sa place vis-à-vis d'autrui, et intime, pour lui soumettre toute son âme. Là fut la grande raison de son évolution, et, au sens le plus large du mot, ce qu'il y eut d'original dans sa conversion. C'est aussi pour avoir répondu à ce besoin, que le traditionalisme de Péguy eut une telle influence sur lui. Mais il ne se considérait pas comme obligé de suivre en tout son grand ami. Après sa conversion il devait dire de Péguy : « Je l'ai beaucoup aimé, mais je me suis détourné de lui. Il a un manque de logique en raison duquel son influence ne peut pas être sans danger ». Lui, il fut logique, et se soumit humblement, totalement, à l'Eglise catholique.

(1) Cf. Péguy, Un nouveau théolocien, p. 250.

Psichari, qui avait eu un peu l'attitude de Lotte, cet autre ami de Péguy, avait apporté dans la recherche, avec une insatiable faim de grandeur morale, plus d'exigences de vérité. De plus, si dédaigneux qu'il fût de la raison raisonnante, comme Lotte et peut-être davantage à cause de son ardeur et de son sentiment aigu du vide de toutes choses, il comprit aussitôt après sa conversion la nécessité d'une discipline qui soumît d'une manière intégrale l'âme à la vérité.

Dans la foi il avait trouvé la règle de vérité surnaturelle; la règle morale lui avait donné, dans la partie affective de son âme, l'ordre auquel il aspirait. Il vit alors le besoin de règle intellectuelle avec une netteté que ne lui avait pas permise la nécessité, si âprement sentie auparavant, d'avoir une règle morale et de « trouver Dieu » plutôt que de le « démontrer ». Nécessité à laquelle il faisait allusion lorsqu'il écrivait en 1912 à M. Maritain, à propos d'une étude que celui-ci venait de lui envoyer : « Quand nous aurons retrouvé notre cœur enlisé dans la vase du monde moderne, quand nous aurons repris conscience de nous-mêmes, nous pourrons dire avec toi que la raison avec ses seules forces naturelles est capable de démontrer que l'Eglise catholique enseigne des vérités révélées par Dieu et rechercher les raisons de cette raison (1). » En 1913, il ne se reconnaissait pas le droit de scruter les détails du dogme. dans son ignorance de converti de la veille. Mais le désir de

(1) Lettre du 15 juin 1912, ap. H. Massis, VIE D'ERNEST PSICHARI, p. 72.

l'ordre intellectuel fit revenir cet ancien détracteur du « syllogisme » et de la « déduction » vers la raison. Le voilà loin de Péguy! Et même de Bergson dont l'influence n'avait pas laissé de trace chez lui après sa conversion : il se met à l'école de saint Dominique et de saint Thomas.

Conduit d'abord avant tout par le souci de l'action, il a évité le modernisme et l'immanentisme en exigeant que cette action soit au service d'une réalité objective, d'une Vérité qui existe indépendamment de nous, extérieurement à nous, infiniment supérieure à tous les mouvements de notre humanité. Par besoin d'amour et par besoin d'un ordre intérieur parfait, il est allé vers le Christ, et par besoin d'absolu et de pleine confiance dans son amour, il a voulu l'entière certitude et l'entière vérité. Mais comme il voit finalement que la Foi exige la foi en la raison il se rallie à l' « intellectualisme » de saint Thomas, intellectualisme qui sauve les droits de la raison sans rien sacrifier de l'importance et de la valeur de la volonté et du sentiment, comme des facultés sensitives.

Ainsi Psichari avait retrouvé l'ordre intellectuel et l'ordre entre les différentes puissances de son âme. Ordre enfin parfait qui lui assignait sa place dans le plus vaste des systèmes organisés, celui qui comprend le Créateur et ses créatures, et qui descend dans les replis cachés du cœur et de l'esprit, portant la clarté dans les profondeurs où n'atteint qu'une seule Règle : celle que nous a donnée le Père qui voit dans le secret.

CHAPITRE VII

CONVERSION INTEGRALE

RETOUR EN FRANCE. — LE PAS DÉCISIF. — VOCATION SACERDOTALE.

Dans un élan d'espérance et de joie, Ernest Psichari quittait l'Afrique pour revenir en France. De la France il attendait ce que la solitude ne pouvait lui donner : les preuves dernières de la vérité catholique et la grâce des sacrements. Mais l'accueil de sa patrie allait lui être dur. C'est un temps d'épreuves qu'allait ouvrir la date de son retour, le 3 décembre 1912.

Des difficultés de toutes sortes l'attendaient au moment où il aurait eu le plus grand besoin de recueillement. Les mois de décembre et de janvier furent parmi les plus douloureux de sa vie, et, après les jours rayonnants de février, les perplexités reprennent encore, différentes, mais poignantes.

Dans le trouble d'Ernest Psichari se rejoignaient plusieurs influences. De graves préoccupations familiales, auxquelles il se trouva mêlé directement, lui causèrent une profonde douleur. Obligé de prendre parti, il le

fit avec un admirable tact, une bonté qui arrivait à être sublime à force de simplicité et de tendresse, et par laquelle, sans cesser de voir son père, il soutint sa mère de ses conseils, aussi fermes que pondérés, et l'entoura des attentions les plus délicieuses. La crainte, dans un pareil moment, d'ajouter par sa conversion à la peine de sa mère, était un de ses plus grands motifs d'hésitations.

D'autres venaient de lui-même. On s'étonne parfois de voir L'APPEL DES ARMES, encore si éloigné du catholicisme, achevé presque au moment de la conversion d'Ernest Psichari. Or, le mois de décembre de 1912 marque précisément chez lui un retour vers l'état d'esprit de L'APPEL. Lorsque Psichari rentrait en France, son livre fait déjà depuis longtemps, on le lui demanda tout de suite pour le publier dans l'OPINION. Mais au lieu d'une publication hâtive, il voulut une sérieuse révision. Après un travail intense, où il refondit des passages entiers, prenant avis du cercle familial, son manuscrit fut prêt en janvier 1913.

Pendant ce temps, au milieu de toutes les difficultés qui l'entouraient, pourquoi, se demandait-il, désemparé, ne pas s'en tenir à être un bon officier, loyal envers la France et servant ainsi en un certain sens le catholicisme ? Pourquoi ne pas en rester là? Il craignait aussi une opposition chez ses amis, ses chefs; craignait d'être traîné dans la boue, d'être obligé de quitter l'armée. Surtout, l'enveloppant d'une affection qui lui était très douce et dont l'éloignement l'avait si long-

temps privé, son milieu le reprenait, par le cœur. Il semble même que Psichari ait fait alors une sorte d'effort pour s'y adapter de nouveau. Il en était venu à pouvoir répondre un jour à Mme Maritain-Favre : « Tout cela, c'était bon en Afrique. A présent, un bon coup de vent et ce sera balayé! » C'est dans cet état d'esprit qu'il se trouvait lorsqu'il disait, en décembre 1912, à M. et Mme Jacques Maritain : « Je suis un catholique sans la grâce, le service de la patrie me suffit. » Dès ce moment cependant, son ami avait compris que son cœur était prisonnier de Jésus-Christ.

Il ne marchait pas sur une route où l'on puisse s'arrêter lorsque, sincèrement, on s'y est engagé. Son état actuel laissait prévoir que sa conversion n'était plus qu'une question de temps. Dans aucune solution provisoire, en effet, Ernest Psichari ne pouvait rencontrer « l'Absolu » dont son âme était avide. Il n'hésitait que par crainte d'avoir cédé à une espèce de mirage, de s'être laissé entraîner par son imagination pendant qu'il était seul en Afrique.

C'est tout d'abord auprès de M. Maritain qu'il chercha un appui intellectuel. Cet ami de toute sa vie l'aida à se fixer, à préciser ce qui était déjà en lui. L'orientation religieuse de Psichari avait son point de départ complètement en lui-même; une foi comme la sienne ne s'éveille pas sous l'influence d'autrui. Mais dans l'étape dernière de sa marche vers le catholicisme, son ami eut une action réelle, en l'aidant à lever les objections qui restaient encore. Et qui sait si sa confiance dans un ami

resté philosophe tout en étant devenu catholique ne lui permit pas d'abréger dans une certaine mesure son enquête apologétique ?

Il se trouva lire vers cette époque L'ACTION de M. Maurice Blondel. Sans adhérer à la philosophie de l'immanence, ni à ce que les théologiens regardent comme dangereux dans les formules de celui-ci, il trouva dans ce livre une occasion de réflexions morales qui lui permirent de mieux asseoir sa pensée et qui lui furent d'un réel secours.

Il lisait aussi et surtout le catéchisme des enfants, la VIE DE SAINT DOMINIQUE, de Lacordaire, et il étudiait le MISSEL avec un soin tout particulier, aimant très tôt la liturgie et l'esprit des prières de l'Eglise. Il ne se contentait pas de lire, il priait véritablement, par une pensée qui venait de lui, car, lorsque M. Maritain, encore hésitant sur ce qu'il devait lui conseiller, lui suggéra avec quelque crainte : « Si tu priais un peu la Sainte Vierge... », aussitôt il répondit : « Oh ! il y a longtemps que je dis les LITANIES tous les jours ! », et il les méditait.

La prière et la réflexion, plus que la lecture, l'acheminaient vers l'Eglise, comme en témoigne cette lettre (1) dans laquelle on retrouve son habituelle ardeur et son mécontentement de soi-même.

« Il me semble impossible que je continue bien longtemps encore à regarder cette adorable pensée chré-

(1) Lettre à M. J. Maritain; ap. H. Massis, op. cit. pp. 30-31.

tienne en étranger, et je me dis qu'après avoir été aussi délaissé et avoir été privé de tant de sacrements, il ne faut pas s'étonner que la pente soit si dure à monter...

« Ce qui me désespère, c'est cette vie de Paris où le recueillement est impossible... Mes lectures sont fiévreuses, désordonnées et je n'en tire pas tout le prix que je devrais. Tous les jours, je me jette sur un livre nouveau, voulant rattraper tout le temps perdu et m'enlisant davantage. Je sais bien maintenant que la prière est ce qu'il y a de mieux, puisque je la commence toujours sans goût et que je ne manque jamais de l'achever dans la joie et la sérénité. Quelle lointaine puissance ont donc ces mots pour agir ainsi sur le cœur le plus dur et le plus fermé ? »



Bientôt Ernest Psichari fut mis en rapport par M. Maritain avec un religieux dominicain, le R. P. Clérissac, qui acheva de l'instruire et dont l'action fut d'autant plus bienfaisante que, droit et ardent comme lui, puissamment intelligent, et d'une charité sans bornes pour les âmes, il l'avait très bien compris et admirablement aidé. Cependant au point où en était Psichari, on peut dire que s'il n'avait pas rencontré le secours du R. P. Clérissac, son évolution, peut-être retardée, eut abouti de même.

Sur ces derniers jours, où fut prise la décision qui fixait la vie de Psichari dans l'ordre chrétien, et qui, but

de ces années de réflexion, allait devenir à son tour le point de départ d'un élan nouveau, nous ne pouvons que citer, après M. Massis (1), le journal de Mme Jacques Maritain qui notait au jour le jour les pas de cette âme vers la Lumière.

« 18 janvier 1913. — J... voit Ernest : il a le langage d'un chrétien.

« 21. — J... a vu Ernest qui lui a dit qu'il demanderait peut-être à voir un prêtre.

« 23. — Visite d'Ernest : il nous paraît troublé. Dimanche, il doit aller à la messe avec J... à la cathédrale; il se fait expliquer la lecture de la messe.

« Dimanche 26. — Ernest et J... vont ensemble à la grand'messe; ils reviennent grandement émus tous deux. Ernest dit à J... qu'à l'Eglise il se sent comme chez lui. J..., en effet, a admiré son aisance et sa piété. Il dit aussi : « La confession, c'est un peu difficile, et surtout... le ferme propos. » Déjà, il prie beaucoup et surtout la sainte Vierge. Il est visible que c'est la foi de son baptême qui se réveille et agit. Spontanément, il se décide à aller tous les dimanches à la grand'messe. Le Père Clérissac doit arriver dans huit jours.

« Dimanche 2 février. — Ernest et J... assistent à la messe rue d'Ulm. Ernest est absorbé, peu communicatif. J... revient inquiet.

« 3 février. — J... arrive avec Ernest vers 11 heures. Le Père Clérissac vers midi. Nous sentons qu'ils se plai-

(1) Op. cit. pp. 32-36.

sent et se conviennent. Ernest est si simple, si franc, devant le Père... Déjeuner plein d'émotion. Après le déjeuner, le Père emmène Ernest au parc. Leur absence dure deux heures pendant lesquelles nous ne cessons de prier. Tout va se décider. Enfin ils reviennent; et le Père nous expose le programme arrêté qui nous remplit de joie : demain confession, puis confirmation, le plus tôt possible, et dimanche première communion; puis pélerinage d'action de grâces à Chartres.

« Ernest a absolument conquis le Père qui n'a trouvé en lui aucune résistance, « une âme sans un pli, toute pleine de foi ».

« Mardi 4 février. — Le Père et Ernest arrivent vers 4 heures. Notre petite chapelle est toute parée; les cierges sont allumés, deux beaux cierges intacts, bénis dimanche.

« Agenouillé devant la statue de Notre-Dame de la Salette, d'une voix forte — quoique très ému — Ernest lit la profession de foi de Pie IV et celle de Pie X. Le Père est debout, comme un témoin devant Dieu. J... et moi écoutons à genoux, tremblants d'émotion. Après cette lecture, nous sortons et la confession commence. Pendant qu'elle dure, nous ne cessons de prier.

« Enfin, on nous appelle. Nous trouvons Ernest tout transformé, rayonnant de joie. C'est une heure de béatitude pour tous. — « Vous voyez, nous dit le Père, un homme tout à Dieu »... Et qui est heureux, disons-nous. « Oh! oui, je suis heureux », s'écrie Ernest, et il n'est

pas difficile de le croire. — On sent déjà entre le Père et Ernest une amitié tendre et profonde, sur laquelle Ernest s'appuie avec joie.

« Après le départ d'Ernest, le Père nous dit son admiration pour la bonté de Dieu, sa joie de la réparation qui lui est faite, son amour pour cette âme qui n'a pas résisté à Dieu, qui est toute loyale et simple.

« Mercredi des Cendres, 5 février. — Le Père avec Ernest assistent à la bénédiction des Cendres à la grand'messe pontificale. Ils voient Mgr Gibier et fixent au samedi 8 février la date de la confirmation. Ernest a un air touchant, heureux, tout pénétré de la pensée de Dieu.

« Jeudi 6 février. — Nous voyons Ernest avec le Père. Ernest sent déjà qu'on le dira subjugué, suggestionné par quelqu'un. Cela lui paraît bien vil. « Je sentais toujours, dit-il, que si je venais à la foi, ce serait par une action surnaturelle; et comment une influence quelconque pourrait-elle vous faire croire les dogmes catholiques et procurer cette illumination? »

« Ernest doit prendre le nom de Paul à la confirmation, en réparation des outrages de Renan à saint Paul.

« Mardi 7 février. — Le Père a vu Ernest à Paris. Ernest le ravit par sa droiture et l'ouverture entière de son âme à la foi. Il ne cesse et nous ne cessons de dire avec lui : « Que Dieu est bon et que tout cela est beau ! »

Ernest Psichari avait appris avec une immense joie, que le baptême de rite grec qu'il avait reçu était valide,

imprimant sur son âme d'enfant encore inconscient « le Signe Rédempteur », « la marque authentique de la préférence ». « Et maintenant, à travers mes trente ans de déréliction, la Grâce baptismale rejaillissait et je me savais... celui à qui tout a réellement été donné (1) ».

Il reçut la confirmation des mains de Mgr Gibier, le samedi 8 février, en la « claire et paisible chapelle » (2) du petit séminaire de Grandchamp. En latin, parce que c'était à la fois plus traditionnel et plus catholique, il récita le CREDO, tout vibrant d'une émotion enthousiaste. « Il me semble entendre encore — écrit Mgr Gibier (3) — la voix de ce néophyte récitant avec une ardeur contenue le CREDO, dont il scandait une à une les syllabes latines. En me quittant, il mettait sa main dans la mienne, il s'inclinait filialement sous ma bénédiction et, pour exprimer le drame qui venait de se jouer entre Dieu et lui, il me disait : « Monseigneur, il me semble que j'ai une autre âme ! » En effet, Ernest Psichari était transfiguré. »

Le lendemain fut pour lui une journée de plus grand bonheur encore : il fit sa première communion.

Le Père Clérissac avait choisi la petite chapelle des Sœurs de la Sainte-Enfance, à Versailles. Elle n'est pas publique. Personne n'assista à la messe qui fut dite à huit heures, sauf M. Jacques Maritain, Mme Jacques

(1) LES VOIX, p. 193.

(2) Lettre de Psichari à Mgr Gibier, 8 février 1914; publiée dans le CORRESPONDANT du 25 novembre 1914.

(3) CORRESPONDANT du 25 novembre 1914.

Maritain et sa sœur. Ernest Psichari arriva seul, peu après le R. P. Clérissac et M. Maritain. Une religieuse lui ouvrit la porte et lui indiqua, de l'autre côté du jardin, l'escalier de la chapelle. Elle fut tellement frappée de son recueillement, de son air si profondément pénétré de l'acte qu'il allait accomplir, et surtout tellement impressionnée de son regard, qu'elle dit encore aujourd'hui : « Il m'est toujours resté, ce regard, et maintenant encore j'y pense quand j'ai besoin de courage, et il me fait du bien... »

... Une toute petite chapelle, chaude au regard sous les peintures qui ne l'assombrissent pas, baignées d'un soleil matinal vivement coloré à travers les vitraux. Le chœur est à peine surélevé d'une marche. Le crucifix, au-dessus du petit tabernacle, est presque à la hauteur des yeux... c'est le bon Dieu tout près de nous, qui ne va pas descendre du haut de l'autel, entouré de cérémonial. mais qui demeure tout à nous pour le divin cœur-à-cœur de l'Ami qui attend son ami et ne veut qu'être près de lui.

En ce même jour de sa première communion, Ernest Psichari se rendit à Chartres en pèlerinage d'action de grâces, avec le P. Clérissac et M. Maritain. Au retour, rempli d'amour et de joie reconnaissante, il disait pendant le trajet au R. P. Clérissac : « Je sens que je donnerai à Dieu tout ce qu'il me demandera. »

Tout de suite, il s'était senti chez lui dans le catholicisme et s'y était adapté complètement, aimant à trouver des devoirs nets, des dogmes bien définis, une règle

intérieure et extérieure. Tout de suite, il participa pleinement à la vie surnaturelle et vint la puiser chaque jour dans la communion. Dès le début de sa vie chrétienne, il se voua au catholicisme intégral.

Cela lui coûtait beaucoup d'annoncer sa conversion à sa famille, à cause de la peine qu'il craignait de faire à sa mère. Cependant sa droiture et la confiance qu'il avait en elle ne pouvaient lui dissimuler longtemps un acte aussi grave. Peu de jours après ce 9 février qui fut une si grande date dans sa vie, comme il se trouvait seul avec sa mère dans le grand salon :

— Maman, il faut que je te le dise... Je suis devenu catholique... Et j'ai fait ma première communion... Peut-être que cela va te contrarier...

— Mais au contraire, tu as eu raison puisque tu croyais devoir le faire...

Et alors se passa une scène touchante. Mme Psichari était allée chercher la croix de baptême de son fils, une simple croix d'or unie. Elle la lui remit, et lui, à ce souvenir d'un jour auquel il venait de penser avec tant de reconnaissance, et à cette délicate pensée de sa mère, se jetant à genoux devant elle, lui baisant les mains, reçut la petite croix avec une joie infinie.

Entre son père et lui avaient eu lieu des discussions religieuses, très poussées, très sérieuses, sans qu'il y mêlât jamais de violence, et où il apparut d'une telle sincérité que M. Psichari, après avoir craint d'abord quelque chose de littéraire dans ce qu'il reconnut

ensuite comme un mouvement de l'âme tout entière, n'essaya plus de le détourner.

La joie d'Ernest Psichari était à cette époque rayonnante. Elle avait quelque chose de plus que son entrain d'autrefois. Aussi lorsqu'il n'était pas à une réunion, à un dîner, tous avaient le sentiment que quelque chose manquait. Il ressentait pourtant plus que jamais le dégoût du monde, surtout d'un monde aux pensées si différentes des siennes. Par convenance, il y alla toutefois assez souvent pendant le congé de six mois qui suivit son retour d'Afrique, de décembre 1912 à juin 1913, et qui s'écoula tout entier à Paris. Mais au moment de partir pour Cherbourg, avec une joie exultante, il écrit sur son carnet : « Alleluia ! Alleluia ! Je quitte la littérature et mes amis. Je suis ainsi fait qu'il me faut la solitude pour les aimer. »

Au mois d'avril seulement, il s'était absenté quelques jours. Il emmena sa mère en Belgique pour la distraire et fit avec elle un beau voyage, par Bruges, Ostende et Waterloo. Habituellement, quand il était avec ses parents, il ne faisait pas maigre le vendredi, sur l'avis de Mgr Gibier à qui il avait demandé conseil, et qui l'en avait dispensé d'autant plus facilement que la permission est accordée à tous les militaires. Cependant c'était un vrai sacrifice pour lui, et sa mère en était touchée. Comme ils se trouvaient ensemble à Ostende le Vendredi saint, elle lui dit elle-même qu'ils feraient maigre tous les deux. Ce lui fut un réel bonheur, mais



LE CENTURION : ERNEST PSICHARI EN MAURITANIE

il dit tout reconnaissant : « Je n'aurais pas voulu te le demander, ni changer tes habitudes... »

Toujours très délicat, et en même temps très large, il se privait de la messe quotidienne pour ne pas quitter sa mère. A Bruges, ce fut elle encore qui lui dit d'aller à la messe à la chapelle du Saint-Sang, pèlerinage célèbre. Il eut une grande joie à s'y rendre; mais par bonté pour sa mère, il renonçait à ses pratiques et mettait tout son cœur à lui adoucir, par une tendresse infiniment délicate, les heures pénibles qu'elle traversait.



Sa grande joie si apparente n'empêchait pas Ernest Psichari de ressentir intensément les événements auxquels sa vie était alors mêlée. Un motif plus personnel contribuait aussi à l'attrister. C'était, développé par la paix même de la certitude et le sentiment d'une immense reconnaissance, le regret poignant des années passées loin de Dieu et la crainte d'être indigne de toutes les grâces reçues. Il écrivait au R. P. Clérissac : « Dites-moi ce qu'il faut que je fasse pour remercier le Bon Dieu; dites-moi comment je peux lui rendre une partie de ce qu'Il me donne, car je reçois beaucoup et ne rends rien, de sorte que je ne suis pas loin d'être accablé par le poids de sa miséricorde (1). »

Et à Mgr Gibier (2) :

(1) Ap. H. Massis, op. cit., p, 75.
(2) Lettre du 30 juillet 1913. CORRESPONDANT, 25 novembre 1914.

« ...Comment, hélas! ai-je usé des dons magnifiques que vous avez appelés sur moi? Je sens jusqu'au fond du cœur combien ils m'engagent, puisque la Providence m'a mis sur la terre à une place où l'on doit être un exemple et où les privilèges reçus imposent de lourdes obligations. Mais la nature est là, et je sens la mienne si imparfaite, je me sens si insuffisant devant la tâche à accomplir, que je rougis des trésors que j'ai si indignement reçus. Que puis-je faire pour le Maître Divin qui m'a tendu ses mains sanglantes, que puis-je faire pour l'Eglise qui m'a accueilli au plus fort de ma détresse? Ah! il n'est pas d'heure où je ne supplie Jésus et Marie de m'éclairer, de me donner la force d'être sans partage au pied de la croix, uniquement attentif à leurs ordres... »

« Ce qui me paraît vraiment insupportable, c'est de continuer cette existence d'oubli et de reniement qui est la mienne. Il faudra pourtant un jour que cela change, car Dieu ne se lassera-t-il pas à la fin de tout donner sans rien recevoir (1) ? »

Comme on retrouve dans cette crainte de ne pas assez bien faire, dans ce sentiment croissant de son imperfection, à mesure qu'il s'élève davantage, celui qui, pensant à « la vie du plus humble des Saints », écrivait : « Plus il s'approche de la perfection, plus il la voit fuir devant lui (2). » Avec une ardeur enthousiaste, Psichari s'élance à cette poursuite, de tout son

(1) Lettre au R. P. Clérissac, ap. Massis, op. cit., p. 53.
(2) Cf. Les Voix, p. 133.

cœur généreux, croyant n'avoir jamais assez donné, semblable au bon serviteur de l'Evangile, qui après avoir fait tout ce qui lui était commandé, dit encore : Nous sommes des serviteurs inutiles. SERVI INUTILES SUMUS : QUOD DEBUIMUS FACERE FECIMUS (1).

Il aspire passionnément à une vie dont tous les instants sont consacrés au service direct de Dieu, et, par une extension de cette idée d'ordre qui domine toute son évolution, à une vie réglée d'après l'ordre le plus haut, telle qu'il l'avait entrevue déjà dans le désert (2). Logiquement son évolution le menait au sacerdoce, où psychologiquement, le portait son âme à la fois très méditative et profondément apostolique. D'abord il hésita beaucoup devant cette pensée, s'en trouvant indigne, et il attendait en paix l'ordre de Dieu :

« J'attends simplement que le Seigneur me dise, s'il m'en juge digne : « Lève-toi et viens... » Souvent la certitude de ce qui me sera demandé me pèse ; j'ai peur, je ne me sens pas prêt, mais je sais bien aussi qu'il me faudra me rendre et j'entends clairement cette voix intérieure qui me dit l'adorable parole toujours présente : « ALIUS TE CINGET ET DUCET QUO TU NON VIS ». Que la volonté du Seigneur Jésus soit faite et non la mienne (3). »

Il écrivait encore :

« Que dois-je faire et qu'est-ce que le Bon Dieu

(1) Luc, XVII, 10.
(2) Cf. LES VOIX, p. 131.
(3) Lettre du 16 mars 1914, au R. P. Clérissac, ap. Massis, op. cit., p. 44.

veut au juste de moi (1) ?... Je l'ignore, mais c'est dans une grande paix et un vrai calme que j'attends la manifestation de sa volonté. L'exact discernement et la vraie force ne seront pas refusés, j'en ai une ferme confiance, pour mon humble prière. »

Il eut bientôt la certitude de sa vocation religieuse. Vocation réparatrice, au témoignage de ses plus intimes amis, mais plus encore vocation de fidélité personnelle. D'après son désir de faire TOUT ce que Dieu pouvait attendre de lui, désir si vivement exprimé dans ses lettres, si en accord avec sa recherche de l'absolu et de l'ordre parfait, le motif premier et suffisant de sa vocation apparaît tout personnel, comme doit l'être celui du chrétien, qui voit avant toutes choses Dieu, et lui-même sous le rapport de ce qu'il doit à Dieu. Mais, à ce motif, s'en ajoutait un très puissant chez Psichari, qui estimait devoir à Dieu plus qu'un autre.

A son entrée dans le catholicisme, il avait beaucoup pensé à son grand-père, avec un vrai désespoir à la vue du mal causé par son œuvre. Considération qui n'entrait pas autrefois dans son jugement sur cette œuvre, tel qu'il l'énonçait à l'une des pages des PENSÉES A DOS DE CHAMEAU.

C'était à propos de la JEANNE D'ARC d'Anatole France « livre impie dans le fond comme dans la forme ». Irrité de voir Anatole France, en se disant son disciple, se servir de la mémoire de Renan pour accroître sa propre notoriété littéraire, il indique la part

(1) Lettre au R. P. Clérissac, ap. H. Massis, op. cit., p. 49.

de sa responsabilité dans le reproche si souvent adressé à Renan de n'être qu'un ironiste, « ce qui paraît inouï quand on relit des livres tels que l'AVENIR DE LA SCIENCE ou LA RÉFORME INTELLECTUELLE ET MORALE ». Avec irritation encore il songe à la « triste inauguration de Tréguier », au mal que l'on a fait à la mémoire de Renan, en donnant la présidence à Combes « l'homme que Renan aurait le plus détesté, s'il l'avait connu ». Quant à la JEANNE D'ARC, il se demande quelle eût été à son sujet « l'opinion d'un homme aussi doué que Renan de « sympathie historique », aussi respectueux des grands sentiments du peuple, aussi ennemi du « bibelotage » et de la fausse couleur historique ».

Mais il y avait maintenant à considérer le retentissement de l'œuvre de son aïeul au point de vue de la foi, et Psichari n'était pas sans voir les « désastres spirituels », selon son expression, qu'avait causés la VIE DE JÉSUS.

Cela ne veut pas dire qu'il l'estimât dangereuse pour lui-même. Un prêtre avec lequel il causait très souvent et intimement lui dit un jour : « Mais n'êtes-vous pas exposé à perdre la foi, avec la VIE DE JÉSUS, que vous avez là ?

— Au contraire, répondit-il, c'est un avantage pour moi.

Et comme M. l'abbé X... croyait à quelqu'un de ses paradoxes coutumiers, Psichari reprit :

— Mais oui, quand je me sens chancelant, j'en lis dix pages, et ma foi ne vacille plus.

Devant l'étonnement qu'il causait, Psichari fut obligé de s'expliquer davantage :

— C'est écrit avec un parti pris d'hypothèses. Quand je vois le christianisme, qui a transformé le monde, donné une pareille morale, produit des millions de martyrs, de vierges, de saints... et qu'il n'y a contre tout cela que des hypothèses... C'est comme si je jetais une poignée de sable contre la montagne du Roule (1). Je vois toute la grandeur de la thèse.

Ce fut peut-être la seule fois où il se laissa aller à parler aussi longuement. Un jour, à Paris, se trouvant amené dans une conversation sur le même sujet, à dire un mot de SAINT PAUL, il ne cacha pas ses sentiments sur l'ouvrage. L'appellation de « laid petit juif » le blessait particulièrement, et les dernières lignes lui faisaient mal (2). Mais habituellement, avec une attitude respectueuse envers son grand-père, il s'abstenait le plus possible de toute discussion sur ses idées.

Comment il aimait à entendre parler de lui, il l'a dit dans une lettre à Charles Maurras, à propos d'une série d'articles de celui-ci et de l'ouvrage intitulé L'ACTION FRANÇAISE ET LA RELIGION CATHOLIQUE, qui

(1) Bloc rocheux qui domine Cherbourg.

(2) « Nous aimerions à rêver Paul sceptique, naufragé, abandonné, trahi par les siens, seul, atteint du désenchantement de la vieillesse; il nous plairait que les écailles lui fussent tombées une fois encore des yeux, et notre incrédulité douce aurait sa petite revanche si le plus dogmatique des hommes était mort triste, désespéré, (disons mieux, tranquille) sur quelque rivage ou quelque route d'Espagne, en disant lui aussi : ERGO ERRAVI... »

C'est ce texte qui avait décidé Ernest Psichari à prendre le nom de Paul à la confirmation.

mettait en lumière certaines des idées de Renan. Psichari lui écrivit que la manière dont il avait parlé de son « pauvre grand-père » était la seule qui l'eût satisfait. Maurras, après avoir tiré de l'ombre la RÉFORME INTELLECTUELLE ET MORALE avait dû répondre à l'objection que ce beau livre, écrit en 1872 sous l'influence de la défaite et la nécessité du relèvement, ne représentait qu'un moment de la vie de Renan. Les idées politiques et patriotiques qui y étaient exprimées en perdaient donc autant de leur valeur. Maurras répondit en citant la préface des ESSAIS DE MORALE ET DE CRITIQUE, qui est, dit-il, « un véritable réquisitoire contre l'Etat politique moderne », puis certains passages sur l'ordre dans l'Etat, pris dans les DIALOGUES PHILOSOPHIQUES et les DRAMES, entre autres le PRÊTRE DE NÉMI, et encore le passage sur la Révolution dans le Discours pour la réception de Jules Claretie à l'Académie en 1889, témoignant ainsi de la continuité de l'orientation politique de Renan (1), à laquelle se rattache en beaucoup de points L'ACTION FRANÇAISE.

En se rapprochant de celle-ci, Psichari n'avait cependant pas eu l'intention de se rapprocher des idées de Renan; il n'y avait pas pensé et ne suivait là que son opinion personnelle.

Après sa conversion, il garda à son grand-père toute sa vénération filiale. Ayant entendu dire à quelque interlocuteur malavisé rencontré par hasard que Renan de-

(1) Renseignements tenus de M. Charles Maurras personnellement.

vait être damné, il fut tout d'abord indigné de ce propos et le rapportait en ajoutant: « Et puis, est-ce que cela les regarde?... Est-ce qu'on peut savoir?...» Mais l'idée l'obsédait. Il finit par en être absolument torturé. C'est alors qu'il alla trouver le R. P. Janvier qui l'avait inscrit dans la FRATERNITÉ DOMINICAINE DE PARIS, et lui dit, bouleversé: « Quel malheur de penser que mon grand-père est damné ! » Le R. P. Janvier l'apaisa : « Pourquoi penser cela ? Vous damnez bien vite les gens... Il ne faut pas mettre de bornes à la miséricorde divine... » Ernest Psichari repartit plus calme, et lorsqu'il parlait ensuite de son grand-père, il laissait voir un grand espoir qu'il était sauvé.

Le tact avec lequel il parlait de lui sans pourtant transiger en rien avec sa foi a été remarqué de tous ceux qui ont eu l'occasion de l'entendre : que ce fût dans des conversations d'amis, dans des entretiens avec des prêtres, chez les Pères Dominicains de Rijckholt, même tact, même discrétion. « La délicatesse obligeait les religieux à éviter toute allusion à Renan (1) ; malgré cette attention il arriva que le souvenir de celui-ci fut évoqué. C'était fournir à M. Psichari l'occasion de manifester sa piété de petit-fils sans blesser l'intégrité de sa foi... et avec un discernement admirable, le chrétien disant son mot, tandis que le petit-fils s'affirmait. »

Dès cette époque, on commençait à l'opposer à son grand-père. Il se rendait bien compte que cette opposi-

(1) Ecrit le R. P. Barnabé Augier, alors prieur de Rijckolt, dans une note communiquée par le R. P. Perret.

tion était inévitable, mais, dans la délicatesse de ses sentiments filiaux, il en souffrait.

Son désir de réparation n'impliquait aucunement la prétention de juger devant Dieu la valeur des actes intérieurs et des intentions de Renan (1), cela Psichari, après la crise passagère que nous venons de rappeler, l'abandonnait entièrement, comme tout chrétien d'ailleurs eût dû le faire à sa place, au jugement de Celui qui sonde les reins et les cœurs; l'Eglise elle-même ne juge pas du secret des cœurs. Mais il voyait les résultats positifs de l'œuvre de Renan, et il était saisi à certaines périodes d'une véritable hantise de réparation, de double réparation, envers Dieu offensé par une vie et une œuvre, qui avaient détaché de Lui des âmes. Affirmant ainsi le lien familial qu'il voulait encore resserrer, avec sa générosité si ardente il allait jusqu'à offrir à Dieu sa vie même, et tout son sang, dans un immense désir de mourir pour la foi.

N'aurait-il pas eu ce motif de réparation, Psichari se serait tourné de même vers les Ordres. Divers projets de mariage qui auraient été une joie pour sa famille lui avaient été soumis. Avec sa faculté de saisir en toute chose la beauté, il avait pu comprendre la grandeur d'une union toute chrétienne, idéalement intime et

(1) En particulier, il ne s'agissait nullement, comme certaines appréciations trop superficielles pourraient le laisser supposer, d'un blâme infligé à Renan pour le fait précis de sa sortie du séminaire, en lui-même acte d'honnêteté puisque, encore sans engagements, il s'apercevait qu'il n'avait pas la vocation.

pure, et son charme, même très humain. Mais un souvenir que rien n'effaça jamais était encore présent dans son âme. D'autre part, sa décision était déjà prise. A un prêtre de Cherbourg qui l'ignorait et voulait lui persuader de se marier, trouvant que c'était le devoir de qui n'était pas prêtre ou religieux, Psichari répondit : « Je pense à d'autres engagements ». Surpris, l'abbé X... lui dit : « Vous serez prêtre ? » — « Oui, si je n'en suis pas trop indigne.

Le grand obstacle à l'accomplissement de sa détermination était, comme au moment de sa conversion, la crainte d'accroître la peine de sa mère, par un éloignement inévitable. Il en souffrit beaucoup. Dans son culte pour elle, il ne pouvait se résoudre à l'affliger encore et se voyait dans de telles difficultés, qu'en 1914 il en était venu à ne plus compter que sur un secours de la Providence : « Sûrement il arrivera quelque chose pour me tirer de là, disait-il à Jacques Maritain... Sûrement il y aura quelque chose... »

Son amour de l'armée ne le retenait pas. Après son congé, toujours il aimait son métier et ses hommes. Mais tout en restant très militaire, il mettait quelque chose de mystique dans son service. Ses camarades voyaient son évolution aboutir au sacerdoce : « Il est fait pour commander des âmes », disait déjà l'un d'eux. On sentait chez lui un certain dégoût de la vie des autres jeunes gens. Il ne s'accordait plus avec le milieu; la vie du soldat ne lui suffisait plus, lui semblait vide comme tout ce qui n'était pas exclusivement religieux.

Mais devait-il se tourner vers les Ordres réguliers ou vers le clergé séculier ? Il hésita longtemps.

Dès qu'il connût les Dominicains, il aima leur ordre et l'esprit qui avait présidé à sa fondation. Cet esprit de séparation du monde, de prière, d'étude, ce zèle de la Vérité, ce goût de l'absolu qu'il admirait en saint Dominique, au point d'avoir formé le projet d'écrire un livre sur l'esprit de l'Ordre, en s'inspirant du XIII[e] et du XIV[e] siècles. Lacordaire lui paraissait trop « moderne » par certains côtés, surtout par son libéralisme. Mais il aimait l'office, la règle des Prêcheurs et cette obligation, si en accord avec l'idéal de vie chrétienne qu'il se traçait, cette obligation d'une force joyeuse et du travail tout pénétré de prière. Puis c'était un ordre qui permettait de parler et d'écrire, un ordre d'apôtres qui répondait d'autant plus à son âme ardente que l'intérêt psychologique du penseur d'autrefois s'était transformé en la passion des âmes et s'unissait à un brûlant désir de donner la vérité.

Au mois d'octobre de 1913, Ernest Psichari fit au couvent de Rijckholt, en Hollande, une retraite à l'issue de laquelle il fut admis dans le Tiers-Ordre de saint Dominique. Ces quelques jours passés dans la paix et le recueillement lui laissèrent une impression profonde. Celle gardée par les Pères qui se trouvaient alors à Rijckholt ne fut d'ailleurs pas moindre, et de précieux souvenirs de son passage ont été conservés.

Le couvent de Rijckholt a été construit par les Dominicains français de la province de Lyon dans un coin

du Limbourg hollandais, au pied d'un faible plateau coupé de ravins boisés et de chemins creux, au delà des bruyères et des sapins du Brabant. Vers l'ouest, on aperçoit la Meuse entre les peupliers, et plus loin, les collines dénudées de la Belgique. C'est là qu'arrivait Ernest Psichari, le soir du 17 octobre, avec le R. P. Clérissac. Il y passa deux jours, faisant l'admiration des religieux par son tact, sa piété et sa foi; sa modestie aussi car, toujours simple, il cherchait seulement à s'instruire et à se faire oublier. Les Pères qui le voyaient en récréation « avaient grand mal à obtenir de lui quelques renseignements qui lui fussent personnels, surtout s'ils devaient tourner à son avantage ou à sa louange (1). »

Le 19 octobre il fut reçu dans le Tiers-Ordre. Après quelques mots du R. P. Humbert Clérissac, tout imprégnés de la liturgie dominicaine, « le très Révérend Père Barnabé Augier, Prieur du couvent de Rijckholt (2) donna le scapulaire du Tiers-Ordre au récipiendaire et suspendit à son côté un rosaire. Ernest Psichari se tenait à genoux dans le sanctuaire... Les religieux assistaient à la vêture de celui que Dieu leur donnait pour frère. Quand il se releva, le petit-fils de Renan, le nouveau centurion qui rencontra son Dieu « sur les routes de Tijirit » s'appelait le Frère Paul »

Le R. P. Barnabé Augier, pour lequel Psichari avait une particulière affection, a gardé un souvenir

(1) Lettre du R. P. Masson.
(2) Ecrit un des religieux présents, le R. P. Frémont.

« ému et fidèle de cette âme privilégiée que Dieu voulut bien lui confier » et il rapporte ainsi (1) :

« Il fut, dès l'abord, frappé par sa franchise, sa loyauté toute militaire et toute française; franchise vis-à-vis de lui-même, loyauté vis-à-vis de Dieu. On sentait en lui une âme qui savait se voir et se faire voir telle qu'elle était, sans réticences, sans déguisements et sans apprêts. Résolu à se donner entièrement à Dieu, il jetait à pleines mains, dans son sein, tout le passé, pour pouvoir marcher sûrement et plus vite vers l'avenir.

« Le R. P. eut, de plus, l'occasion de s'entretenir longuement avec E. Psichari de questions ayant trait à la vie spirituelle; certains sujets abordés étaient vraiment profonds, et de nature tout au moins à étonner une âme qui, hier encore, éloignée de Dieu, y était totalement étrangère..... » Mais au contraire, il avait l'intelligence des vérités divines, et, ardent à les pénétrer, saisissait jusqu'aux plus hautes avec une extraordinaire élévation d'âme : « Plénitude de lumière surnaturelle, avidité de la doctrine divine, ce sont là deux traits saillants, chez lui, dès les premiers jours de sa conversion, et que les mois suivants ne feront qu'accentuer (2). »

Tout de suite, en effet, son souci d'orthodoxie avait été très accusé comme l'avaient remarqué les amis qui l'entouraient au moment de sa conversion. Il n'admettait

(1) Lettre du R. P. Masson, d'après le R. P. Barnabé Augier.
(2) Même lettre.

aucun adoucissement de dogme ni de pratique, reprochait fortement à Péguy ses déficiences à cet égard et refusait de comprendre parmi les catholiques M. Maurice Barrès, à qui il expliqua sa pensée dans une lettre très belle à propos de la COLLINE INSPIRÉE. Il n'admettait pas qu'on s'arrêtât sans tirer les conclusions suprêmes et moins encore qu'on parlât des choses saintes en s'en tenant éloigné. Au contraire, revenant à Bossuet, il admirait chez lui la fixité, la fermeté, la netteté du dogme intégral. Si on lui représentait que certains s'en trouveraient rebutés, très défiant sur la valeur de ces tièdes et préférant un petit groupe entièrement pur à une collectivité flottante il répondait : « On ne peut pas sauver toutes les parties du navire... S'il faut en sacrifier, tant pis... »

De son passage à Rijckholt, Psichari avait gardé un souvenir profond, qu'il exprimait peu de temps après dans cette lettre au R. P. Barnabé Augier (1) ainsi que les raisons de son attachement à l'ordre de saint Dominique :

Cherbourg, 20 novembre 13,
in vig. Praesentationis B.M.V.

Mon Révérend et cher Père, — L'humble passant que vous avez accueilli si paternellement à Rijckholt il y a juste un mois, pense à vous avec beaucoup de respect et beaucoup de tendresse. De tout son cœur, il prie

(1) Lettre inédite, communiquée par le R. P. B. Augier.

pour vous, pour la blanche communauté de là-bas, pour l'Ordre tout entier...

« Je me suis donné, mon cher Père, par mon long silence, toutes les apparences de l'ingratitude. Que vous dirais-je? Je ne voulais pas après les jours bénis d'octobre dernier, vous envoyer un remerciement banal pour votre bonté, pour l'indulgence, —HUMAINEMENT si peu explicable — que vous avez témoignée au pauvre homme que je suis. J'avais renoncé à vous dire l'impression profonde que m'avait faite ma visite à Rijckolt, ma reconnaissance pour la grande grâce que j'y avais reçue et la certitude mystérieuse où j'étais que cette visite marquait une des dates les plus importantes de ma vie. — Et puis, — outre que je ressentais l'impuissance des mots pour exprimer mes sentiments — j'ai été repris par les soucis et les tribulations de mon absurde existence. Le Colonel de mon Régiment m'a chargé d'un commandement important (celui du peloton d'instruction) auquel je suis forcé de donner beaucoup de soins, j'ai d'autres travaux auxquels, je le sens bien, je n'ai pas le droit de renoncer, — de sorte que c'est à peine si dans une journée de dix-sept heures bien remplies, je trouve le temps de dire le Rosaire et le cher Diurnal, — unique consolation à toutes ces misères.

« Or, dimanche dernier, à la suite d'une faveur insigne que j'avais reçue, j'ai communié et aussitôt après la sainte Communion, j'ai pensé, comme malgré moi, et avec beaucoup de larmes, au bien-aimé Rijckholt. Ce fut un moment très dur, parce que je ne suis guère accoutumé

à pleurer dans les églises, et que même les larmes me semblent contraires à la FORCE dominicaine. — Mais enfin, plus j'essayais de me contenir, et plus je pensais aux moines de là-bas, au silence de là-bas, aux offices dans le chœur, aux chants nocturnes, et plus je me disais : « Comme nous sommes pauvres et démunis! Comme nous sommes ridicules! Comme nous sommes de pauvres gens! » — Quand je sortis de l'Eglise, j'ai résolu de vous écrire au premier instant de liberté et de vous raconter tout ceci.

« Mon cher Père, ce qu'on voit chez vous est si beau qu'on en demeure blessé pour la vie. Quelle grâce victorieuse et sereine! Quelles belles âmes faites de pureté et de candeur! Quelle foi véritable, toute nourrie de lumière éternelle! Ce que j'admire le plus peut-être, c'est comme vous savez, par la grâce de saint Dominique, éviter cet écueil ordinaire qu'est le repliement sur soi-même, l'abus de l'observation intérieure et ainsi en quelque manière, la connaissance de soi-même, — enfin l'attachement aux choses humaines quelles qu'elles soient. Il me semble que là-bas, on vit dans cette clarté immatérielle où il n'y a plus que le Père, et le Fils, et leur mutuel amour, le Saint-Esprit, — dans cette région de l'Intelligence surnaturelle qui est vraiment l'annonce et la promesse de la vision béatifique.

« Pourtant je l'avoue, mon Père, ce sont des souvenirs si intimes, des heures si douces et si fortes qui me lient à votre chère maison, que mon cœur surtout est touché. Puissé-je me rendre digne des bienfaits que j'ai

reçus le 19 octobre, grâce à vous, mon bon Père, qui m'avez accueilli comme l'enfant prodigue et qui avez eu pitié de moi! Puissé-je vous contenter en tout point, savoir enfin ce qu'exige de moi Celui qui, de ses mains sanglantes, est venu me chercher dans ma misère!

« Que dois-je faire? Quand je pense à tout ce que j'ai reçu, et vous savez, vous du moins, si je le méritais peu, — je me dis que Dieu n'envoie pas de telles grâces à ceux dont il ne veut rien. Ah! mon Père, je suis bien humblement à Ses pieds et je vous assure que je Lui donne entièrement ce cœur qu'il Lui a plu de tirer des cercles affreux du mensonge, et que j'attends dans le silence et l'abandon, le moindre signe qui soit de Sa Sainte volonté. Je vous supplie de m'aider, mon Père, et, si vous le voulez bien, de vous servir de moi comme d'un indigne, mais très obéissant serviteur.

« A Dieu, mon cher et Révérend Père, je vous prie de me rappeler au bon souvenir des Pères et des Frères, et de me croire, au pied de la Croix de Notre-Seigneur, votre fils profondément reconnaissant et dévoué en S. Dominique. — Ernest Psichari. » (1).

Dans l'année qui suivit cette visite à Rijckholt, Psichari avait aussi envisagé l'entrée dans le clergé sécu-

(1) Le 25 janvier 1914, Psichari écrivait encore au R. P. Barnabé-Augier « ... Puisque vous m'y encouragez si paternellement, j'irai vous voir dès que je le pourrai, à Pâques ou à l'été prochain. Je sens tellement le besoin d'aller chercher auprès de vous la force et la lumière de bien connaître la volonté divine ! » (Lettre publiée dans la COURONNE DE MARIE, février 1920).

lier. Les dix années d'études imposées aux Prêcheurs remettaient bien loin l'apostolat. Puis, il avait dû confier bien des appréhensions sur les difficultés qu'il allait rencontrer, à son confesseur, M. l'abbé Bailleul. Celui-ci, qui le comprenait admirablement et avait avec lui une telle intimité qu'on la pourrait appeler une fusion d'âmes, le poussait beaucoup vers le clergé séculier où son action serait plus immédiate et qui le séparerait moins de sa mère.

Cependant Psichari, au cours d'une visite au petit séminaire d'Issy, où il était allé retrouver le souvenir de son grand-père, avait déjà compris que, tout en étant appelé à être prêtre, il n'était pas fait pour le clergé séculier. A sa permission de juin 1914, probablement en ce jour de la Pentecôte où il lui servit la messe à Versailles, il vit, pour la dernière fois, le P. Clérissac resté toujours son directeur, et lui remit le soin de la décision. Le Père, qui avait prié pendant des semaines avant de se montrer aussi affirmatif, lui donna alors sa réponse définitive : Dieu le voulait parmi les fils de saint Dominique.

Mais la guerre survint. Au lieu d'une vie donnée dans le détail de ses jours, Dieu voulut le sacrifice consommé tout entier en un seul instant. Ernest Psichari qui priait si ardemment pour connaître et accomplir la volonté de Dieu quelle qu'elle fût, eut la même générosité, le même amour, le même enthousiasme dans les deux offrandes.

CHAPITRE VIII

VIE CHRETIENNE

ERNEST PSICHARI A CHERBOURG. — SON RÈGLEMENT DE VIE; SON SERVICE; RELATIONS MONDAINES ET AMITIÉS. — SA VIE INTÉRIEURE; PRIÈRE. — CHARITÉ. — APOSTOLAT. — SA PENSÉE DOMINANTE : PERFECTI ESTOTE

Comme la Mauritanie est liée dans l'œuvre de Psichari à la recherche que le loyal Centurion fit de Jésus-Christ, ainsi le souvenir de Cherbourg est-il lié à sa vie chrétienne. Dans cette ville qu'il avait aimée avant son départ pour l'Afrique, il demanda à revenir après son congé de six mois, et là, entièrement libre d'organiser son temps entre ses devoirs de service, ses pratiques religieuses, et son travail intellectuel, il s'installa dans sa foi.

De juin 1913 au commencement d'août 1914, il passa à Cherbourg une année coupée de plusieurs absences. Les mois d'août et de septembre furent occupés par les grandes manœuvres du Sud-Ouest, auxquelles fut détaché un groupe du 2e d'artillerie coloniale dont faisait partie Psichari. Rentré au début d'octobre, il alla bien-

tôt pour quelques jours à Rijckholt. Seuls, l'hiver et le printemps sont donc l'époque de son véritable séjour à Cherbourg, puisqu'il passa une grande partie du mois de juin à Paris, où il ne devait plus revenir. Au mois de juillet, le régiment était déjà parti pour les manœuvres de Coëtquidam lorsque les bruits de guerre le ramenèrent à sa garnison. Quelques mois de cette année, la plus heureuse de sa vie, ont donc suffi à laisser un tel souvenir à Cherbourg, que ceux qui l'ont connu parlent de lui comme d'un saint, et bien souvent encore les larmes aux yeux.

Une grisaille nuancée par la lumière, avec des perspectives indéfiniment agrandies dans la brume où toutes les choses sont lointaines, c'est le cachet très spécial de Cherbourg. Les maisons, en pierre grise du pays, couvertes d'ardoises, ou de la même pierre revêtue d'une mousse verte et dorée, sont baignées dans une fine brume invisible qui laisse aux contours leur netteté et efface les ensembles.

Lorsqu'à l'aube encore indécise, on a longé les quais du port de commerce où les appels isolés des marins et des débardeurs se perdent dans le silence, c'est une impression d'immensité qui saisit sur la place Napoléon. Beaucoup plus large que les quais, elle leur fait suite cependant, et s'allonge aux courbes douces de la rade. La mer s'étend jusqu'aux limites de l'horizon, entre les jetées et l'arsenal; aux jours de grands vents, les vagues balaient la place et viennent battre la statue de l'empereur, tourné vers l'Angleterre. On suit le remblai,

et la grande place s'étend, unie et vide, entre la mer et de belles maisons Louis XV en pierre mélangée de briques. Un ordonnance passe au petit trot, un second cheval en main, et, à peine teinté sur le fond rose et gris des maisons Louis XV, se profile un de ces croquis militaires qu'aimait tant Psichari. La vieille église de la Trinité, jusque-là dissimulée par l'angle des quais, tient maintenant tout un côté de la place et met dans ces tons uniformes les seules valeurs de ses ogives sombres. Le soleil, qui se lève près de la montagne du Roule, ce bloc rocheux couvert d'ajoncs, met derrière Napoléon une gloire rose qui s'éteint en des gris mauves et argentés, délicate lumière qui glisse, encore oblique, sur le vert pâle et fin de la mer adoucie, et se diffuse dans la brume où tout s'efface, sauf l'église et l'empereur.

Psichari venait tous les jours, en se promenant, sur la place Napoléon, rêver devant ces horizons qu'il aimait. Souvent il allait jusqu'au bout des jetées, plus volontiers vers le soir, dans ces journées de fin d'automne qui sont tout l'hiver de Cherbourg, si doux que les jardins sont pleins de mimosas. Au bout des jetées, ces brumes nuancées, plus immatérielles que le brouillard, vous enveloppent de solitude et de silence, dans une sensation tellement intime et pénétrante qu'on la dirait intérieure, comme un recueillement. La côte, où la mer arrive limpide, transparente, presque incolore, s'étend en une courbe enveloppante, nette et discrète, que rejoint l'horizon de collines. Noyées de brume bleutée, à peine mauve, elles descendent de la montagne du Roule vers

la mer bleue mais pâlie, pendant que de longs nuages doux traînent dans le ciel. Comme un point accentué, le fort de l'île Pelée arrête ces lignes.

Sans ouvertures, entourant un glacis gazonné, des murs aux arêtes droites, sévères, fortes, militaires, plongent dans la mer. Militaire est l'immense horizon. En rade, de grands bâtiments; au-delà, la mince ligne de terre des digues, ponctuée de forts. Puis l'arsenal, et, si l'on se tourne vers la place Napoléon, toute lointaine malgré le peu de distance, l'église de la Trinité, militaire aussi avec son gros clocher carré, s'affirme seule dans les gris incertains.

Les traits militaires s'accusent encore dans cette ville à part que forment l'arsenal et les bâtiments d'Equeurdreville, où se trouve le quartier Rochambeau, occupé par le 2e d'artillerie coloniale. Une longue route y conduit. Après avoir dépassé les derniers arbres du jardin public et la double enceinte fortifiée que traverse la route de l'arsenal, elle va, toute droite sous de grands ormeaux, entre les fortifications, terre-pleins gazonnés dont les lignes géométriques ferment l'horizon, et, de l'autre côté, une suite de constructions : dépendances de l'arsenal, quartiers de l'infanterie coloniale — grands murs nus et blancs — enfin, le dernier, le quartier Rochambeau. Nangès s'y sentait très loin du monde (1), et certes l'armée apparaît bien ici séparée de la vie de la cité, se suffisant à elle-même et cloîtrée derrière ces hautes murailles. Si droite, vide, austère et monotone est cette

(1) Cf. L'Appel des Armes, p. 32.

route que vos rêves y marchent à côté de vous. Mais toute mollesse y serait déplacée : il faut une pensée forte et, fermée à droite et à gauche, la route ne s'ouvre que vers le ciel.

Le quartier lui-même, cadre de la vie militaire de Psichari, n'est pas moins sévère. Une immense cour, où sont perdus les rares soldats qui passent par petits groupes, est limitée par les hangars du matériel et encadrée de deux longs bâtiments. L'un, en briques rouges, est assez récent ; l'autre, beaucoup plus ancien, est un gros cube rectangulaire, tout blanchi à la chaux extérieurement et intérieurement, coupé de deux grands couloirs perpendiculaires, voûtés, sombres et froids. En bas, ils traversent les magasins ; au-dessus, les chambrées où s'alignent les paquetages et les lits. La batterie de Psichari occupait une partie du second étage. Des fenêtres, on voit en contre-bas, après le mur des abreuvoirs, l'emplacement des écuries et, au-delà, le manège. Tout cela en lignes droites, lourdes, nues, qui plaisaient à Psichari par cela même qu'elles n'avaient rien d'original ni de joli, par leur cachet de banalité, mais de banalité forte et militaire, dépouillée de tout ornement, aux angles saillants, aux arêtes précises. Bâtiments faits pour la seule utilité et dont l'ensemble éveille pourtant une idée et repose du factice et du convenu.

Des fenêtres du quartier la vue est splendide, étendue sur l'arsenal, les bassins des sous-marins et des torpilleurs, avec, plus loin, les mâts fins et métalliques des cuirassés, puis la mer, et les forts du Homet et de Cha-

vagnac. La force militaire y apparaît concentrée, entre ces navires de guerre, ces canons, ces fortifications, si calmes et si forts en leur repos.

Ville militaire, c'est le second caractère de Cherbourg, et celui que Psichari préférait à tous. Ville qui unit la douceur à la force, comme il rêvait de le faire dans ses ouvrages (1). Ville qui tourne l'esprit vers les choses intérieures en vous isolant dans ses brumes des contacts et des bruits, et qui est un fond, un cadre prêt à s'harmoniser avec toutes les pensées, pourvu qu'elles soient grandes et nobles, un peu austères même, comme ces lignes rigides vous les inspirent, elles qui ne laissent rien à l'imprévu, à la fantaisie. Ville d'ordre, de caractère, de pensée, elle est bien telle qu'on aimerait à imaginer celle où Psichari vécut sa vie chrétienne.

A son arrivée, Psichari prit une attitude des plus réservées dont il ne se départit jamais, très discret en tout ce qui regardait sa conversion. Mais cet officier qui priait avec tant de ferveur à sa paroisse de Notre-Dame-du-Vœu, et à la messe matinale d'une petite chapelle où on le voyait se confesser, ne fut pas longtemps à attirer malgré lui l'attention. Le Président des Conférences de Saint Vincent de Paul l'avait remarqué ; il chargea un des associés de lui demander s'il voulait en faire partie. Psichari, qui n'aurait pas osé prendre l'initiative, note sur son carnet avec une effusion de joie : « C'est Dieu qui l'envoie ! » Dès lors, les conférences n'eurent pas de membre plus fidèle ; il ne les manquait

(1) Poèmes I, Art poétique.

que s'il était retenu par une visite aux familles qu'on lui avait confiées ou, lorsqu'ayant donné tout ce qu'il avait, rien ne lui restait plus pour la quête...

Certains de ceux qu'il retrouvait là, venant chercher les bons pour leurs pauvres, étaient plus charitables peut-être par habitude que par élan. Aussi Psichari note-t-il en souriant, qu'ils n'ont pas tous « le feu qui brûle », le feu qui le brûlait, lui si ardent.

Mais il restait si désireux de mieux faire, qu'on ne le remarquait que pour sa piété et pour son charme. Si peu timide dans son adolescence, il était devenu d'une réserve touchant à la timidité, surtout avec les prêtres, car il n'avait encore jamais eu l'occasion de les connaître. Il parlait si peu de lui-même que sa véritable valeur fut ignorée de certains jusqu'à sa mort, malgré l'abandon de sa conversation. On le jugeait seulement très intelligent, ouvert, d'une sincérité exquise, extrêmement modeste et simple, surtout dans sa piété.

Pendant plus d'un mois, le curé de Notre-Dame-du-Vœu le vit aux conférences sans qu'il vînt jamais lui parler. Un soir enfin, il l'appela et le retint après la réunion : « Lieutenant, vous ne venez jamais me voir, pourquoi donc, puisque vous êtes pratiquant? » Et lui, gentiment, simplement : « Monsieur le Curé, c'est que je n'osais pas... Je ne suis qu'un petit soldat... » Ainsi se nouèrent entre M. l'abbé Houyvet et lui les relations les plus suivies et les plus amicales.

Il fut bientôt apprécié dans ce milieu si nouveau pour lui. Mais, loin de s'en réjouir, il s'inquiétait d'une

affection qu'il devinait et dont il ne se trouvait pas digne. Un des prêtres de Cherbourg commençait à l'aimer beaucoup. Psichari eut un émouvant raffinement de délicatesse et d'humilité qui peint en raccourci toute sa vie morale. Il finit par lui demander : « Monsieur l'abbé, puisque vous vous intéressez à moi, auriez-vous une heure à me consacrer? »

Frappé de son air grave, le prêtre lui répondit : « Comme vous me dites cela... Eh bien! Je vous écouterai à l'église. »

Psichari préféra la sacristie. Quand ils y furent arrivés, désignant une chaise : « Asseyez-vous là, Monsieur l'abbé, et moi je vais me mettre à genoux ici. »

Agenouillé par terre, il déplia une grande feuille de papier : « Maintenant, je vais vous raconter toute ma vie. » Cela dura une grande heure, et lorsqu'il eut fini : « ... A présent, estimez-moi... mais comme je le mérite... »

« Mon cher enfant! Je vous estime cent fois plus qu'avant! » s'écria le prêtre qui ne put que se jeter à son cou en pleurant.

Psichari n'organisa définitivement sa vie qu'à la fin d'octobre, au retour de Rijckohlt. Il habitait, au 87 de la rue Asselin, une toute petite maison de briques, la première d'une avenue de villas précédées de jardinets. La salle à manger donnait sur la rue, le bureau sur le jardin, ainsi que sa chambre, au premier. Celle-ci, d'une simplicité monacale, n'avait guère qu'un petit lit de camp et une table. Pas même de glace. Psi-

chari trouvait très suffisant de se raser devant les vitres de sa fenêtre ou devant une glace qui se trouvait juste à point dans une pièce inoccupée du pavillon d'en face. Mais voilà qu'un matin se trouve à entrer la maîtresse de maison! Elle resta clouée d'étonnement devant la stupéfiante apparition, chez elle, de ce visage tout blanc de savon...

La salle à manger était presque aussi simple que la chambre à coucher. Une table en bois blanc et quelques chaises. Sur la cheminée, un beau Christ ancien en bois sculpté, naïf et raide.

Son bureau était « un peu plus soigné », comme il dit dans ses notes. En réalité, une agréable petite pièce, où il avait groupé tous ses souvenirs. A la fenêtre, un store en broderie blanche, auquel il tenait beaucoup. Cela « faisait province ». Car il aimait tout ce qui était « province », un peu en dégoût de Paris, et aussi pour le calme, les traditions, le milieu honnête et simple que cela évoque. De son bureau, placé en face de la fenêtre, en pleine lumière, son regard se reposait sur la verdure du jardin, tout plein d'arbustes à feuilles persistantes, de fusains, de lauriers, avec des murs bas tout couverts de lierre, à demi cachés dans de hautes fougères. Un grand massif d'hortensias se partageait avec les rosiers le soleil qui glissait entre deux petits arbres. Un peu partout, ces rosiers..... Isolés, en massif, grimpant dans la vigne vierge, retombant sur la porte, courant parmi les fusains, ils envahissaient tout de leurs fleurs et de leur parfum.

Derrière le bureau, une bibliothèque démontable occupait tout un panneau. Avec les œuvres complètes de Renan, il y avait entre autres MA VOCATION SOCIALE, d'Albert de Mun, que Psichari aimait beaucoup pour l'ardeur et le sentiment chrétien de son action sur le peuple; les RÉCITS D'UNE SŒUR, où il goûtait non une valeur littéraire, mais un amour qui ramène vers le ciel des affections passionnées. Parmi les livres de la dernière période de sa vie se trouvaient ceux des mystiques: les RÉVÉLATIONS de sainte Mechtilde, la vie et les œuvres de saint Jean de la Croix, de sainte Gertrude, la vie de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus; et surtout celui-ci, lu peu après sa conversion mais bien souvent repris et médité : la VIE SPIRITUELLE ET L'ORAISON (1). Les annotations témoignent du discernement avec lequel ce converti d'hier savait choisir ce que le mysticisme avait de pratique et d'adapté à son désir de s'élever rapidement, tout en restant dans une voie commune et sûre.

L'ameublement de la pièce était complété par une

(1) LA VIE SPIRITUELLE ET L'ORAISON D'APRÈS LA SAINTE ÉCRITURE ET LA TRADITION MONASTIQUE, par Mme Cécile J. Bruyère, abbesse de Sainte-Cécile de Solesme. Psichari contrairement à l'indication donnée par M. Massis (VIE D'E. PSICHARI, p. 74) n'a lu la VIE SPIRITUELLE qu'environ deux mois après sa conversion. D'après les notes marginales, il paraît en avoir fait sa méditation surtout dans l'hiver de 1913-14, lorsqu'il commençait le VOYAGE DU CENTURION; une date précise est même donnée sur la première page du chapitre VI, « Quels sont ceux qui avancent plus rapidement dans la vie spirituelle ? » Psichari a écrit : « dimanche du Saint Nom de Jésus. PAX ». Et c'est en janvier 1914 qu'il écrivait au R. P. prieur de Rijkholt : « ... un nouveau Noël est venu, et une nouvelle Epiphanie, avec sa procession des beaux dimanches... » (Lettre publiée dans la COURONNE DE MARIE, février 1920).

Certains passages ont été annotés à deux et trois reprises.

petite table chargée de papiers, qui, insuffisante à les supporter tous, en laissait un peu partout; deux fauteuils, un prie-Dieu, et un violon, car Psichari faisait souvent de la musique, seul ou chez des amis.

Sur la cheminée une statuette bretonne de la Sainte-Vierge, en bois sculpté, que lui avait donnée sa mère, un crucifix d'ivoire, quelques bibelots anciens, et des photographies. « La photo de maman, celle de Mgr. Gibier », dit-il dans son carnet; « la photo de bon-papa »; au mur, représentant Renan déjà âgé, la tête penchée, « le dessin d'Ary »; puis d'autres photographies, groupées ou accrochées, celle du P. Clérissac, de M. Maritain; lui-même, « au milieu de ses partisans ». Il avait aussi des reproductions de tableaux, la plupart rapportés de son voyage à Bruges, l'ANNONCIATION de Memling, le tryptique de l'ADORATION DES MAGES, une belle Vierge dans un cadre ancien.

C'est là qu'il se tenait habituellement, là qu'il écrivit tout le CENTURION, en face du Christ posé sur son bureau, et là que souvent il priait.

Il vivait entièrement chez lui, dans une maison toujours ouverte, qu'il laissait telle en sortant. Il était la confiance même .On lui demandait s'il n'avait pas peur des voleurs : « Justement, répondait-il, jamais ils ne viennent avec des portes ouvertes! »



Lorsque Psichari fut installé, il fit son règlement de

vie. On comprend qu'il ait écrit au R. P. Barnabé Augier : « C'est à peine si dans une journée de dix-sept heures bien remplies, je trouve le temps de dire le Rosaire et le cher Diurnal. » Dans ses notes il lès résume d'un mot, ces journées : « Je prie et je travaille. » Mais voici comment il en avait réglé le détail :

7 heures. — Messe, ordinairement à la chapelle Saint-Vincent-de-Paul. Communion quotidienne.

Le dimanche il allait à une première messe à Notre-Dame-du-Vœu, ou à Saint-Vincent, puis à la grand' messe, toujours à sa paroisse.

De 9 heures à 10 heures, théorie à la caserne ou exercice.

10 heures et demie, récitation de l'office Dominicain, puis travail intellectuel.

Midi moins le quart, examen particulier; lecture d'un chapitre du Nouveau Testament.

Après le déjeûner, jusqu'à deux et demie ou trois heures, équitation. Puis il restait à la caserne pour la théorie, jusqu'à quatre heures.

En rentrant chez lui, il disait l'office de la Sainte Vierge et l'office du jour. Ensuite, travail intellectuel; à moins qu'il n'allât visiter ses familles pauvres, ou qu'il ne fît plus longue sa visite au Saint-Sacrement, d'une demi-heure habituellement, vers six heures et demie.

A sept heures, il dînait, se remettait à travailler pendant deux où trois heures et, après une lecture spirituelle,

récitait tous les jours le Rosaire entier, puis faisait sa prière du soir.

Ce règlement si minutieux, auquel il aimait à s'astreindre, ne mettait aucune rigidité dans sa manière d'être. Avec un admirable esprit de foi, il faisait tout pour le bon Dieu, qu'il s'agît de son service, de sa théorie, de son équitation. Aussi plaçait-il toujours au-dessus de la régularité dans ce qui n'était pas le devoir strict, la bonté, la complaisance, l'amabilité, et cette amitié exquise qui mettait un si grand charme dans ses relations. On se demande comment, avec son service, ses prières, ses visites de charité, son intimité avec certains amis choisis, comment il pouvait encore trouver le temps d'un travail aussi considérable que celui de la mise au point des VOIX QUI CRIENT DANS LE DÉSERT, de la composition entière du VOYAGE DU CENTURION, si poussé, et d'études théoriques, complétées par des croquis extrêmement soignés, telles que le TIR DE LA BATTERIE DE 75, écrit dans le but d'expliquer « simplement » le tir à ses canonniers. A tout cela s'ajoutait une correspondance très étendue, dans laquelle il mettait beaucoup de lui-même. Mais sa vie intérieure était si intense qu'il y trouvait, avec l'art d'organiser son temps, une plénitude et un recueillement tels, que se donnant à ses ouvrages, à ses lettres, à ses amis et à ses hommes, il ne se dispersait jamais.

Sa prière et sa méditation n'avaient pas fait passer au second plan ses obligations d'officier. Au contraire,

ce chrétien aux idées si justes, et si exact d'observances, mettait avant tout le devoir d'état. L'idée de devoir pénétrait jusqu'aux plus petits détails de son service, mieux encore qu'au temps où seule lui apparaissait la beauté de la règle militaire.

Quelquefois cependant, sa méditation était si profonde après la messe, qu'il oubliait l'heure et arrivait en retard à la caserne... Le lieutenant qui commandait à la même batterie disait en riant à sa femme : « Dis donc, si tu vois Psichari à la chapelle, tu pourrais bien lui dire d'abréger ses dévotions ! Je suis tout seul à commander le peloton, pendant ce temps-là ! »

En manœuvres ou en temps ordinaire, jamais ses hommes ne remarquèrent la moindre exagération dans sa conduite. Avec une entière franchise, mais sans aucune affectation, il disait parfois au maréchal des logis chargé de lui apporter les pièces à signer : « Venez à telle heure; avant je serai à la messe. »

Il était d'une très grande bonté pour tous et, quoique minutieux et souvent très vif, n'aimait pas à punir. Quel qu'eût été son premier mouvement, il ne donnait jamais de punition sans s'être vraiment rendu compte. « Si vous aviez à faire à un autre chef que moi... », disait-il quelquefois en souriant. Il considérait comme son premier devoir d'agir sur ses hommes, de les connaître à fond, de pénétrer leur âme. Il causait familièrement avec eux, surtout avec les jeunes recrues, les tutoyait, s'intéressait à eux, s'informait de ce qu'ils faisaient avant leur arrivée au régiment. Parfois il rencon-

trait un sous-officier un peu découragé du métier, l'engageait à ne pas quitter l'armée. Sur tous, il avait l'ascendant de sa bonté et de son ardente conviction, car il leur apparaissait soldat dans l'âme (1).

Parmi bien des témoignages, il faut citer celui d'un de ses canonniers (2). Prisonnier en Allemagne, il écrivait en 1917 à son capitaine, également en captivité :

« ... Je joins à cette lettre la photographie du lieutenant Psichari (3), seulement j'y tiens beaucoup et je voudrais bien que, aussitôt vous aurez lu l'article, de bien avoir la bonté de me la renvoyer, car je tiens beaucoup à cette photo, car c'était le lieutenant Psichari qui commandait ma batterie à Cherboug, et je garderai toujours un Pieux souvenir de lui ».

Ainsi aimé de ses hommes, voici comment l'appréciait son chef direct, le capitaine commandant la batterie : (4)

« ... Nul n'avait une plus haute idée de ses devoirs, il adorait son métier qu'il connaissait à fond, sa section était admirablement tenue, aucun détail ne lui échappait. Consciencieux, dévoué à l'excès, très dur pour lui-même, il avait la confiance des hommes auxquels il pouvait tout demander. »

Le capitaine Charpentier avait fait sa connaissance pendant les grandes manœuvres de 1913. On le lui envoya pour remplacer son lieutenant en premier, et il

(1) Renseignements tenus du maréchal des logis Monnet, appartenant à la batterie de Psichari en 1913-1914.
(2) Raoul Studenmann.
(3) Parue dans une revue.
(4) Le commandant Charpentier, lettre de décembre 1920.

accueillit la nouvelle avec un enthousiasme plutôt négatif. « Je ne sais pas ce que c'est que cet homme de lettres... Ça va être agréable pour les manœuvres ! Il faudra que je m'occupe de tout! » Mais peu de jours s'étaient passés que le capitaine écrivait déjà: « Mon lieutenant est aussi bon officier que charmant camarade. »

« Charmant... », c'est le mot de tous ceux qui l'ont connu, et plus on le voyait dans l'intimité, plus son charme était puissant. Charme de simplicité, charme d'une âme limpide, claire, d'une « innocence enfantine », comme l'a dit M. Maritain (1). Il y avait réellement quelque chose d'un enfant dans son regard pur, si droit, et jusque dans sa façon de s'exprimer. Il était caractérisé à la fois par sa simplicité et son élévation. Simplicité délicieuse de conversation, de manières et de goûts, trait saillant de sa physionomie, et dont on sentait la source plus profonde que dans une disposition naturelle : dans une humilité voulue, mais en quelque sorte devenue spontanée. « On le sentait chrétiennement humble », disait-on dans une des familles qui avaient le plus joui de son intimité. En même temps, il était toujours très haut. « On avait l'impression qu'il planait. »

Si la conversation prenait une tournure philosophique ou mieux encore religieuse, c'était un épanouissement de tout lui-même, surtout avec quelqu'un de mêmes convictions. Dans les milieux où il savait trouver des idées semblables aux siennes, il revenait sans cesse au point de vue religieux, paraissait là dans son élément, dans le cercle

(1) Cf. lettre publiée dans la Croix du 19 décembre 1914.

habituel de ses pensées. Extrêmement discret ailleurs, alors même qu'il ne devait rencontrer aucune hostilité, il s'en tenait aux questions de morale. S'il jugeait cependant devoir dire certaines choses, il exprimait toute sa pensée sans la moindre gêne, eut-il dû choquer quelqu'un.

Sa vie était très peu mondaine, mais sans aucune sauvagerie. Il avait accepté quelques dîners. Bien que toujours très gai, il causait assez peu avec les personnes qu'il ne connaissait pas, et paraissait plutôt froid, réservé, mais très homme du monde, et visiblement par une longue habitude.

Les relations d'amitié restaient bien celles que préférait Psichari. Comme colonel, il avait à Cherbourg son ancien chef du Congo, le commandant Lenfant, qui habitait presque en face de chez lui. Il retrouvait là une famille dont la simplicité, la gaiété et la piété lui permettaient de s'abandonner entièrement. Souvent il venait dîner et passer ses soirées avec le colonel et les siens. Il aimait beaucoup le jeune Louis, alors âgé de quartorze ans, « mon petit frère bien-aimé en Jésus-Christ », comme il dit joliment dans une lettre écrite en juillet 1914. Il lui avait commencé le violon et suivait ses études de latin, ainsi que les devoirs de la dernière des petites filles, qui déjà s'exprimait avec de jolis mots. A la pension, les devoirs de style étaient impitoyablement corrigés selon les expressions qu'on devait employer à huit ans. Et Psichari relisait : « Eh bien, non! moi je n'aurais pas corrigé cela! »

On causait, on faisait la lecture. Psichari apportait les LETTRES DE MON MOULIN. Tout le premier, il riait aux larmes, et lisait d'une façon si spirituelle et si expressive que tout le monde bientôt l'imitait. Naturellement, comme autrefois en revenant du lycée il causait indéfiniment sur le trottoir avec son ami Maritain, il oubliait l'heure. Mme Lenfant, qui entendait sonner onze heures, puis minuit :

— Ernest, vous savez...

— Madame ?

— Eh bien... Il est une heure...

— Comment! il est une heure? Oh! Madame, je suis confus... confus... Je me sauve...

Très souvent aussi, il allait chez son capitaine, tout à fait dans l'intimité et content qu'on ne changeât rien au menu à cause de lui. Leurs relations avaient plus que cette bonne camaraderie militaire, déjà si franche et si cordiale. C'était une amitié affectueuse, solide et simple, une vie de famille partagée. Comme chez les Lenfant, comme chez un autre de ses camarades où il s'asseyait par terre pour jouer avec les deux bébés, il s'amusait avec les enfants, qu'il adorait, ou regardait leurs cahiers. Du salon, un soir, on entend à côté des discussions : « Ils sont insupportables, ces enfants! » disait le capitaine. Mais Psichari, qui riait, ouvre la porte et crie de sa bonne voix :

— Il y a donc quelque version qui ne va pas?

Précisément, elle n'allait pas du tout... Mais elle alla

très bien lorsqu'il l'eût faite, et peu de temps après il envoya aux écoliers une carte en latin.

Il aimait aussi beaucoup recevoir; les dîners étaient chez lui aussi gais que les menus étaient bien composés. Toujours il disait le BENEDICITE, les mains jointes, devant le grand Christ de sa cheminée, encadré quelquefois de deux bouteilles de champagne, parce qu'il n'y avait pas de desserte. Les sujets de conversation étaient des plus variés; comme autrefois, il se passionnait pour toutes les discussions. Littérature, philosophie, balistique, religion, apologétique, apostolat social, on causait de tout. Il invitait le curé de sa paroisse, ses vicaires. Une étroite intimité avait succédé à la timidité des premiers rapports. Bien des fois, il sonnait à ce joli presbytère de Notre-Dame-du-Vœu, qui émerge, avec son haut perron, d'une masse de palmiers. Il y déjeûnait fréquemment à la grande joie de M. l'abbé Houyvet qui avait beaucoup d'affection pour lui et appréciait grandement sa conversation.

Si simple de goûts, Psichari était aussi d'une extrême simplicité de costume; trop simple même, en civil, comme beaucoup d'officiers coloniaux qui n'ont que l'habitude de la tenue militaire. Puis cette question ne l'intéressait pas. Ses sœurs appelaient ses vestons de Rosmapamon « les costumes innomables ». A Cherbourg, il portait tout l'hiver un petit cache-col de laine noire, un chapeau rond placé bien en arrière. Il restait fidèle aux lavallières qui ne se portaient plus depuis des années... et les nouait toujours n'importe comment.

A ses goûts, s'ajoutait une autre raison, connue après sa mort seulement. Lorsqu'en 1914, au mois de novembre, sa mère se rendit à Cherbourg pour y recueillir les objets qu'il avait laissés, elle apprit combien il était charitable, lui qui n'avait guère que sa solde et trouvait encore moyen d'apporter de petits souvenirs à ses amis, à ses parents, chaque fois qu'il s'absentait. Sa générosité ne lui laissait jamais rien pour lui-même.

Sa mise donna lieu un jour à une amusante méprise. Il était à Cherbourg depuis peu de temps lorsqu'il y eût un thé chez Mme Lenfant. Une jeune femme qui ne le connaissait pas le voit en veston, sans gants, s'occupant d'autant plus du service que chez les Lenfant il était de la maison. Voilà qu'elle le prend pour l'ordonnance, tout en se disant : « Il n'a seulement pas de tablier... Quel drôle de service!... »

On l'interpellait : « Ernest, donnez donc ceci... Ernest, passez donc les gâteaux!... » Ernest était tout de même bien distingué pour un ordonnance. Puis, à chaque fois qu'il passait les gâteaux, il en prenait un... Pour le coup, Madame X... commençait à douter sérieusement et n'y comprenait plus rien. Quel ébahissement en apprenant qu'elle avait vu le lieutenant Psichari!

Il était très bien en uniforme; très distingué, très grand, le masque plutôt large, mais avec de grands yeux vert doré, remarquablement beaux, et ce regard si pur, si clair, si profond que tous ceux qui le voyaient en étaient remués. Ses amis, ses pauvres, les prêtres qui

l'ont une fois rencontré dans les manœuvres du Sud-Ouest, jusqu'à la religieuse qui lui ouvrit la porte du couvent de la Sainte-Enfance le matin de sa première communion, tous ont gardé ce pur regard rayonnant au fond de leur souvenir. Dans ses photographies mêmes, une surtout où il est en civil, la tête appuyée sur sa main, grave, presque triste, ce regard profond et droit captive. D'une vie intense, tout chargé de pensées et pourtant limpide, il pénètre et poursuit...



Cet ami charmant, ce chef très aimé, était avant tout un chrétien, dans tout ce que le mot peut comprendre de grand et de fort. Sa vraie vie était sa vie chrétienne, une vie intérieure intense, virile, puisée dans la prière, la méditation, la communion, et qui débordait en une charité où il donnait plus encore de son cœur que de ses aumônes, en un apostolat qui était un besoin de son âme, une effusion d'amour, mais savait rester aussi discret et délicat qu'il était ardent.

Ernest Psichari vivait une vie de prière, moins par le temps qu'il consacrait à l'oraison, et cela non pas avec un sentiment mais une sensation de la présence de Dieu, que par l'offrande de toutes ses actions. Imprégnées de la pensée divine, elles baignaient dans la prière.

C'est dans la tranquille rue de la Bucaille, à la petite chapelle Saint-Vincent-de-Paul, desservie par M.

l'abbé Bailleul, que Psichari allait le plus souvent à la messe.

Il aimait cette chapelle parce qu'elle est toute petite et intime, et que, dans ce calme, rien n'empêchait d'écouter la silencieuse Parole du tabernacle tout proche. Il l'aimait parce qu'elle est claire, et que cette âme de clarté se plaisait à prier dans la lumière ; parce qu'elle est pauvre et nue, si humble dans la blancheur des murs passés à la chaux, où s'ouvrent des ogives toutes unies et pareilles, sans rien que les deux lignes qui s'arrondissent pour venir tomber toutes droites, comme les voiles d'une suite de religieuses immobiles.

Au premier rang de chaises, car il aimait à ne rien voir entre lui et son Dieu, Ernest Psichari s'agenouillait, jetant son képi sur la chaise à côté. Encore après la messe, il restait en de longues prières, sans un mouvement, impressionnant à voir.

Chaque jour il communiait. Inquiet toujours de ne pas assez bien faire et si délicat qu'un matin de manœuvres il demandait à un prêtre (1) en allant à la messe : « Je me permets de fumer ma pipe en brave colonial... J'ai peut-être tort, n'est-ce pas une immortification ? » il avait cependant l'esprit trop large pour avoir de ces scrupules qui demeurent comme des obstacles. Dans sa joie d'avoir enfin trouvé la divine miséricorde du Sauveur, il n'entendait pas poser de limites à sa bonté. Avec sa gaieté habituelle, il plaisantait la femme d'un de ses camarades qui ne communiait pas tous les jours. « Enfin,

(1) M. l'abbé G. Tournebise, alors vicaire à Eymet (Dordogne).

qu'est-ce qu'il faut pour cela ? Ne pas faire de péché mortel. Eh bien, vous n'en faites pas... C'est très difficile, vous savez, de faire un péché mortel... » Et il écrivait au R. P. Clérissac :

« J'ai pu m'approcher tous les matins de la Sainte Table et je l'ai fait avec courage, comptant sur la miséricorde de Notre-Seigneur pour me pardonner les faiblesses qui me rendent si indigne de recevoir son corps et m'en remettant entièrement à elle en toute chose...(1) »

« C'est une découverte adorable que celle que je fais en ce moment, c'est une douce et cruelle reconnaissance et il n'est point d'office où je ne verse d'abondantes larmes devant le Maître que j'ai si longtemps crucifié, que la France elle-même crucifie à toute heure. » Et encore : « Que sont les petites misères du corps à côté de ce rayonnement d'espérance qui nous force de tomber à genoux, dès qu'un peu de solitude nous est laissée? Si tout le monde savait ce qu'est la vie d'un chrétien, nous ne verrions plus de ces malheureux qui refusent obstinément le Paradis qui leur est offert. (2) »

Il voyait constamment l'abbé Bailleul, allait chez lui régulièrement une fois par semaine et lui parlait encore souvent au confessionnal. Ordinairement, il y avait peu de monde à la chapelle; mais si quelqu'autre personne s'approchait pour se confesser, on les entendait causer, et rire de tout leur cœur... L'heure de la messe arrivait, il était trop tard pour les pénitentes... L'une d'elles, dont

(1) Ap. Massis, op. cit., p. 39.
(2) Lettres au R. P. Clérissac, ap. Massis, op. cit., pp. 38-39 et 74-75.

le mari était en excellent termes d'amitié avec Psichari, lui disait en souriant : « Vous qui voyez l'abbé Bailleul tous les jours, vous pourriez bien faire vos conversations ailleurs, et ne pas nous empêcher de nous confesser, nous qui ne sommes pas si parfaites! » Psichari riait... et recommençait.

Le dimanche, il allait à la grand'messe à Notre-Dame-du-Vœu et suivait l'office dans son grand livre, son missel. Il avait l'amour de la liturgie et en aimait à la fois le sens profond et la fixité. L'office divin lui apparaissait comme la principale source de méditation. Il avait besoin de suivre, jusque dans son oraison privée, le cycle liturgique. Ce soldat était défiant sur ce que la prière pouvait avoir de trop individuel, et voulait se sentir uni à l'Eglise, soumis à l'ordre de pensées qu'elle avait établi. Il ne manquait pas son Diurnal, et emportait en manœuvres le MANUALE CLERICORUM, avec le NOVUM TESTAMENTUM, très discrètement dans sa cantine. Mais on les voyait sur la table de sa chambre. Un jour, l'ordonnance fit même la découverte de son chapelet dans sa sacoche et dit à un des hommes de la batterie : « Tiens, veux-tu que je te dise? Le lieutenant, il ferait mieux de se faire curé! »

Ses méditations sur le Rosaire et les lettres qu'il adressait à ses amis intimes étaient datées de la fête du jour. Les fêtes liturgiques étaient un bonheur pour lui, surtout celles des enfants. A Notre-Dame-du-Vœu, l'habitude est de grouper les petites filles le 21 Novembre, pour la Présentation de la Sainte Vierge au Tem-

ple. Il avait été très ému de cette fête de grâce et de pureté, où les toutes petites, après la cérémonie où on leur avait parlé de la Sainte Vierge enfant, « leur petite sœur », défilaient pour recevoir une image-souvenir. « Monsieur le Curé, c'est une fête du ciel ! », s'écriait-il.

Noël lui fut une immense joie. Heureux dans l'intimité pieuse de la veillée traditionnelle avec des amis qu'il aimait, Ernest Psichari chanta de ces vieux Noëls où se retrouve d'une façon si touchante l'âme de l'ancienne France ; puis, tous allèrent à la petite chapelle de la rue de la Bucaille, pour sa première, pour sa seule messe de minuit.

Il avait une grande dévotion pour le Rosaire, par amour pour la Sainte Vierge et peut-être aussi à cause de la place que tient cette dévotion dans l'ordre de saint Dominique. Sur les sujets de méditations que la confrérie du Rosaire propose à ses associés pour chaque dizaine — un des quinze mystères de la vie de la Sainte Vierge et une vertu déterminée par l'enseignement de chacun d'eux — Psichari avait écrit des Proses simplement intitulées « PRIÈRES POUR LES DIZAINES DU CHAPELET ».

Sans doute avait-il l'intention d'écrire les quinze méditations, mais seul existe le brouillon des cinq premières, sur les Mystères Joyeux. Habituellement il allait vers les formes viriles du catholicisme, ainsi aimait-il à entendre la petite-fille de Mme Maritain-Favre dire « Notre-Seigneur » et non pas « mon Jésus ». Au contraire, dans les PRIÈRES, surtout la troisième, sur la

Nativité, il se rapprocherait des formes les plus douces. N'est-ce pas les FIORETTI, qu'il n'aimait cependant pas, qu'évoque cette expression : « tout petitement blotti entre les humbles bêtes de votre création » ?

C'est qu'il avait alors une tendance à vouloir s'assimiler tout du catholicisme, jusqu'à certaines formules moins en accord avec ses pensées précédentes. Ensuite son grand amour des enfants avait toujours communiqué à son expression une douceur particulière, au temps même de TERRES DE SOLEIL ET DE SOMMEIL, où il est touchant de trouver une pareille tendresse dans les intonations de ce jeune sous-officier dès qu'il parle d'un petit enfant. Ici il parle de Jésus et de la Vierge pleine de grâces, dans les mystères de l'enfance, de la fragilité, et de la joie suave que Marie conservait en son cœur. Et c'est pour le Rosaire, cette dévotion de fraîcheur et de pureté, au nom de fleurs et de rosée, qu'il parle en chrétien, comme quelqu'un qui est de la maison. Confiante et joyeuse, son âme s'épanche dans la traduction des douces paroles dont la tendresse des âges a revêtu comme d'un long manteau aux plis liturgiques la gloire souriante de Marie.

Il n'y a pas que suavité dans ces méditations, accompagnées de « prières de demande ». C'est le soldat qui fait suivre son acte de foi en l'Incarnation, sur les paroles de l'AVE, de la demande de l'humilité, en y joignant une demande d'obéissance, de fidélité et de crainte de Dieu, pour « nous qui n'avons pas peur sur les champs de bataille ». Après avoir écouté le MAGNI-

FICAT, « le terrible cantique qui engage toutes les générations dans votre amour », il médite tout particulièrement la pauvreté qui nous permet de recevoir pleinement la grâce. Il sied bien à celui qui écrivit sur la Grandeur de la Servitude de parler sur la grandeur de la pauvreté et de l'humilité, devant la crèche du Dieu petit Enfant. Puis il emprunte au vieillard Siméon son action de grâces, pour exprimer leur commun bonheur d'avoir enfin connu le Christ. Jésus retrouvé au temple prêchait parmi les docteurs. Selon une idée commune à Péguy et à Psichari, ils représentent ces faux savants dont le dogmatisme venait d'avoir sur la France une si triste influence; mais voici qu'ils s'arrêtent, « stupéfaits », devant « l'enfant de Lumière », qui est « leur Maître », et leur montre en son cœur « la Seule Vérité »! Et la prière de demande est ici pour les pécheurs, pour les hérétiques qui sont encore loin de Lui, et pour que ceux qui, après avoir erré en tous sens, l'ont enfin retrouvé, jouissent à jamais de sa « Présence ».

Psichari disait plutôt son rosaire avant sa prière du soir, tandis qu'il faisait sa visite au Saint-Sacrement à sa paroisse, à l'heure où le jour déclinant éclaire encore dans les vitraux la vie des saints, mais laisse la grande nef de Notre-Dame-du-Vœu vous envelopper d'une blancheur diffuse, qui va s'effaçant dans la profondeur du chœur, autour du point lumineux de la petite lampe, dont il aimait la lueur vacillante, toujours immuable et paisible. Les piliers s'élèvent, sombres sur la clarté des

cierges qui brûlent dans l'abside, à l'autel de la Vierge où, le dimanche après les vêpres, le murmure des chapelets longuement persiste dans l'ombre envahissante.

Il allait s'agenouiller dans le bas-côté, près de la grille du chœur. « Il priait comme un saint... Comme un saint, avec une ferveur qu'on ne peut pas imaginer », dit M. le Curé de N.-D.-du-Vœu. Il se tenait à genoux, le plus souvent les bras croisés, et regardant le tabernacle; le regardant, le regardant sans fin, immobile, parfois une heure et demie, deux heures, comme en extase.

De même que le matin à la chapelle Saint-Vincent-de-Paul, ceux qui le voyaient en étaient tout remués. Certains disent être devenus meilleurs pour l'avoir regardé prier, et ajoutent eux aussi : « Il avait une piété de saint. »

Cette piété était aussi virile que profonde. Sa lettre au R. P. Barnabé Augier témoigne de son aversion pour les attendrissements en public. La piété dominicaine et la foi catholique l'attiraient par leur force sereine, qui sait rester douce parce qu'elle se sent forte.

Il aimait, il est vrai, les pratiques minutieuses comme les neuvaines, le chapelet, le saint du jour, l'office donné, récité à l'heure marquée, et disait à sa mère qui trouvait là une certaine exagération : « Mais non, maman. Vois-tu, ce qu'il y a de beau dans le catholicisme, c'est justement que cela vous fixe. Et puis on sait ce qu'on doit faire à telle heure, ou dans tel cas... » Ceux qui ne s'assujettissaient pas à leur religion lui inspiraient un

profond dégoût, ainsi que cette habitude, dans certaines paroisses de Paris, de dire la messe en vingt minutes. Mais si son besoin de règle, le même qui le rendait si exact dans son service, se satisfaisait dans les pratiques, celles-ci auraient été loin de lui suffire en elles-mêmes. Comme en toutes choses, mais plus qu'en toutes choses, dans la religion il allait droit vers l'absolu. Il n'exigeait pas seulement que l'esprit fut là pour vivifier la lettre, mais prenait encore comme centre de sa vie intérieure le point vital de la religion catholique, celui-là même qu'il avait retrouvé au désert avec une surnaturelle logique : l'Eucharistie.

Déjà, l'organisation de son temps en témoignait, ainsi que sa piété devant le tabernacle, sa communion quotidienne, et bien des passages des VOIX QUI CRIENT DANS LE DÉSERT, et ce splendide chant eucharistique qui achève le CENTURION :

« Ah ! heureux et bienheureux ceux qui, par la grâce des sacrements, ont pénétré dans les jardins de l'intelligence surnaturelle, heureux et bienheureux ceux qui reposent dans le cœur de leur Dieu et qui se réchauffent à sa vivante chaleur, heureux, à jamais heureux ceux pour qui tout le ciel est dans la petite hostie, à la contenance exacte de JÉSUS-CHRIST ! (1) »

Dans ses notes, dans ses lettres, s'affirme cet amour brûlant et respectueux pour Jésus-Hostie. Rien n'est plus touchant que ce dialogue qui s'engage un matin, entre son Dieu et lui, lui « comme quelqu'un qui jeû-

(1) LE VOYAGE, p. 221.

nerait six jours sur sept », en cette période où il était pris le matin à l'heure de la messe, et Jésus, qui vient le « visiter » dans sa « petite chambre ». Pendant qu'il est là, « humblement », « solitaire », Jésus parle : « Je t'aiderai »... dit-Il. L'accent rappelle les plus beaux passages des VOIX ; mais l'amour est peut-être encore plus humble, encore plus grand. Dans les VOIX, c'était un amour d'espérance ; ici, amour d'espérance encore, car il l'est toujours pour le chrétien qui n'épuise jamais la bonté de son Dieu, mais aussi amour de possession. Un amour qui sait de quoi il est privé quand l'Hostie lui manque, et sait le bonheur qui l'attend dès qu'elle lui sera de nouveau donnée.

Et dans cette lettre, écrite peu après sa conversion pour la première communion de sa petite amie Geneviève Lenfant, quelle intensité de vie et d'amour en ces simples mots, tout d'ardeur contenue :

« ... J'irai certainement vous voir jeudi, — en ce jour qui sera vraiment pour votre chère Geneviève un jour d'ÉTERNITÉ. Vous savez sans doute qu'il n'y a pas très longtemps que, comme Saint Paul foudroyé, j'ai moi-même connu pour la première fois la splendeur de la vie eucharistique. Aussi est-ce avec beaucoup d'ardeur et de confiance que je demande à Jésus et à Marie de répandre sur la tête de votre fille les Grâces qui sont promises à quiconque vient dévorer le Corps de l'Agneau Divin. Déjà, par la pensée, je serai avec vous dans les actions de grâces de cette adorable journée... (1) »

(1) Lettre inédite à Mme Lenfant.

Ernest Psichari avait une compréhension profonde des Grâces reçues dans la Sainte Communion et du bonheur du chrétien qui possède son Dieu. Lorsque son service le demandait, il sacrifiait l'assistance à la Messe; mais lui qui s'oubliait toujours comptait moins que jamais toute gêne et toute fatigue personnelle au prix de laquelle il pouvait obtenir une communion de plus.

Un jour de manœuvres, il avait fait à pied les vingt-quatre kilomètres qui séparent Cherbourg de Valognes. C'était un dimanche et il arrivait vers midi, pour la fin de la grand'messe. Psichari se rendit à l'église et pria le prêtre de lui donner la sainte communion.

— Mais... êtes-vous à jeun? demanda celui-ci étonné.

— Oui, Monsieur le Curé, car j'avais l'espoir de communier en arrivant ici (1).

Ses communions étaient si ferventes que ceux-là même qui ne l'ont vu qu'une fois, et d'autres qui le remarquaient sans le connaître, en ont gardé un souvenir ineffaçable; comme aussi ceux qui ont assisté à la visite au Saint-Sacrement qu'il faisait, même en manœuvres, quand son service le lui permettait (2) .

L'un des prêtres du Sud-Ouest qu'il avait rencontrés pendant les manœuvres et avec lequel il avait causé, pourtant de choses et d'autres, pendant un assez long moment, eut l'impression si vive de se trouver « en face d'une âme eucharistique » que le soir, en l'accompa-

(1) Anecdote rapportée par M. l'archiprêtre de Valognes, et communiquée par le R. P. Perret, prieur de Rijckolt.

(2) Témoignages de MM. les abbés Norty, Peytoureau, G. Tournebise.

gnant dans sa chambre, il lui proposa, sans préciser davantage, d'entrer à l'église le lendemain matin avant son départ. « Monsieur l'abbé, me dit-il (1), c'est là une faveur qui ne m'est pas souvent ménagée durant ces manœuvres, à cause de notre départ très matinal. Je ne veux cependant pas vous obliger à vous lever à quatre heures. » — « Mon lieutenant, je serai levé, » insistai-je.

« Le lendemain, à l'heure dite, j'étais debout; accompagné de Psichari, je gagnai l'église. Pendant que nous étions agenouillés côte à côte, devant le Saint-Sacrement, je me demandais comment m'y prendre pour parler clairement de communion, ce mot n'ayant pas été prononcé entre nous. N'allais-je pas être indiscret ? Avais-je été bien compris ? Autant de questions qui se posaient à mon esprit anxieux... Je voulais tant trouver en LUI une âme qui communie :

« Alors tout à coup : « Mon lieutenant, lui dis-je, je vais allumer les cierges. » — « Et moi, je dirai le confiteor... »

Le souvenir que Psichari avait gardé de cette matinée, la poésie qui s'en dégage, et le bonheur qu'était pour lui une communion se retrouvent dans cette lettre délicieuse écrite à la fin du mois de janvier suivant (1) :

« Cher Monsieur l'Abbé,

« Je n'ai pas encore eu le loisir de vous dire avec

(1) Lettre de M. l'abbé Reygeaud, alors vicaire à Mussidan (Dordogne).
(2) Lettre inédite à M. l'abbé Reygeaud.

quelle respectueuse affection je pensais à vous en ce début d'an et de quel cœur je disais pour vous mes pauvres et bien misérables prières. Mais, bien qu'il soit tard déjà, je ne veux pas que vous croyiez à mon ingratitude. Votre accueil au paisible presbytère de Mussidan, votre rare bonté, le charme sous lequel vous m'avez tenu pendant vingt-quatre heures, enfin cet instant nocturne passé dans la grande église solitaire qu'éclairaient seules la lampe du Saint-Sacrement et la blancheur de votre aube, voilà pour moi d'inoubliables, de précieux souvenirs.

« Que nous sommes heureux d'être avec Dieu, monsieur l'abbé ! Qu'elles sont grandes et douces, les heures chrétiennes et comme elles nous permettent bien d'attendre la vraie Grandeur et la vraie Douceur qui sont dans le Ciel ! Et qu'ils nous sont chers aussi, ceux avec qui nous avons été, ne fût-ce qu'une heure, seul à seul devant le Cœur adorable de Notre Maître !... »

La prière d'Ernest Psichari, épanchement d'amour, de reconnaissance pour un bonheur dont il ne sait assez remercier le bon Dieu, se révèle comme une prière méditative, à laquelle l'Evangile et la liturgie servent de base. L'Eucharistie en est le centre, et devient la source de toute la vie, même intellectuelle, de Psichari. Car cette année-là, la plus féconde au point de vue chrétien comme au point de vue littéraire, il trouva son inspiration dans la prière. D'autant que c'est le propre des prières de l'Eglise comme de l'Evangile, d'avoir un sens si vaste sous leur texte précis qu'elles s'adaptent aux

besoins, aux aspirations de toutes les âmes et de tous les temps, sans que la richesse ni la variété d'inspiration en soient jamais épuisées. Psichari méditait longuement, mais, par une disposition accrue dans la solitude du désert, il conservait en lui-même les phrases de son office, du Nouveau Testament, de sa lecture spirituelle, qui l'avaient ému. Elles restaient la trame de ses pensées, tout le long du jour. C'est à cela qu'il songeait dans sa promenade à cheval, dans ses rêveries sur la jetée, dans le petit jardin botanique, presque solitaire, où il aimait à entrer en revenant du quartier.

Ce Parc Liais (1) a un caractère particulier. Petit, mais bien dessiné, il paraît grand, avec ses murs cachés dans les lierres et les bambous. On y oublie l'hiver, devant ses plantes vertes, ses grands arbres verts qui se rejoignent et le vert intense et frais des pelouses mouillées. Des allées s'ouvrent sur un petit bassin où les nénuphars s'étendent entre des îlots de canas. Une autre continue sous les palmiers, les bambous et les chênes verts, et, dans une large échappée à travers les arbres, s'aperçoivent des notes harmonieuses. Dans la teinte vive du gazon, une grande gerbe de roseaux blancs s'épanouit, et s'irradie sur le fond sombre des pins; ailleurs, c'est un fin petit arbuste d'un bleu argenté, qui se dessine en clair. Et partout un grand charme de mélancolie auquel ajoute ce temps voilé des climats maritimes. Souvent une pluie légère vient encore ouater le silence et

(1) Du nom d'un maire de Cherbourg qui en a fait don à la ville.

le calme; les gouttes d'eau sont lentes et la brume est suspendue.

Psichari songeait en se promenant; mais sa rêverie, pleine d'idées, était bien plutôt une méditation. Ainsi s'élaboraient ses ouvrages, surtout ce beau CENTURION d'une inspiration si personnelle et si chrétienne. Selon ce qu'il appelait lui-même « la vraie explication du SEMPER ORARE » (1), la prière était devenue un mouvement spontané de son âme. Dieu lui était toujours présent en pensée, en attendant la vision bienheureuse du Ciel, dont il parlait avec un débordement de joie; ainsi disait-il un jour à Mme Lenfant, se frottant les mains, puis les joignant : « Oh! Madame, dire que nous allons voir le bon Dieu tout près... Tout près... comme vous êtes là maintenant ! »

« C'est un tremblement que d'écrire en présence de la Très Sainte Trinité », écrivait Ernest Psichari à Paul Bourget. Mot profond qui n'était pour lui que l'expression d'une très simple vérité, une de ces vérités d'usage quotidien qui en viennent à former le moule de nos pensées et à donner par leur ensemble la marque spéciale à chacun de nous.

Ses idées s'éveillaient dans la méditation, se précisaient dans la prière. Son travail même était une prière, tant il s'efforçait de considérer en chrétien ses pensées; et il aimait à travailler devant son crucifix. Sous cette Direction infiniment douce, qui nous connaît mieux que nous ne nous connaissons et ne brise rien en nous que le

(1) Ecrit en marge de la VIE SPIRITUELLE ET L'ORAISON.

mal, toutes les facultés d'intelligence et les qualités de cœur de Psichari se développaient d'une façon telle, qu'aux yeux de ceux mêmes qui ne partageaient pas sa foi, jamais il n'avait eu un pareil épanouissement de tout son être, en plénitude intellectuelle comme en perfection morale. Car le Christ est réellement la vie des âmes. Lorsque nous écrivons enveloppés de sa Présence, notre pensée baigne dans la Sienne et s'y avive, comme les algues, qui seraient ternies sur le sable, prennent dans la mer leur caractère propre, leur souplesse et leur transparent éclat.

⁂

Dans la religion qui unit sans cesse et dans la même charité, les préceptes de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain, la piété ne va pas sans la miséricorde. Pour l'âme naturellement si généreuse de Psichari, l'une était aussi spontanée que l'autre, aussi sincère, aussi joyeuse.

Avant sa conversion, il donnait beaucoup, mais n'avait pas la même charité à la fois précise et large. A Cherbourg, dans cette charité organisée qui lui plaisait et se doublait d'apostolat, il avait été beaucoup plus loin, donnait tout ce qu'il avait, et au-delà, car sa mère remplissait bien parfois sa bourse toujours vide. En cette année 1913, le succès de l'APPEL DES ARMES lui causa une vraie surprise. Avec une joie d'enfant, il additionnait les chiffres innattendus, additionnait à chaque édition nouvelle, riant de se trouver pour la première fois

à la tête de pareille somme, et faisant des projets sans nombre... où il ne réservait jamais rien pour lui.

De son éducation première, de ses élans socialistes, et plus encore de sa nature elle-même, il tenait un absolu mépris des situations sociales. A Paris, il s'était lié avec un plombier qu'il invitait souvent à déjeuner, puis avec un acteur d'un petit théâtre à qui il prêtait tous ses costumes... sans jamais les revoir. Un jour, c'était son habit, qui lui manquait pour aller dans le monde :

— C'est que je l'ai prêté à B...

— Mais... lui disait sa mère.

— Tu comprends, il fallait absolument qu'il en ait un, il fait le Prince de X!...

Une autre fois, impossible de faire une promenade à cheval, parce que B... jouait quelque rôle où « il lui fallait absolument une culotte de cheval! »

Trop bon, il se laissait prendre sans cesse. Sous ce rapport, il était resté tel que dans son enfance, et réellement, ne sentait pas qu'il se gênait, prêt qu'il était toujours à trouver le bon côté des choses. N'avait-il pas couché dans la serre, un soir qu'il donnait son lit à un ami? « C'était très agréable, cela rappelait le Sahara! »

Après sa conversion, sa bonté s'unissait à l'amour chrétien des pauvres et des simples. La simplicité lui était un repos et un très sincère plaisir. Il y a des pages émouvantes dans son carnet, sur les visites aux familles qu'il avait à secourir. Devant la vaillance chrétienne qui sait rester joyeuse au milieu des épreuves, il écrit ce mot

touchant : « Je me sens humble et misérable. » Et un autre jour, après avoir puisé dans sa visite les pensées les plus élevées sur l'amour de Dieu, les grandes vertus chrétiennes, il s'écrie : « Soyez bénis pour le bien que vous me faites, vous, QUI SEMINANT IN LACRYMIS ET IN EXSULTATIONE METENT ! »

Non seulement il aime ses pauvres, mais encore il les envie. En toute vérité, il se croit au-dessous d'eux, et comprend si admirablement les divines leçons du Christ et la gloire surhumaine dont la pauvreté reste à jamais auréolée, que c'est avec respect, et avec un réel mépris de soi-même qu'il entrait dans ces familles, d'ailleurs très chrétiennes et très dignes.

Dès que Psichari fut membre des CONFÉRENCES, on lui donna à visiter une famille où le père venait de mourir; la mère, qui était repasseuse, restait avec deux enfants de sept et quatre ans. Puis, à l'entrée de l'hiver, il en eut une autre, les Mahier, qui, étant habituellement dans une autre situation, ne se trouvaient que momentanément inscrits pour un secours, pendant une maladie du père et de la petite fille. Psichari avait été choisi à cause de sa délicatesse pour leur porter leurs bons. Délicat, il le fut, non comme un visiteur, mais comme un ami.

Il ne pouvait pas donner beaucoup, mais le faisait d'une façon charmante. Tantôt il glissait sans rien dire deux pièces de cinq francs sous le bon de lait; tantôt lorsqu'il s'agissait de Mme Toupet, sa repasseuse, il allongeait démesurément la note « pour qu'elle pût envoyer le

petit à l'école libre ». Une autre fois, venu pour lui apporter de l'ouvrage, il la trouva malade, et entourée de quelques voisines. Après avoir causé un instant, il s'en alla; un moment plus tard Mme Toupet l'aperçut de nouveau : « Je reviens de faire une course, alors je suis entré... » Et cette fois, comme il n'y avait personne, il lui laissa un peu d'argent pour se soigner.

Il faisait surtout du bien par sa bonté. Le seul plaisir réconfortant de ses visites améliora grandement l'état de santé de M. Mahier. Il avait toutes les attentions. Quand la mère de Mme Mahier, qui faisait alors des lessives, rentrait le soir ayant chaud, Psichari, avant que les enfants en aient eu le temps, allait fermer les fenêtres pour qu'elle ne sentît pas de froid. Les petits détails qui appartiennent à la technique des ménagères ne lui échappaient même pas. Mme Toupet repassait sur une mauvaise couverture; il s'en aperçut : « Mais, dit-il, c'est dur pour repasser là-dessus ? » — « Eh oui, Monsieur le lieutenant; mais, que voulez-vous? Je n'en ai pas d'autre. » Deux jours après, l'ordonnance arrivait avec une bonne couverture épaisse, « de la part du lieutenant Psichari ».

Tout cela si naturellement, avec tant de cœur, tant de joie de faire plaisir ! Au petit Alphonse Toupet, « mon gros Fonfonse », comme il aimait à l'appeler, il demandait un jour : « Voyons, qu'est-ce que tu voudrais que je t'apporte ? » Et le petit qui avait perdu son père depuis peu : « Je voudrais mon papa... » — « Eh bien, dit Psichari, je m'occuperai de toi, je ferai comme

si j'étais ton papa; jamais je ne te laisserai. » Il ajoutait qu'il priait pour son papa, et qu'il fallait que Fonfonse priât, lui aussi.

Si l'un des enfants était un peu souffrant, tout de suite il s'inquiétait, venait chercher des nouvelles. Roger Mahier ne se portait pas bien à un moment ou des manœuvres retenaient Psichari à Lessay. On l'attendait alors à Paris aussitôt qu'il serait libre, mais il trouva moyen de revenir à Cherbourg entre deux trains et courut chez les Mahier. « Cela m'ennuyait de partir ainsi, dit-il. J'étais inquiet de le savoir souffrant. »

Lorsqu'aux jours de revues le régiment défilait près de la maison des Mahier où, il le savait bien, quelqu'un était à la fenêtre, n'est-elle pas jolie aussi, cette habitude qu'il avait prise de toujours saluer du sabre ?

Il venait jouer avec les enfants, apportant chez les uns un cheval mécanique pour Alphonse et une poupée pour Marie-Louise, chez les autres, un beau livre d'images, un jeu de cubes. Son plaisir était d'expliquer lui-même le nouveau jeu. Cet officier si actif, cet écrivain si méditatif, s'amusait alors au moins autant que les enfants et restait enfant lui-même. Lorsqu'il eut apporté le cheval mécanique, il se mit à le faire courir autour de la chambre, riait et criait au petit bonhomme : « Tu ne pourras toujours pas me dire que tu ne sais pas le faire marcher ! » Au retour il écrivait, ému, heureux de la joie de ces petits : « La pauvre pièce en était tout illuminée. »

Ainsi fit-il du jeu de cubes géographiques. Roger

Mahier était alors malade. Accoudé au pied du lit, ou penché près de lui, il faisait d'interminables constructions et quand les morceaux de la carte d'Afrique arrivaient, amenant la Mauritanie : « Fais attention... là tu sais, je suis un peu chez moi ! » Il racontait quantités d'histoires du désert que Roger et Angèle, la grande sœur de douze ans, écoutaient avec ravissement. Roger, qui écrivait alors à sa grand'mère une belle lettre bien appliquée pour lui annoncer sa première communion, signale, très fier, et son petit cœur de sept ans tout reconnaissant : « M. Psichari m'a donné un jeu de cubes géographiques, il y a 35 cubes, il viendra avec moi et Angèle communier. Il a manqué une conférence pour jouer avec moi aux cubes. »

Le jour de la première communion, Psichari vint après la messe voir si Roger n'était pas fatigué. L'enfant avait bien envie de le voir rester à son déjeuner, mais n'osa pas le lui demander. Et lui, gentiment, quand ensuite il l'apprit : « Il fallait oser me le dire... » Vraiment il eût été heureux de ce simple déjeuner avec ces enfants qu'il aimait.

Une ou deux fois par semaine il venait, le soir, en sortant de sa visite au Saint-Sacrement. Toujours pressé, il montait l'escalier trois marches à la fois. Les enfants se précipitaient à qui lui ouvrirait la porte et l'embrasserait le premier. Il venait s'installer dans la cuisine après avoir jeté son képi et ses gants sur une étagère. Alors les deux petits l'entouraient : « Est-ce que vous allez nous raconter comme vous aviez de la peine à

trouver des puits dans le désert ? » Timidement, Roger se risquait à entr'ouvrir son manteau, s'il était en tenue, pour apercevoir ses médailles. C'étaient des histoires de Mauritanie, des histoires de ses petits neveux, et il causait, causait... Mais surtout il parlait de sa mère, de sa mère qu'il adorait, et toujours revenait à elle. « J'ai une maman, moi aussi, disait-il à Roger, et si tu savais ce qu'elle est bonne... » De sa voix prenante, où l'on sentait passer tout son cœur, il répétait : « Elle est si bonne, maman ! »

Pendant les manœuvres de 1913, il écrivit à sa repasseuse cette jolie lettre (1), si délicate et simple, qui rend bien le ton de ses visites :

Montmoreau (Charente), 30 Août 1913.

« Chère Madame Toupet,

Je regrette bien d'avoir quitté Cherbourg sans vous avoir fait mes adieux et sans avoir pu embrasser vos bons enfants. N'allez pas croire du moins que j'oublie mes amis de la rue Hélain, et que je ne pense pas à vous. — J'espère que ces mois d'été ne seront pas trop mauvais pour vous, bien que ce soit un peu la morte saison, et que votre santé se rétablira bien avant l'hiver. Tous les jours je demande beaucoup de choses pour vous au bon Dieu, et je suis bien sûr qu'Il pensera à vous, car vous êtes une bonne et brave chrétienne. — Voulez-vous accepter le petit envoi que je vous fais

(1) Lettre inédite.

ci-contre, puisque je suis forcé de vous priver de travail jusqu'en octobre? J'aurais voulu faire davantage pour vous, mais vous savez que la bourse d'un lieutenant n'est jamais bien garnie ! Je vous demande en échange de dire pour moi une prière au bon Jésus, qui écoute toujours ses pauvres, et qui sera si bon pour eux selon sa divine Promesse. — J'embrasse bien Fonfonse et Marie-Louise, et je vous envoie, chère Madame Toupet, toutes mes amitiés et bons souvenirs.

« Ernest PSICHARI. »

⁂

La grande discrétion de Psichari lui faisait garder un silence absolu sur ses visites de charité ; au contraire, il parlait volontiers d'apostolat. Il était tellement apôtre que les amis qui ont pénétré la véritable intimité de son âme peuvent dire : « Nous l'avons surtout connu comme apôtre et comme chrétien ». Lui liait les deux mots et répétait souvent : « On ne peut pas être chrétien sans être apôtre ». Ou encore, ayant éprouvé la douleur d'être sans la vérité et la joie de la posséder : « C'est comme l'huile qui ne peut pas s'empêcher de s'étendre... Quand on a la vérité, il faut qu'on la répande. »

Bien trop discret et trop intelligent pour tenter quelque propagande directe, il avait une extraordinaire influence par l'exemple et par la persuasion. Puis il avait admirablement compris l'apostolat de la prière comme le plus chrétien et le plus étendu. A celui-ci il

voulait joindre l'apostolat littéraire qui, pensait-il, lui était plus spécialement demandé.

Déjà ses lettres, certaines de ses réflexions, laissent voir que ses prières si ferventes n'étaient pas uniquement personnelles. Il apportait devant le tabernacle intensément contemplé, le souvenir de tous ceux qu'il aimait. Il priait encore pour ceux que son âme ardente voulait atteindre, mais qu'il n'entreprenait jamais de convaincre par la parole. Le capitaine Charpentier lui parlait d'un des officiers du régiment, qui, très malheureux, se laissait aller à la neurasthénie. « Il ne puise peut-être pas la force là où il devrait », répond Ernest Psichari. Le capitaine ne connaissait pas ses opinions religieuses; alors Psichari, sans même avoir la pensée de parler à cet officier ou d'essayer de pénétrer ses idées, dit à mi-voix, avec un air de recueillement profond : « Bien, mon capitaine, on priera pour lui... »

Dans son livre de méditations, tous les passages relatifs à la fécondité de la prière sont soulignés. En particulier ceux qui établissent l'existence d'un lien mystérieux, d'une sorte de filiation sainte entre les âmes, et les textes qui affirment la puissance de celles qui sont déjà près de Dieu, capables, selon sa permission et son désir, de lui faire violence pour obtenir à d'autres les grâces dont elles jouissent elles-mêmes. Psichari ne souligne pas seulement, il écrit encore en marge : « Base de la vie religieuse : prier pour ceux qui ne prient pas. Orare in loco non orantium ». Et dans le Voyage du Centurion : « ... les prières des saints

montent vers Lui, et L'entourent et Le pressent, selon qu'Il le veut lui-même, et elles Lui font cette violence qu'Il aime par-dessus tout qu'on Lui fasse. Et parfois le regard de miséricorde s'abaisse vers la sombre terre... (1). »

L'exemple de Psichari était étonnament puissant. Quelqu'un qui était revenu à ses pratiques religieuses depuis longtemps négligées, sous la seule influence de son exemple, sans une parole directe de sa part, disait : « Il était tellement sincère, qu'on avait envie de l'imiter. » Ce mot dégage d'une façon très juste la raison du rayonnement de Psichari sur tous ceux qui l'ont connu : la sincérité, jointe à une exquise bonté et à une simplicité touchante.

Il avait un grand pouvoir de persuasion. Ainsi était-il arrivé à empêcher ses canonniers de blasphémer, par son seul tact, par quelques réflexions amicales ; et comme son capitaine trouvait parfois difficile d'obtenir quelque chose des hommes, il lui répondait simplement : « Mais non, pas tant que cela ; ils ont compris que cela me faisait mal de les entendre jurer, eh bien ! ils ne jurent plus. » Dans sa batterie, ils avaient même formé deux Rosaires vivants. Trente hommes donc, s'étaient engagés à réciter une dizaine de chapelet chaque jour ; et cela sans aucune propagande de sa part, au point qu'un sous-officier, pendant dix mois sous ses ordres, ne lui a pas entendu dire un mot sur la religion, sinon celui-ci, alors qu'il annonçait à son lieutenant la naissance de son

(1) Le Voyage, p. 80.

fils : « Vous allez bien le faire baptiser, n'est-ce pas ? »

Avec son ordonnance, plus près de lui cependant, même discrétion. Mais le dimanche rien ne devait être fait chez lui, pas même son lit, afin que l'ordonnance eût tout le temps d'aller aux offices. A un nouvel arrivant, il disait le samedi d'après : « Vous serez libre demain matin. Mon service passe après la messe; je pense que vous y allez ? » — « Je n'y ai jamais manqué, mon lieutenant ». Racontant l'anecdote, il ajoutait avec son humilité habituelle : « Et moi, je ne peux pas dire la même chose... » Car il avait un regret infini de sa vie d'incroyant. Si on lui représentait qu'il n'y avait pas de sa faute, comme le fit un jour le curé de sa paroisse, touché de ses remords et ne pouvant s'empêcher de sourire tant la conscience délicate de Psichari exagérait sa culpabilité, il reprenait douloureusement : « Il n'y a pas de quoi rire, Monsieur le Curé... »

Comment avec cette foi, cette force de conviction, son exemple n'aurait-il pas été puissant ? Ainsi comprenait-il par l'exemple, l'ascendant, la prière, un rôle chrétien du chef qui voit des âmes dans ses hommes. Mais il n'admettait pas le rôle prétendu social de l'officier. L'armée éducative lui paraissait une conception de nature à diminuer l'armée (1). Alors même qu'en un sens plus large il envisageait le rôle social du chrétien, d'une façon très profonde et très complète, il ne l'entendait pas au sens des chrétiens sociaux. Après s'être

(1) Cf. l'APPEL DES ARMES; ses idées n'avaient pas changé sur ce point.

autrefois tant préoccupé de cette question sociale, il ne l'avait pas rattachée à son amour de l'armée, et pas davantage à sa conception chrétienne de la vie.

Sur la jeunesse, Psichari avait une influence peut-être encore plus grande ; on peut la signaler comme un des traits caractéristiques de son action. Dans les familles à visiter, on lui donnait de préférence celles où il y avait des enfants de dix à quatorze ans, et tous l'adoraient.

Il envoyait « Fonfonse » et bien d'autres à l'école libre, répondant, lorsque les Mahier cherchaient parmi les plus gentils : « Vous m'en trouverez bien une dizaine gentils... et puis d'autres pour qu'ils le deviennent... » Il était heureux aussi de voir enfants de chœur ceux dont il s'occupait le plus ; mais cela ne lui suffisait pas. Il agissait surtout par son influence personnelle, et n'entendait pas se contenter de leur donner une impulsion passagère, il avait l'intention de les aider aussi plus tard. Comme il avait dit au petit Toupet : « Jamais je ne te laisserai », il disait à Roger Mahier : « Je te guiderai quand tu seras soldat et que moi je serai un vieux commandant ! » « Il faut en faire un homme », aimait-il à dire.

Malgré un certain faible pour Roger, à cause de l'influence plus grande qu'a toujours un homme, il s'intéressait aussi aux petites filles, et avait remarqué le travail d'Angèle Mahier. Il engageait ses parents à lui faire continuer ses études, persuadé qu'avec son éducation très chrétienne elle pourrait faire du bien aux en-

fants qu'elle instruirait à son tour. Il voyait là la grande œuvre française et chrétienne. La veille encore de son départ pour le front, en venant faire ses adieux, il eut ce mot charmant pour décider tout à fait Angèle : « Pour que je sois tranquille et que je parte content, promets-moi que tu continueras. Nous avons plus que jamais besoin d'être aidés ; c'est un petit cœur comme toi qu'il nous faut. » Et, déjà la main sur la rampe de l'escalier, se retournant encore une fois : « Tu me promets ? Tu n'oublieras pas ? » — « Je promets », dit la petite fille qui n'avait pourtant pas grande envie de tant travailler. Elle a si bien tenu parole qu'elle est aujourd'hui institutrice libre, et sachant bien à qui elle le devait, au moment de se rendre à son poste, elle alla cueillir des fleurs pour la photographie, découpée dans un journal, qui est maintenant jointe sur la cheminée aux plus précieux souvenirs de famille.

C'est à cette petite Angèle que Psichari donna une des médailles qu'il avait emportées en Mauritanie si bien contre son gré. « Elle n'a pas du tout de valeur, lui dit-il, mais elle a fait toute la campagne avec moi. » A Roger, il avait donné un chapelet très simple et solide, « pour que tu le gardes toujours sur toi ». Il distribuait aussi aux enfants quand ils venaient chez lui, de petits journaux, des brochures pieuses, qu'il avait pour eux dans son bureau.

Avec Louis Lenfant, son petit préféré, il aimait à prier. Quelquefois, le soir, dans son cabinet de travail, ils récitaient les vêpres ensemble. Il lui écrivit cette

lettre très belle où l'on retrouve, avec un écho de l'intimité qui les unissait, l'énergique élan vers la perfection qui caractérise Psichari. On ne peut que la citer presque entièrement, car les passages personnels eux-mêmes ont un intérêt général, et expriment ce qui attirait Psichari dans ces âmes de jeunes gens (1).

✠ 14 Juillet XIV, fête de S. Bonaventure, confesseur et docteur.

« Mon bon et cher Louis,

« Il me semble que je vous dois une lettre, puisque vous avez eu la charité de m'écrire, il y a quelque temps déjà, — et c'est pourquoi je viens aujourd'hui causer un instant avec vous. Je pense avec une grande douceur à notre hiver cherbourgeois où je me suis rapproché de vous, où j'ai découvert avec des larmes de joie tout ce qu'il y avait en vous de fort, de pur, de généreux, et où j'ai senti naître pour votre belle âme de si grands sentiments d'affection. N'est-il pas vrai que ces quelques mois nous ont unis pour la vie, et que vous serez toujours, quoi qu'il arrive, mon petit frère bien-aimé en Jésus-Christ ? Je me plais à y songer souvent, et je ne cesse pas de prier Dieu pour qu'il augmente dans votre cœur les dons très précieux de Sa Grâce.

« Vous ne m'en voudrez pas de vous le dire, mon cher Louis, puisque c'est là mon souci constant : je désire avec ardeur que vous soyez un vrai chrétien, attaché

(1) Lettre inédite communiquée par Mme Lenfant.

résolument à la Croix de Notre-Seigneur, un de ces chrétiens dont la France, songez-y, a tant besoin en ce moment, un de ces bons ouvriers qui ne veulent rien faire durant leur vie, que PAR LE CHRIST, et POUR LE CHRIST, et DANS LE CHRIST. Or, si j'ai ce désir, c'est que je suis sûr d'avoir reconnu en vous le Signe de l'élection, et ce goût de la fidélité chrétienne qui n'appartient qu'à ceux qui ont été choisis.

« Persuadez-vous que Dieu ne demande pas à tous la même tâche, et qu'Il exige des œuvres en proportion des grâces qu'il lui a plu de mettre en nous. Le Serviteur qui a reçu cinq talents les fait fructifier et rend dix talents à son maître. Mais celui qui n'a reçu qu'un talent, comment s'étonner qu'il ne rende qu'un talent? Vous, mon cher Louis, vous êtes le serviteur qui a reçu cinq talents. Il vous est beaucoup demandé, il vous sera demandé davantage encore, parce que nous sommes à une époque très sombre, ou chaque catholique doit être un lutteur, et où nous n'avons pas le droit de nous reposer. Donc, ne regardez pas à droite et à gauche, ne vous tournez pas avec complaisance vers ces jeunes gens imprudents QUI DORMENT, PENDANT QUE JÉSUS EST EN AGONIE, mais demandez-vous dans le silence ce que Dieu exige de vous, et dites-vous au contraire : « J'ai reçu des richesses qui ne sont pas données à tous, je n'ai pas le droit d'être un médiocre, je n'ai pas le droit d'être comme M. Tout le monde, je n'ai pas le droit d'en faire le moins possible.

« Non, Louis, je vous le dis avec force, vous ne

pouvez pas être avec ces âmes faibles qui assurent leur salut sans doute, mais qui ne verront jamais Dieu que d'infiniment loin, et resteront pour l'éternité à des milliards de lieues de la Lumière béatifique (1). Songez à la « part de votre héritage », selon la belle expression de S. Paul. Etre sur la terre un homme de bien, un homme vraiment utile, afin de contempler un jour le Seigneur face à face, — quelle joie ! quelle merveilleuse perspective ! quelle promesse incomparable !

« Ce programme doit être le vôtre, puisque vous voilà un homme, — il est le vôtre déjà... Et c'est bien parce qu'il est le vôtre que je vous chéris, et même vous admire, comme un frère plus fortuné et plus comblé en grâces que je ne le suis, par mon unique et très grande faute.

« Et je vous regrette aussi. Vos bons yeux me manquent beaucoup et je me dis avec tristesse que ces chers entretiens de l'hiver dernier ne reviendront peut-être jamais. — Vous voilà sans doute en vacances... Faites-vous souvent la Sainte Communion ? C'est là, mon cher Louis, et non ailleurs, qu'il vous faut maintenant puiser des forces pour la prochaine année scolaire.

« Je n'ai rien d'intéressant à vous dire de Cherbourg. J'ai fait dernièrement une causerie aux lycéens de M. l'abbé Feillet, dont quelques-uns étaient, je crois,

(1) La pensée de Psichari reste ici très claire, mais l'expression n'y répond pas parfaitement. Il ne voulait pas dire que certaines des âmes sauvées seraient privées de la Vision béatifique, puisque c'est en elle que consiste la béatitude; mais il pensait qu'il y a toutes sortes de degrés dans la béatitude, IN DOMO PATRIS MEI MANSIONES SUNT MULTAE, et que les âmes de ceux dont il parle n'occuperont que les infimes degrés.

vos camarades; j'ai regretté que vous ne fussiez pas là. C'est à vous que je pensais, tandis que je leur parlais, et c'est pour vous, qui n'étiez pas là, que je parlais.

« Nous partons le 19 pour le camp de Coëtquidam.

« Priez pour moi, mon cher et bon Louis, comme je prie pour vous, afin que nous soyons unis dans les Cœurs de Jésus et de Marie. Ne cessons pas de nous aider mutuellement dans l'œuvre commune et la commune espérance.

« ... Quant à vous, mon cher petit frère, je vous embrasse tendrement dans la pensée rédemptrice du Sauveur.

« Ernest PSICHARI. »

La conférence à laquelle Psichari fait allusion se rattache à un autre côté de son apostolat : l'apostolat par la parole. Malgré son désir d'être Dominicain, il n'aimait pas à parler en public, et, si simple en conversation, avait alors une recherche encore un peu excessive du mot rare, du mot qui fait image, restée sans doute de son symbolisme d'autrefois. La pratique aurait d'ailleurs fait disparaître facilement ce léger défaut. A part certaines causeries qui semblent avoir été faites à un foyer du soldat, sur lesquelles aucune indication précise n'a pu être retrouvée jusqu'ici, il ne donna que cette conférence au cercle des lycéens au mois de juin 1914, et une autre à un patronage pendant les manœuvres de 1913. Une troisième était projetée pour une journée militaire qui devait réunir à Coutances, en août 1914, les soldats

des garnisons de la Manche, journée qui n'eut pas lieu à cause de la guerre.

« C'est pour vous, qui n'étiez pas là, que je parlais », écrit Psichari à Louis Lenfant; en effet, il répétait à son petit ami les principales idées de sa conférence. Intitulée : « Ce que nous voulons. Quelles sont les aspirations de la jeunesse contemporaine » (1), elle en mettait deux en relief : la volonté d'être des âmes fortes, et de faire régner le Christ. Par un rapide exposé de l'état d'esprit de notre temps, où il faut prendre parti, être très bon ou très mauvais, sans possibilité de rester tiède ou indifférent, Psichari prouve la nécessité pour nous d'être des âmes fortes. Notre temps en effet, extrême dans le bien comme dans le mal, est celui du mouvement chrétien intense qui remue les milieux intellectuels et populaires, et celui aussi de l'indifférence officielle et de la persécution cachée. Les luttes religieuses sont fréquentes à notre époque et par là même notre attitude est facile à définir. (Il est à remarquer que Psichari reprend ici une des idées générales de l'APPEL DES ARMES, mais il l'amplifie en lui donnant tout son large sens chrétien :) « Dans ce siècle qui vomit les tièdes, nous défendrons nettement et pleinement l'héritage de nos pères. » Et là, Psichari tient à déterminer le devoir strict du chrétien. Peu importe que certains y trouvent de l'excès, nous, nous savons ce qui nous est demandé : « La loi de

(1) Notes prises par un membre du cercle et communiquées par M. l'abbé Feillet. A défaut des notes de Psichari, nous y faisons de larges emprunts, car malgré leur brièveté, elles semblent garder quelque chose de ses expressions.

l'Evangile est dure et nous devons être parfaits (1). » Puis, comme il savait si bien le faire dans sa vie, il unit la largeur d'esprit à la force d'affirmation : « Sans manquer à la tolérance et à la charité chrétienne, nous devons être entiers dans la défense de nos convictions. »

Nous voulons être forts. Toute la vie chrétienne de Psichari est une attestation que la force se puise dans le Christ, dans l'Hostie. Aussi il lie spontanément les deux idées, et dégage comme la seconde aspiration de la jeunesse « le désir ardent de mettre le Christ partout, de tout instaurer dans le Christ. Le Christ n'est pas pour nous une idée philosophique, mais le Dieu réel, le Dieu vivant de l'Eucharistie, l'Homme-Dieu, homme en même temps que Dieu, l'ami humain et divin de chacune de nos âmes ». C'est par un attachement personnel, un attachement de cœur à Jésus-Christ que nous mettrons « le Christ partout, en faisant de notre vie une longue prière, en faisant dominer « l'unique nécessaire » sur toutes nos pensées. » Puis se plaçant plus spécialement au point de vue intellectuel, il conclut à la nécessité d'une littérature chrétienne, afin que, selon le mot de Pascal qu'il rappelait à Louis Lenfant : JÉSUS SERA EN AGONIE JUSQU'A LA FIN DU MONDE, IL NE FAUT PAS DORMIR PENDANT CE TEMPS-LA, quelques-uns du moins veillent autour du Christ. « Veillons donc et tenons-nous sur nos gardes pour défendre jusqu'à notre mort la cause de Dieu. »

Comme dans sa lettre, il définit le devoir du chrétien,

(1) Cf. LES VOIX, p. 300-301 ; même idée.

qui se trouve être en même temps le devoir du Français, une obligation étroite de fuir la médiocrité, d'être parfaits et d'être forts, en puisant la force à sa vraie source : l'Eucharistie. Tout faire « PAR LE CHRIST, ET POUR LE CHRIST ET DANS LE CHRIST. » C'est ainsi qu'il comprend avec une magnifique ampleur le rôle social du chrétien, selon l'idée qu'il exprimait souvent à M. le curé de N.-D. du Vœu : « Il faut que la société revienne à Jésus-Christ, qu'elle vive de sève chrétienne; il faut que la morale redevienne chrétienne. »

La lettre et la conférence sont de la même époque (1). Mais ces pensées étaient bien le fond de la vie intérieure de Psichari, car elles se retrouvent dans la conférence faite, presque un an plus tôt, le 2 septembre 1913, au patronage d'Eymet, canton du Périgord (2). Psichari définit ainsi à la jeunesse son devoir présent : « La lutte pour le salut de la France et le règne du Christ. » Si l'on sert la France dans l'armée, on la sert surtout en la christianisant. Déjà elle est chrétienne, notre France; on le voit dans ces braves coloniaux, « d'apparence rude, mais au cœur généreux et à l'âme croyante, qu'il aime d'un amour si fort »; et chaque jour davantage elle revient à la foi, le réveil religieux dans les milieux intellectuels, les Facultés, les écoles supérieures, en est une preuve.

Parlant alors plus directement aux jeunes gens qui

(1) La conférence du 24 juin, la lettre du 14 juillet.
(2) Les idées principales de cette conférence nous ont été communiquées par M. l'abbé G. Tournebise, alors directeur du patronage.

l'écoutent, il détermine la part d'action des patronages dans cette renaissance, et reprend l'idée qui lui est familière : l'obligation de la perfection, ramenée à une simple question de logique, selon la manière dont lui-même l'avait retrouvée. « Arrière les chrétiens ordinaires et médiocres. Il nous faut des hommes logiques sachant aller jusqu'au bout de leurs croyances », obéir à l'ordre formel que Jésus nous donne à tous : « ESTOTE PERFECTI, soyez parfaits, la loi de la Sainteté s'impose à toute âme. Or, l'aliment de la vertu n'est autre que l'Eucharistie...», source de pureté comme elle est source de force.

Puis il unit l'idée de la force du soldat à celle de la force du chrétien, dans l'héroïsme du soldat qui a communié. « Portant en son cœur le Dieu des Armées, le Maître du Paradis, il va gaiement à travers la souffrance et le danger vers la mort ou le triomphe. »

Psichari, regardant alors le ciel, répète les paroles de l'APPEL DES ARMES : « Faites que je sois fort et que je tue beaucoup d'ennemis. Si vous le voulez, Seigneur Dieu, donnez-moi la grâce de mourir dans une grande victoire et faites alors que je voie au Ciel votre splendeur ! » Mais il donne aujourd'hui à ces mots un autre sens que celui qu'y attachait Maurice Vincent. On voit qu'il pense à ce rôle sublime du soldat, dont il a si magnifiquement parlé dans les VOIX : le rachat par le sang.

Comme la sainteté est la loi du chrétien, le sacrifice sanglant est la loi du soldat, et, avec cette pensée, il dit

à ces jeunes gens qu'il est maintenant de son devoir d'aller au Maroc, puisque le péril est là... « Psichari (1), est sublime dans l'expression de son sacrifice. Il semble voir la vision mystérieuse du prochain holocauste. Ses yeux se sont mouillés de larmes. Et son émotion sainte gagne tous les cœurs. » — « Vive Dieu ! Vive la France ! », s'écrient les jeunes gens dans leur enthousiasme.

Ces deux conférences, qui n'existent malheureusement pas en entier, ont un double intérêt très grand. Elles complètent, sur la psychologie et l'histoire de la pensée de Psichari, les indications données par ses ouvrages et par ses actes. Elles caractérisent très nettement son apostolat auprès de la jeunesse, qu'il veut porter vers la perfection chrétienne et vers le Christ.

Comme dans sa prière, comme dans sa conversation, un rayonnement de sincérité émanait de lui et ajoutait à la force de ses paroles. Il les puisait véritablement dans son cœur, et elles allaient, vivantes encore, toutes chargées de son amour, se poser sur les jeunes âmes soulevées par son ardeur.

Avec quel élan Psichari avait parlé, avec quel amour du Sauveur et de ceux qui l'écoutaient, c'est ce qu'exprime cette lettre admirable écrite à M. l'abbé Tournebise (2).

« ... Je voudrais que vous disiez à vos jeunes gens combien je les aime, avec quelle ardeur je prie pour eux.

(1) Ecrit M. l'abbé G. Tournebise.
(2) Publiée dans la CROIX du 11 décembre 1914.

de quel cœur je souhaite qu'ils restent plus tard, dans la vie et au milieu des tentations du monde, les bons et fidèles chrétiens qu'ils sont aujourd'hui. Je vois encore leurs têtes jeunes et ardentes, leurs regards droits et francs, tout rayonnants d'intelligence surnaturelle. « Jésus est au milieu des lys », pensais-je en entrant dans cette petite salle du patronage où se prépare, dans l'humilité et la pauvreté, le triomphe du Bien-Aimé. Ce sont là des spectacles qui consolent de bien des misères et de bien des laideurs, et qui rendent facile, à vrai dire, le grand devoir de l'espérance.

« LEVATE OCULOS VESTROS ET VIDETE REGIONES QUIA ALBAE SUNT JAM AD MESSEM. Je pensais à vous en lisant hier au soir cette adorable phrase de saint Jean. Oui, les champs sont blancs pour la moisson, le Moissonneur est attendu, et il est là, et la saison féconde est proche où le Maître incomparable aura lié toutes les gerbes dans un même amour. Vous donc, qui préparez cette moisson divine, ne cessez pas d'espérer ni d'appeler, dans les larmes et dans l'agonie, Celui qui a semé et qui, dans la gloire, récoltera. Car vous recevrez, j'en ai l'assurance, bon salaire et pleine mesure... »

Psichari n'avait pas accepté à la légère de faire cette causerie au patronage. A cette pensée, lui qui voyait le retentissement éternel des moindres actes, était impressionné et craignait de mal faire : Ainsi le rapporte son capitaine : (1)

(1) Lettre déjà citée du commandant Charpentier.

« ... Psichari... ne me cacha pas son émotion d'avoir à parler en public. C'était la première fois. Je le rassurai de mon mieux, en le raillant de sa modestie. — Le lendemain matin quand je le revis, il avait sa physionomie des bons jours, je lui demandai des nouvelles de sa conférence : « Oh ! mon capitaine, me dit-il, le bon Dieu est venu à mon aide. Je ne croyais pas que ce fût si facile. J'ai parlé d'abondance pendant je ne sais combien de temps sur le rôle de la jeunesse catholique. J'ai laissé parler mon cœur ! »

Après l'apostolat par la prière, par l'exemple, par la parole, Psichari voulait encore l'apostolat par la plume. Il comptait beaucoup plus sur les écrits des catholiques que sur l'action sociale directe. Toutefois il fondait moins d'espoir sur les journaux et les revues que sur les livres. Il lui arriva un jour, dans le feu de la discussion, d'exprimer son avis d'un mot militaire qui l'arrêta net et le laissa tout confus, faisant le bonheur du P. Clérissac : « Eh ! au lieu de tous ces articles... f...-nous donc un chef-d'œuvre à travers la g... ! »

De la lecture même de ses derniers ouvrages se dégage bien la figure de l'apôtre qui ne peut s'empêcher de vouloir donner à autrui la vie et l'amour dont il déborde. Paul Bourget n'a-t-il pas dit, à la fin de la préface du VOYAGE DU CENTURION, après avoir cité le mot que lui écrivait Psichari : « Mot révélateur et qui permet de comprendre ce que ce petit-fils de Renan demandait à l'art littéraire : un apostolat de sensibilité sublime, un pain de vie à distribuer aux cœurs, de quoi

susciter la vertu du Sacrifice sanglant, à la veille d'une crise qu'il pressentait tragique. »

Exposé avec une humilité touchante, ce souci d'apostolat se retrouve dans une lettre au R. P. prieur de Rijckholt (1), où l'on voit aussi quels motifs avaient poussé Psichari à refondre les VOIX, les jugeant trop personnelles pour pouvoir être publiées :

« ... Je me suis plongé avec ardeur dans le travail. Et quel travail ! La rédaction d'un petit livre, qui me prend presque tout le temps laissé libre par mon service. J'oserais à peine vous en faire l'aveu, si je n'avais reçu du Père Clérissac des encouragements précieux, et si enfin l'exercice de la pensée n'était, après tout, ce qui nous fait le plus à la ressemblance de Dieu. Cet ouvrage s'appellera le VOYAGE DU CENTURION. Le titre vous en dit le sujet : c'est l'histoire d'une conversion opérée dans le silence des déserts d'Afrique, mais je m'empresse d'ajouter que cette conversion n'est pas MA conversion. Dieu me garde de verser dans les détestables excès de la psychologie, dans cet abus de l'observation intérieure, dans cette véritable complaisance de soi-soi-même, qui caractérise les écrivains modernes.

« ... Or, il m'a semblé qu'il serait possible, en priant bien le Saint-Esprit, et en lui demandant, avec une humble insistance, le véritable esprit de foi, de traiter l'éternel et grand sujet de retour à Jésus-Christ d'une

(1) Du 25 janvier 1914. Publiée dans la COURONNE DE MARIE. février 1920.

façon plus large, plus impersonnelle, PLUS CLASSIQUE, en un mot, et que même un semblable essai pourrait avoir quelque utilité. Et je me suis mis résolument à la tâche, après avoir essayé de m'imprégner de cette force souveraine, de cette large adhésion à Dieu, de cette santé morale et spirituelle qui caractérisent, à mon sens, notre Ordre bien-aimé, et qui, d'ailleurs, conviennent si bien à une âme de soldat. Je suis bien persuadé que le résultat sera médiocre, et qu'il ne vaudra, en tout cas, que par les grâces que je ne cesse de recevoir de la grande famille à laquelle je pleure de joie d'appartenir. Vous saurez, vous du moins, mon cher Père, que l'intention n'était pas mauvaise, si même l'exécution doit l'être... »

C'est un admirable livre que ce VOYAGE DU CENTURION — resté, hélas! inachevé — au point de vue de la composition, de la psychologie, du mérite artistique et littéraire, et de la valeur du témoignage.

Composition dont on ne peut que redire après Paul Bourget: « Ce serait le comble de l'art si ce n'était la simplicité même de la nature (1) », car c'est bien le même officier, psychologiquement le même, qui se donne à son service avec passion et médite avec cette profondeur. Lui seul, par la progression de sa pensée, met un ordre dans les faits qui se succèdent au hasard de la route.

Psichari était ainsi, et militaire et religieux. Ce

(1) Préface du VOYAGE, pp. XVIII-XIX.

voyage, il l'a vécu. Avec une sincérité magnifique d'où lui vient cette profondeur de psychologie, cette délicatesse incomparable dans l'analyse, il l'a redit, confirmant par ce récit, de nouveau pensé après une année de vie chrétienne, les impressions et les idées premières que le catholicisme avait éveillées en lui. L'intense personnalité du style est peut-être obtenue moins par le travail proprement littéraire — qui est pourtant considérable — que par l'entière fidélité dans l'expression des nuances d'une âme aussi complexe que droite, et simple à force de clairvoyance.

Puissant et harmonieux, ce style saisit les cœurs, tant l'homme y est resté vivant. Il n'est pas sans réalisme, car ce délicat aimait une certaine rudesse comme on aime à voir la santé s'unir à la beauté; il aurait cru trahir son austère Afrique s'il ne l'avait faite que de douceur. Elle vit, cette Afrique, dans ces paysages tout éclatants de soleil ou baignés dans la lumière laiteuse de la lune, prenant leurs valeurs du mouvement humain qui fait vivre la terre, et dans ces impressions intenses et vivement, légèrement notées, à leur place dans un ensemble largement imprégné par l'atmosphère ardente, largement appuyé sur la matière primitive et misérable, que domine de toute sa hauteur l'esprit tendu vers le ciel.

Pourtant Ernest Psichari était bien loin de chercher à faire de son livre une simple œuvre d'art, lui qui voulait, « par une prière CONTINUE, obtenir cet esprit de foi et de vérité, et surtout ce véritable esprit d'apostolat

qui fait considérer, à chaque phrase que l'on écrit, l'utilité spirituelle plutôt que la vaine beauté de l'art (1) ».

Ce qu'il voulait, c'était apporter son témoignage à Celui qui l'avait amené dans la voie de la perfection, si longtemps entrevue sans pouvoir y pénétrer. « La littérature actuelle... dit-il, ne se résoud à aborder notre sainte religion que par ses caractères les plus extérieurs (2) » et, à côté de ces témoignages, il était heureux de pouvoir apporter celui d'une âme qui avait trouvé dans une intimité croissante avec le Christ son bonheur, sa paix et son plein développement intellectuel.

Le VOYAGE prend par là toute sa valeur, et même toute sa valeur littéraire, par le sens profond que cette intention très haute donne à tous les détails, resserrant encore leur unité. Toute sa valeur humaine enfin, car les aspirations les plus élevées d'un cœur très humain, mais d'une humanité singulièrement noble, nous sont livrées. Certains auraient souhaité une recherche plus intellectuelle; nous avons vu à propos des VOIX ce qu'il fallait penser de ce désir. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il importe grandement de savoir si cette religion catholique satisfait ou non ce qu'il y a de meilleur en nous, dans l'âme toute entière, esprit et cœur. En cela, le témoignage d'Ernest Psichari est précieux, par l'affirmation de cette conformité de la foi et de la morale catholiques à notre nature, si contradictoire et déconcertante dès

(1) Lettre citée par Massis. op. cit., p. 46.
(2) Lettre au R. P. prieur de Rijkholt, COURONNE DE MARIE, février 1920.

qu'elle est en dehors de cet ordre large et précis, humain et surnaturel.

Au contact de la pensée rayonnante d'amour du Centurion, l'âme s'élève. Dans les hautes régions où elle est entraînée, elle s'imprègne de prière, et voit décroître au-dessous d'elle les « variétés du monde », tandis que se précisent les éternelles réalités : le sacrifice, la foi, l'amour.

Pendant qu'il écrivait le VOYAGE, incapable comme toujours de pas devancer le temps, Psichari pensait déjà à un autre travail. Il ne put même pas en faire le plan, et l'idée générale n'en a été conservée que par certaines conversations entre amis, et quelques allusions contenues dans ses lettres.

Le titre devait en être : « Le rôle précieux du clergé dans la société », et probablement s'y rattachait une étude projetée sur le curé d'Ars. La première idée avait dû lui en venir à la suite de cette découverte que fut pour lui la vie du clergé normand dont il pénétra l'intimité à Cherbourg, sans avoir eu jusque là l'occasion de se faire une idée de cette cordialité paternelle, de cette vie toute tournée vers le ciel, à la fois intellectuelle et simple comme il l'aimait. Il en fut très profondément impressionné, et résolut de poursuivre son enquête sur le clergé de France pendant les grandes manœuvres de 1913.

« Il demandait toujours comme une faveur à être logé chez le curé de l'endroit (1). Son service terminé, il

(1) Nous empruntons toujours ces renseignements au commandant Charpentier.

allait causer avec son hôte, s'inquiétait des besoins de la paroisse, de la mentalité des habitants, s'informait des œuvres ou des patronages en cours ou en formation. Quand par hasard il rencontrait un prêtre qui paraissait se désintéresser de ses devoirs soit par manque de moyens, soit à cause de l'indifférence de ses paroissiens, il avait pour lui des paroles sévères et son âme d'apôtre vibrait d'indignation. »

Parfois, il menait son enquête sans se faire connaître, comme chez ce prêtre de la Dordogne à qui il n'avait pas dit son nom et qui n'osa pas le lui demander, n'apprenant que par une photographie parue dans une revue quel était l'hôte de passage qui l'avait tant édifié par ses sentiments chrétiens et son horreur du monde. Ailleurs, si l'on savait qui il était, il s'expliquait davantage; ainsi fit-il au presbytère de Mussidan, reçu par le jeune prêtre auquel il exprime dans sa lettre tant de sympathie. « ... Certes je n'ai vu, durant notre longue traversée de la France, que de bons et saints prêtres, et ce clergé de France, j'ai appris à le connaître et à l'admirer. Mais enfin la sympathie ne se commande pas, et c'est elle que j'ai senti naître dans le presbytère ensoleillé de là-bas... (1) »

Là, dans une assez longue conversation, « il parla peu de lui, mais plutôt du clergé de France, me confiant que presque partout où il passait il était logé au presbytère, ce qui lui avait permis de voir de près le clergé,

(1) Lettre déjà citée à M. l'abbé Reygeaud.

son dévouement et son labeur intellectuel. « Dans nos campagnes françaises, dit-il, la seule maison qui serve de refuge à la vie de l'esprit, c'est le presbytère. (1) »

Dans la lettre déjà citée à M. l'abbé Tournebise, il fait clairement allusion à son projet de travail, et, après un mot sur la France, donne plus longuement que dans la lettre précédente, l'impression d'ensemble que lui avait laissée le clergé.

« Beaucoup de consolations, beaucoup de joies me sont venues de notre voyage en France. Comment ne pas voir que cette terre est bénie entre toutes, qu'elle est et restera toujours la terre de l'humble fidélité, et que c'est elle que Dieu choisit lorsqu'il veut que quelque chose de grand s'accomplisse ici-bas, et que c'est elle qui portera toujours la plus riche moisson? Sans doute, l'erreur est maîtresse en maints endroits. « Le peuple était divisé à son sujet », dit encore saint Jean. Notre-Seigneur est toujours le « Signe de contradiction » dont avait parlé le Précurseur, au lendemain même de sa naissance : SIGNUM QUI CONTRADICETUR. Et la liberté humaine reste toujours maîtresse d'erreur comme de vérité, capable d'élans sublimes comme de chutes misérables. Mais j'admire au contraire toute cette grâce qui rayonne à travers la terre de France, j'admire qu'après tant d'efforts, après tant de persécutions, la petite lampe vacille encore au fond du temple et qu'elle suffise encore à éclairer le monde.

« Et que dire de notre clergé? Beaucoup de catholi-

(1) Lettre de M. l'abbé Reygeaud, déjà citée.

ques — et non des moindres — trouvent bon de faire la moue lorsqu'on parle des prêtres, des prêtres de Jésus-Christ! Il faudra que je dise un jour ce que vous autres vous ne pouvez pas dire. Il faudra que je dise, si Dieu m'en donne la force, que ce clergé est admirable, qu'il est pénétré des plus mâles vertus chrétiennes, qu'il est plus grand peut-être qu'il n'a jamais été. Au village comme à la ville, le presbytère est le seul endroit où se réfugie l'intelligence — car je n'appelle pas de ce nom la pauvre intelligence dépravée des « intellectuels », — le seul où il y ait vraiment de la vie, le seul où l'on soit assuré de trouver toujours, non seulement des hommes de cœur, mais des hommes ayant la plus fine compréhension de toutes choses, le sens le plus droit, la raison la plus déliée. On dit qu'il n'y a plus de saints aujourd'hui. Ah! si l'Eglise me le permettait, je dirais bien qu'il y en a encore, et où ils sont! »

*
* *

Toute cette année de la vie chrétienne d'Ernest Psichari n'est que le rayonnement de sa vie intérieure sur ses devoirs de service, ses relations d'amitié, ses visites de charité, son apostolat enfin auprès de ses hommes, des jeunes gens et du monde intellectuel.

Ses pensées constantes, l'amour de l'Eucharistie et le désir passionné de la perfection, sont celles-là même qu'extériorise sa vie quotidienne et celles qu'exprime sa parole d'apôtre. La grande leçon qu'il nous laisse vient

de son incessante préoccupation. PERFECTI ESTOTE, se répétait-il. Soyez parfaits; non pas un de vous, par vocation spéciale, mais vous tous qui obéissez à l'Evangile, par la vocation ordinaire et sublime du simple chrétien.

Dans le désert déjà, l'ordre de perfection s'était fait entendre parmi les exigences de la morale de Jésus (1). Aussitôt l'idéal entrevu, Psichari s'y attache avec une telle force de volonté que plus rien ne l'en fera se détourner. Attiré par l'amour du Christ, il aime pourtant à insister sur ce que l'Evangile peut offrir de dur, et s'il vient à lire: JUGUM ENIM MEUM SUAVE EST, ONUS MEUM LEVE, aussitôt il rapproche : « et en même temps: ESTOTE VOS PERFECTI, et NISI GRANUM FRUMENTI... » (2). Mais lui, l'humble et le modeste, il s'assure que cet ordre est bien pour tous. Dans le livre de méditations où il est si émouvant de retrouver sa pensée, il marque tout un passage de Dom Guéranger sur l'obligation de la perfection, et ailleurs souligne deux fois cette phrase : ... SANS AUTRE INVITATION QUE CELLE CONTENUE DÉJA DANS LEUR BAPTÊME... SANS ABORDER UNE AUTRE VOIE QUE CELLE DES PRÉCEPTES. Il aime à considérer la sainteté comme la seule pratique héroïque des vertus communes (3) recherche

(1) Cf. LES VOIX, p. 300.

(2) NISI GRANUM FRUMENTI CADENS IN TERRAM MORTUUM FUERIT, IPSUM SOLUM MANET ; SI AUTEM MORTUUM FUERIT, MULTUM FRUCTUM AFFERT. Joan. XII, 24-25.

(3) Toujours dans le même livre, Psichari souligne d'un double trait : LA VRAIE SAINTETÉ CONSISTE DANS LA PRATIQUE HÉROIQUE DES VERTUS THÉOLOGALES ET CARDINALES.

« l'imitation des saints par le dedans », et voit dans les sacrements le moyen suffisant et normal de s'élever jusque-là. Enfin, il reprend l'Evangile et lit que le Christ, non à un groupe choisi, mais à toute la foule qui l'écoute au pied de la montagne, le Christ a donné l'ordre de la surhumaine perfection : ESTOTE ERGO VOS PERFECTI SICUT ET PATER VESTER CÆLESTIS PERFECTUS EST (1).

Soyez parfaits, COMME VOTRE PÈRE DU CIEL EST PARFAIT. Parole qui légitime les plus grands désirs, les plus hautes aspirations, et qui remplace la présomption par l'obéissance, l'orgueil par « l'humble fidélité ». C'est bien parce qu'il ne s'agit pas d'un désir quelconque, d'un sublime caprice, mais d'un simple devoir, créé par un ordre véritable, entendu et compris comme tel, que le ciel nous attire avec une pareille violence. C'est à cause de l'ordre réellement donné par une de ces paroles divines qui portent avec elles la force de leur accomplissement, que Maxence sent son cœur, « aspiré vers la perfection », et qu'il s'écrie devant l'exemple des saints : « Tous me font violence, m'enlèvent par la force vers le ciel supérieur, et je veux, je veux de tout mon cœur leur pureté, je veux leur humilité et leur pitié, je veux la chasteté qui les ceint, et la piété qui les couronne, je veux leur grâce et leur force. Je ne m'arrêterai pas, je m'avancerai vers la plus haute humanité, ...entraîné dans le sillage immense du souffle divin (2) ».

(1) Matth. V. 48.
(2) LE VOYAGE DU CENTURION, p. 161.

Dans ses méditations de Cherbourg, c'est encore l'ordre de perfection qui est l'axe de sa pensée, puisqu'à Eymet, dans la conférence demandée le soir pour le lendemain, la première idée qui se présente à lui sur le rôle de la jeunesse catholique, c'est : PERFECTI ESTOTE. PERFETI ESTOTE, vous tous qui voulez être pour quelque chose dans la renaissance religieuse de la France; soyez parfaits, car les médiocres n'auront jamais une action durable ; mais surtout soyez parfaits, parce que c'est là pour tous l'ordre du Seigneur.

Lorsqu'à Cherbourg il fait une conférence demandée assez longtemps à l'avance pour qu'il puisse y réfléchir, l'idée qui lui apparaît comme la plus nécessaire à tous ces jeunes gens, c'est encore PERFECTI ESTOTE*;* et il spécifie bien qu'il n'y a point là d'exagération, mais l'obéissance à une réelle et simple parole de Jésus-Christ. Lorsqu'il parle enfin, non plus à des groupes, mais à un ami en qui il a reconnu les dons célestes, il insiste encore davantage sur cette idée de la perfection : « ... demandez-vous dans le silence ce que Dieu exige de vous, et dites-vous... « je n'ai pas le droit d'être un médiocre. » ... Non, Louis, je vous le dis avec force... » Et au verso d'une gravure jointe à sa lettre, il écrit cette parole que le Christ adressait à TOUS ses disciples : « SINT LUMBI VESTRI PRÆCINCTI, ET LUCERNÆ ARDENTES IN MANIBUS VESTRIS (1). »

Parole répétée par l'Eglise à tous les chrétiens (2),

(1) Luc, XII, 35.
(2) Evangile du commun d'un confesseur non pontife.

eux qui transgressent la loi, quelques observances qu'ils fassent, tant que leur cœur reste médiocre, et n'est pas tout entier tenu dans leurs mains, tout entier concentré en un amour brûlant où se consume tout ce qui n'est pas parfaitement pur ; amour qui laisse le cœur, ce pauvre cœur humain, étincelant comme un cristal traversé par un rayon de la lumière divine : « Quels sont ceux-ci qui s'avancent, portant leurs cœurs au-devant d'eux, comme des flambeaux ? Ce sont les héroïques, les affamés de la vertu, les assoiffés de la justice. Certes, ils se sont gardés des chutes grossières. Mais ils jugent que c'est peu. Ils veulent cette pureté essentielle qui est l'entrée dans l'intelligence supérieure. Car tout est lié dans le système intérieur de l'homme, et la lumière profonde de ce qui est vrai manquera toujours à qui ne se sera point fait un cœur de cristal (1). »

Ce n'est pas en vain que la perfection est ainsi méditée, ainsi voulue. Ernest Psichari n'avait si bien compris l'ordre du Christ que pour le réaliser dans sa vie. « On le voyait devenir un saint », c'est le seul mot capable de rendre, pour ceux qui le suivaient alors, la transformation de cette âme déjà si haute. « Il avait une piété de saint. » — « Il avait des délicatesses de bonté comme ne peuvent en avoir que les saints. » Tous ceux qui cherchent à rendre d'un mot l'impression profonde qu'il leur a laissée disent : « Un saint... et il était d'une telle simplicité... » Ainsi était devenu celui qui, dans la foule pressée jusqu'à vingt siècles de distance au pied

(1) Le Voyage, p. 187-188.

de la montagne, avait entendu la parole dite par le Christ à tous les hommes.

Cet apôtre, qui croyait n'avoir rien fait tant qu'il n'avait pas atteint la perfection, vivait encore d'une autre idée, non exprimée, mais qui se trahit parfois malgré lui tant elle est ardente.

« SINE SANGUINE NON FIT REMISSIO », méditait-il à la veille de la bataille de Tichitt. Il y a un apostolat qui atteint sans paroles, comme celui de la prière, les âmes les plus chères, aussi bien que les plus lointaines ou les plus fermées, qui s'unit à celui du Christ silencieux sur le Calvaire, qui rachète et mérite, et qui est plus spécialement celui du soldat : l'apostolat du sang versé qui crie miséricorde et appelle la Grâce sur la terre. Son action dépasse l'action des écrits, car le sang des martyrs vaut mieux que l'encre des savants. Enfin il satisfait le don de soi dont Psichari rêvait depuis sa jeunesse. Il pousse le don de soi jusqu'à la vie offerte dans une affirmation sublime de notre puissance, car nous savons que Dieu ne résistera pas à cette imitation de son Fils, à cet acte de foi absolu en le sacrifice de son Fils; et de notre impuissance, puisque ce que nous n'avons pu faire humainement, humblement nous demandons à Dieu de l'accomplir après notre mort, par sa seule grâce.

Cette idée de la vie offerte transparaît à la fin de la conférence d'Eymet, où Psichari ayant « laissé parler son cœur » ne peut taire son désir d'aller vers le péril, non cette fois par goût du risque, mais par devoir. Projet

que ses intentions de vie religieuse modifieront, mais qui ne laisse pas moins l'impression que ce chrétien, dont la foi « comme l'huile ne pouvait s'empêcher de s'étendre », et qui disait aux jours de la fête des saints martyrs « ... je demande au Bon Dieu la grâce de mourir pour Son Nom, s'Il veut bien m'en accorder la douceur (1) », que ce chrétien trompe les heures par l'apostolat littéraire et celui de la parole, impatient d'autre chose. Il considère la vie offerte, la vie donnée, comme la plénitude de l'action de l'apôtre.

Il devait y avoir de cette pensée dans la joie qui émanait de lui en ce mois d'août 1914, où le soldat qui avait aimé la guerre pour elle-même la faisait maintenant « comme une croisade », selon un mot qui le peint tout entier, dans son héroïsme et dans sa piété.

(1) Lettre du 18 août 1913, à Mgr Gibier. CORRESPONDANT, 25 novembre 1914.

CHAPITRE IX

AOUT 1914

Des manœuvres devaient avoir lieu à Coëtquidam en juillet et en août : le régiment de Psichari s'arrêta quelques jours à Fougères pour y exécuter des écoles à feux. C'est là que les bruits de guerre l'obligèrent à un retour immédiat. Le jeudi 30 juillet, le 2e régiment d'artillerie coloniale rentrait à Cherbourg juste à temps pour se mobiliser. Le 6 août, c'était le départ. Une série d'étapes l'amenait le 22 août au matin en Belgique, entre Breuvanne et Rossignol. Douze heures durant nos coloniaux se sacrifièrent en un magnifique effort pour couvrir la retraite de l'armée. En fin de journée, Ernest Psichari tombait atteint mortellement, joyeux, souriant, en plein enthousiasme.

Les moindres souvenirs de ces derniers jours sont précieux, et l'on voudrait pouvoir tous les recueillir. Malheureusement, presque rien des incidents de la route du 6 au 22 août, n'a été conservé par les rares officiers et soldats qui ont survécu. La grande pensée de la guerre dominait tout, et, devant elle, devant les préoccupations du devoir de service, se sont effacés les souvenirs de ces jours d'attente. Le combat du 22 août a été relaté par les rapports des officiers prisonniers, par certaines lettres, des carnets de notes des canonniers, des articles

parus après l'armistice dans des journaux locaux. Ces documents permettent de retracer une journée où le courage fut aussi admirable que nos pertes furent terribles.

Si remplie fut la semaine d'avant le départ qu'Ernest Psichari n'a rien noté sur l'approche de la guerre ni sur la mobilisation. Une lettre à l'abbé Bailleul existe seule. A un prêtre du Sud-Ouest (1) avec lequel il avait intimement causé dans une brève rencontre au cours des manœuvres et en qui il avait reconnu « un frère », il adressa encore ce simple mot, qui exprime bien sa pensée dominante : « Je pars demain; priez fraternellement pour moi afin que je n'hésite jamais en présence du devoir... »

La guerre ne surprit pas Psichari. Depuis longtemps il la voyait se préparer, et en avait médité les raisons profondes. Qu'elle survint si soudainement, il ne pouvait pas le prévoir; mais, plus clairvoyant que beaucoup, il se rendit compte tout de suite de notre situation, et cependant ne douta pas un instant de la victoire finale : « Nous ne sommes pas prêts; mais j'ai confiance dans le Sacré-Cœur », disait-il à un prêtre. Dans les autres conversations il ne laissait pas paraître cette réserve faite sur notre préparation, et, seules, sa confiance, sa joie transparaissaient.

Sa joie... On peut vraiment le dire... Il avait toujours considéré la guerre comme une condition du relèvement complet de la France aux yeux du monde, et une condi-

(1) M. l'abbé Dabaret.

Maxence à Pierre-Marie : « Voici, mon frère. J'étais en grande peine, et j'ai prié. C'était un soir, au bout du monde. Il y avait des murs, murs chargés d'oiseaux et des palmiers. Les choses avaient la douceur d'Assise. Aussi j'ai prié. Je ne savais que dire au bon Dieu. J'ai dit le Notre Père, je n'avais pas de peine, mais simplement une bonté nouvelle en moi. Pierre-Marie, j'ai prié, et je ne crois pas. Il faut que tu m'aides et me ramènes à ton Maître. Et quand j'ai dit que je vous délivre du mal, je me suis tu, il m'a semblé que la Vierge me pleurait immensément, comme elle m'a vu au dernier jour. Et il faut que tu aies patience de moi, comme lui-même qui est aux lieux, a patience. Car je croirai, et j'obéirai, à l'heure qu'il le faudra... »

Certitude d'une conscience claire qui ignore les drames, et trouve que tout est simple. La vie de Maxence est un beau fleuve qui pesamment et puissamment descend vers la mer libre, et rien n'arrête le flot égal et sans un pli. Pourtant les beaux jours sont passés, et quand reviendra-t-il, le temps des lys ? Les beaux jours sont passés, et vous n'êtes plus, purs lys, qui ne tissez ni ne filez ! Maxence a contemplé l'immense aridité, et la douce haleine de l'Esprit a fertilisé la sécheresse de la terre, autour de lui. Car les fleurs de l'inutile désert, certes, elles ne tissent pas et ne filent pas, mais elles fleurissent pour Dieu seul, et Salomon dans toute sa gloire n'a pas été vêtu comme l'une d'entre elles. Les voix aigres se sont tues. L'âpre souci du lendemain, et tant de pensées contre l'espérance de Dieu, tant de paroles impures contre le Salut, ont été dispersés aux vents du quadruple horizon. Le vin puissant de la solitude a été bu, et l'ivresse a dénoué cette inquiétude au sujet du travail humain et de la nourriture de chaque jour. Maxence, au contraire, le cœur rendu plus stérile que le lys du désert, a désiré premièrement la gloire de Dieu, et à cause de ce désir, la joie toute aimable, à la mesure des mains ouvrières, a surgi en une heure de la matière aride et désolée.

Pourtant les beaux jours ne sont plus. Maxence s'ennuie. Les labeurs de son état lui sont à charge. Et s'il essaie, d'un coup d'aile désespéré, à bondir au-dessus de son intelligence captive, c'est en vain, il ne ressent que la privation de Dieu, l'oppression de toutes choses, la défaite lourde de l'Esprit. Ni les regrets de la patrie perdue, ni rien, n'est à la mesure de l'exigence impossible qui est en lui... Au-dessus des fleuves de Babylone nous nous sommes assis, et nous avons pleuré au souvenir de Sion. Nous avons suspendu nos harpes aux saules de ce pays. Alors ceux qui nous avaient emmenés nous ont pressés de chanter ; ceux qui nous avaient tout enlevé nous ont dit : « Chantez-nous quelqu'un des cantiques de Sion » Ô cité céleste, ô terre de nos amours, [illegible] sainte Jérusalem, malheur à nous qui ne pouvons nous oublier. Nous oublions cette patrie perdue,

et nous avons perdu par votre faute! Où sont les cantiques si doux que nous n'entendrons plus, où sont les ~~prières~~ portiques de lumière ~~dont nous ne connaîtrons plus~~ où nous ne pourrons plus nous ~~asseoir~~ reposer? ~~la paix le repos~~ Hélas! l'attente est longue, et nous n'avons pas un même lieu où nous asseoir! Nous ne mangeons que des herbes amères, toutes les bêtes mauvaises, aspics et basilics nous environnent cruellement, et la prière elle-même, à peine éclose, défaille sur nos lèvres desséchées!

~~Maxence marchait petit... où l'on allait se battre~~

Ainsi Maxence, se dirigeant vers le sud où l'on allait se battre, ne parlait plus, et c'est à peine si, dans la suspension du temps et le monotone mouvement de la planète, il rêvait. ~~Mais~~ Cependant il était arrivé en un lieu situé à l'extrémité d'une plaine noire, et là, précisément, commençait le délire indescriptible des sables. Des puits, sur une aire piétinée, faisaient des cercles noirs, ~~et~~ trois arbres desséchés grillaient dans la lumière immobile. Maxence ~~donna~~ avait donné l'ordre de faire boire les animaux, ~~l'eau tremblait dans les toiles mais~~ et il contemplait l'eau tremblante dans les toiles d'abreuvoir. Le débit des puits était lent. Un ~~homme~~ maure, pour gagner du temps, dans les entrailles mêmes de la terre, remplissait à la main les sacs en peau de bouc tenus à bout de corde, et Maxence écoutait la voix souterraine ~~à laquelle répondaient les~~ alternant avec les appels des bergers... La nuit vint, une molle clarté lunaire enveloppa la terre, et les maures continuaient de tirer l'eau, amenant avec elle toute l'odeur salée de la profondeur. Or tandis qu'ils peinaient, Maxence, tout pénétré par la force étrange de cette heure, ~~cherchait des similitudes~~ recherchait les similitudes au fond des temps, et il songeait à cette même nuit qui jadis était descendue sur Sichem: « Les frères de Joseph allèrent à Sichem pour y faire paître les troupeaux de leur père. » Et la même citerne était dans le même désert ~~« Ne répandez point son sang, disait Ruben, mais jetez-le dans cette citerne qui est dans le désert. »~~ « Ruben les ayant entendu parler ainsi, tâchait de le tirer d'entre leurs mains, en disant: Ne lui ôtons point la vie. Ne répandez point son sang, ajouta Ruben, mais jetez-le dans cette citerne qui est dans le désert... » Joseph, image de Jésus-Christ, c'était Maxence, désert de l'ancienne loi, terre de l'attente, puits de Sichem! Les mêmes hommes étaient là, selon l'apparence, avec les tuniques mêmement nouées à la taille et leurs jambes nues, au poil sauvage! Et les troupeaux aussi venaient boire, tandis que de l'horizon montait la grande lune visible. Mais c'étaient les hommes de la préparation et toute chose dans le monde attendait le Rédempteur. Semblablement et moi j'ai soif et je ~~languis, en attendant~~ languis et tremble comme si Lui-même allait paraître, après la longue patience d'Israël!

Deux heures du matin!... L'abreuvoir est terminé. On part, on part dans la lumière laiteuse et abondante, et la marche est semblable à quelque navigation nocturne, au tangage de barques dans l'abîme de la mer noyée de brumes. Quand la lune disparaît au plus creux de l'horizon, un vent froid se lève qui glace les veines, cloue les cœurs dans la nuit opaque. Enfin l'aube paraît, une aube mortelle, ouatée de silence, comme une contrée du nord sous la neige. Le soleil lui-même qui bondit d'un seul coup de l'orient,

tion de son relèvement moral dans le sacrifice qui purifie, dans la vie douloureuse et austère, dans la mort et la rédemption par le sang. Et pour lui-même, plus qu'en Afrique, il voyait proche l'heure désirée du don total. Car il savait bien qu'il ne reviendrait pas, et, comme tant d'officiers, tant de soldats, avec une foi et une ferveur admirables, il avait fait le sacrifice de sa vie, l'offrande joyeuse, enthousiaste, pleine d'amour, de ceux qui n'estiment la vie que pour la donner. « Je vais à cette guerre comme à une croisade, parce que je sens qu'il s'agit de défendre les deux grandes causes à quoi j'ai voué ma vie (1). » Il y avait vraiment en lui quelque chose du chevalier dans cet élan de piété tendre et de gravité ardente. Du même point de vue hautement moral et mystique, il parle des victoires prochaines, la victoire des armes, et les victoires sur soi-même qui font la force vitale d'un pays : « Nous allons certainement à de grandes victoires et je me repens moins que jamais d'avoir toujours désiré la guerre, qui était nécessaire à l'honneur et à la grandeur de la France. Elle est venue à l'heure et de la manière qu'il fallait. Puisse la Providence ne pas nous abandonner dans cette grande et magnifique aventure ! (2) »

Ce fut sa dernière lettre à sa mère. Deux jours après, il tombait pour « l'honneur et la grandeur de la France ».

A peine passa-t-il deux ou trois jours à Cherbourg, après avoir fait la réquisition des chevaux à Carentan. Il

(1) Lettre à M. l'abbé Bailleul, ap. Massis, op. cit. p. 56.
(2) Ap. Massis ; loc. cit.

trouva le temps cependant d'aller dire au revoir à ses pauvres et aux prêtres qu'il avait le plus connus. Le mercredi soir, il courait chez les Toupet, annoncer que son groupe défilerait rue Hélain, et embrasser les deux enfants. Le petit Alphonse voulait absolument partir avec lui : « Emmenez-moi, M. le lieutenant », insistait-il. Et lui, l'air joyeux, répondait : « Mais, c'est que je vais à la guerre... Tu es trop petit pour que je t'emmène. »

Sa joie était si apparente dans tous ces jours, qu'elle est restée comme une clarté autour de son souvenir. Joyeux il était aussi chez les Mahier; mais en même temps il avait quelque chose d'infiniment profond, de brûlant et de recueilli. Au moment de partir, prenant dans ses deux mains la tête du petit Roger, il le regardait intensément dans les yeux. « On aurait dit qu'il voulait lui faire passer son âme... », dit le père de l'enfant encore tout remué lorsqu'il en parle. Joyeux encore dans la cour du quartier d'Equeurdreville où, sa tunique déboutonnée à cause de la chaleur, il dirigeait les approvisionnements de sa batterie. Joyeux et enthousiaste en route, à sa dernière rencontre avec le capitaine Charpentier, alors détaché auprès du colonel commandant l'artillerie de la division.

Aucune illusion cependant. Déjà lorsque ces enfants lui disaient qu'ils allaient prier la Sainte Vierge pour son retour, « A la grâce de Dieu... », répondait-il avec un geste évasif. Près de M. l'abbé Houyvet, il laissa paraître davantage le fond de sa pensée. Il avait été lui

porter le manuscrit du VOYAGE DU CENTURION. Avec cette humilité qu'il mettait jusque, et peut-être surtout, dans les choses intellectuelles, il le lui remit en disant : « Je vous le donne. Si je meurs vous pourrez en faire ce que bon vous semblera, le brûler si vous voulez. » Il semble avoir voulu se détacher de cet ouvrage même, dans lequel il s'était mis tout entier avec l'espoir d'atteindre par là des âmes. « J'espère bien vous le rendre, reprit l'abbé Houyvet. Et vous reviendrez le chercher, ajouta-t-il en souriant, quand vous nous rapporterez l'Alsace dans une main et la Lorraine dans l'autre. » Ernest Psichari lui répondit alors : « Monsieur le Curé, je suis certain que l'Alsace et la Lorraine reviendront à la France, mais je doute bien de voir ce retour sur la terre. Par exemple, je suis sûr de le voir du haut du ciel. » Puis, s'agenouillant, il lui demanda sa bénédiction.

La veille de son départ, il avait encore dîné dans sa petite maison de la rue Asselin. Le départ précipité n'avait laissé le temps de rien mettre en ordre. Sur la table, à sa place, sa mère et sa sœur retrouvèrent au mois de novembre, dans la maison vide, son couvert encore mis; son assiette, un quart de soldat, pas lavés, comme s'il venait de sortir de table. Evocation navrante, si familière et si calme, d'une vie brusquement interrompue.

Le jeudi matin, Psichari déjeuna au presbytère de N.-D. du Vœu. Le repas fut très gai, animé par des discussions sur la valeur du 75, que Psichari soutenait avec entrain. Le régiment devait quitter Cherbourg à deux heures. Psichari dit au revoir à l'abbé Houyvet et,

sur le point de partir, soudainement ému, non de son départ, mais du souvenir de sa mère tant aimée, son dernier mot fut, presque à voix basse : « Monsieur le Curé, priez bien pour ma pauvre maman... »

A la gare, M. l'abbé Loyer était venu lui faire ses adieux. « Au revoir, Monsieur l'Aumônier ; nous reviendrons, dit-il à son tour, l'Alsace dans une main et la Lorraine dans l'autre. » Ce sont les petits Mahier qui ont eu ses dernières caresses à Cherbourg. Leurs parents étant retenus par leur travail, ils étaient venus, accompagnés de leur grand'mère, et firent demander le lieutenant Psichari par un soldat nouvellement arrivé au corps qui ne le reconnut qu'à sa médaille militaire. Du quai d'embarquement des chevaux où il était alors, Psichari vint en courant, traversant les wagons de marchandises qui encombraient les voies. Avec sa simplicité charmante, il prit les enfants dans ses bras. Et comme ils étaient restés, collés à la barrière, pendant que le train s'ébranlait, il leur fit signe de la main, longtemps...

A partir du 10 août, le régiment continua la route par étapes. Il formait l'artillerie de la 3e division d'infanterie coloniale, et appartenait à la IVe armée, commandée par le général de Langle de Cary. Jusqu'à la frontière belge, franchie le 20 août en venant de Montmédy, il n'y eut d'autre incident que quelques coups de feu tirés sur les avions ennemis. Le 21 au soir, le 2e d'artillerie coloniale campait à Gérouville. Il en repartit à quatre heures du matin. Déjà, vers cinq heures, on signa-

lait quelques patrouilles allemandes, et, par moments, s'entendait la fusillade. Avançant toujours, les troupes passèrent Saint-Vincent, puis un petit bois de sapins, et arrivèrent à Breuvanne, village qu'elles traversèrent vers huit heures. A la halte, quelques coups de canon les atteignirent, et tout d'abord les hommes croyaient à une erreur des Français. Mais non... les coups se rapprochaient toujours; sauf un recul momentané vers neuf heures et demie, dû à notre tir, les Allemands ne cessèrent pas de canonner le régiment, qui bientôt se reconnut cerné.

Le VIe corps de Breslau, aile gauche de l'armée du duc de Wurtemberg, s'infiltrant par la forêt de Neufchâteau, qui s'étend à travers le Luxembourg jusqu'aux lisières de Rossignol, rejoignait celle du kronprinz. C'est aux avant-gardes de ces forces, du VIe corps en particulier, que vont se heurter les troupes françaises, et tout d'abord la 3e division d'infanterie coloniale. Dès le passage de celle-ci à Saint-Vincent, signalé dans la nuit du 21, l'armée allemande se prépare au combat et veut attirer les Français dans les bois dont elle occupe les crêtes. De là, elle peut compter les bataillons et les escadrons qui dévalent par la route de Chesnois- Breuvanne.

Prévenus de la présence de l'ennemi par les habitants de Rossignol, les Français doivent cependant continuer l'avance dont ils ont reçu l'ordre. Là se trouvent le 1er et le 2e d'infanterie coloniale, le 3e chasseurs d'Afrique, des dragons et quelques bataillons détachés. Lorsque le

1er d'infanterie a pénétré à 1500 mètres dans la forêt, la fusillade éclate. C'est l'embuscade. Ce sont les coups de feu entendus par les troupes d'artillerie.

On ne voit pas l'ennemi, dissimulé dans des carrières abandonnées, derrière et sur les arbres, où les uniformes gris se confondent avec le feuillage. D'admirables charges à la baïonnette restent vaines, et des compagnies entières des nôtres sont fauchées. Pendant ce temps, le 2e d'artillerie, engagé entre Breuvanne et Rossignol dans un entonnoir où il reçoit des shrapnells de toutes les hauteurs voisines, canonne vigoureusement les batteries allemandes.

La batterie d'Ernest Psichari, sous les ordres du capitaine Cherrier, faisant fonction de commandant, du lieutenant Duhautois, commandant la batterie, des lieutenants Psichari et Pradoura, était à l'ouest du village de Rossignol, surveillant l'ennemi à droite. Elle y resta de huit heures à dix heures. Trop exposée, on la fit ensuite abriter à l'est de la route, où elle resta jusqu'à onze heures. Psichari, qui toute la journée se dépensa beaucoup pour faire abriter les avant-trains, alla encore à pied avec le capitaine Cherrier reconnaître la position de la batterie dans le village de Rossignol. A leur retour une des pièces de Psichari fut placée près de l'hôpital de la Croix-Rouge, prenant l'église en enfilade, et la seconde au nord-est. La batterie changea de place plusieurs fois au cours du combat. Elle faisait partie du groupe placé en réserve derrière trois batteries destinées à arrêter l'ennemi, et avançait par bonds de 200 à 300 mètres. Dans

l'après-midi, elle quitta la position prise après la reconnaissance et gagna un petit bosquet au bout du village, faisant face à la forêt de Chiny et à la route de Neufchâteau. C'est là que se trouvait la pièce lorsque Psichari tomba.

L'autorisation de faire avancer la batterie, comme l'avaient décidé Cherrier et Psichari au cours de leur reconnaissance, fut obtenue par le capitaine Cherrier. Il eut à lutter avec le colonel qui ne voulait pas exposer ses hommes. Mais alors, vers 3 heures, le 1er d'infanterie coloniale, refoulé de la forêt malgré sept assauts répétés et le secours du 2e régiment, se repliait. Cherrier et Psichari voulaient à tout prix le soutenir, bien que depuis 10 heures tout espoir fût perdu. L'infanterie n'avait plus de munitions. Dans les dernières charges à la baïonnette, les régiments furent anéantis. Des débris de toutes les armes essayaient de se reformer au sud de Rossignol. Les restes du 1er et du 2e d'infanterie coloniale s'efforçaient de défendre le château Van der Straeten Ponthoz, où une ambulance abritait des centaines de blessés français. Pour les soutenir furent amenées à bras les deux pièces de Cherrier et de Psichari. Des mitrailleuses, quelques hommes, s'étaient groupés autour d'elles. Mais l'endroit était repéré. Après bien d'autres, le capitaine Cherrier fut blessé. Psichari, le soutenant, le conduisit jusqu'à la porte du poste de secours, où le capitaine allait, dans le vestibule, être tué d'une balle. C'était entre cinq et six heures du soir. Ernest Psichari revenait au pas gymnastique vers sa pièce et souriait. Les

Allemands s'étaient alors beaucoup rapprochés et arrivaient en certains points à trente mètres de nos pièces. Une balle atteignit Psichari derrière l'oreille gauche. Il fut tué raide, près de sa pièce. Autour de ses mains, resta enroulé son chapelet, qu'il avait au bras depuis le matin. Son visage prit une frappante expression de calme.

Le reste du régiment d'artillerie fut fait prisonnier. Mais Cherrier et Psichari avaient payé de leur vie la généreuse initiative qui les avait rapprochés des troupes allemandes. La citation comportant la croix de guerre avec palme, qui accompagnait la Croix de la Légion d'honneur décernée à Ernest Psichari après sa mort en fait foi :

« Le lieutenant Psichari, du 2e régiment d'artillerie coloniale :

« Le 22 août 1914, pendant la défense rapprochée d'un village, a fait preuve d'une bravoure exemplaire, en faisant amener à bras une pièce de 75 qu'il plaça dans le village et avec laquelle il tira efficacement sur les masses ennemies qui cherchaient à y pénétrer. — Est tombé glorieusement près de sa pièce. »

Le commandant Moreau, chef d'état-major de la 3e division coloniale et mort depuis en captivité, écrivait à la mère de Psichari cette lettre qui atteste l'héroïque bonté de son fils :

« ...J'avais peu connu Ernest Psichari, mais la

poignée de main et le regard que nous avions échangé à Cherbourg m'avaient laissé le souvenir d'une physionomie si franche, si sincère, d'une personnalité si sympathique! Ces pauvres troupes de Cherbourg, dont il faisait partie, ont été anéanties dans une surprise effroyable dont la responsabilité ne leur revient pas, mais dont le fait leur imposait le devoir de se sacrifier pour donner aux autres le temps de se ressaisir. Ce devoir elles l'ont accompli.

« Votre fils pensait qu'on ne fait jamais plus que son devoir; il me permettrait bien, cependant, de dire que le devoir, tel qu'il l'a conçu et accompli dans cette journée, était le devoir enthousiaste et héroïque. Les débris de nos deux régiments d'Infanterie achevaient de se faire écraser sur les lisières du village de Rossignol; l'Artillerie, au Sud immédiat du village était relativement moins exposée. Votre fils, avec le capitaine Cherrier, voulurent, m'ont raconté des officiers d'Infanterie, apporter aux fantassins l'aide effective et morale d'une pièce d'Artillerie et c'est au milieu d'eux, dans le village, que tous deux furent tués. Vers le même moment, un de nos officiers d'Infanterie voyait un simple canonnier, sa carabine à la main, passer à côté de lui pour aller se joindre aux défenseurs du village en disant: « Puisque les Marsouins y sont, il faut qu'il y ait aussi des Bigors ! » Votre fils, le capitaine Cherrier et cet humble anonyme avaient la même pensée touchante de fraternité d'armes lorsqu'ils venaient ainsi se joindre à ceux dont l'ennemi, lorsqu'il s'empara du village, ne trouva presque aucun debout. »

Sur l'ensemble de la journée, le capitaine Charpentier, prisonnier à Mayence, adressa à son commandant le rapport suivant, daté du 9 octobre :

« Mon Commandant,

« Je ne sais si vous avez été averti officiellement de ce qui s'est passé le 22 août à Rossignol, près de Neufchâteau (Belgique). Peut-être croyez-vous encore à l'existence de notre régiment ? Je veux aujourd'hui vous fixer sur ce point, si vous ne l'êtes déjà. Engagés ce jour-là avec les 1er et 2e marsouins dans un pays boisé et insuffisamment exploré par la cavalerie, lancés beaucoup trop en avant pour compter sur aucun secours, cernés dès les premières heures de la journée par un ennemi très supérieur en nombre, nous n'avons pu que vendre chèrement notre vie, et c'est ce que nous avons fait. Des marsouins quelques uns ont pu s'échapper, de l'artillerie personne. A 7 heures du soir, après être restés douze heures sous un feu épouvantable, il ne restait plus qu'un charnier de notre belle artillerie divisionnaire ; les canons étaient hors de service après avoir consommé toutes les munitions, les chevaux étaient éventrés, la moitié du personnel était hors de combat. Les survivants, à la nuit, étaient faits prisonniers par les Allemands. » (Le rapport donne ensuite les noms des officiers tués ou blessés, et quelques nouvelles de ceux-ci, puis continue :) « Ce que je tenais à vous faire savoir, c'est la fin glorieuse du 2e régiment de l'arme,

les hommes ont été d'une bravoure sans égale, pas un n'a bronché, alors qu'ils étaient sûrs d'y passer tous, pas un n'a flanché, ils ont servi leurs pièces comme à la manœuvre. Combien y sont restés? Je ne saurais vous le dire. »

Les débris de nos troupes furent pris par l'ennemi, qui les réunit, avant de les emmener en Allemagne, dans un clos nommé par eux « le camp de la misère », et d'où ils entendaient gémir et crier les blessés restés dans la forêt, sans qu'il leur fût permis de les secourir.

Le 25 août, les Allemands envoyèrent les soldats français, sous la conduite de leurs officiers, pour enterrer leurs morts. Ernest Psichari n'avait plus son chapelet, ni une chevalière qui lui venait de son père et qu'il portait toujours. Sa médaille militaire avait été arrachée, sa plaque d'identité enlevée. Le lieutenant Brantonne, qui l'avait déjà reconnu à ses traits, laissa sur lui pour qu'on pût l'identifier plus tard, une médaille et une croix retenues par une chaîne d'or et qui, dissimulées sous le col de sa tunique, avaient échappé aux fouilles des Allemands. Ce fut en effet cette petite médaille de la Sainte Vierge, dont l'émail disparu ne laissait plus subsister que la plaque, qui le fit reconnaître ainsi que la croix, sa croix de baptême reçue avec une si grande joie des mains de sa mère, le jour où il lui annonça sa conversion.

Les corps avaient été placés au fond de grandes tombes. L'une d'elles était dans un champ sans aucune mar-

que. Aussi, lorsqu'on fit des recherches, avait-on cru d'abord qu'elle renfermait des chevaux. Mais on s'aperçut que dans cette longue fosse étaient des soldats, et, au bout, plusieurs officiers. Parmi eux, se trouvait le corps d'Ernest Psichari (1).

Trois cimetières furent construits en 1917 et 1918, à l'entrée de la forêt, derrière un étang. Au milieu des tombes, surmontées chacune d'une petite croix de pierre, s'élève une grande croix (2). C'est tout près d'elle que repose Psichari, entouré de ses soldats qu'il n'a pas quittés, dans un des sites les plus beaux qui soient et les plus remplis de poésie. Un site tel qu'il l'aurait désiré... cette forêt d'un calme grandiose, à l'entrée de laquelle on découvre la plaine de Rossignol et de Breuvanne, et les coteaux qui vont vers la France. La croix, dont la blancheur éclaire l'ombre de la forêt, s'élève et domine.

La paix, le silence, la poésie; ses hommes et la croix... Le corps d'Ernest Psichari repose au milieu de ce qu'il a le plus aimé. Et son âme, dans la lumière éternelle et la plénitude de la joie, ravie dans la vision de Dieu dont il avait tant rêvé, continue sa prière ardente pour la France, pour ceux qu'il aime et qu'il entoure du haut du ciel d'une tendresse vigilante.

(1) Retrouvé le 9 avril 1919.

(2) Cette croix provisoire, en bois, a été remplacée par un autel de pierre pour la cérémonie du 22 août 1920, au cours de laquelle a été posée la première pierre d'un monument à Ernest Psichari.

CHAPITRE X

« TOUS N'ONT PAS LAISSE APRES EUX UN TEL SILLAGE... »

« Tous n'ont pas laissé après eux un tel sillage... » disait Ernest Psichari ébloui du geste avec lequel le lieutenant Violet « s'élançait vers la mort, armé de sa latte étincelante, et, comme l'ange Azraël, vêtu de blanc (1) ». Ebloui aussi du souvenir qu'en avaient gardé les Maures: « Quand ils parlaient de Violet, leurs yeux étaient humides et brillants d'admiration... (2) »

Tandis que celui-ci avait eu le bonheur d'incarner, aux yeux de tout un peuple, la France dans sa gloire et sa noblesse, d'autres, moins heureux, cheminaient, perdus dans les sables stériles, le regard fixé sur une vision d'héroïsme peut-être à tout jamais irréalisable. D'autres mourraient... et sans doute bientôt... Mais qui donc aurait cet honneur de recueillir en une figure radieuse, sublime et douce, jeune et virile, les rayons épars de la gloire et de la grâce françaises ?

(1) Les Voix, p. 216.
(2) Id., p. 217.

La noble envie dont Ernest Psichari ne pouvait se défendre dans sa contemplation a été réalisée. « Tous n'ont pas laissé après eux un tel sillage... » Non, parmi cette génération cependant si grande, il n'en est pas qui aient laissé pareil sillage. Tout entière elle avait entendu, dans ses années d'adolescence, l'appel encore mystérieux de quelque chose de grand et de terrible, un lointain « appel des armes » : « Nous avons le sentiment d'une effroyable responsabilité... nous tous, qui sommes nés avec le siècle... Tout se joue sur nos têtes... (1) »

Ils ont tous pressenti la gravité de la crise. Ils ont deviné sa portée. Ils ont compris leur mission et s'y sont préparés. Par le culte de la France, par l'intelligence du sacrifice, par le retour à la foi. Mais au milieu d'eux, le cœur tout ardent, l'humble officier, le fidèle Centurion, s'avance par la voie royale où l'ont attiré la beauté, la vérité, l'intense besoin de la perfection. Et lorsque sa génération tombe, dans l'apothéose la plus sanglante et la plus glorieuse qui fût jamais, sa physionomie rayonnante retient les regards. Qu'a-t-il donc de plus que les autres ?

« ...Le devoir comme il l'avait compris était le devoir enthousiaste et héroïque (2) », et cela dès sa jeunesse. Toute cette pure lumière, qui s'épand autour de lui, s'irradie de sa vie intérieure.

(1) Les Voix, pp. 114-115.
(2) Lettre du commandant Moreau sur la mort d'Ernest Psichari.

Celui-ci l'a conquise, sa vie intérieure. Une première fois à vingt ans, par l'énergique domination de ses tendances au désordre, voulue dans un effort suivi, parfois violent, dont la règle militaire fut l'auxiliaire aimé et compris. Une seconde fois, dans l'effort continu vers une plus haute perfection morale qui, toujours dirigé par l'idée d'ordre, aboutissait au catholicisme.

De cette vie intérieure puisée dans la méditation des plus grandes pensées et des destinées de la France, dans la prière, puis dans la vie surnaturelle du Christ même par l'Eucharistie, viennent l'influence d'Ernest Psichari et la plénitude de sa vie si brève. Elles viennent de l'ardeur de son amour, de son union d'esprit et de cœur avec le Christ considéré comme le Maître et comme l'Ami.

Son influence n'a été si grande que parce qu'il se donnait lui-même et donnait encore le principe de sa vie intérieure. Ceux qui se réservent et songent à eux-mêmes, n'atteignent pas les cœurs. Lui, il s'oubliait, et dans un grand élan d'amour, de bonté, trouvait spontanément le mot qui touche, qui réconforte, qui fait du bien. Il allait plus loin, il donnait les pensées qu'il avait mûries dans le silence et qui demeuraient dans les âmes comme une source de vie parce qu'elles venaient du Christ. Et la parole de ce chrétien si naturellement apôtre avait un accent de sincérité qui emportait les volontés.

« Il était si sincère et si bon qu'il donnait envie de l'imiter », disait-on à Cherbourg où son exemple seul avait fait tant de bien, non seulement près de ses amis, mais près de ses pauvres et non moins près de certains

membres des Conférences de Saint Vincent de Paul qui rêvaient de lui ressembler. Comme à l'un de leurs patrons célestes, ils adressent à celui dont l'exemple leur reste pour guide, ces simples mots à la fin de chacune de leurs réunions : « Ernest Psichari, priez pour nous. »

Son rapide séjour a laissé un inoubliable souvenir. Après des années écoulées, certains ne pouvaient revoir sans émotion les fenêtres de sa petite maison, et restaient impressionnés si quelqu'un par hasard avait un geste qui le rappelait. Les prêtres qu'il laissait lire dans son âme ont conservé un tel souvenir de cette élévation si simple, que l'un d'eux, âgé, ne pouvait que dire : « Les quelques mois de son séjour m'ont consolé de tout ce que mon ministère a pu avoir de pénible. »

Comme on comprend bien la pensée touchante de cet enfant (1) à qui Ernest Psichari avait donné un beau livre d'images, les MOTS HISTORIQUES DU PAYS DE FRANCE ! Entrevoyant déjà la guerre, Psichari lui montrait une page restée blanche et disait : « Tiens, regarde : là, tu en auras bientôt beaucoup d'autres à écrire. »

Sur la page blanche c'est le récit de sa mort qui est écrit. Ce petit enfant, dans son naïf et joli témoignage d'affection avait spontanément uni le nom du noble Centurion aux noms des grands soldats et des saints en qui s'incarne l'âme de la France.

Comme lui, son œuvre possède une grande force de persuasion. A tous, à ceux-mêmes qui sont éloignés de

(1) Le petit Roger Mahier.

ses convictions, il s'impose par sa valeur personnelle, par ce ton de sincérité, si puissant dans sa voix et resté dans ses ouvrages. Sa ferveur est inspiratrice de générosité et de hautes pensées fécondes. Sur les âmes déjà croyantes ou aux portes de la foi, il agit par une influence qui purifie et qui fait prier.

Il avait bien subi cette douce et forte action, ce soldat qui, fait prisonnier un soir de grande offensive, trouva dans les ruines des feuillets déchirés du VOYAGE DU CENTURION. Pendant six mois sans nouvelles de France, il eut pour unique soutien la pensée de Psichari mystérieusement arrivée jusqu'à lui alors qu'il avait le plus besoin de réconfort. Il voulut faire partager à ses compagnons de captivité celui qu'il puisait à ce contact et les prépara, par des conférences, à la lecture du CENTURION. N'est-ce pas un beau témoignage de l'action d'Ernest Psichari, qu'offrait ce petit groupe d'abandonnés, rattachés à la patrie et à la pensée du ciel par la seule parole d'un de leurs camarades ainsi fraternellement soutenu ?

Par une dernière grandeur, malgré les dons littéraires qui faisaient tant espérer de lui et qui, dans une carrière si courte, le caractérisent fortement, il se tient au-dessus de son œuvre. Il s'y est donné tout entier, et pourtant il plane au-dessus d'elle. Parmi tout ce qu'elle nous apprend de son âme, elle révèle cette élévation dernière. Il était prêt à abandonner sans regret son œuvre, même inachevée, le jour où il verrait ailleurs la volonté du divin Maître au service duquel il avait mis sa pensée. Au-des-

sus de l'encre, il y a le sang, « le sang des martyrs », et cette foi en la valeur du sacrifice est une des grandes leçons par où sa vie prend une valeur d'enseignement général et confirme ses ouvrages.

En accord avec ses écrits, demeurent sa vie et sa mort. Devant son bureau, devant l'autel, sur le champ de bataille, il est toujours le même, aussi simple, aussi grand, un chrétien, un soldat.

« Toute sa vie n'était-elle pas basée sur le sacrifice? » disait-il de Maxence (1). Déjà le sacrifice demi-conscient de ses vingt ans, source de vie morale et de vie intellectuelle, commentait la parole évangélique : QUICUMQUE QUÆSIERIT ANIMAM SUAM SALVAM FACERE PERDET ILLAM; ET QUICUMQUE PERDIDERIT ILLAM VIVIFICABIT EAM (2). Ne l'en croirons-nous pas lorsque après avoir « butiné toutes les fleurs » en dilettante, il proclame que la plénitude de vie est dans le sacrifice total? Il va même au-delà de cette pensée, qui déjà l'avait effleuré quand il rêvait dans ces « Terres de Soleil » où mûrissait sa jeunesse (3) ; selon l'esprit de l'Evangile qui promet la vie pleine à celui qui sacrifiera la sienne, il envisage le don de sa vie comme l'action suprême et comme une rédemption (4). Le sacrifice devient ainsi source de vie éternelle et en même temps source de grâces, de vie surnaturelle, pour ceux qui demeurent.

(1) LE VOYAGE DU CENTURION, p. 53.
(2) LUC, XVII, 33.
(3) Cf. TERRES DE SOLEIL, p. 237.
(4) Cf. LES VOIX, p. 189.

Si humain, si amoureux de la vie, il regarde la mort, non comme une vision attristante, mais comme une promesse qui élève, encourage, détache et réjouit ceux qui sont impatients de la possession du Christ (1). Ainsi comprise, la mort est une pensée qui, loin d'assombrir la vie, l'inonde de clarté. Elle l'oriente vers la lumière éternelle; plus les jours passent et nous rapprochent, plus le chemin est éclairé. La mort est l'instant où, laissant derrière nous toutes les ombres et les rayons pâlis, nous atteignons le foyer de lumière pour y vivre à jamais.

A cette conception chrétiennement logique de la mort, Psichari joignit une conception chrétiennement logique de la vie. Il n'avait « pas peur de la vérité, vînt-elle même de Dieu (2) » et il mettait toutes ses forces, jusqu'à la violence, à la rechercher dans l'ordre moral et dans l'ordre intellectuel. Lorsqu'il l'eut retrouvée, il s'attacha à la pénétrer avec cette ample et rigoureuse logique par laquelle il trouva dans la perfection le simple devoir de tout chrétien. Il aimait surtout à donner cette pensée, PERFECTI ESTOTE, lui l'homme de fidélité, qui comprenait l'héroïsme et la sainteté dans le devoir strict. De son œuvre, de sa vie, s'élève cette parole dite un jour aux jeunes gens venus pour entendre sa conférence : « Nous n'avons pas le droit d'être des médiocres, nous devons être parfaits ». « Il nous faut des hommes logiques, sachant aller jusqu'au bout de leurs croyances. Jésus n'a pas dit : « Soyez bons! » mais ESTOTE PER-

(1) Cf. LES VOIX, p. 187.
(2) Id., p. 230.

FECTI, soyez parfaits ! La loi de la sainteté s'impose à toute âme », et la force d'obéir se puise dans la prière et l'Eucharistie (1).

Celui qui s'appelait « l'ouvrier de la onzième heure, tardif et léger en œuvres » (2), si humble lui-même, donne une grande leçon d'humilité à ceux qui depuis la première heure travaillent à la vigne du Père de famille.

Quelle plénitude de pensée et d'action en quelques mois ! Les derniers de cette vie si courte, dont chaque période — vie de dilettante, vie de soldat, vie de chrétien et d'apôtre — porte un caractère frappant de rapidité. Que la onzième heure a été féconde ! Si le fils fidèle de l'Evangile avait pu lire dans le cœur de l'enfant prodigue sa ferveur, sa touchante reconnaissance et deviner combien son service auprès du Père allait être attentif et zélé, avec quel respect lui, l'enfant fidèle, comblé de grâces depuis son jeune âge, mais trop inconscient de son bonheur, n'aurait-il pas accueilli ce frère dont le jaillissant amour venait de briser l'étroit cachot scellé par l'erreur et le péché ? Et comment, après avoir vu la douleur de leur frère, puis sa joie aux premiers mots qu'il osait adresser au Père, comment les catholiques de toujours ne diraient-ils pas avec un respect nouveau la douce prière restée pour eux quotidienne, les paroles éternelles tout imprégnées de larmes, les larmes de ceux qui ont marché des années parmi les épreuves, jusqu'au

(1) Conférence faite à Eymet.
(2) Lettre à Mgr Gibier, CORRESPONDANT, 25 novembre 1914.

moment béni où, de leur gorge serrée, les mots de la prière se sont échappés, tandis que coulaient d'autres larmes, « larmes qui êtes la troisième Béatitude, larmes de joie et de paix, larmes des retrouvailles et du recommencement (1). »

« Qu'elle est belle, la première prière! Qu'elle est bénie et précieuse au Seigneur ! (2) » Qu'elle est puissante aussi, dans l'ardente humilité de sa foi nouvelle, et que puissantes demeurent celles qui l'ont suivie !

Ceux pour qui Ernest Psichari avait prié le savent bien, eux qui ont été attirés vers la perfection, conduits à la foi, soutenus dans leurs épreuves, affermis dans leur vocation, et tous, établis dans la paix, cette paix du cœur que Ernest Psichari estimait précieuse entre tous les biens et n'avait trouvée que dans l'union avec Celui qui nous laissa la paix comme don suprême : PACEM RELINQUO VOBIS, PACEM MEAM DO VOBIS : NON QUOMODO MUNDUS DAT, EGO DO VOBIS (3).

(1) LE VOYAGE DU CENTURION, p. 241.
(2) Id., p. 242.
(3) Joan, XIV, 27.

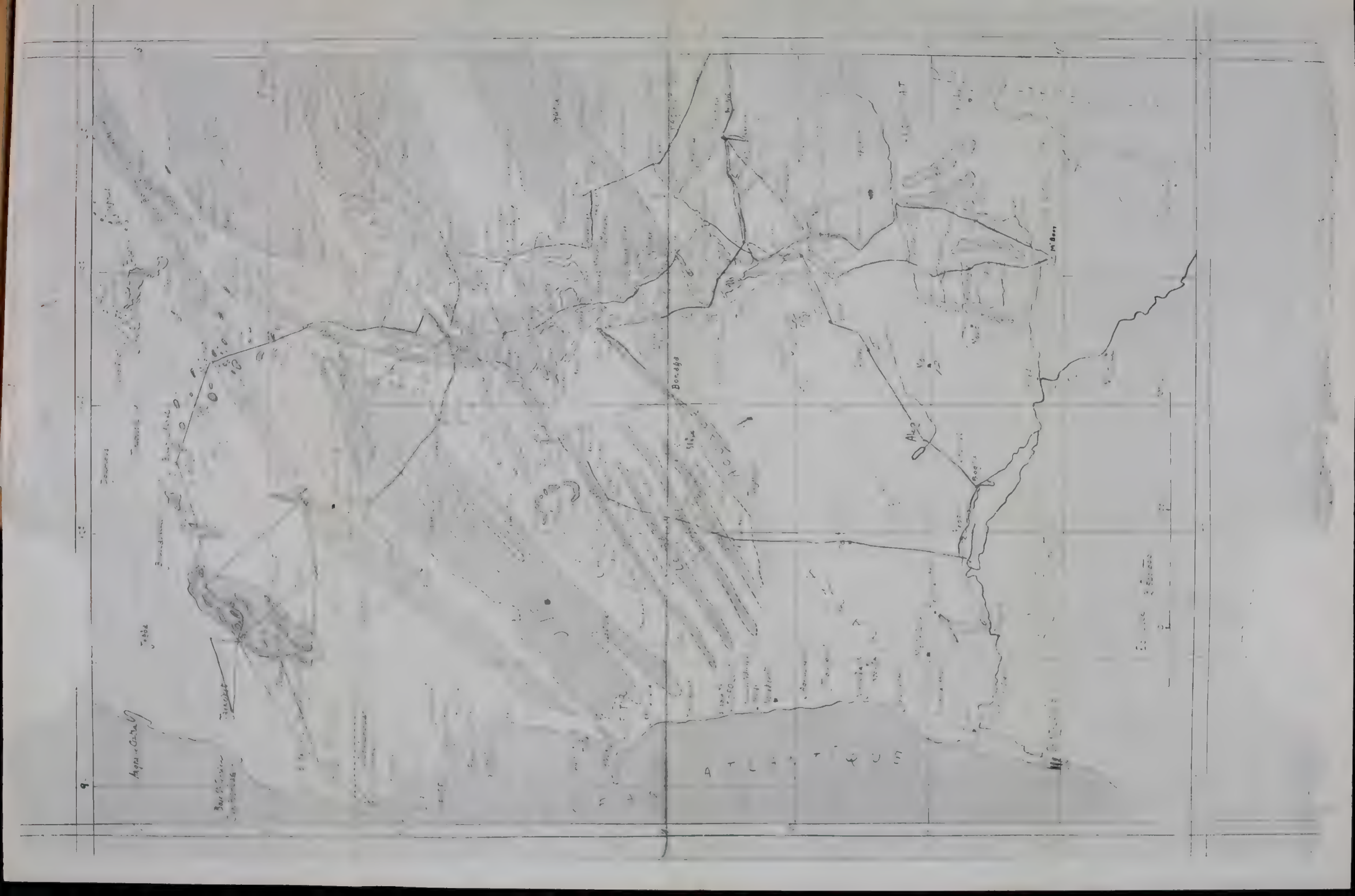


TABLE DES MATIERES

TABLE DES GRAVURES

ACHEVE D'IMPRIMER LE 24 DECEMBRE 1921, POUR LES EDITIONS DE LA REVUE DES JEUNES, SUR LES PRESSES D'HENRI DIEVAL, 57, RUE DE SEINE

:: :: PARIS :: ::